

A dramatic black and white photograph of a soldier in a helmet and goggles, looking down from a high vantage point at a city below. The soldier's face is partially visible through the helmet's visor. In the foreground, a rifle is pointed towards the city. The city below is densely packed with buildings, and the Eiffel Tower is prominent on the right side. There are some orange flames or smoke visible in the city, suggesting a conflict or disaster. The overall tone is somber and intense.

LAURENT OBERTONE

GUERRILLA

LE TEMPS DES BARBARES

RING

LAURENT OBERTONE

GUERRILLA

TOME II – LE TEMPS DES BARBARES

roman

ring.fr

ÉDITIONS RING

*Allez ; je vous envoie comme des agneaux
au milieu des loups.*

– Luc 10.3

I – LA TERRE

TROISIÈME NUIT

*Une chute sans fin dans une nuit sans fond,
Voilà l'enfer.*

– Victor Hugo

1

STATION, subst. fém.

Lieu où l'on s'arrête.

LA COURNEUVE,
LE QUATRIÈME JOUR, 0H15.

Il n'y avait plus de garde-fou. Un homme sans âge, échevelé et perdu, se présenta sur le balcon du dernier étage, à quatre-vingt-cinq mètres du sol. Il regarda vers le bas, comme pour s'assurer qu'il n'y avait pas de trucage. Puis il fit un pas en avant. Le corps bascula dans le vide, sans un mouvement, sans un cri. Trois secondes plus tard, il se fracassa contre le sol.

Des murmures, un silence. Nuque brisée. Tué net. Il n'y avait pas de trucage. Le vent du nord ronfla entre les immeubles. Une voix appela le suivant. Un vieillard apparut sur le balcon. Il était un peu plus de minuit. C'était le cinquante-septième. À son tour, il se laissa aspirer par le vide, et heurta le granit avec la même violence folle, dans un bruit de gobelet qu'on écrase.

Aboubakar, premier calife de Seine-Saint-Denis, avait décidé de se débarrasser de tous les kouffars de sexe masculin, adultes et enfants – on épargnait pour l'instant les femmes. Et les kouffars attendaient leur tour, sagement massés au pied de cette barre, la plus haute des quartiers enrichis. La cité Taubira. Si l'enfer avait un fond, ce serait celui-là. *C'était là.* Là où tout avait commencé, là où ce flic avait fait usage de son arme, là où avaient éclaté les « troubles » qui venaient de plonger dans le chaos le pays entier. Et pour les infidèles,

c'était là où tout finirait. Le calife voulait les punir, tous, par là où ils avaient péché. C'était sa justice, et cette tour leur potence.

Le vieillard n'était pas mort. Dix-huit fractures. Au bassin, au fémur. Rate éclatée, côtes déplacées, cage thoracique perforée. Autour de lui gisaient des dizaines de corps, pareillement désarticulés. Certains remuaient encore. Sans souffle, il chercha à ramper, à s'appuyer sur les coudes. Du sang lui sortait de la gorge, avec le râle crépitant de la détresse respiratoire. Il avait froid et très soif. Les hémorragies internes privaient déjà les cellules d'oxygène. La pression de remplissage du ventricule gauche diminuait. En conséquence, le débit cardiaque chutait, la tension artérielle avec lui. Une dizaine de minutes, et le corps serait vide de son sang, jusqu'à l'arrêt du cœur.

Il lui avait fallu une bonne demi-heure pour grimper du sol au sommet de ce sinistre gibet, qui se perdait dans le ciel noir. Et maintenant cette tour lourde comme la mort l'écrasait de toute sa hauteur, et l'œil blanc de la lune lui paraissait plus indifférent que jamais. Dans l'ombre de leurs capuches, les soldats du Califat n'avaient pas de visage. Armés de Kalach, ils encadraient la file de captifs, qui serpentait dans les escaliers jusqu'à l'échafaud du dernier étage. Les mains tremblaient et les bouches fumaient dans le froid. La mort avait des centaines de prétendants, une véritable file d'attente, qui s'étirait au rythme des rafles menées dans les environs, amenées à s'étendre progressivement sur tout le territoire du Califat, qui couvrait l'ancien Paris de la Seine à Roissy. L'ambition d'Aboubakar s'élevait bien au-delà des tours noires de sa zone grise.

Les condamnés au grand saut, en attendant leur tour, regardaient tomber les leurs, et se disloquer, comme des branches pourries, parfois cassantes comme du verre. La vitesse d'un corps en chute libre lâché de cette hauteur était au

sol égale à quarante mètres par seconde, soit environ cent-quarante-cinq kilomètres-heure. Il y avait l'essor, ces trois longues secondes d'apnée verticale, puis le sourd écho de la chair, le bris funèbre des os. Et pas toujours la mort. Ruptures viscérales. Lésions traumatiques à haute énergie. Un serveur agonisa longtemps, malléoles arrachées, crâne défoncé, bouche grande ouverte, une jambe derrière la tête, la poitrine secouée de convulsions écumeuses. Impassibles, les hommes du Califat le laissèrent expirer, et expier. Dans un murmure de mort, chaque percussion s'accompagnait d'un frisson, parfois d'un cri. Les captifs serraient les dents, baissaient les yeux. Mais docilement tenaient leur place. Un peu comme on attend le RER, comme on va au travail un lundi, fatigué, sans se poser de questions. Parce qu'il faut bien. Tous étaient résignés, comme vidés de leur substance, englués dans une même irréalité de cauchemar. Un conseiller clientèle tenta bien d'expliquer qu'il s'identifiait en tant que femme, et que par conséquent il n'aurait pas dû être là, mais quand on le remarqua il baissa la voix, et quand un djihadiste l'approcha il cessa de parler tout à fait. Et mis à part un agent de change tétanisé qu'il avait fallu aider, on sautait sans se faire prier, sans faire de scandale, sans hésiter. Bien sûr, il y avait des pleurs, des supplications, des crises de panique. Mais personne n'avait tenté de se rebeller. Un peu comme si la priorité était de ne surtout pas *offenser*. On était comme paralysé par la pesanteur de ce lieu, par beffroi de cette scène, par son caractère aussi fou qu'inéluctable. Quand un sauteur hurlait, on se bouchait les oreilles. On ne voulait pas le voir, pas l'entendre. On voulait en finir, au plus vite. Évacuer des esprits cette scène plus gênante encore que la mort.

Peut-être était-ce la perspective d'échapper à une séance de torture prolongée. Le calife Aboubakar, la veille encore petit caïd du trafic local, affublé de son perpétuel turban vert, engoncé dans un fauteuil de salon ramené là par ses hommes, était très en colère. On avait tué sa bien-aimée. Les kouffars

devaient payer. Et il y avait une autre raison. Depuis ces tours le contemplaient des milliers d'ombres. C'est à ce prix qu'un chef devenait incontestable. Le calife assistait au massacre d'un œil froid, se curant les ongles de son poignard damasquiné. C'était un carnage méthodique, organisé, sans raffinement ni gourmandise. Derrière lui les femmes étaient tenues rassemblées, forcées d'y assister, de regarder sans broncher la défenestration de ces hommes, qui furent parfois leurs enfants, leurs maris, leurs collègues, leurs amis. Les supplications, les râles d'agonie, les claquements invraisemblables des corps contre le sol.

Sadia venait de rejoindre leur groupe, à l'instant où un livreur de pizza s'était jeté dans le vide. Elle avait poussé un cri. Sa voisine l'avait fait taire.

« Tais-toi ! Tais-toi ou ils te tueront ! »

Sadia sut qu'il fallait suivre ce conseil. Les cheveux bouclés pris dans ses larmes, elle regarda les corps suivants tomber, raides comme des momies, orbitant sur eux-mêmes, autour de leur gravité implacable. Elle ne comprenait pas. Cette passivité, cette résignation, cette discipline. On aurait dit des forçats, des fantômes, les membres envoûtés d'une secte, les pantins d'un mauvais spectacle. Ils sautaient lourdement, pesamment, sans gesticuler, sans un mouvement désespéré pour restaurer leur équilibre. Ils sautaient comme s'ils étaient coupables. Comme s'ils étaient déjà morts. Alors que les soldats du Califat débayaient la dalle ensanglantée de tous ces corps, qui avaient tendance à faire matelas, Sadia ne comprenait pas non plus son propre silence, et celui de toutes ces femmes. Cette foule était l'allégorie du renoncement. Un peu comme si on venait de mettre bout à bout leurs mille-et-une lâchetés du quotidien pour en créer un tout. Et tous regardaient, dans leur membrane de stupeur et de soumission, et dans ces gouttes d'autres hommes ils ne voyaient que la certitude mathématique de leur propre mort.

Sur le balcon du dernier étage, on vit alors avancer un homme et un enfant. Un père donnant la main à son fils. Il lui parlait, tentait de le rassurer.

« Ça va bien se passer, tu vas voir. »

Ce n'était pas possible. Pas ça. Sadia allait réagir. C'est alors qu'un homme se mit à hurler, dans la file d'attente, à quelques mètres de la cage d'escalier.

« Avec moi ! cria-t-il. Avec moi ! »

Une lueur d'intérêt alluma les yeux jaunes du calife, presque rassuré de voir enfin un homme se comporter comme tel. L'homme en question, assureur de son état, était comme Sadia stupéfait de voir ça, de se retrouver là, dans cette file d'abattoir, à ce congrès de sacrifiés. Il tenta d'initier un mouvement de révolte, mais personne ne bougea. On le laissa seul à sa harangue, comme un mendiant de métro. On le fuyait, on se dégageait de lui, on ne voulait pas être concerné. Cet homme dérangeait la bonne marche des choses.

« Nous sommes cent fois plus nombreux ! » leur hurlait-il. Et on se défiait de lui comme d'un pestiféré. Il ne pouvait pas croire ce qui se passait.

Le cauchemar avait commencé trois jours plus tôt. Il rentrait chez lui, en écoutant la radio qui relatait l'incident de La Courneuve, plusieurs « jeunes » tombés sous les balles d'un flic, qu'on supposait l'incarnation brutale de « décennies de discours de haine et de racisme structurel ». L'assureur s'était dit que ça allait chauffer. Puis il était tombé sur cet embouteillage, vers Roissy, où il fut obligé d'abandonner son véhicule à la nuit, avant de se réfugier dans un bar à chicha, pour échapper aux affrontements et aux émeutiers. Et un peu plus tard il y avait été arrêté par ces hommes armés, qui regroupaient la population ici. Ses frères humains étaient redevenus des créatures sauvages. Était-ce cet incident, qui avait tout emporté dans son sillage ? Quelle sorte de gourou

présidait à cette folie collective ? Allait-il mourir ici, de manière aussi absurde ? Il pensait à son père, son modèle, qu'il avait si souvent déçu, et il pensait à son fils, qu'il était incapable de protéger, et qui n'aurait jamais de modèle. Il cracha au visage d'un soldat du Califat, insulta ses compagnons de malheur, les traita de lâches, les couvrit d'injures, leur hurla qu'ils ne méritaient que de crever, et leurs familles avec. Il ne vit pas sa vie défiler. Il ne vit que sa rage infinie d'avoir été trompé. Par eux tous. Par cette société, par cette vie stérile et insensée. À partir de là il était prêt. Et même il comprenait cette envie généralisée de mort. Mais il ne finirait pas comme les autres, pas question. Il préférerait crever sous les coups de crosse en tentant quelque chose, plutôt que périr comme un vulgaire défenestré volontaire.

Sadia l'avait vu se révolter. Elle avait vu le père et le fils hésiter. Elle s'était précipitée à son tour, vers cette file d'attente, vers cet homme qui se débattait, maintenu par trois djihadistes. Elle frappa l'un d'entre eux, des deux poings, de toutes ses forces, à l'arrière du crâne, comme elle l'avait vu faire au cinéma. Mais dans ce monde-là le méchant s'était retourné, posément, l'avait tirée à lui du bras gauche, pour lui asséner un monumental coup de coude en plein visage. Sadia était tombée, inconsciente. Celle qui fut sa voisine dans le groupe des femmes n'avait pas bougé d'un millimètre. Les soldats du Califat traînèrent le trouble-fête sur la place, bien en vue de tous. Ils tenaient leur exemple. Le vent du nord attisait les incendies des environs, embrasant jusqu'au ciel noir, qui se mit à rougeoyer sur ses pourtours. La lune se voila derrière une brume de cendres. L'assureur se débattait toujours. Dans les rangs, des murmures. Un jeune homme tenta de fuir à toutes jambes. Un djihadiste cria quelque chose. L'éclat noir d'une arme que l'on lève, le claquement d'une culasse que l'on arme. Et deux tirs, à l'écho formidable entre ces tours. Le gamin tomba. Le vacarme roulant des tirs avait ramené tout le monde au silence. Le froid mugissant fit tomber sur eux

quelques flocons grésillants de cendre, arrachés aux brasiers du nord. Le père et son fils sautèrent en se donnant la main, et trois secondes plus tard s'écrasèrent. Le calife fit un signe à ses hommes.

« Allez on accélère, déclara l'un d'eux. Plus vite ! »

Il n'y eut pas besoin de les haranguer davantage. Les kouffars se mirent à sauter par grappes. À s'encourager. Dans les escaliers on courait, on se piétinait, on se bousculait pour se précipiter dans le vide. Comme un jour de soldes. Comme si le premier arrivé serait le premier soulagé. Halluciné, l'assureur vit ces chapelets humains se jeter de la falaise urbaine et s'écraser sur la dalle de granit, comme des zombies de mauvais film d'horreur, ou comme ces troupeaux des grandes chasses préhistoriques, poussés à l'abîme par la peur.

On le maintenait au sol. Face à lui, un soldat du Califat traînait une énorme masse, à la tête d'acier luisante de sang. L'assureur avait souri à ses bourreaux. La masse s'était levée dans les airs. Était-il enfin devenu un homme ? La masse s'abattit sur son visage et frappa le sol à travers le crâne.

Les autres continuaient à s'écraser, comme des lemmings désorientés. Sur la place, à quelques mètres de cette grêle humaine, le panneau électronique de la ville, à énergie solaire, fonctionnait toujours. « Le froid approche, la grippe aussi ! proclamait-il. Je pense à bien me couvrir, je me lave à fond les mains, et surtout je n'oublie pas mes mouchoirs !

2

RÉSUMÉ, subst. masc.

Présentation abrégée qui rend compte de l'essentiel.

**CHÂTEAU DE VINCENNES,
LE QUATRIÈME JOUR, 1H03.**

« Ce qui se passe, c'est qu'un flic fatigué de vivre a shooté des racailles. Leur cité s'est soulevée, les banlieues ont suivi, les gauchistes s'en sont mêlés, les barbus en ont profité, le président s'est fait tuer, et l'État sans tête s'est enfoncé dans la peur et la passivité. Et en trois jours tout ça s'est entièrement cassé la gueule. Le pays s'est effondré. »

La jeune femme à l'autre bout du fil ne respirait plus. Son interlocuteur ne semblait pas s'inquiéter outre mesure. Il avait pourtant vu le chaos de ses yeux. Il savait pourtant qu'à peu de chose près, l'État n'était plus que lui. Avec les émeutes, les milliers de têtes connues de tous, monopolisant les écrans et incarnant l'actualité, venaient de disparaître dans la nuit. Sans électricité, le régime n'avait plus de voix et plus d'image. La population plus le moindre guide. Les parlementaires étaient en fuite, ou planqués. D'autres étaient morts, comme le président de la République, massacré par la foule. Son successeur, le président du Sénat, avait été exfiltré, avant de démissionner de toutes ses fonctions avec effet immédiat, et de disparaître dans les îles. Le chef d'état-major des armées s'était tiré une balle dans la bouche. À peine réfugié à l'étranger, le Premier ministre avait passé une cinquantaine de coups de fil. Il eut une dizaine de réponses, et seul son dernier interlocuteur accepta son offre : le titre de ministre des Armées, avec pouvoirs exceptionnels pour « sauvegarder la

flamme vacillante de l'État ». Directeur général de la DGSI, inconnu du grand public, Victor Escard était le plus haut fonctionnaire réfugié dans la forteresse de Vincennes, devenue, comme il était prévu en cas de crise majeure, l'ultime bastion de l'État français. C'était un homme prometteur, mais la question ne se posait même pas. Le Premier ministre était trop heureux de trouver un pigeon pour endosser à sa place les responsabilités d'un désastre dont personne ne voudrait, contre lequel personne ne pouvait plus rien. Ce faisant on donnait le change aux alliés, l'illusion d'une continuité, d'un repli tactique, d'une partie pas tout à fait perdue. En réalité la situation était totalement hors de contrôle.

« On vient de m'offrir un paquet de merde épouvantable », avait tranquillement dit Escard à sa femme, réfugiée à l'étranger. Son projet était d'en faire de l'or. Assis à son bureau, installé dans le donjon de la forteresse, il consultait les derniers rapports de ce qui restait de ses services. Tous plus alarmants les uns que les autres.

« Dans Paris et les grandes villes, c'est le chaos total, résumait-il, par téléphone satellite. Ça a commencé par les cités, puis ça s'est propagé, aux banlieues, aux villes. La racaille, les lycéens. Sans cohérence, sans logique. Les médias ont parlé « d'émotions populaires ». Par « soutien de classe », les syndicats ont appelé à bloquer tout ce qui pouvait l'être. Raffineries, centres commerciaux, commissariats... Et devant l'inaction de l'État les terroristes et les groupuscules d'ultragauche sont entrés dans la danse. Beaucoup se sont improvisés pyromanes et saboteurs, ont frappé là où ça faisait mal. En province les lignes haute tension tombent, leurs pylônes sciés ou plastiqués, les uns après les autres. Dans les heures qui viennent, l'électricité sera coupée absolument partout, par sabotage ou prévention. Tu sais ce que ça veut dire ? C'est priver la société de son sang et le citoyen de ses yeux. Le noir total. Sans électricité, on ne peut plus s'informer,

ni cuire ni conserver la nourriture, payer quoi que ce soit, faire le plein. Plus d'Internet, de radio, de télévision, d'eau, d'évacuations, d'éclairage, de transports, de distribution, de chauffage, et après quelques heures plus d'hôpitaux, de gares, d'aéroports et de réseaux. Il faut l'imaginer. Les trains qui s'arrêtent au milieu de nulle part. Les aéroports saturés. Les paniques dans les métros. Les rues bloquées par des milliers de véhicules abandonnés. Les citoyens piégés par des incendies que plus personne ne cherche à éteindre, qui vont tout dévaster, sans aucun moyen d'appeler les secours. Et dans un tel merdier plus personne ne va risquer sa peau pour *secourir*, encore moins pour *réparer*. Et on annonce de la neige, la circulation sera bientôt paralysée. Sans parler des mouvements de foule, des pillages, des actes terroristes. »

La proclamation de la loi martiale fut la dernière erreur de ses prédécesseurs. Ce n'était qu'une mesure de communication, tardive et désespérée. Ce fut le coup de grâce. En plus de prouver le délitement de l'armée, elle eut pour effet d'enrager les foules, en étant perçue comme un acte « autoritariste » d'hostilité fasciste à l'encontre des précaires. Son annonce, répandue par le bouche à oreille, s'était traduite par des manifestations monstres sur les Champs-Élysées, la place de la Concorde et le Champ-de-Mars. On parlait de coup d'État, de guerre déclarée au peuple, de manifestants tués par la police. Ça ne fit qu'ajouter à la confusion. Face à une telle foule, les militaires n'osèrent se servir de leurs armes. Certains avaient fui, d'autres fraternisaient avec les protestataires.

« Et quand les gaz asphyxiants se sont dissipés, tous ces braves gens se sont rendu compte qu'ils ne savaient pas quoi faire. La raison d'être du contestataire, c'est son ennemi, l'État. Mais si l'ennemi meurt pour de vrai, le contestataire n'est plus rien. Il meurt avec lui. Tu casses les vitrines et les commissariats et qu'est-ce qu'il y a derrière ? Rien. Ce n'est qu'un décor. Le décor d'un régime virtuel, qui est déjà ailleurs, qui n'existe plus. Les foules maintenant n'ont plus qu'elles-

mêmes. Ne sont plus qu'elles-mêmes. Elles n'ont plus qu'à s'entre-dévorer. »

Beaucoup étaient en effet dans les rues sans but précis, sans savoir pourquoi, toutes revendications et factions mêlées. Il y avait des black blocs, quelques gilets jaunes. Certains parlaient d'une « nouvelle Commune », mais personne ne savait quoi en faire. Les meneurs étaient débordés. Près de l'espace inclusif Anne-Hidalgo, on s'acharnait sur un dernier cordon de CRS, retranché dans un commerce. Place de la Bastille, les évangélistes du II^e chantaient et dansaient. Des militants du collectif *Shoot sans salles* distribuaient des kits Stéridrugs, pour se piquer proprement. Une jeune femme, promenant en laisse un homme nu, invitait les passants de couleur à se venger des oppressions en lui crachant dessus. Un blogueur de centre droit, accusé de « propager les haines », se fit violenter et expulser. Une ambiance que n'importe quel journaliste qualifierait de « bon enfant ». Dans l'ensemble, c'était la bonne population parisienne qui se pressait là, soucieuse de se montrer où il fallait être, du côté des « relégués ». Essayer d'exister. Se raccrocher à cette « révolution citoyenne » que nul n'avait vue venir. Goûter la fièvre de ces grands moments, jouer à proclamer la fin du monde « national-libéral ». La troisième nuit venue, on organiserait une immense « marche des lucioles », à la lueur des portables. Ce serait beau, exaltant. Mais il n'y avait plus personne pour diffuser les images, ni pour les regarder, ou en interpréter les symboles. Et à l'approche de la nuit, l'ambiance se tendait. Des bruits alarmants couraient. On parlait de violences, de graves incidents « à caractère sexiste ». Quelqu'un s'était fait sauter dans la foule, place Vendôme. À Bastille, un performeur des rues tomba du haut de la colonne de Juillet, déséquilibré par son ukulélé. Il gisait au sol, artère fémorale sectionnée. Le temps pour les secours de se frayer un passage jusqu'à lui et il était mort. Peu à peu, la peur s'insinua dans la foule, son cortège de violences et d'absurde avec elle.

Un clochard aux yeux percés à coups de tournevis se mit à hurler que la fin du monde était venue. Il fit forte impression. Les évangélistes criaient, arrachaient leurs vêtements, certains entrèrent en convulsions. Il y eut un mouvement de foule, de violentes bousculades. Ici et ailleurs, la peur tenait encore regroupés les hommes, qui pensaient que peut-être leur nombre les sauverait des prédateurs, de la descente sur la ville de la banlieue, des gangs des Halles et de la Défense. Les policiers, sans ordres, étaient dépassés, chassés des boulevards, traqués et parfois lynchés. Certains d'entre eux se retranchaient dans les commissariats, d'autres abandonnaient l'uniforme pour sauver leur vie. On entendait des cris, des coups de feu, parfois de véritables mitraillades. Des paniques irrépressibles se traduisant par des dizaines de morts, étouffés ou piétinés. On courait sans savoir où aller. Des rumeurs folles circulaient d'un bout à l'autre de la ville, déjà partiellement en proie aux flammes. Casseurs et prédateurs s'en donnaient à cœur joie, en toute impunité. On s'en prenait en particulier aux symboles du pouvoir, médias, banques, institutions, mais bientôt les commerces étaient indistinctement pillés et dévastés. Une gigantesque prière de rue prit forme sur les Champs-Élysées. Des mécréants tentèrent de s'y joindre, dans l'idée d'une grande communion fraternelle, d'un acte d'œcuménisme spontané qui ferait date. Ils furent chassés, violemment tabassés. Un jeune homme couvert de sang hurlait sa peine de ne pas avoir été accepté par les fidèles, alors qu'il avait « toujours été leur frère de lutte ». L'avènement d'un califat islamiste au nord de Paris, prédit par le renseignement de longue date, semblait n'avoir attendu que ce moment favorable pour se déclarer. Dès le deuxième jour, et la mort du président, Escard avait senti que la situation ne serait plus tenable. Il s'était aussitôt rendu à Vincennes, dans l'ombre de la grande convulsion française. Sa première mesure une fois nommé ministre avait été de suspendre la loi martiale, la seconde de sauver ce qui restait de l'armée, en rappelant ses

meilleurs agents, en rapatriant les soldats en opérations extérieures, et en mobilisant les militaires encasernés sur les points névralgiques du pays. Ses organes vitaux. Centrales nucléaires, raffineries, entrepôts, sites stratégiques, et bien évidemment Vincennes, le dernier bastion de l'État. De manière à pouvoir relancer la machine aussitôt que la situation le permettrait.

« C'était dès les premières heures de la crise qu'il aurait fallu réagir, et pour de vrai. Mais il n'y a dans ce pays que des hommes formés pour *communiquer*. Pas pour agir, ni commander. Maintenant c'est trop tard. On a bien trop peu d'hommes. Il faut laisser tout ça retomber. Les jours qui viennent vont ramener ce beau monde à la réalité. Personne n'imagine à quel point. C'est la guerre, déjà. Chacun chez soi, chacun pour soi. Une réalité parallèle, un monde infernal. Sans police, ni agents de maintenance. Il n'y a plus rien à attendre de l'État. Et à l'étranger c'est la merde, tu le sais. Personne n'est prêt à ça. Plus rien d'organisé ne survivra à ce chaos. Les citoyens de ce pays n'en seront plus que les parias, les pillards et les réfugiés. Et si l'hiver est aussi rude qu'on l'annonce, on ne pourra rien faire d'autre pour l'instant.

— Mon Dieu.

— Oui.

— Des gens vont mourir.

— Des gens vont mourir, assurément. Nous ne sommes pas prêts. Nous craignons le sang, la faim, le froid. Nous craignons la solitude, la douleur et les barbares. Et nous craignons la mort. Et tout ça va nous arriver en même temps, de partout à la fois. Plus d'ordre, de règles, de lois. Que des hommes et des femmes, privés de confort, d'habitudes, d'aides, d'instinct et d'État. Isolés dans leur méfiance, face à leur destin, face à cette sauvagerie qui vient. Livrés à eux-mêmes, à l'hiver, aux barbares. À cette morale, qui les

condamne à mort. Ils ne savent plus rien, dépendent de tout, n'ont plus aucune notion de l'effort, de la lutte pour vivre et survivre. Et nous les relâchons, comme ça, sans directeur de conscience, abrutis par leurs droits qui sont du vent, chloroformés par des décennies de confort. Leur douleur ils vont la comprendre, ça tu peux me croire. Pour eux rien n'est pire que cette liberté. Ils sont faits pour l'esclavage, pour être dirigés et comblés, et doivent l'être par quelqu'un de fort. Je serai celui-là. En attendant le dégel, Victor Escard, ton époux bien-aimé, va travailler. J'ai ici mes meilleurs hommes, sous mes ordres. Je vais prendre les choses en main, et sauver ce pays. Et un bel avenir nous attend. Voilà ce qui va se passer. Tu le crois ?

— Je ne sais pas, Victor. Je n'en sais rien.

— Tu dois me croire.

— Alors qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Pour l'instant rien. Regarder. Le civilisé, s'il veut survivre, doit redevenir un sauvage. C'est quoi le civilisé ? Un dressage. Un putain de dressage humain. Du premier au dernier âge. C'est la police, la morale, la société qui nous empêche de faire ce qu'on veut, et dans l'ensemble c'est tuer. Sous la politesse, les sourires, les principes, il y a les mâchoires, le vice et les armes. Les premières heures, le civilisé, il va attendre. Et puis il va comprendre. Et puis il va avoir faim. Et alors là cet homme il cessera carrément d'être humain. Et ça tu ne peux pas l'imaginer. De partout, ça va taper. Partout. Avec ou sans raison, pareil, peu importe. Et crois-moi ces hommes-là il ne fallait pas les relâcher. Ces hommes-là ils ne sont plus faits pour s'aimer. Il y a ceux qui vont mourir, parce qu'ils sont déjà morts, et ceux qui vont retourner sauvages, et ceux-là seront des furieux, des enragés, des féroces. Leur folie elle va avancer, toute seule, sans force, sans flamme, une putain de pyrolyse dont t'as pas idée. Voilà. Jusqu'où ça va aller ? Personne ne le sait. Dans la nuit de la

civilisation la société a éclaté, et c'est maintenant l'homme civil, social et bien élevé qui va exploser. »

Escard ajusta ses petites lunettes rondes, regarda par la fenêtre du donjon. Plus loin en direction de Paris, des flammes s'élevaient dans la nuit.

« Mais tu me connais, reprit-il. Je vais arranger ça. »

3

PATIENT, subst. masc.

Qui est l'objet d'une action, qui subit un châtement, affronte une épreuve pénible.

PARIS 14^e,

LE QUATRIÈME JOUR, 1H37.

Il s'appelait Olivier Varron, mais personne ne se souvenait jamais de son nom. Il s'était réveillé en pleine nuit, dans son lit d'hôpital, en s'étonnant de ne pas avoir été dérangé. Il voulait se lever, avait pressé le bouton rouge de la poire d'appel, une fois, deux fois, trois fois, et personne ne s'était manifesté.

En prenant appui sur la potence, il posa pied à terre, puis s'assit sur le rebord du lit. Il resta immobile, le temps de dissiper un vertige, puis se leva et se dirigea vers la salle de bains. Dans la glace il vit ces hématomes. Le souvenir brutal de son agression. Il se regarda encore. Ce visage si banal. Le visage de tout le monde. L'impression de n'être personne. Il tourna la tête, examina l'arête rougie de son nez, le contour bleuâtre de son œil. Il s'humecta le visage, remarqua que l'eau avait une drôle d'odeur. Puis il sortit.

Le couloir était désert, silencieux. Il se racla la gorge.

« S'il vous plaît ? »

Le silence. Profond et parfait.

Les pieds nus, mal à l'aise, vêtu de son jean et d'une simple blouse, il marcha en direction de la salle des infirmières. Il passa devant l'écriteau en forme de gangsta à

casquette, « Sois cool, frère, elle dit nan maintenant, peut-être si t'es un prince elle changera d'avis », sous-titré « Toutes des mamans, jamais sans leur consentement ! », campagne publique parrainée par le rappeur engagé QKC, censée décourager les agressions du personnel hospitalier féminin. Au milieu du couloir, il y avait cette chaussure, gisant par terre, comme un avertissement. Et dans le local des infirmières personne, des cafés froids laissés là, une boîte à sucres, une chaise renversée. L'odeur aseptisée de l'hôpital. Varron se gratta la tête. À cet instant, et à cet instant seulement, il pensa à sa fille. Cette petite métisse, fruit d'un adultère, qu'il se faisait un devoir de considérer comme la chair de sa chair. Le temps des soins, après l'agression, on l'avait placée à la garderie de l'hôpital.

Il avait entendu ce grincement. Régulier. Comme l'essieu d'un vieux chariot aux roues voilées. Une porte ? Non. Pas une porte. Une sorte de râle. Un râle humain. Un patient ? Où donc étaient passées les infirmières ? Une urgence, peut-être. Il avança dans le couloir. Il y avait cette porte entrouverte, chambre 304. Et cette trace rouge sur la porte, et bien sûr que c'était du sang. C'est de là que provenait le râle, haletant, saccadé. Varron eut un frisson, hésita, regarda derrière lui, avala sa salive. Puis il poussa la porte. Et il vit cet homme, de dos, juché à même le sol entre deux grosses jambes écartées, flasques, pâles et baignant dans leur sang. L'infirmière avait l'œil entrouvert, l'homme lui mordait la joue et cette joue était morte et tout le reste avec.

Des dizaines de pensées traversèrent l'esprit brumeux d'Olivier Varron. *Fuir. Sa fille. Des secours. La police. Toutes des mamans, jamais sans leur consentement.* Le violeur de cadavre se retourna, croisa son regard, se redressa en jurant. Varron avait vu la surprise dans ses yeux noirs, la surprise et puis la haine, et il était resté planté là, pétrifié, à regarder le violeur se relever et remonter son pantalon, comme s'il

l'attendait pour lui tenir la porte. Il se mit enfin à courir, et l'autre hurlait dans son dos.

« J'vais te schlasser sale fils de pute ! Te schlasser de la tête aux couilles ! »

Varron se rua dans la cage d'escalier, glissa sur une flaque de sang noir, chuta lourdement sur son épaule, tomba nez à nez avec le cadavre d'une vieille femme, ses yeux caves et vides, le dentier luisant hors de sa mâchoire fracassée. Il se releva et s'élança dans l'escalier. Il s'était tordu la cheville, et déboucha en traînant la jambe dans le couloir du quatrième, jonché de paperasses, de matériel ambulatoire, et encore de cadavres. Il avait oublié sa fille et ne pensait plus qu'à fuir. Anesthésié par l'adrénaline il courait presque sur une jambe, grimaçant à chaque appui, soutenant son bras et sautant par-dessus les corps, laissant derrière lui de belles empreintes de sang. Il se retourna, heurta un brancard, le repoussa violemment, continua et marcha sur un bras qui traînait là.

Il y avait un docteur au bout de ce bras, et il n'était pas mort, pas tout à fait. Il aurait voulu retenir cet homme qui fuyait, mais son bras n'avait pas répondu, et aucun son n'était sorti de sa gorge. Mâchoire et visage, rien d'autre ne bougeait, même pas son cou. Il endurait ça depuis des heures, nez contre le sol, dans le chlore du désinfectant et le fer de son sang. Il avait un mal fou à respirer. On lui avait tiré dans le dos. Il ne savait pas qui. Juste que ça l'avait paralysé. Des émeutiers avaient envahi l'hôpital. Il cherchait à fuir. Des gens s'étaient fait massacrer, tout près d'ici. Et après des heures d'insuffisance respiratoire et de silence engourdi cet homme lui avait marché sur le bras, sans qu'il en ressente la moindre douleur, comme si ce bras n'était plus le sien. Il l'avait vu disparaître à l'autre bout du couloir. Depuis le carnage, c'était la seule présence vivante s'étant manifestée à cet étage.

Et puis il avait entendu ces pas, lents et feutrés, approcher dans son dos. D'instinct, il avait fermé les yeux, fait le mort.

Les pas se rapprochaient. Prudents, calculés. Était-ce l'un des tueurs ? Il s'était immobilisé, tout proche. Le docteur entendait sa respiration, sentait de tout son être sa présence, l'imaginait se penchant sur lui. Puis il avait senti ses doigts froids contre sa carotide, et, persuadé que cette main qui prenait son pouls allait l'égorger, il avait ouvert les yeux, elle avait dit « Mon Dieu », et il avait reconnu sa voix, la voix de la psy, la voix d'Eva Lorenzino.

« C'est vous... »

Le docteur Cachet avait soufflé plus qu'il n'avait parlé.

« Vous êtes blessé.

— Non, je médite. »

Eva Lorenzino l'agrippa sous les épaules. Elle avait passé la nuit dans les faux plafonds, réfugiée comme un rat, sanglotant, avalant la poussière, assistant au massacre d'une patiente, attendant le complet silence pour se risquer hors de sa cachette. Elle pensait les tueurs partis, et cherchait de l'aide. Elle souleva le médecin, lourd comme un cadavre, vit sous lui une flaque de sang séché. Un filet de sang frais s'écoula de la plaie qui lui perçait le haut du dos, presque au niveau de la nuque. Bien nette et bien ronde, un demi-centimètre environ. La psy l'accola au mur, et ne vit pas d'orifice de sortie, à part ces éraflures sous la clavicule droite. La balle avait éclaté dans le corps. Grimaçant comme un vainqueur d'étape, le médecin cherchait son air. Il put contempler sa blouse trempée de sang. Il savait que c'était grave. Les cervicales.

« Qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Foutez le camp d'ici. Mettez-moi dans un fauteuil. Je sais où aller.

— Nous devrions demander de l'aide. »

Cachet ne répondit pas. Il pensait que plus personne ne viendrait les aider. Eva Lorenzino bloqua le dos d'un fauteuil

roulant contre le mur, et s'efforça d'y asseoir le docteur, bras entre les accoudoirs. Elle cala contre le repose-pieds ses membres inférieurs, eux aussi totalement inertes, comme lestés de béton. Cachet respirait mieux, mais quelque chose chuintait dans sa gorge. Sa salive avait le goût du sang.

« Pneumothorax, souffla-t-il.

— Qu'est-ce qu'il faut faire ? insista la psy.

— Au bout du couloir. L'ascenseur. Le toit. »

Cachet se mit à tousser.

« Allez. »

Elle l'emmena. Il était sans muscles, sans équilibre, comme si ses os s'étaient liquéfiés. Elle devait le tenir par la blouse pour l'empêcher de basculer. Il ne pouvait même pas tourner la tête, et en un sens tant mieux pour lui. La psy avait vu par une porte entrouverte cette patiente intubée, massacrée dans son lit, charcutée de la tête aux cuisses, masse sanguinolente informe confondue à ses draps. Et cette chose sur le sol, qui était sans doute un placenta. Il y avait des cadavres devant l'ascenseur, tués par balle, ou égorgés, autour d'un chariot de produits renversé. Dans la puanteur capiteuse du formaldéhyde, la psy écarta le corps d'une infirmière qui leur barrait le passage, en la tirant par les pieds, contemplant le moins possible sa trachée à vif, ses yeux ouverts et la traînée de sang qu'elle laissait derrière elle. Sur son fauteuil, Cachet remuait des sourcils, comme un forcené. Il regardait le corps de ce flic, mort la main crispée sur son arme. Elle comprit ce qu'il voulait. Il voulait qu'elle soulève ce bras rigide, qu'elle desserre un à un ces doigts glacés par la mort, et qu'elle prenne ce flingue dont elle ne saurait se servir. Elle avait appelé l'ascenseur.

« Il faut prendre cette arme », susurra Cachet.

Les portes s'ouvrirent. Elle poussa le fauteuil à l'intérieur et appuya sur le septième, le dernier étage. Cachet était rouge de colère. Sa respiration s'emballait. Une coulée de sérum sanguin s'échappa de sa blessure. Il sembla à la psy qu'entre deux goulées d'air il tentait de cracher des injures. L'ascenseur s'arrêta, s'ouvrit sur les locaux techniques de l'hôpital, dont les portes donnaient directement sur les toits.

« À droite », indiqua Cachet d'une voix sourde.

Derrière eux l'ascenseur se ferma, et redescendit.

« On l'a appelé, souffla Cachet. Quelqu'un d'autre l'a appelé. »

L'ascenseur s'arrêta au quatrième, là d'où ils venaient.

« Vite, fit Cachet. Laporte. »

La psy appuya sur la poignée. Fermée.

« Plus loin, ordonna Cachet. Vite. Je vous avais dit de prendre cette putain d'arme. »

La psy ne bougeait pas, regardait vers l'ascenseur qui remontait.

« C'est peut-être quelqu'un qui va pouvoir nous aider ? »

Cachet était rouge écarlate. Cette dingue allait les faire tuer.

À l'instant où l'ascenseur s'immobilisait à leur étage, l'électricité sauta. L'obscurité se fit, à l'exception des LED des issues de secours, qui profilaient la forme vide du couloir. Les générateurs de secours, conçus pour tenir soixante-douze heures, venaient d'épuiser leurs dix-mille litres de fioul. L'ascenseur était bloqué. Coincé dans le noir, son occupant se mit à tambouriner aux portes fermées.

« Qu'est-ce qu'on fait ? susurra la psy.

— On fait ce que je dis. Il faut aller sur le toit. »

La seconde porte donnait sur la nuit, froide et venteuse, et cette forte odeur de brûlé. La psy la ferma doucement, sans la claquer. Ils se retrouvèrent seuls sur les toits de Paris. Ils ne purent s'empêcher de contempler un instant l'immense cité noire et blessée, privée d'électricité. La ville était comme plongée dans une nuit sans rivage, une mer astrale d'où scintillaient à peine les verrières miroitant la lune et les vacillants éclairages de secours, bougies ou téléphones en fin de batterie. Un océan sans confins, frangé de flammes, d'immenses nappes de feu pareilles aux séquelles d'une bataille navale, et la tour Eiffel se découpant derrière elles, sur un fond rougeoyant, tel un sémaphore éteint. Au loin on entendait crépiter des coups de feu, et plus près dans les rues noires s'agitaient des ombres et s'élevaient des cris, des rires, des appels, déments, désespérés, indistincts, et il sembla au médecin que cette ville et cette nuit, rendues à la panique et à la folie, n'étaient plus qu'une gigantesque incantation, et que sous la fumée épaisse de ses bûchers immenses la mort en délivrait les âmes par milliers.

La psy poussa dans le froid le fauteuil et ils contournèrent le vase d'expansion. L'hélicoptère était là. Un Dragon EC145, dans sa livrée jaune et rouge, déjà piquée de givre. Il y avait aussi le corps du pilote, gisant sur le ventre à quelques mètres, encore casqué, couteau planté dans le dos. La psy regarda la machine, ses échappements noirs, ses ailerons acérés, ses pales immenses et arquées, et puis elle regarda le médecin.

« Vous n'y pensez pas ? »

Il leva les yeux vers elle. Il ne pensait qu'à ça.

4

ANARCHIE, subst. fém.

Désordre, confusion due à un défaut d'organisation, à l'absence de règles, de lois, de principes directeurs.

**VÉLIZY-VILLACOUBLAY,
LE QUATRIÈME JOUR, 1H58.**

Dans tout le pays, cette troisième nuit fut de loin la plus violente. Il n'y avait plus de policiers dans les rues. En l'absence de factions distinctes, on ne parlait pas encore de guerre civile, mais de « troubles intérieurs ». Du fait des pillages et des incendies, les incidents se déportaient des banlieues vers les centres-villes, et les zones commerciales.

Le premier jour, à Vélizy 2, la situation resta normale, en ce que des milliers de consommateurs ahuris y déambulèrent comme chaque jour sans se voir. Le deuxième jour, quand le président fut tué, il y eut moins de monde. On resta chez soi, pour s'informer. Le troisième jour au matin, des hommes en noir, armés et sans insignes, venus cagoulés et casqués de Villacoublay, confisquèrent la plupart des aliments. Le soir même, il y eut plusieurs blessés graves, avant l'arrivée de la police. On exigeait des distributions. On attaqua des boutiques, puis on caillassa les flics. Un agent de sécurité se fit poignarder. Un employé du centre avait jeté du sable sur le sang, et dans la nuit la police était partie et la foule revenue. Et ce fut l'anarchie. Dans ce dédale d'enseignes et de boutiques, chacun prenait ce qu'il pouvait. C'était un pillage à plusieurs étages. Dans le grand hall du premier, une jeune femme persistait à jouer du violoncelle, sans y croire, au milieu des bousculades et des cris, des bagarres pour un écran, des raids

de bandes et d'activistes. Les jeunes indigénistes conditionnés à la « réparation » prenaient d'assaut les boutiques. Le centre commercial « le plus inclusif d'Île-de-France » vivait son grand court-circuitage. Une sorte de croisière en plein naufrage, dont les ponts luxueux clignotaient encore, plus pour longtemps. Un groupe d'Ivoiriens armés de barres de fer s'attaquaient à un distributeur de bonbons et au photomaton adjacent, qui flashait sans discontinuer les jeunes filles à l'intérieur, hilares, multipliant les poses grotesques, applaudies par un homme d'apparence respectable qui passait par là, soucieux de se mettre du bon côté de la force. Des lycéens de bonne famille, partisans désœuvrés du chaos, protestaient contre les « inégalités climatiques » en pillant les grandes enseignes. Certains d'entre eux filmaient, sourire aux lèvres, en tournant sur eux-mêmes. Des panneaux publicitaires « racisés » étaient jetés à terre par les militants indigénistes, qui y voyaient une nouvelle forme de traite, l'éternelle marchandisation de l'homme noir. Les grandes entreprises, pourtant toujours à l'affût de la communication citoyenne, peinaient à suivre les évolutions de la justice sociale. Dans la galerie supérieure, on s'en prenait à une boutique de jeux vidéo, secteur depuis longtemps ciblé par les activistes intersectionnels, avec un traitement de faveur pour les articles du fabricant Nintendo : Mario, stéréotype binaire et misogyne, Wario, symbole homophobe de « l'inversion » prétendument maléfique, Donkey Kong, caricature racialisante à peine voilée de la force primitive, les Pokémons, jeu ultra-spéciste réduisant les animaux à leurs caractéristiques propres. Sans parler des déguisements *cosplay*, associés au travestissement récréatif, accusé de libérer la pensée contre les personnes transgenres. Personne n'avait en revanche touché au local associatif voisin, une maison d'éveil à la foi coranique, dont la région était partenaire. « Contre l'islamophobie, éduquez-vous, éduquez-les ! » proclamait l'affiche d'une campagne de « burqa solidaire », aux bénéfices reversés à l'édification de

lieux du culte, et visant en outre à « démonter le mythe des attaques au couteau ».

Leur opération de sensibilisation terminée, les activistes anti-Nintendo s'étaient dispersés, laissant la vendeuse en pleurs, prostrée, vêtements déchirés, couverte de faux sang. Une fille aux cheveux bleus, indignée par ce *slutshaming*, tentait de la réconforter, mais une autre militante lui assura qu'il était paternaliste et misogyne de la sur-victimiser. Un militant du collectif *No-Offense*, torse nu, physique de phasmoptère, parfaitement blafard des cheveux au bassin, dos courbé et crénelé de vertèbres, les omoplates en socs de charrue, se contorsionnait pour sortir par la vitrine brisée, quand une arête de verre se ficha dans son dos, et s'y brisa comme une écharde. Anti-masculiniste convaincu, revendiquant sa fragilité en toutes circonstances, il poussa un cri d'enfant et s'effondra en position fœtale, repliant devant lui ses longs membres sans chair, comme une araignée dérangée feint la mort. Ses camarades s'agenouillèrent auprès de lui, tentèrent de le calmer. L'un d'eux pressa un tee-shirt sous la blessure d'où émergeait l'aiguillon de verre, pour éponger le sang. Des pillards de passage se moquèrent. Une éco-féministe qui montrait ses seins se mit à hurler quand un groupe chercha à la tripoter. Une fillette, en pleurs au milieu de la galerie, fut enlevée par un inconnu. Des familles perdues cherchaient à fuir, et par « challenge » des jeunes de quatorze ans tentaient d'assommer des passants. Il y avait envers les blessés des gestes de solidarité et de compassion, de la part de jeunes femmes surtout, mais d'autres leur crachaient dessus en riant, et les témoins trouvaient tout ça presque normal, tant ils étaient habitués aux extrêmes dissonances du très-bien-vivre-ensemble.

Plus loin, un homme qui proposait des iPhone à dix euros, et un maraboutage de l'être aimé, gisait inanimé contre une vitrine, sous un gigantesque panneau du collectif *Lé Nwa Dabo*, soutenu par l'UNEF, qui affichait sur fond noir la mine

sombre du recteur de l'université Paris-Sud. Les questions « Jusqu'où ? » et « Jusqu'à quand ? » lui barraient le visage. La campagne l'accusait d'avoir offensé un étudiant racisé en allant jusqu'à lui couper la parole. Dans le hall du premier, le violoncelle bourdonnait toujours son sombre chant de fin du monde. Les activistes intersectionnels s'attaquaient à une pharmacie, accusée de stigmatiser les neuroatypiques, et de faire commerce de leur mal-être. Un « groupe minoré » fit alors son apparition : des Maliens sunnites, d'ethnie Soninké, qui convoitaient le matériel de l'Apple store. Ils attaquèrent aussitôt le rideau de fer. Les activistes s'interrompirent pour les applaudir. Ils étaient leurs dieux. Une autre bande apparut, plus nombreuse, regards durs et éclat terni des machettes au bout des bras. Des Ban tous, chrétiens, Congolais d'ethnie Mbuza et Centrafricains d'ethnie Gbaya, grigris autour du cou, les yeux rougis par le vin de palme, alliés de circonstance. Défoncés au Tramadol, les Maliens de Massy venaient de violer une Congolaise. De quoi rendre ivres de rage les Bantous, qui reprochaient aux Soninkés de ne donner leurs femmes qu'en échange de dots monstrueuses. Et la rumeur disait que deux anti-balaka centrafricains avaient été necklacés du côté de Montrouge, par des tueurs ne parlant pas le sango, ni le lingala. Coincés par les Bantous contre le rideau de fer, les Soninkés, d'habitude si sûrs de leur force, n'eurent pas le temps de réagir et n'avaient que leurs bras pour se défendre. Les machettes chrétiennes leur tranchèrent doigts et mains comme des feuilles de palme, et leur ouvrirent des entailles immenses dans les poignets et les bras. Un Malien tomba, le crâne ouvert comme une pastèque. Les autres prirent la fuite dans les escalators, abandonnant leur blessé à la furie des machettes centrafricaines. Un Soninké à demi scalpé, couvert de sang, cuir chevelu pendillant sur l'épaule comme un couvercle de chair, fut rattrapé au niveau des distributeurs de contraceptifs masculins. Les Bantous le mirent au sol et s'acharnèrent. Il y avait du sang partout. Un Gbaya l'acheva

en lui enfonçant le crâne d'un coup de distributeur de bonbons, répandant sur le sol des centaines de boules de gomme de toutes les couleurs, et encore un peu de sang, qui avait jailli à la fois des oreilles, de la bouche et du nez. Son regard avait quitté le monde, et on lui arracha sa perruque de chair pour la brandir quand l'électricité rendit l'âme, plongeant tueurs et témoins dans le noir et la confusion. Les Congolais frappèrent à l'aveugle, touchant des passants, se blessant entre eux. Les lycéens hurlaient. Des alarmes autonomes se déclenchèrent. Des activistes parvinrent à regagner la sortie, à la lueur de leurs portables. Il fallut briser les vitres des portes coulissantes et des tourniquets pour sortir par le porche principal. D'autres pillards en profitèrent pour entrer, à la fois apeurés et excités, ne sachant que faire et où aller, légion sans nombre d'un chaos sans nom. À l'intérieur, les cris redoublaient. On courait, on pillait, et dans le doute on tuait. Sur le parking plongé dans l'obscurité, les Sri-Lankais d'Antony réglaient leurs comptes. Un des leurs avait mal partagé. Yeux arrachés, pied et main tranchés, il sautillait dans le parking, se heurtant aux véhicules comme un poulet privé de tête. De l'autre côté de la nationale, et de ses files de voitures abandonnées, le Petit-Clamart brûlait. À quelques centaines de mètres plus au sud, le dernier hélicoptère Puma décollait de la base aérienne de Villacoublay. Militaires et gendarmes transférés de Satory suivaient leur plan d'évacuation, abandonnant ce monde à ses guerres.

Et l'ombre de la ville en regarda s'envoler l'ordre.

5

RÉEL, subst. masc.

Qui existe d'une manière autonome, qui n'est pas un produit de la pensée.

PARIS 17^e,
LE QUATRIÈME JOUR, 2H15.

Donatien s'était fait piétiner le visage par une dizaine de jeunes. Il s'était réveillé en pleine rue, à demi nu, entre deux poubelles. Le froid, la pénombre, l'odeur de vomi et d'ordures. La dureté du sol. Ces douleurs à la tête, au cou, à la mâchoire. Il se frotta l'arrière du crâne, sentit cette bosse encroûtée, en contempla le sang frais, le délaya entre ses doigts. Il ne savait pas ce qui s'était passé, ne reconnaissait pas cet endroit. La sensation d'être là depuis des heures.

Il se leva et la douleur s'aiguïsa, lui vrillant le crâne jusqu'aux dents, avec l'intensité d'une névralgie. Le monde entier oscilla autour de lui. Il se tenait la tête, lutta pour garder l'équilibre, se concentra sur le sol froid sous son pied nu. Au loin un bruit d'hélicoptère, qui s'atténua rapidement.

Il plissa les yeux, tenta d'identifier les environs, de repérer quelqu'un, un commerce, un nom de rue. Il ne vit rien. Personne. Pas la moindre lumière. Il existait donc des quartiers sans éclairage nocturne ? Une saine mesure écologique à son avis. Les rideaux de fer étaient descendus. Il fit quelques pas, hésitant à appeler au secours. Et soudain tout lui revint. Donatien était journaliste. Il sortait du *safe space*, un centre d'aide aux homosexuels « en situation d'oppression », sur lequel il réalisait un reportage, quand ces jeunes lui étaient tombés dessus. Donatien avait justement trouvé ça très bien

d'ouvrir un tel centre en plein quartier enrichi, abritant son lot de jeunes à problèmes – selon la Charte pour un journalisme responsable et solidaire, il fallait parler de « jeunes en situation de disruptivité socio-émotionnelle ».

Le tenancier du *safe space*, Roméo, lui avait semblé assez anxieux. Selon lui, peu de jeunes osaient franchir ses portes, « du fait de l'homophobie structurelle latente », mais le *safe space* devait trouver son rythme de croisière dans les mois à venir, et offrir « un lieu de vie sympa et *secure* à tous les gays du quartier ».

Donatien prit soudain conscience de l'importance de ce qu'il venait de vivre. Il était journaliste, diplômé de l'Institut Christophe Barbier, de surcroît journaliste *salarie*, ce qu'il pensait être le stade ultime de l'évolution humaine, et il avait été agressé, sans doute en sa qualité de journaliste, et pire, *parce qu'il sortait du safe space*. Il était donc doublement victime. Sa valeur sociale venait de crever les plafonds. Il se voyait déjà publier le teaser de son récit sur Internet, avec une photo dramatique de ses blessures. « Homophobie et journalophobie, en plein jour, en plein Paris. Bienvenue au XXI^e siècle. Article à suivre. » Il recevrait le soutien de sa rédaction, de la profession, de toutes les associations. On le solliciterait partout. Sa femme l'aimerait sans doute de nouveau. C'était carrément un nouveau départ.

Tout ça lui donna le courage d'oublier qu'il était en slip. Donatien était un homme brun plutôt quelconque, pas très grand ni très épais. Ses lunettes en écaille, qu'il tenait depuis Sciences Po pour sa signature visuelle, avaient disparu dans la nuit. Et ce début de moustache, qu'il croyait excentrique et décalé, n'était que la norme de son monde. Donatien fit quelques pas vers la place Zuckerberg, sans remarquer l'étrange silence qui régnait sur la ville. Il ne prêta pas attention à la lointaine odeur de brûlé, à cette chaleur anormale ramenée par les vents. Une seule question l'arrêta : pourquoi

ne l'avait-on pas aidé ? Il faisait nuit. Il devait être assommé là depuis des heures. Une pierre de plus à ajouter à son beau récit. L'indifférence n'était-elle pas le premier complice de la libération des pensées ?

À cette heure, le *safe space* était évidemment fermé. Il entendit des éclats de voix. De l'autre côté de la place, il vit ces ombres humaines se distendre sous un porche, à la lueur d'un brasero. Un petit attroupement. Des Noirs, manifestement. Donatien voulait se montrer. Jouir de son statut de victime, proclamer sa faiblesse, se faire plaindre et remarquer, recevoir attention et bienveillance. Il se méfiait cependant, Olympe, sa femme – ou plutôt la personne en situation non-contraindante de flexi-union avec lui –, l'avait suffisamment mis en garde quant à son attitude inappropriée vis-à-vis des racisés. Il ne devait pas être condescendant à leur endroit, mais pas non plus délibérément sympathique. À ce stade de la discussion, il ne demandait jamais davantage d'explications, parce qu'elle se fâchait, lui renvoyait au visage son *mansplaining*, doublé d'un *whitesplaining*, aggravé par son *hétérosplaining*, sans parler de son *euphosplaining* – cette tendance qu'avaient les non-dépressifs à minimiser les malheurs d'autrui. Donatien céda alors, s'excusait jusqu'à l'humiliation, promettait de se « cultiver » davantage, seul moyen d'avoir la paix. Et elle, elle regardait le vide, hautaine, préoccupée, se rongant les ongles, comme si ce n'était pas suffisant, et que ça ne le serait jamais.

« Monsieur ! »

Il se retourna.

Un homme se trouvait là, seul sur un banc, à quelques mètres de l'attroupement.

« Bonjour », dit Donatien.

Olympe avait raison. Il ne savait vraiment pas s'y prendre avec les racisés.

« Vous devriez partir d'ici, lui souffla le Noir à voix basse, les yeux brillants. Vraiment. Partez d'ici. Ils n'ont pas de femme. »

L'homme s'était mis à sangloter, tête entre les mains.

« Ils ont fait avaler du ciment à mon bébé, ajouta-t-il. Pour mon plus grand malheur ils l'ont prétendu marabouté. »

Donatien le regardait sans comprendre, hébété.

« Hé ! Yovo. Quoi ça ? »

Il était repéré. Les jeunes Noirs quittèrent leur brasero pour se diriger vers lui. L'un portait une guirlande de Noël entortillée sur les épaules, un autre un bâton de ski, un troisième des écouteurs sur les oreilles, prise jack pendante. Celui-là tenait une machette. Des marginaux Bubutubi, une ethnie togolaise, parlant un mélange de français rudimentaire et de dialecte éwé, une langue à tons d'Afrique tropicale.

« B... Bonsoir, fit Donatien. J'ai été agressé. Je ne sais pas par qui. Je me suis réveillé dans la rue... Je... »

Il souriait, tentait de dissimuler sa peur, de jouer les amis de la cause. Il n'était pas question de fuir, ce serait plus qu'offensant. Raciste. On le regardait de la tête aux pieds, en passant par le slip. Il hésita à arguer sa qualité de journaliste.

« Voilà quelqu'un qui ne connaît pas encore la tribu des Biscornus », déclara l'homme au bâton de ski, et les autres s'esclaffèrent, une lueur malsaine allumée dans leurs yeux jaunes. Donatien se mordit la joue. Avait-il dit Biscornus ?

« Qu'est-ce qu'on en fait ? » demanda l'enguirlandé.

« Il est bon pour le rite », décréta un homme plus âgé, resté en arrière. C'était leur chef, ancienne figure du marché des féticheurs d'Akodésséwa. Les autres semblèrent un peu déçus.

« On en est sûr ? »

— Oui, il le faut. Sinon les malfaisants reviendront. Il faut inverser la tendance. »

Le vieux répéta plusieurs fois cette phrase, et les autres la reprirent à leur tour, comme emplis d'une superstition médiévale. Était-ce un rite vaudou ? Donatien en avait entendu parler, par sa femme. Il avait eu le tort d'en sourire, elle lui avait fait une scène. Elle affirmait qu'à condition de se garder d'appropriation culturelle, c'était une pratique alternative riche de sens, qui tenait en échec notre pseudo-médecine, et qui était-il pour juger ? Il ne demandait qu'à la croire, mais était d'autant plus sceptique que les Biscornus évoquaient le partage de son corps, et l'éventualité de le faire bouillir. Et ils se querellaient sérieusement, le feu derrière eux accentuant la frénésie de leurs mouvements. Le vieux ne voulait rien savoir, martelait comme un argument divin sa fameuse formule : « Il faut inverser la tendance ! » L'homme au bâton cria son désaccord, l'enguirlandé le bouscula, les autres s'interposèrent, et quand ils se retournèrent Donatien n'était plus là.

Ne jamais vendre la peau du journaliste, pensait-il en courant à toutes jambes, avant de trébucher et de presque s'empaler sur un râtelier à vélos. Il se releva, contourna un bloc d'immeubles, s'engouffra dans une ruelle plus noire que la nuit. Il y avait une voiture sur le toit, des éclats de verre partout sur le sol, reflétant des milliers de lunes. Il sautilla dessus tel un fakir en urgence pré-diarrhéique, courut encore, se plaqua derrière l'angle de la façade, à bout de souffle, la saveur métallique de la peur sur la langue. Il tendit l'oreille. Rien. Rien d'autre que la peur, et son cœur, qui n'avait jamais dû battre aussi fort. Ils ne le poursuivaient pas. D'une main tremblante il ôta un bris de verre incrusté dans son pied, puis longea les murs de la ruelle attenante, à l'abri d'une rangée de voitures. Son idée était de rejoindre la rue du *safe*. Il ne connaissait pas le quartier, mais se souvenait d'avoir consulté un plan de la ville, près du local. Il marchait à la seule lueur de

la lune, réfléchie sur les toits des voitures, quand il crut sentir une présence dans son dos. Avant qu'il n'ait le temps de se retourner, cette chose le percuta et le plaqua au sol. Désorienté, souffle coupé, il tenta de se relever, mais dans son dos l'assaillant le ceinturait avec force.

« Chut, chut, je vais te sauver. »

C'était l'homme aux écouteurs. Il puait l'alcool et la sueur.

« Qui êtes-vous ? »

Le Togolais ne répondit pas.

« Chut, pas de bruit petit gbi-gbi. Il ne faut pas qu'ils entendent sinon ils te tueront. Je vais te sauver. En échange d'une petite contribution. »

À deux mains, Donatien tentait de desserrer l'étreinte. Il sentit que l'autre baissait son slip.

« Laisse-toi faire petit gbi-gbi.

— Non ! » hurla Donatien.

L'autre s'arrêta net. On entendit des cris en écho. Le groupe accourait.

« Véh'm. Avou kabli ! », grogna l'agresseur en se relevant et en remontant son pantalon.

« Tu vas le payer. »

Il se tourna vers la place.

« Je l'ai trouvé ! hurla-t-il. Il est ici ! »

À l'instant où il se retourna, le poing de Donatien le frappa en plein diaphragme. L'autre se plia, les yeux saillants, sur une sorte de râle désespéré, cherchant un air qui ne venait plus. Quand la tribu des Biscornus déboula, ils ne virent que leur camarade, mains sur les cuisses, faisant d'énormes efforts pour dissimuler sa douleur.

« Alors ? » demanda le vieux.

L'autre se redressa, remit ses écouteurs en place. Il s'efforça de parler sans souffle.

« Enou lé kpemm. J'ai cru voir bouger par là, mais je me suis trompé. »

Le vieux avança, et le gifla. Un autre lui cracha dessus. Ils regagnèrent leur brasero. Dans l'ombre menant à l'arrière-cour du *safe space*, le journaliste les observait. Il n'en revenait pas. Jamais de sa vie il n'avait frappé un homme.

Il s'était souvenu de l'entrée discrète, théoriquement permanente, située à l'arrière du bâtiment. Roméo avait promis d'ouvrir, à toute heure, aux homosexuels en situation cis-oppressive. Il demeura encore quelques instants immobile, entendit au loin le vieux grommeler que la tendance n'était pas près de s'inverser, puis il se lança.

La porte était restée entrouverte. Méfiant comme un rat flairant un piège, le journaliste tentait de sonder la pénombre. Il n'entendait rien. Pas un bruit. Quand il poussa la porte, il y eut cette violente odeur d'excréments. Il entra, distinguant à peine la table centrale, le buffet, le reflet d'une tranche de Smartphone. Il approcha et s'en saisit, activa la lampe, illumina la pièce, lâcha aussitôt le portable en poussant un cri étouffé. Roméo. Roméo était pendu là, devant la porte principale, massacré, les bras ligotés par un fil électrique à la grande enseigne BIENVENUE CHEZ LES BISOUNOURS, « fixée au linteau avec du scellement chimique », comme il le lui avait fièrement dit la veille. Donatien ramassa le portable, tenta d'émettre un appel d'urgence. « Service indisponible. » Il chercha à le déverrouiller, essaya le 0000, le 1111, puis le 1234 et la carte SIM se bloqua. Il regarda autour de lui. Il ne voyait que Roméo. Roméo, dont le visage avait servi de sac de frappe, et n'était plus qu'un moignon boursoufflé, Roméo torturé, vidé de son sang et viscères apparentes, Roméo crucifié, ouvert de la poitrine au bas ventre. Et ses intestins sur le sol, et cette odeur... Donatien tenta encore d'émettre un

appel d'urgence. Rien. « Service indisponible. » Le journaliste n'eut dès lors plus qu'une obsession : se barricader.

6

FUITE, subst. fém.

Déplacement d'une personne ou d'un animal pour échapper à quelqu'un ou quelque chose.

PARIS 14^e,

LE QUATRIÈME JOUR, 2H23.

« Vous vous en sortez très bien », susurra Cachet de sa voix de revenant. Le souffle ascendant des turbines comprimait l'oxygène dans les chambres de combustion, injectées de kérosène, à très haute pression. Cet enfer miniature entraînait l'arbre de transmission et les deux rotors. Les pales de l'hélicoptère se mirent à tourner, lentement, comme des épées, puis de plus en plus vite, jusqu'à devenir invisibles, parfaitement tendues. Les tuyères recrachaient dans l'air glacial leur mirage vaporeux de gaz carbonique. La montée en gamme du régime moteur, assourdissante, était interminable. Le genre de vacarme qui ferait trembler jusqu'aux fondations de l'hôpital, ameutant tous les dingues s'y trouvant encore... Installée aux commandes, la psy était en nage. Il lui avait fallu dix minutes pour hisser le poids mort du médecin dans la carlingue de l'appareil, et l'y réinstaller dans son fauteuil. Il fallut deux bonnes minutes supplémentaires aux pales du turbomoteur pour atteindre leur cadence de décollage. Sept tours par seconde. C'était long. La psy surveillait les toits, persuadée d'y voir débouler d'un instant à l'autre une horde d'assassins. Le voyant de la température moteur s'éteignit enfin. Personne n'était sorti sur les toits. La psy avait tiré le collectif vers le haut. Les pales s'étaient inclinées et incurvées, et les quatre tonnes s'étaient élevées,

arrachant enfin ses deux occupants à cette Terre devenue folle. Cachet tentait d'observer la manœuvre, depuis son fauteuil aux roues bloquées, arrimé et ceinturé par une sangle, dans la soute délestée du brancard et d'une partie de son matériel de secours. Le Dragon prenait de la hauteur, sans secousses, dans le ciel noir de la ville éteinte, et sur ses pourtours ravagée par d'impressionnants incendies. La psy ne put s'empêcher de sourire, avec son air de grande dame à qui tout réussissait toujours. Dans une autre vie, alors qu'il officiait à l'étranger, Cachet avait appris à piloter. Pas ce modèle, mais le principe était le même.

« Maintenant vous lâchez le collectif. Pressez la pédale de droite, légèrement. Encore. Et vous inclinez doucement vers l'avant. Voilà, en poussant le cyclique. »

L'hélicoptère avança docilement vers le nord. Surprise, la psy relâcha le manche, et l'appareil se redressa. Puis elle le poussa de nouveau.

« Parfait, commenta Cachet. Vous voyez, c'est pas sorcier. »

La psy lui jeta un coup d'œil. Engoncé sous son casque, le regard noir et la tête absorbée entre les épaules, il avait l'air d'un manchot de mauvaise humeur, tassé sur lui-même comme par une force supérieure.

« Vous pensez que c'est définitif ?

— Je ne sais pas. »

Sa voix se faisait de plus en plus rauque et encombrée.

« Il y a des cas de paralysie temporaire, commença-t-il. Mais ce n'est pas ma préoccupation immédiate. Il y a le risque d'infection. »

Cachet toussa.

« Et le pneumothorax.

— Qu'est-ce qu'un pneumothorax ?

— Je n'ai plus qu'un poumon. La balle a dû perforer l'autre. Il s'est vidé de son air dans la cage thoracique.

— Il faut vous soigner.

— Il va falloir, oui. »

À huit-cents mètres sous leurs pieds, ce qui fut Paris défilait. Un Paris lugubre, dévasté. Quelques éclats de lumière, quelques feux épars éclaboussant la nuit. C'était comme un vol galactique constellé d'étoiles, de planètes en feu et leurs nébuleuses lactescentes. Et défilaient sous eux ces traînées de fumée, et les blocs de ces quartiers encore éclairés, aux airs de patrouilleurs interstellaires. À l'approche de Roissy, Cachet remarqua les feux de position d'une poignée d'avions de ligne, décrivant de larges cercles concentriques au-dessus de l'aéroport. Vers La Courneuve, le spectacle des incendies hors de contrôle était terrifiant. Des tours calcinées par dizaines, des flammes hautes comme un incendie de forêt. La psy volait au-dessus des fumées, chassées vers le sud par les premiers vents glacés de l'hiver. Là aussi, d'immenses secteurs étaient plongés dans le noir. Pas tous, pas encore. Ils virent un réseau entier, peut-être celui de Bobigny, clignoter puis brusquement s'éteindre, comme un navire sombrant dans la nuit.

« Nous devons nous poser sur les pistes de Roissy. Ce sera plus simple. Il y aura des services de secours. »

L'hélicoptère diminua sa vitesse, réduisit son altitude. L'aéroport avait encore l'électricité. Les générateurs de secours, sans doute. Un premier flocon de neige heurta le pare-brise. Quelques autres virevoltèrent autour de l'appareil.

« Évitions les problèmes avec la sûreté : il faut nous poser au plus vite. Ces bâtiments, là-bas, sur la droite. C'est le terminal 2. Nous n'irons pas jusque-là, ils viendront nous chercher. Ne survolez pas les pistes. Posons-nous dans l'herbe, juste ici. »

La psy avait lâché le manche cyclique, et ne touchait plus au palonnier. Elle faisait lentement descendre la machine, en appuyant sur le collectif et en redressant le nez de l'appareil, ce qui restreignait sa vision du sol. Près du terminal, des agents de piste, en tenue haute visibilité. Plus loin, un véhicule de la sûreté aéroportuaire. Des secours, enfin.

« Allez-y doucement. Ça ira tout seul. »

La psy lâcha le collectif à l'instant où l'appareil toucha terre. En douceur. Le 4x4 de la sûreté s'arrêta à une vingtaine de mètres. Trois hommes en descendirent. Cachet n'eut rien le temps de dire. Une balle traversa le cockpit de part en part. La psy tira aussitôt le collectif vers le haut. Le Dragon transpercé de balles s'éleva de quelques mètres en tremblant, et emporté par l'effet de couple pivota sur sa droite. Deux nouveaux tirs frappèrent la carlingue dans un bruit mat. Cachet vit la cloison se perforer à quelques centimètres de son visage. La psy contra la giration en appuyant sur la pédale de gauche, puis poussa le manche vers l'avant. L'appareil piqua brutalement du nez.

« Pas autant ! » cria Cachet de sa voix morte. Et d'un geste, la psy redressa l'assiette. Une balle frappa le patin, une autre le stabilisateur. Plusieurs autres tirs manquèrent leur but. L'hélicoptère reprenait de l'altitude, s'éloigna au-dessus des pistes, puis du terminal.

« Ça va ? demanda-t-elle.

— C'est pas pire », répondit Cachet.

Ils venaient de se frotter aux soldats du Califat.

« Bon sang mais qui étaient ces types ? »

Cachet pensait à des agents de la sûreté un peu sur les dents, paniqués par leur intrusion. Ils devaient disposer d'armes longues. Mais de là à mitrailler un hélico de la sécurité civile... Le merdier avait l'air de s'étendre bien au-delà du centre de Paris. Privé de toute sensation sous les

épaules, le médecin réalisa qu'il ne pouvait pas savoir s'il avait été touché ou non.

« J'ai changé d'avis, annonça-t-il. Il ne faut pas quitter Paris. Il faut quitter le pays. »

7

IDÉOLOGIE, subst. fém.

Théorie vague et nébuleuse, portant sur des idées creuses ou abstraites, sans rapport avec les faits réels.

PARIS 16^e,

LE QUATRIÈME JOUR, 2H44.

« Nous sommes toutes et tous des personnes en situation d'itinérance ! »

Cette sortie déclencha un énorme brouhaha dans la salle. « Non ! » « Appropriation ! » « Whitesplaining ! » « Tes privilèges ! »

L'heure était grave à la Maison des opprimé.e.s, qui en raison des événements tenaient une réunion inter-non-straight-cis-binaire avancée, à la lueur des bougies équitables de Rodrigue, leur épicier queer préféré. Sur la porte du local, une première ligne : « Réservé aux personnes LGBTQIA2+ », puis on avait ajouté : « Et personnes racisé.e.s minoré.e.s », puis : « Et non-valides et atypiques », puis : « Et femmes », et on avait finalement rayé le tout au marqueur rouge pour écrire : « Entrée interdite aux mâles blancs valides psychotypiques hétéro-binaires non-fluides », mais de sulfureux militants anti-assignation prétendaient que nul ne devait se réduire à des cases, et que désigner et catégoriser c'était déjà stigmatiser.

À l'intérieur, les débats enfiévrés duraient depuis des heures, et devaient se conclure tard dans la nuit. Réunion de la dernière chance pour que les différents courants de la justice sociale s'entendent sur une position commune. Le local fourni par la mairie était situé au dernier étage, ce qui n'empêchait

pas d'entendre au dehors les bruits du chaos. Dans l'ensemble on venait ici pour conjurer sa peur, en approuvant quelques belles pensées, mais les meneurs se livraient un véritable concours d'intransigeance, à qui irait le plus loin dans ses principes. C'était le cas de Raoul.le, militant récent dans l'association, qui se prétendait en transition, et s'habillait de manière unisexe, légèrement maquillé, de façon à pouvoir s'indigner régulièrement d'être mégenré, ce qui constituait à ses yeux une « micro-agression ». Cheveux roux curieusement frangés, chemise à carreaux rouge serrante, nœud papillon pourpre, jean délavé retroussé. À la Maison des opprimé.e.s on le trouvait à la limite du virilisme, et on le suspectait d'être un faux queer, mais nul n'osait le dire haut et fort. Il avait l'indignation facile et beaucoup d'emprise sur le groupe des trans. Et il avait tout de même exhibé un certificat médical attestant sa bipolarité. L'hiver dernier, Raoul.le avait hésité à se mettre en congé de transition, pour entamer un traitement hormonal, comme le permettait la directive Attali, mais il s'était dit qu'il suffisait de prétendre se sentir femme pour être considéré comme « en situation de transition », et donc se hisser au niveau des victimes classiques, les LGBT, minorés, handicapés, et variantes infinies de cette martyrologie identitaire. Son but, inavoué, était celui de tous ses camarades justiciers : au nom de la tolérance et de l'égalité, mettre le monde à ses pieds.

« Ce qui se passe n'est pas l'échec du très-bien-vivre-ensemble, disait-il, c'est celui de ce système oppresseur et fasciste, qui est enfin renversé. La question est de savoir quelle est notre place. Si on assiste les minorés dans leur révolte, on risque de les white-oppresser une fois de plus, au pire moment. Je pense qu'on doit prendre nos responsabilités, et totalement nous effacer à leur profit. Nous ne sommes plus légitimes pour jouer le moindre rôle. C'est le moment ou jamais de nous faire grand-remplacer ! »

Il fut partiellement applaudi. Un jeune homme se leva dans le coin le moins enthousiaste de la salle, celui des militants gays historiques et des féministes.

« L'intersection, c'est le genre humain, pas la compétition. Ne peut-on pas faire front avec eux, d'égal à égal, comme d'authentiques camarades cis-opprimés ? »

Il s'entendit aussitôt répondre qu'il était impossible de le faire sans les whitesplainer, et qu'en matière de discrimination jamais des Blancs par essence privilégiés ne seraient égaux aux minorés.

Debout dans le fond de la salle, une fille aux cheveux verts regardait par la fenêtre. Dehors des vigiles s'opposaient à un groupe de black blocs pillant les magasins de l'avenue. Les vigiles étaient sur le point de céder mais un groupe de hooligans fit son apparition. Certains portaient des écussons noirs, des croix celtiques, et divers symboles suprémacistes. Il n'y eut pas de dialogue, ni d'observation, et cette bagarre n'eut rien d'une chorégraphie. On cognait dans le désordre, des crochets garde haute pour les habitués, des coups de poing marteau pour les novices, et tout de suite plusieurs combattants tombèrent. Moins expérimentés, les black blocs reculèrent, et se mirent à fuir. Les autres les coursèrent en poussant leurs cris de guerre. Un peu plus bas dans l'avenue un homme fut percuté par un scooter, et jeté au sol. Une dizaine d'individus le lynchèrent à coups de pied. C'était un Rom, et dans la cité voisine on les accusait de manger des enfants. Un agresseur sortit une machette, les autres s'écartèrent. Le Rom, qui se protégeait de ses mains, fut frappé aux jambes, aux bras, au corps, à la tête, et hébété de coups il cessa de se défendre. Personne ne lui venait en aide. On entendit des cris et l'agresseur s'éloigna. La victime, en sang, essayait de se relever et on crut qu'elle allait peut-être s'en tirer, mais l'assaillant était soudain revenu, comme pris de remords, et muni d'un parpaing. Bloc de béton creux qu'il

souleva bien haut, et brisa en deux sur le crâne de sa victime. Le Rom s'effondra, et on sut cette fois qu'il ne s'en relèverait pas.

Dans la salle, Juliette de Tolbiac, l'écolo revenue d'un trek au Pérou en classe affaires, sensibilisée à toutes les cis-oppressions systémiques et autrice d'un mémoire sur la transphobie de la grammaire française, tenta d'expliquer qu'il était parfois difficile d'établir un dialogue avec les itinérants, ce qui déclencha un concert de huées.

« Whitesplé ! Privilégiée ! Cultive-toi ! »

Quelqu'un lui expliqua que si un racisé la traitait de raciste, c'est qu'elle l'était, et qu'elle devait se remettre en question. La personne en situation de validité précaire, amenée dans son fauteuil roulant par un valide – qui fut prié de ne pas rester –, poussa à contretemps des cris rauques, en se frappant le front du revers de la main. On fit silence aussitôt, pour prioriser sa parole, mais elle avait visiblement terminé.

Raoul.le se leva, l'air grave.

« Je comprends votre émotion, camarades. Voilà le triste résultat de la libération des pensées. Jusque chez nous des personnes sont capables de déballer leurs préjugés *unsafe*. La décence voudrait qu'elles se taisent ! »

Les féministes s'indignèrent. Juliette fondit en larmes, se mit à parler de sa précarité menstruelle, et on lui répondit white tears et précarité hormonale, et on lui rappela qu'elle n'avait pas fait parler d'elle quand il fut question de critiquer la Place du Clitoris, inaugurée récemment par la mairie, si scandaleuse de binarité. Juliette répondit que ça n'avait rien à voir et essaya d'expliquer qu'irresponsabiliser les minorés c'était les invisibiliser.

« Et comme l'écrivait Zoé sur son blog...

— Mais redescends ! Zoé est une bourgeoise white-cis-privilegiée !

— Tu peux aussi la laisser parler ! Bien le transplaining ?

— Intersexophobes ; Validistes ! Ça va la transphobie ?

— Impérialistes ! Clitophobes ! »

Sous les huées, les féministes cis décidèrent de quitter la salle, écoeurées par ce féminicide social. Cet endroit n'avait pour elles plus rien de *safe*. La fille aux cheveux verts avait suivi le mouvement. Elle faisait partie des Mantes, collectif féministe ultra.

« Ils n'ont rien à nous dicter, s'emportait leur cheffe en dévalant les escaliers. C'est la dernière fois qu'on ramène nos schnecks ici. »

Une fois dans la rue au milieu des cris et des bandes qui se coursaient, les Mantes les plus radicales décidèrent de piller des boutiques, « pour faire comme eux ». La fille aux cheveux verts trouva l'idée étrange.

« On n'est pas obligées de les imiter dans le pire, si ?

— Le pire ? Ressaisis-toi, Marjorie ! La délinquance est un acte de rééquilibrage anti-bourgeois. »

La fille aux cheveux verts garda le silence. Ça lui apprendrait à parler avant de réfléchir. Elle regarda vers le bas de l'avenue. Il y avait du sang et un morceau de chair. On avait jeté un drap sur le corps. Plus tôt dans la journée, des étudiants de Paris-Dauphine avaient tenté de procéder à une « répartition solidaire », en proposant vêtements et biens aux « précaires minorés », avant d'être tabassés et dépouillés par des banlieusards.

La fille aux cheveux verts allait traverser mais sa cheffe la retint par le bras. Un camion de pompiers remontait l'avenue à vive allure, sans phares ni sirène, percutant tout ce qui s'y

trouvait. Des jeunes gens couraient après, armés de bâtons et de tuyaux, avec la ferme intention de massacrer son chauffeur. Les Mantes étaient restées le long du mur. Leur principe était de ne jamais se laisser impressionner par quoi que ce soit. Elles remontèrent l'avenue à leur tour, sans prendre garde aux blessés, jusqu'à tomber sur un magasin en cours de pillage, vitrines brisées, manifestement pas gardé. C'était une boutique de prêt-à-porter masculin, mais peu importait, seul le geste comptait. Elles entrèrent et commencèrent à se servir, parmi un groupe minoré qui emplissait de grands sacs de chaussures et de vêtements. Un autre principe des Mantes était de ne jamais se laisser splainer l'espace par des hommes. Leur cheffe fit donc exprès d'aller se servir au milieu des pillards.

« Oh, tire ta schneck de là ! » lui lança le plus grand.

La cheffe ne le regarda même pas.

« Je t'emmerde. »

Les pillards se regardèrent. D'habitude, quand elle parlait comme ça dans le 16^e, les hommes s'écrasaient et s'excusaient de vivre. Mais ceux-là n'étaient pas du quartier.

« Oh sale pute qu'est-ce que tu viens de me dire ? La vie d'ma mère tu veux m'sucer la bite ?

— J'ai dit *je t'emmerde*. Et ta bite je la couperai. Et ta mère je la baise. T'as compris ? »

L'autre en laissa tomber son sac. Puis il se planta derrière elle et fit craquer ses phalanges.

La fille aux cheveux verts ferma les yeux.

8

CHOSE, subst. fém.

Ce qui existe et que l'on ne détermine pas.

PARIS 7^e,

LE QUATRIÈME JOUR, 2H51.

De cette nuit convulsive, bien des choses pouvaient surgir. Celle-là méritait qu'on la décrive. Des carcasses de véhicules achevaient de se consumer sur le pont noir de la Concorde, et ce brasier coupait la route de l'Assemblée, elle aussi incandescente, en proie à un violent incendie attisé par les vents du nord. Une silhouette avait émergé de ce brouillard de flammes, comme sortie de l'enfer. Cette ombre ressemblait à un homme. Hagard, hébété, les yeux et la peau brûlés par les gaz, couvert de suie et d'un sang qui n'était pas le sien, il avait titubé sur le pont, s'était hissé sur le parapet, et avait basculé dans le fleuve. Saisi par ce choc glacial jusqu'au fond des os, aspiré dans les profondeurs, il en avait oublié un instant l'épouvante, et s'était oublié lui-même. Puis il avait repris conscience, donné de violents coups de talon, émergeant enfin, inspirant de l'air et de l'eau, avant d'être aspiré de nouveau, de lutter pour se maintenir à flot, assourdi, les tympan percés par cette grenade, assommé par la violence du carnage qu'il venait de vivre. Et il s'était laissé dériver dans les eaux noires, entre les gigantesques piles des vieux ponts de la ville, Alexandre III, les Invalides, l'Alma, Iéna, et sur les rives s'ébrouaient ces ombres humaines, difformes et maléfiques, projetées sur les façades par les flammes, avec en bruit de fond les lamentations des alarmes, des sirènes, et parfois des cris. Il avait entendu les affrontements sur le Trocadéro, aperçu les épaisses fumées

noires aux pieds de la Tour Eiffel. Il avait vu ces individus courir, se battre, se fuir. Partout le feu, le vol, les supplices. Pourquoi ? Contre qui ? Nul ne le savait. Paris jouait sans machiniste et comme pour lui seul le prodigieux spectacle de la folie.

Plus loin, après le pont de Grenelle, il avait vu sur la rive gauche l'immeuble de France TV, et le Centre Élise Lucet, en flammes au-dessus de la ville, et un peu plus loin sur la rive droite, la tour de TF1, armatures apparentes, elle aussi rongée par le feu, menaçant de s'effondrer dans l'heure. Il distingua ça et là de l'agitation dans le fleuve, près des rives. On jetait des gens dans la Seine. Encore plus loin, échoué contre un quai de Elle Seguin, il aperçut ce qui ressemblait à un corps, flottant droit où le courant l'emportait. Il eut amplement le temps de le voir, gisant dos contre le quai, tel Achab accroché à sa baleine, la face blême mi-immersée et comme saisie de stupeur, bouche et yeux ouverts, les bras ballants dans le courant. C'était un jeune homme, dont la mort devait remonter à quelques dizaines d'heures. Son col était pris dans une cheville du quai. Les environs semblaient calmes. Pas d'incendies, ni de cris. L'homme décida que c'était le bon endroit pour se sortir de là. Il se laissa contourner l'île, au prix d'un dernier effort nagea jusqu'à la rive, agrippa la pile d'un ponton, souffla un moment, puis se hissa ruisselant des eaux noires, comme une vouivre. Du ponton cette créature grimpa sur le quai, et s'échoua là, le souffle court. Il n'entendit rien et ne vit personne. Il demeura un moment allongé sur le dos, les bras en croix, tel un Christ au bout de son calvaire.

Au bout d'une dizaine de minutes, cet être plus tout à fait humain, qui se faisait appeler Vincent Gite, se releva. Et plus que jamais il y avait dans ce visage un reptile. C'était ce regard, au milieu de l'ombre. Ces yeux gris et verts, deux intenses éclats de fluorine, à vous donner le vertige. Il était encore en vie, et n'avait pas l'air de trouver ça normal. Il s'examina, chercha sur lui trace de blessure. Sa main écorchée.

Le sifflement dans les tympans. Cette douleur à la poitrine. Les gaz, peut-être. Ou un coup, lors du corps à corps. Et sur sa jambe des éclats de balle et de poudre, à peine incrustés. Superficiel.

Il avait perdu dans sa guerre son fusil, et son sac de munitions, qui contenait aussi son revolver, et sa trousse d'urgence. Il palpa sa veste tactique, à travers le Gore-Tex sentit sa lampe, sortit son couteau, s'assura que le Glock était bien toujours dans son holster. Il ne lui restait que deux chargeurs de 9 mm. Cinquante-et-une balles en tout, et une arme increvable. Voilà son assurance vie. Les six chargeurs du fusil, en calibre 5,56, ne lui serviraient plus à rien. Mais sa grenade défensive, la seule qu'il gardait sur lui, qu'il avait conservée durant tout le massacre, pourrait se révéler utile.

Il examina les environs. Monta les escaliers menant au chemin de halage. Il ne vit personne. Il y avait une voie ferrée, qu'il traversa. Il repéra cet entrepôt, grimpa l'échelle de secours, jusqu'en haut, se laissa tomber sur le toit. Son instinct le lui avait commandé, et personne n'avait visiblement eu la même idée. À l'abri des regards, il arma son Glock, s'adossa à une cheminée, face au sommet de l'échelle de secours. Il sortit un gel énergétique et en aspira le contenu. Il contempla un instant le calme parfait de la voûte sidérale, puis ferma les yeux, l'esprit vide et le poing serré sur son arme. Quand les premiers flocons de neige vinrent fondre sur son visage, il dormait. Il avait eu ce réflexe de fauve, de fuir le sol, de se réfugier au sommet des choses. Pour digérer sans être dérangé, comme une panthère après le carnage.

9

ALTITUDE, subst. fém.

Hauteur d'un lieu ou d'un engin mesurée par rapport au niveau de la mer.

QUELQUE PART AU-DESSUS DE LA FRANCE, LE QUATRIÈME JOUR, 3H12.

L'hélicoptère avait mis le cap au sud-sud-est, direction la Suisse. Les épais flocons donnaient corps aux ténèbres, enveloppant le Dragon dans son glacial isolement. L'appareil ne semblait pas avoir souffert des tirs, mais la psy s'inquiétait : elle ne comprenait rien aux innombrables indicateurs de bord, ne savait pas précisément où ils se trouvaient. En cherchant à modifier l'affichage du GPS, elle l'avait escamoté au profit d'un panneau d'options techniques, et ne parvenait pas à le rétablir. Cachet s'était remis à tousser.

« Il va vraiment falloir vous soigner, dit la psy.

— Oui. Et vous allez devoir m'aider.

— Je ne demande pas mieux, mais...

— Vous savez piloter un hélicoptère, vous saurez soigner un pneumothorax.

— Pour être franche, je préférerais vous trouver un hôpital.

— Moi aussi. À supposer qu'il en existe encore. »

À une vitesse de croisière de plus de deux-cents kilomètres-heure, la frontière serait en vue d'ici une dizaine de minutes. Ils cherchaient dans tout ce noir à apercevoir des signes de vie. De la circulation, des lumières. Il n'y en avait plus. Ils survolaient la patrie des ombres. Privée de tête, de

liant, de transmission, d'organes et de réseaux, la France était tombée. Un événement avait eu sa peau. Elle n'était plus qu'une nuit glacée, éclairée çà et là de flammes, de gigantesques brasiers, qui faisaient vu du ciel l'effet de campements indigènes épars, perdus dans une nature immense, et sauvage, bien trop vaste pour être domptée.

La psy pensait à son homme, sa fille, son beau-fils. Ses collègues, ses amies. À son portable sans réseau, ses mémoires qu'elle ne pourrait plus rédiger. Elle avait survécu à l'hôpital, pilotait un hélicoptère, mais depuis sa déconnexion du monde avait l'impression de ne plus vivre. Elle ne savait pas ce qui se passait. La colère légitime des relégués, peut-être. Les basses œuvres de l'extrême droite, sans aucun doute. Le très-bien-vivre-ensemble s'en remettrait-il ? La psy s'inquiétait pour les minorités. Qui sait quelles discriminations elles devaient subir, dans un tel brouillard de guerre... Rien ne serait plus urgent que rétablir partout la vigilance citoyenne, et les relégués dans leurs droits. Elle avait bien l'intention d'y contribuer, même si pour l'instant elle n'avait pu sauver que ce vieux factieux privilégié.

Le factieux en question ne pensait à personne. Spectre de l'ancien monde, il hantait le nouveau, y promenant sa lucidité noire, amère et froide, comme un café qu'on aurait oublié de boire. Ce vieux réac' sans solution n'avait pour lui que la cruelle certitude d'avoir toujours eu raison. S'étant appliqué ces dernières années à devenir désagréable, avec un complet succès, le médecin ne s'inquiétait pour personne, et sans doute que personne ne s'inquiétait pour lui. Il savait ce qui se passait, et vivait comme une surprise aussi aigre que divine le fait que ce monde crève avant lui. Il ne pouvait s'en ouvrir à personne, persuadé qu'il était de voyager derrière le cerveau le plus vide de l'univers. Son directeur avait mandaté cette psy pour le surveiller, *évaluer ses compétences*, et il avait cru un instant qu'un fragment de réel pourrait ouvrir aux choses de la vie sa petite caboche faisandée de bourgeoise progressiste,

comme le feu ouvre les moules. Le docteur avait fait le tri, celle-là était perdue, toxique, bonne à jeter. Depuis longtemps elle ne pensait plus. Elle était en pilote automatique.

La neige redoublait. De violentes bourrasques déstabilisaient l'hélicoptère. La visibilité était dramatiquement nulle.

« Nous devrions nous poser, avait dit Cachet de sa voix exténuée. Vous avez une idée de l'endroit où nous sommes ? »

La psy avait encore réduit l'allure, en se basant sur les instruments de bord. Elle se perdait dans la contemplation du panneau.

« Le GPS ne revient pas. Je n'ai qu'une carte sans localités.

— Il n'y a aucun nom visible ?

— Des sortes de codes. Comme des acronymes, des sigles. »

Coincé à l'arrière, sans visibilité et incapable de se pencher, le docteur Cachet ressentait la même frustration que lorsqu'elle avait refusé de ramasser l'arme du flic. Fichue bonne femme incapable de lire une carte.

« Ce sont des balises de navigation », commença-t-il.

Un silence. Il réfléchissait. Dehors on ne voyait absolument rien d'autre que la neige et la nuit. Soudain la radio grésilla. Des voix hachées se firent entendre, incompréhensibles.

« Qu'est-ce qu'ils ont dit ? demanda la psy.

— Je n'en sais rien, répondit Cachet. Ça fait une heure de vol. Nous devrions être au-dessus de la Suisse. Donnez-moi les noms des balises. »

Un bruit sourd. Des impacts violents contre la carlingue. Le sifflement d'un projectile. Le cri perçant d'une alarme de

bord.

« Hé ! cria la psy.

— Remontez ! tenta de hurler Cachet. Remontez ! »

Touché, l'hélicoptère se mit à tourner sur lui-même, lentement, puis de plus en plus vite, telle une baudruche se vidant de son air dans une dernière spirale. Centrifugée contre son siège, la psy ne parvenait à enrayer ce ballet infernal. Dans ses orbes mortels l'hélico blessé crachait derrière lui son kérosène, comme un arroseur automatique. D'autres alarmes se déclenchèrent. Sur le panneau de bord les voyants clignotaient comme un arbre de Noël. Les commandes lâchaient, des circuits grillaient. De la fumée se dégagea du panneau. Une forte odeur de brûlé inonda l'habitacle. Le kérosène s'enflamma et le Dragon se mit à cracher des flammes.

« Qu'est-ce que je fais ? cria la psy. Qu'est-ce que je fais ?! » Et elle répéta sans fin cette phrase. Cachet ne répondit pas. Arrimé à son fauteuil, parfaitement insensible, il se regarda tourner dans cette torchère, fasciné. Au gré des forces contraires, le monde achevait de lui échapper. En pleine tempête, dans leur tourbillon de neige et de feu, ils virent tout à coup un relief et des arbres, rasant la carlingue à une allure folle. La psy hurla. Trop bas. Trop tard. Déjà mort dans son corps, Cachet fut certain que tout allait maintenant s'éteindre, et il eut le temps de s'étonner de sa profonde décontraction.

II – L’EAU

PREMIÈRE SEMAINE

*Si une goutte d’eau évaporée est frappée du froid,
elle se change en étoile de neige à six rayons en hiver.*

– Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre

10

STRATÉGIE, subst. fém.

Ensembles d'actions coordonnées, d'opérations habiles, de manœuvres en vue d'atteindre un but précis.

**CHÂTEAU DE VINCENNES,
LE QUATRIÈME JOUR, 9H01.**

« C'est l'hiver. Il fait froid, c'est la merde et c'est chacun pour soi. »

Victor Escard était l'homme de toutes les synthèses. La liaison satellite était mauvaise, et son talon s'impatientait contre le sol. La neige redoublait. Le château de Vincennes, bien gardé, grouillant de militaires, était parfaitement équipé pour faire face à une telle situation.

« Vous imaginez un peu le tableau ? Un colossal merdier, il n'y a pas d'autre manière de le dire. En plus des lignes haute tension, ils s'attaquent aux transformateurs et aux postes électriques. On ne peut plus suivre. Et il n'y a pas d'organisation, de tête de réseau. Juste un immense bordel. Dans la panique chacun ne pense plus qu'à sa tronche. Plus personne n'est au service de rien. Le seul moyen de reprendre le contrôle serait de tirer à vue, sur à peu près tout le monde. Et encore... »

Escard but une gorgée de café noir. Le téléphone grésilla.

« J'entends bien, avait répondu Twaalf Kogels, le président de l'Union Européenne. Mais ici je ne vous parle pas de la France. Ce qui s'est passé avec ce flic a mis le feu au pays, et le chaos français a fait sauter l'économie mondiale. C'est un cygne noir, un putain de cygne noir. Pire que 1929, cent fois

pire. Vous n'imaginez pas la pression que ça représente. Il n'est pas question d'attendre une heure de plus. »

Escard s'appliqua à reposer la tasse dans son auréole, au millimètre près.

« Précisément, répondit-il, il faut attendre. D'abord parce qu'on ne peut rien faire d'autre. Nous n'avons pas les hommes pour agir. Les événements nous tiennent.

— Mais l'armée pourrait...

— Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais depuis quelques décennies l'armée française est avant tout le “creuset de l'intégration”. On y incorpore un maximum de “jeunes de banlieue”, pour les sortir de leur zone. Mais ils n'ont pas le niveau, encore moins la fibre. Le résultat est là : un taux de désertion énorme. Vous avez une idée du nombre d'hommes, d'armes et de munitions qui ont disparu depuis le début de la crise ? Il faut la purger, cette armée, la réorganiser entièrement. Et pour l'instant, mobiliser ce qu'il en reste sur les lieux stratégiques, loin du chaos des grandes villes. C'est la meilleure chose à faire.

Kogels se mit à bégayer. Il avait l'air du vieux capitaine en fin de course, à qui on apprend qu'en fait son navire peut couler.

« Rien ne viendra de l'extérieur, reprit Escard. Schengen est suspendu, l'Allemagne est paralysée par les troubles, l'Italie menace...

— Et les Américains ?

— Le Congrès hésite. Les démocrates prétextent la débâcle saoudienne pour justifier l'isolationnisme. Et pour l'instant ils ne savent pas *comment* intervenir, ni *contre qui*. Leurs médias parlent d'une “révolte populaire”. Ils ont peur que ça se retourne contre eux. En réalité, il y a les menaces de la Chine et de la Russie derrière. Cette affaire est un vrai nid à

emmerdes. Bref, chacun pense à sauver son cul en ce moment. Vous êtes au courant, je présume. Nous sommes seuls, ici. Le monde est paralysé. On ne peut absolument rien faire. »

Victor Escard mentait. S'il l'avait voulu, il aurait sans doute pu sauver la situation, au moins de manière partielle, en s'appuyant sur les restes de l'armée française. Mais ce n'était pas ce qu'il voulait.

« C'est pourquoi nous devons laisser passer l'hiver. »

Un silence. Le talon d'Escard claqua sur le parquet. Il entendit Kogels déglutir.

« Laisser passer l'hiver... Très bien, je vais en informer le monde entier de ce pas. Il sera ravi de l'apprendre. La France est en dérangement.

— Je suis très sérieux, Twaalf. D'abord, parce que nous n'avons pas le choix. Et dites-vous bien que ce qui se passe est peut-être une *chance*.

— Une chance ?

— L'économie mondiale est morte sur ses pattes, vous le savez. Et la France à l'agonie, étouffée d'État et de dettes. Tout ça va s'effondrer, et le temps que ça se calme on repartira de zéro. Un grand *reset*. Et vous verrez l'enthousiasme revenir. Il faudra tout reconstruire, tout relancer. Il y aura une reprise phénoménale, une croissance inouïe, des investissements massifs. Une euphorie financière. Nous ne serons pas à l'abri d'en profiter, Twaalf. Vous verrez. »

L'autre cherchait ses mots.

« On ne peut quand même pas rayer la France de la carte et attendre qu'elle sorte toute seule de son Moyen Âge.

— Je vous parle d'une *parenthèse*. Le temps de préparer une reprise propre des choses. Si on y va maintenant, c'est le bain de sang. Ce ne serait pas très progressiste, vous voyez ?

Les Américains l'ont compris. Vraiment, Twaalf, je vous le dis : ce pays est tout suppurant de merde. On peut vivre ensemble, mais pas avec n'importe qui. Cette société n'en est plus une, vous le savez. Il n'y a là-dedans plus que des mendiants agressifs, des moutons déprimés et des fous furieux. Ce pays, il faut le plier. Nous avons besoin de la force. Mais la force a besoin de temps. Jeter dans la mêlée ce qui reste de l'armée ne fera que précipiter sa perte. On l'affecte à la priorité, aux sites à risque. Et on attend. Vous devinez pourquoi. Le ménage va se faire de lui-même, et les citoyens seront très, très heureux de voir l'État revenir. Ça se passera tout seul, une Libération 2.0 en mondovision, alliés compris et foule aux balcons. Vous imaginez cette publicité ? Mais avant cela, on a besoin de l'enfer. Il arrive, ça tombe bien. Vous avez vu le bulletin météo, le vortex polaire. Un hiver exceptionnel, le plus froid depuis 1985. Il faut le laisser passer.

— Mais enfin... Le temps de vos petits préparatifs, ça fera combien de morts ?

— Il y en aura. Il y en a déjà. On ne peut rien y faire. C'est le prix à payer quand on oublie que nul ne peut vivre sans l'État. Vous le savez comme moi, ce pays de brailleurs a besoin d'une leçon. Et même plus que ça. Il doit toucher le fond.

— Et vous vendez ça comment au reste du monde ?

— Nous l'informons, comme d'habitude. "L'ultra-droite tente de renverser un pays qu'elle a divisé, en attisant les haines. Mais le peuple se dresse face à elle, et la République, rempart du totalitarisme, renaîtra par sa volonté fraternelle, et la puissance invincible de ses valeurs universelles. Le très-bien-vivre-ensemble sera sauvé, et plus fort que jamais." Nous aurons des tas d'actes héroïques de résistance à raconter, ça fera un joli feuilleton. Et surtout, imaginez l'exemple que ça représente, pour tous les petits révoltés des pays riches : voilà concrètement ce qui se passe quand on renverse un État, et

qu'on va au bout du populisme. Ça remettra les idées en place à pas mal de monde. »

Kogels garda le silence, soufflé par le cynisme et le culot de celui qui fut son poulain. Que pouvait-il faire d'autre ? Victor Escard était seul en scène, et plus encore depuis qu'il avait démissionné les deux ministres l'ayant rejoint à Vincennes, après une engueulade mémorable au sujet de son plan d'inaction. Il en avait également fait renvoyer un député, sans même le recevoir. Puis il avait radié des cadres les trois premiers généraux d'armée, pour nommer à leur place un de ses fidèles, le patron du DRSD. Vincennes ne comptait plus que des hommes totalement dévoués à Escard. Le fruit de sa patience. Des années durant, le directeur de la DGSi avait arpenté le chemin des ombres. Le renseignement. La sûreté. Les arcanes du pouvoir. Le meilleur moyen de tisser des réseaux puissants et indestructibles.

« Vous devez me faire confiance, Twaalf. On ne parle pas de lancer un Grenelle. Il faut du temps pour laisser la situation retomber, réorganiser l'armée, définir une stratégie propre de reprise du pays. Et au passage y préparer la population, lui faire regretter notre absence. Pas une journée, pas une semaine, mais une saison. Un hiver entier. Du moins jusqu'à la fonte des neiges. Et là vous verrez que l'État reviendra, plébiscité, plus fort que jamais. »

Et cet État de grâce, pensa Escard sans le dire, c'est lui qui l'incarnerait. Il avait la main, et il le savait. Pour la forme, Kogels le contestait, mais il n'avait rien d'autre à proposer.

« D'accord, avait-il fini par lâcher. J'en parle à qui vous savez, et je reviens vers vous. »

Et Kogels avait raccroché.

Il les tenait.

Escard était un homme sans histoire, usiné par le pouvoir, pour le pouvoir. La cinquantaine, cheveux très courts, dégarnis

sur le devant du crâne, apparence lissée de bureaucrate, teint naturellement blafard. Seuls ses petits yeux tristes et étanches, diffractés par ses lunettes rondes, pouvaient trahir ses appétits particuliers. Et peut-être aussi ce sourire jocondesque, perpétuel et jamais franc. Il aurait pu être Beria, il aurait pu être Himmler. Avant tout un haut fonctionnaire docile, une machine à calculer et obéir. Son sang froid, sa peau dure, sa viscosité politique avaient fait de lui l'homme de la situation, pour un jour comme celui-ci, un jour où communiquer ne suffisait plus. Peut-être avait-on sous-estimé ses propres ambitions. Très tôt, il avait entrevu l'aubaine dans la débâcle. Il avait fait de Vincennes sa base, puis de sa personne le centre de son projet, et de son projet la seule issue possible, forçant la main des gouvernants exilés, des pontes de l'UE et des alliés. On le croyait loyal et totalement au service de la République. Il profitait de cette confiance pour avancer ses pions et préparer son petit putsch de salon. Oui, il rétablirait les institutions. Mais personne d'autre que lui ne les dirigerait. En attendant, le reste du pays serait abandonné à la nuit de l'hiver.

Escard avait ouvert la fenêtre du donjon, pour prendre la mesure de ce vent. Un froid boréal, sibérien, une bise mordante, implacable, qui infiltrait les murs, et entrerait comme la mort dans les foyers français. Peut-être mieux que personne, Escard savait ce qui se passait, ce qui allait se produire. Pour les Français, tout s'était éteint avec l'électricité. Leur vie d'hier, qui tenait dans les écrans, les informations, les portables et les connexions, venait de prendre fin. Ils étaient désormais seuls, isolés par les éléments, le silence et la peur. Sous cette neige épaisse et venteuse d'un hiver qui s'annonçait d'une rigueur préhistorique, la société avait cessé d'exister. Et ce n'était que le début. Le froid, la faim, les violences, les maladies allaient faire leur œuvre. Partout, la désespérance et l'ignorance. Escard avait fermé la fenêtre. Lui seul savait. Une simple question de temps. Et dans quelques jours, ce pays lui mangerait dans la main.

Il marcha vers son bureau, prit le sablier, et le retourna. Et le sable s'écoula.

11

VILLAGE, subst. masc.
Groupe d'habitations rurales.

QUELQUE PART DANS LA SOMME,
LE QUATRIÈME JOUR, 10H16.

Par miracle, Alice avait mis leur enfant au monde, et échappé à Paris. Et par miracle Cédric l'avait retrouvée, errant sur l'autoroute du nord, portant leur bébé, parmi les carcasses de véhicules et les ombres de l'après. Ils avaient réussi, quelques heures plus tard, à atteindre leur village. Il n'y avait plus d'électricité, leurs volets roulants étaient bloqués en position fermée. Ils durent entrer par le garage. Alice s'allongea enfin, bébé dans les bras, et s'endormit presque aussitôt. Comme dans toutes les campagnes, les événements poussaient les habitants privés d'informations à sortir, à se parler, à se rassembler. Ici, c'était au vieux gymnase. Cédric y vit tous ces hommes, portables pointés vers le ciel, comme en quête désespérée d'un signe de leur dieu. Les gendarmes étaient là, et comme partout les rancœurs municipales, les coteries paroissiales. Et la panique qui venait. On critiquait, on réclamait. Les élus étaient pris à partie. La parole allait aux moins raisonnables. On exigeait des commerces et des riches qu'ils mettent matériel et denrées à la disposition du bien collectif. Et ça ne s'arrangea pas quand les gendarmes furent rappelés d'urgence à la ville. On injuriait, on désignait. On en venait aux mains. Des femmes hurlaient, des gamins pleuraient, et l'adjoint aux affaires sociales y laissa une prémolaire. Un groupe d'excités s'éloigna, bien décidé à piller la supérette. Les villageois se séparèrent, écoeurés, et Cédric

rentra chez lui de son côté. Il lui fallait protéger ce qu'il avait de plus cher. Alice, enveloppée dans une couverture, allaitait son bébé sur le sofa du salon. Cédric rentra sa pelle et sa pioche, bloqua la porte du garage avec l'armoire à outils, puis celle de la remise, à l'aide d'une corde, et d'un madrier. Puis il fit l'inventaire. Plus d'électricité, donc plus de lumière, de chaudière, de réseau, de téléphone, de four, de chauffe-eau, de frigo, de congélateur, de plaques de cuisson... Il leur restait une trentaine de bouteilles d'eau minérale. Quelques tranches de jambon sous vide, à manger rapidement. Des épices. Du pain en train de se décongeler. Des pâtes sèches, qui leur feraient gagner quelques jours. De quoi tenir une semaine, peut-être deux.

Le froid était tel qu'il avait pensé à ce vieux poêle familial, abandonné dans un recoin du garage, avec son tubage. En faisant sauter le cache-cheminée, il devait pouvoir le raccorder au conduit du salon. Avec son stock de palettes, et les merisiers du jardin, il aurait de quoi l'alimenter. En bois vert, mais c'était mieux que rien. Il ne voulait pas toucher aux haies de troènes, compactes, qui constituaient un premier rideau défensif. Il aurait fallu creuser des tranchées, les garnir de pieux... Il s'en voulait de ne pas avoir érigé de mur d'enceinte, comme sa femme le lui avait si souvent demandé. Elle lui avait raconté, pour Paris. Il avait l'intuition que ça allait durer, et qu'il fallait s'y préparer. Il possédait un vieux fusil de chasse, juxtaposé en calibre 16, et quelques cartouches à plombs. Le tout prenait la poussière, depuis la mort de son grand-père, au-dessus d'une vieille armoire. Le mécanisme se grippait, et la rouille piquait les canons. Cette pétoire n'avait pas tiré depuis vingt ans. Cédric cassa l'arme, regarda l'âme lisse des canons, elle aussi légèrement piquée, la referma. Il pressa la première détente, et le premier chien claqua. La seconde, et le second chien répondit. Bien. Il descendit l'arme de l'étage et la posa avec ses cartouches sur la table du salon, comme le nouveau dieu de la maison. Alice s'était rendormie.

Il se rendit au garage, déplaça des tas de vieux cartons, empocha un aérosol de lubrifiant, mit enfin la main sur son vieil arc, en retendit la corde, et après quelques recherches retrouva les six flèches de carbone, derrière le stock de parpaings et les sacs de ciment. Ils connaissaient bien peu de monde dans ce village qui n'était pour eux qu'un dortoir. On avait raconté des choses horribles au gymnase. Des gens attaqués, torturés. Des pillages. Ils imaginaient que les autres seraient comme eux sur leurs gardes, bien décidés à défendre leurs biens devenus vitaux, l'eau, la nourriture, le bois, si rares parmi l'ampleur du dérisoire, ces milliers de biens sociaux, véhicules, tableaux, portables, appareils, bijoux, tablettes, bibelots, abonnements, onguents et vêtements, devenus radicalement obsolètes, et ridicules. Cette ère nouvelle était tombée sur la France comme un météore sur les premiers âges. Personne n'avait pensé qu'une telle chose pouvait se produire. Et depuis la cendre neigeuse recouvrait le monde, et tout était bouleversé. Pour eux comme pour beaucoup d'autres, alors que la neige tombait et n'en finissait plus de tomber, la réclusion apparut comme la moins mauvaise des réponses. Et c'est ainsi que l'attente débuta.

12

CAVERNE, subst. fém.

Cavité naturelle, fermée de tous côtés, à l'exception d'une étroite ouverture.

**DANS UNE FORÊT DES YVELINES,
LE QUATRIÈME JOUR, 11H08.**

« Hein, qu'est-ce que vous dites de ça ? »

L'homme au fusil avait grimpé jusque devant la grotte, fier comme si elle était de son invention. Damien Bernard et Justin Létang prirent le parti de jouer les émerveillés. Leur hôte des bois se suspendit au ressaut menant à la cavité, et avec cette agilité étonnante redescendit vers eux.

« L'accès à cette grotte est connu de moi seul ! »

Le comptable et le paysan voulaient bien le croire. Pour y parvenir, ils avaient dû suivre cet original, en sueur, en luttant contre les ronces pendant des heures, presque une journée, dans une forêt dense, accidentée, jonchée d'arbres morts, sans parler de la grimpe finale de cette sorte de cascade de roches menant à la grotte, raide, et rendue glissante par les premières chutes de neige. Perchée sur sa vire à deux mètres du sol, l'orbite noire nichait dans une muraille de karst haute de plus de vingt mètres, mise au jour par les éboulis de terre.

« J'ai déjà passé plusieurs mois ici, expliqua l'homme au fusil. Il y a des couvertures de survie, un petit stock de bois sec pour le feu. Installez-vous donc, je vais aller nous chercher à manger. »

L'homme passa entre le comptable et l'agriculteur, s'éloigna d'un pas léger.

« Ah oui, fit-il en se retournant. Il va pas mal neiger, alors surtout vous m'attendez ici. Vous ne sortez pas de cette grotte. C'est important. Sans quoi vous risqueriez de vous perdre ou de vous casser une patte. Je serai de retour dans quelques heures. »

Létang et Bernard le regardèrent disparaître, puis se regardèrent, un peu gênés. L'homme au fusil leur avait aussi prêté des vestes de chasse, imperméables et matelassées. Sans dire un mot, ils se dirigèrent vers l'escarpement. Létang se hissa sur le ressaut, et entra dans la grotte. Bernard l'imita. L'un fuyait son crime, l'autre sa grivèlerie. Le paysan avait tué une jeune femme avec son tracteur, en fonçant sur un camp de gitans. Le comptable avait quitté son auberge sans payer. Tous deux plaidaient l'accident. Le hasard les avait réunis dans cette forêt. Et il y avait eu de violents incidents au village. Pas question d'y retourner.

La cavité, de la taille d'un grand terrier, les coupait du vent, mais restait froide et humide, avec cette odeur de moisi caractéristique, et pendus à la roche ces dizaines de squelettes d'araignées. Il y avait bien une réserve de branchages, en fagots, trois sacs de couchage, des couvertures de survie et quelques gamelles en fer-blanc. De son briquet et de son œil valide, Létang examina le boyau qui allait rétrécissant, donnant sur des éboulis, d'où s'écoulait un filet d'eau claire serpentant entre leurs pieds. Une chose était certaine : personne ne viendrait les chercher ici. L'homme au fusil, un drôle d'oiseau, avait dit que c'était le chaos dans tout le pays, que ça ne se calmerait pas de sitôt. Qu'en penser ? Ils n'en savaient rien, et n'avaient rien de mieux à proposer.

« On est dans le même bateau, avait dit Létang en se tournant vers Bernard. Il va falloir se serrer les coudes. »

Voûté sous la roche, le paysan échevelé tenait le briquet à côté de son œil gauche, l'autre œil louchant dans l'ombre, la lumière vacillant sur ce grand visage un peu effrayant.

« C'est ça », répondit simplement le comptable, en effleurant du doigt l'entaille cicatrisée de son front. Au centre de la cavité, Létang disposa quelques brindilles en cône sur un résidu de cendres, comme l'armature d'un tipi miniature. Il y colla son briquet, elles prirent aussitôt. Il ajouta quelques branches, le feu monta, illumina la grotte, chatoyant dans leurs yeux et sur le froid de la roche humide. Ils ne voulaient pas passer une nuit de plus en pleine forêt, en plein froid et en plein vent. Sans dire un mot de plus, ils s'installèrent, dos contre le roc. Et se mirent à attendre.

13

DÉTACHEMENT, subst. masc.

Groupe de soldats que l'on tire d'un ensemble plus important pour une mission spéciale.

PARIS 12^e,

LE QUATRIÈME JOUR, 12H02.

Paris était calme. La neige tombait comme un suaire sur la douleur des hommes. Les rues étaient vides, on se retranchait chez soi. On se demandait ce qui se passait, ce que faisait le gouvernement. Plus personne n'avait d'informations. Les policiers avaient reçu l'ordre de se tenir « disponibles », de ne se livrer en aucun cas à des « initiatives personnelles », et puis plus rien. Plus de son, plus d'image. Sans électricité, les mille-cinq-cents sites relais des réseaux de télécommunications de la sécurité civile avaient cessé d'émettre. Exactement comme les antennes-relais des opérateurs de téléphonie, ou les box Internet des particuliers. Plus d'institutions, plus de médias ni de réseaux pour transmettre ou capter les décisions prises depuis Vincennes, plus aucun moyen de faire appliquer la légalité de crise. Plus que des hommes partout livrés à eux-mêmes. On prenait conscience qu'il faudrait composer avec le froid, la solitude et le silence, qu'il n'y avait plus de Sécurité intérieure, que chacun pouvait devenir une cible. On était dans l'attente de la fin d'une récréation que plus personne ne pouvait siffler.

Pendant ce temps-là, les paras du 2^e REP avaient passé la nuit à aménager leur nouvelle base urbaine. Ces combattants aguerris, héliportés à leur initiative en plein Paris, portant paquetages, fusils d'assaut et masques balistiques, semblaient

venus d'un autre monde. Ils étaient douze, casqués, gantés, larges d'épaules, visages peints, armes et regards sillonnant le lointain, uniformes de combat émaillés de logos, de têtes de mort, d'écrits cyrilliques et de groupes sanguins, le sigle LÉGION ÉTRANGÈRE frappé dans leur dos. Sept étaient français, trois autres de l'Est, un était malgache, et le dernier argentin. Pour eux pas question d'attendre. Ils étaient là contre les ordres de leur état-major, au milieu de la guerre dont ils rêvaient depuis leurs classes, et dont on avait voulu les écarter. Ils avaient désobéi. Ils n'étaient certes que douze, mais leur mitrailleuse lourde avait fortement compromis l'implantation du Califat sur la rive gauche.

Peu de temps après leur arrivée, une foule d'otages poussée par des islamistes armés s'était présentée à eux, place d'Italie. Cette foule avançait, et allait avancer jusqu'à eux. Impossible de faire le détail entre civils et éléments hostiles. Les militaires ne pouvaient pas tirer, les soldats du Califat en étaient persuadés. La 12,7 leur opposa un démenti formel. Après deux sommations, les légionnaires ouvrirent le feu, au coup par coup, calibre .50, à hauteur d'homme. Trois balles à droite, trois balles à gauche. Le souffle des tirs fendit la masse de part en part, chaque balle disloquant plusieurs corps, découpant bras et jambes, projetant dans les airs des éclats de vivants, laissant les témoins prostrés contre les murs, la tête entre les mains, comme assourdis par l'ampleur soudaine du silence. La dispersion de l'ennemi fut immédiate. Un djihadiste plus lent à comprendre resta seul, ahuri au milieu de la chaussée. La mitrailleuse l'ajusta, et un nouveau tir résonna dans tout le quartier, comme un tambour infernal. Et une ogive de quarante-deux grammes, emportant sur un centimètre carré la puissance cinétique de cent coups de poing, passa à travers tout, et cet homme, et son onde le désintégra. La situation était clarifiée. Les islamistes s'étaient trompés d'hommes.

L'ennemi avait fui, abandonnant trois cadavres et deux blessés. Il y avait aussi quatre victimes civiles, dont cette

femme et sa fille. Le capitaine Danjou, regard haut et clair comme un sabre, béret vert orné du dextrochère, contemplait ces corps, impassible, et les légionnaires observaient leur capitaine. L'officier et ses hommes venaient de sceller un pacte de sang. Ils étaient des déserteurs, et maintenant des criminels de guerre. En laissant ces cadavres sur leur passage, ils basculaient dans l'ère de la nécessité. Plus question de reculer. Quiconque s'opposerait à eux serait tué. Les témoins, couchés au sol, massés le long des murs, entassés sous les porches alentours, furent comme frappés d'une révélation. Le 2^e REP était le camp où il fallait être. Bien vite, mains levées, ils supplièrent ces soldats de les sauver, de les emmener avec eux, observant avec des yeux d'enfant ces hommes calmes et déterminés, que rien ne semblait pouvoir arrêter.

La troupe avança en formation de combat, direction la Pitié-Salpêtrière, via le boulevard Apathie. À sa tête, le sergent et l'officier, à sa suite, un équipage de policiers de la BAC, et une trentaine de civils. Au-dessus d'eux le ciel était bas, plombé par l'épaisse fumée des incendies qui dévoraient Paris. Quelques mètres plus loin, l'armurier de la rue Pulvar se présenta aux militaires, offrit ses services et son stock. Des armes de poing, des fusils, quelques AR-15, beaucoup de munitions. « Ça nous sera utile », avait dit Danjou, décidant de les conserver sous bonne garde, et de les transférer à leur base, dès qu'elle serait établie. La troupe s'était répartie sur toute la largeur du boulevard. Les soldats avançaient et les civils suivaient, comme des familles venues admirer les manœuvres un jour de portes ouvertes. On vit soudain quatre silhouettes sortir du complexe hospitalier de la Pitié, les bras chargés de matériel. Danjou donna un ordre. Deux soldats mirent genou à terre et ouvrirent le feu. Les pillards s'effondrèrent, foudroyés. Plusieurs civils sortirent de l'hôpital et des bâtiments voisins, les bras en l'air. On bénissait les militaires. On les pressait d'intervenir dans les environs, d'arrêter les massacres, d'aider la population. « Plus tard », avait dit Danjou d'un ton sans

réplique. Les militaires devaient d'abord fonder leur base. C'est alors que ce jeune homme arriva, vêtu d'un sweat Che Guevara, brandissant son portable comme une arme.

« J'ai tout filmé ! Souriez ! J'ai tout filmé ! Bien les fachos ? Bien la répression arbitraire ? Ça va en intéresser du monde ! »

Il semblait s'encourager par ses cris, agrippé à ce portable comme aux Tables de sa Loi, comme la preuve ultime qu'il était dans son bon droit.

« Je vous dis pas comme ça va tourner. Et vous êtes tous complices, tous, c'est magnifique, c'est un assassinat policier ! »

Le sergent leva son arme.

« Nous ne sommes pas policiers. »

Le vidéaste avait changé de couleur. Il baissa son portable.

« Non... Vous ne pouvez pas. Vous n'allez pas... »

Le sergent arma sa H&K, dans un claquement métallique. La balle était dans la chambre, le canon pointé sur le jeune homme. Sa vie ne tenait qu'à l'index effleurant la courbe froide de la queue de détente. Cette détente était alésée à quatre-cents grammes, cet index avait déjà tué, et la mort était déjà passée par ce canon. Le jeune homme avait lâché son portable et levé les mains. Il savait. Un crépitement dans le cortex, un ordre du nerf médian au tendon fléchisseur, une pression d'un demi-centimètre, et la foudre, la fin de toute chose.

« Pitié. »

Il était tombé à genoux. Il savait. Danjou se tourna vers les civils.

« Bien, dit-il de sa voix de commandant. Je décrète ici la loi martiale. La France est en état de siège. Mes hommes

comptent parmi les meilleurs éléments opérationnels du monde. Ils sont spécialement entraînés pour le combat en zone urbaine, quelles qu'en soient les conditions. Si quelqu'un commet un acte contraire à l'honneur, comme ces pillards, nous l'éliminerons. Si quelqu'un s'oppose à nous, nous le détruirons. Il n'y aura pas de sommation. Ceux qui veulent nous suivre bénéficieront de notre protection, à condition de se conformer sans réserve à nos ordres. Est-ce que c'est clair ? »

Un silence. Les civils hochaient la tête.

« Est-ce que c'est clair ? » gueula le sergent.

Nouveaux hochements de tête, plus appuyés.

« On dit : *oui, capitaine !* »

La foule s'empressa d'obéir. Et la colonne reprit sa marche, le long du viaduc du métro, sur le pont de Bercy. Le jeune militant des droits de l'Homme resta un long moment à genoux derrière eux, sans oser se lever, ni les suivre. De loin, il sembla au sergent qu'il pleurait.

L'armurier, qui marchait à côté de l'officier, osa une question.

« Où va-t-on, capitaine ? »

Danjou avait désigné l'énorme bâtiment de l'autre côté des quais. L'ancien Palais omnisports de Paris-Bercy, reconverti en centre d'accueil d'itinérants, récemment fermé pour rénovation. C'est là qu'ils s'étaient installés, la veille au soir, peu de temps avant que la neige ne se mette à tomber.

14

BUT, subst. masc.

Orientation fondamentale qu'un homme donne à sa vie.

**HAUTS-DE-SEINE,
LE QUATRIÈME JOUR, 13H27.**

Un autre homme avait un but. Vincent Gite s'était réveillé tôt le matin, tout poudré de neige. Il en avait épousseté ses habits noirs, était descendu de son toit, et avait marché. Vers l'Observatoire, vers HEC. Il avait longé la forêt de Meudon, puis traversé Vélizy, où l'on se terrait chez soi. Le centre commercial brûlait. Un peu plus loin, il était passé à proximité du plus grand transformateur électrique d'Europe, celui de Villejust, dévasté et incendié, à l'aide d'engins de chantier volés. Comme les dix autres transformateurs alimentant Paris, et la plupart des transformateurs de sortie des centrales nucléaires, repérés depuis longtemps par les drones des groupes anarchistes. C'était suffisant pour plonger la France dans le noir. Comme les djihadistes, les saboteurs avaient profité du chaos pour agir, en frappant le talon d'Achille du réseau, occasionnant au passage d'énormes pannes dans les pays frontaliers, tous dépendants de la production française.

Vincent Gite passa entre Rambouillet et Brétigny, par les bois, marchant des heures durant, traversant des dizaines de champs et de routes, évitant les maisons, laissant au loin les villages, cherchant le couvert des bois comme s'il craignait le jour. Il marchait en direction de Chartres. La neige recouvrait les environs, peu à peu unissait le sol et le ciel. Il était seul et n'avait croisé personne. Durant des heures, pas un véhicule, pas âme qui vive. Rien que ses chaussures tactiques entaillant

la neige fraîche, et cette poudre crépitant sous ses pas. Il s'était arrêté, à plusieurs reprises, pour tendre l'oreille. Pas un tir, pas un cri. Pas une alarme. Rien que l'épais silence de la neige qui tombait.

Sur un échangeur, près de Dourdan, une moto gisait couchée sur le flanc. Il l'avait redressée. Plus d'essence. Une nuée d'étourneaux immense, venue de l'ouest, serpenta au-dessus de lui, à la poursuite d'une piste invisible, comme un torrent dans le ciel. Il avait abandonné la moto, et repris sa route. Des heures durant, le poing droit serré sur son arme, ses pas fendant l'écume de l'hiver, ruminant son échec. Le massacre avorté de l'Assemblée, la perte de son fusil d'assaut. Cette grenade, capitale, qu'il avait réussi à conserver, qu'il tenait fermement dans sa poche, et dans laquelle tous ses espoirs reposaient.

Il ne sentait pas la fatigue, il ne sentait pas le froid. Il ne pensait qu'à son projet. Il estimait avoir échoué dans l'Assemblée. Il était pourtant entré, fusil d'assaut en bandoulière, crédible dans son rôle, et, grâce à sa fausse carte, pris pour un policier. Dans la confusion, les militaires l'avaient conduit dans les interminables couloirs, jusqu'aux sous-sols, où l'on se réfugiait. Hélicoptère par hélicoptère, on évacuait les seconds couteaux. Il les entendit, puis il les vit. Sur l'estrade s'époumonaient les derniers astres morts de la République. Le vieux Conchin. Lelieutey le bègue. Kacem le modéré. Des députés. Des cibles. Ils tentaient de rassurer les citoyens qui s'étaient réfugiés là, avant que les tirs des djihadistes ne forcent les militaires à boucler le Palais. Gite avait attendu, auprès des soldats. Gite avait écouté. Il avait vu cette démagogie, la morgue intacte de ces hommes, et il avait vu cette foule, avide de croire, se pressant à leurs pieds. Puis on avait annoncé la reprise des rotations, le retour des hélicoptères. Les sermons s'interrompirent. Les soldats venaient chercher les derniers députés. Gite, comme à son habitude, comme s'il en valait cent, avait marché au milieu de

ces hommes, et brandi son arme. Ce massacre serait le dernier, celui du dépit. Il n'y avait plus de responsables d'envergure. Les tirs claquèrent et les premiers corps tombèrent comme des quilles. On se mit à hurler, à courir en tous sens. Des grenades défensives roulèrent sur le sol, éclatèrent dans la foule. Assourdi, aveuglé de sang, Gite posa un genou à terre, et à l'abri de l'estrade continua à tirer. Des soldats Limitèrent. Un fumigène cracha son épais brouillard dans toute la salle. Les balles ne connaissaient plus d'amis. Dans cette nuée enfumée de corps et de cris, Gite vida trois chargeurs, et un jeune soldat se jeta sur son arme. Les deux hommes roulèrent au sol. Le militaire agrippait le fusil, le tirait violemment à lui. Cet homme voulait vivre, et Gite n'en avait plus du tout l'intention. Ses yeux de loup braqués sur son adversaire, il lâcha son fusil, sortit une grenade, la dégoupilla, et la laissa tomber entre eux. Il ne se souvenait plus de la suite, seulement du regard du soldat, de ses yeux de puceau de l'horreur, de ceux qui découvrent un degré d'insensé que leur cerveau n'a jamais pu imaginer.

Assommé, hébété, les tympans percés, Gite s'était tiré de ce chaos comme il avait pu. Puis il avait fui cette ville et le vent de furie qui s'en était emparé. Et un jour et cinquante kilomètres plus tard, il marchait toujours après une raison de survivre.

Il avait vu ce panneau, planté le long d'une départementale, isolé de tout, qui ne semblait s'adresser qu'à lui. Une affiche du monde d'avant, ce monde à abattre, qui appelait à « résister à la stigmatisation des disperformants sexuels », « personnes en situation de précocité », de « modestie pénienne » ou encore de « mal-puissance à répercussions complexantes ». Un « diktat social » et « des moqueries banalisées » présentés comme le scandale et la honte d'une époque ayant déclaré « la lutte à mort à toutes les discriminations ». Cette campagne était soutenue par le ministère des Luites interphobes. D'un coup de marqueur

rageur, quelqu'un avait rajouté la mention : « Commencez par ne pas stigmatiser les asexué.e.s.+ et les antiperformant.e.s.+ ».

Vincent Gite regardait ce panneau. Et ce panneau lui rappela pourquoi il suivait si obstinément la voie du mal.

Après une douzaine d'heures de marche, l'âme enténébrée de revanche, il trouva l'endroit qu'il cherchait. À perte de vue, la neige soyeuse et le silence blanc. Un horizon de champs sous leur linceul, et quelques arbres griffus, suppliciés, convulsés le long des routes. Ce cèdre noir, ouvert comme une fourche, le tronc cassé en trois par un vieil éclair. Et ces pylônes électriques, esclaves de fer inutiles, étendant par-delà les plaines leurs immenses liens sans courant. Un monde tourmenté, déjà mort. Gite était le fantôme venu hanter ce paysage. Il entreprit de visiter les fermes, isolées dans leurs hectares de pâtures closes, une à une. Pour trouver celle qui lui conviendrait. Et les chaussures coffrées de boue il marchait, et devant lui et dans ses yeux la neige filait d'un bout à l'autre du monde, comme emportée vers le sud de cette Terre. De loin, on pouvait voir sa silhouette s'estomper du paysage, comme effacée d'une aquarelle.

Cette âme plus tout à fait présente, qui marchait le long des routes en tramant dans la neige et la terre son pas de fauve, cette âme délestée de sentiments humains, ne portait plus en elle que le poids de sa violence, passée et vécue, future et rêvée.

15

CARBURANT, subst. masc.

Hydrocarbure liquide ou gazeux, susceptible de former avec l'air un mélange détonant inflammable.

**QUELQUE PART EN LOZÈRE,
LE QUATRIÈME JOUR, 14H04.**

Leurs uniformes sentaient encore la chair brûlée. Les dix djihadistes, habillés en gendarmes, s'étaient livrés au massacre d'un village entier, au fin fond de la Lozère, en rassemblant les habitants dans leur église, avant d'y mettre le feu. Privés de réseau pour diffuser la vidéo de cet exploit, les djihadistes avaient décidé de sillonner l'arrière-pays pour y semer la mort. Cette entreprise avait tourné court. La neige tombait depuis la nuit, et sous ce ciel invisible le groupe attendait, loin de tout, à l'orée d'une forêt, de la poudre jusqu'aux mollets. Leurs utilitaires aux couleurs de la gendarmerie ne pouvaient plus circuler. Et peu à peu l'ambiance se tendait.

« Va bien niquer ton oumouk la sale kharba.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu viens de me dire sale race de merde ?

— C'était ton idée le village sale fils de pute, ton idée !

— Et tu es là, sale kerfa, alors tu es quoi toi ? Tu es ma chienne ? »

L'autre fit un pas en avant. Le chef s'interposa.

« Oh ! Vous fermez vos gueules ! Balafamouk ! Le prochain qui parle il en prend une. Je jure sur ma mère qu'il en prend une. »

Le premier regarda le sol, le second cracha dans la neige. Un silence. Le chef les tenait encore, mais pour combien de temps ? Mis à part quelques lambeaux égarés de barbe, il n'avait pas la tête de l'emploi, et dirigeait dans le civil un salon de thé. Pas très sûr de lui, il le compensait par une autorité colérique, parfois délirante. Ça ne fonctionnerait qu'un temps. Il avait pris la décision de diviser ses forces. D'accompagner deux de ses hommes en repérages vers le nord, et d'en envoyer trois vers le sud. Manière de les occuper. Les quatre autres, dont le blessé, resteraient aux voitures. L'un des leurs avait en effet été aveuglé par des éclats de pare-brise, lors d'un échange de tirs avec des villageois. Dès que l'un des groupes trouverait vivres ou habitations, il reviendrait sur ses pas pour prévenir les autres. Pensif, le chef avait contemplé ce pâle désert tombé des ténèbres. En grattant ses fragments de barbe, il tentait de faire bonne figure. De faire comme si tout était prévu. Comme si sa stratégie était en mesure de les tirer de là. Mais dans son dos il avait entendu les réflexions de ses hommes. Il n'avait plus droit à l'erreur.

Les trois djihadistes partis vers le sud, trompés par la neige qui leur arrivait déjà aux genoux, s'égarèrent dans d'interminables chemins vicinaux, et s'enfoncèrent dans les profondeurs infinies de l'arrière-pays. On ne les revit jamais. Le chef et ses deux hommes, partis vers le nord, eurent nettement plus de réussite. Au bout de six kilomètres à peine, ils tombèrent sur une Jeep Wrangler, qui fendait prudemment la couche de poudre. Une offrande divine. Un 4x4 équipé de pneus tout-terrain, qu'ils empruntèrent à son chauffeur, moyennant une balle dans la tête. Une minute plus tôt, ce malheureux forestier se réjouissait de tomber sur ce qu'il croyait être des gendarmes. Une minute plus tard, ils balançaient son corps au ruisseau, gerçure dans la neige, ersatz de tombeau. Ce véhicule chauffé, au réservoir à demi plein, idéal pour affronter les éléments, fit renaître leur enthousiasme

malsain. Les rêves de triomphe, de grandeur et de luxe revenaient.

Les trois hommes regagnèrent leur base, acclamés par leurs camarades. Les affaires reprenaient. Ils abandonnèrent là leurs voitures sérigraphiées, au gas-oil inutile, et repartirent tous les sept vers le sud, entassés dans le 4x4, dans la délicieuse chaleur du chauffage, avec leur matériel et leurs munitions. Le chef ne désespérait pas de capter quelque part du réseau, et de communiquer leur massacre rural à leurs frères du monde entier.

Tâchant de rester sur la route, les yeux plissés comme un Touareg sur les reliefs indécis des dunes blafardes, il conduisait prudemment. La neige tombait de plus belle, imposant sa luminosité au paysage, effaçant déjà les traces de leurs trois compagnons partis en reconnaissance. Le soir venait, et en transmission intégrale, dans la poudre épaisse, la jauge du réservoir baissait vite. Si la panne sèche intervenait avant le prochain village, leur situation deviendrait impossible. Le chef le savait, et dans sa tête il priait. Il priait pour trouver de l'essence.

16

PARALYSIE, subst. fém.

Abolition de la motricité, généralement causée par une lésion du système nerveux central.

**QUELQUE PART EN HAUTE-SAVOIE,
LE QUATRIÈME JOUR, 15H58.**

Au dehors on entendait des tronçonneuses, et les avertisseurs de recul d'engins de chantier. Parfois des voix lointaines.

« Savez-vous qui ils sont ?

— Non. Et pour l'instant je ne vous cache pas que je m'en tape. »

Délivré de son pneumothorax, le docteur Cachet respirait mieux, juste assez pour redevenir désagréable. Son regard et ses traits semblaient desséchés par les années, et peut-être la douleur, comme si la noirceur de son âme avait rongé son visage de l'intérieur. Eva Lorenzino présentait quelques contusions aux bras et aux jambes, et ne semblait pas au mieux de sa forme. Ses cheveux bruns brushés, sans doute tous les deux jours par un coiffeur particulier, avaient pris la poussière, et les pointes un peu de son sang. Leur hélicoptère, rendu incontrôlable par les tirs, s'était écrasé contre le flanc d'un massif montagneux. L'appareil était perdu, ses pales fracassées dans les arbres, mais la carlingue avait tenu bon, et eux étaient saufs. Et sortis de nulle part ces hommes étaient venus les tirer de là, des civils, armés, chaudement vêtus, qui les avaient questionnés sur leur provenance et leur profession, avant de désinfecter et panser sommairement leurs blessures, et de les

boucler ici, dans ce petit cabanon sans fenêtre, en promettant de « statuer rapidement sur leur cas ». Sous la neige et la nuit, dans l'irréalité du crash, le docteur et la psy furent incapables d'identifier les lieux. Une certitude : ils étaient en France. Probablement en Haute-Savoie. Installé dans un fauteuil de salon, sous une épaisse couverture, le docteur parvenait à bouger normalement le cou, et même à remuer les épaules.

« Je ne ferai pas mieux. C'est la cinquième cervicale qui a pris. Il y avait une petite chance pour que ce ne soit que temporaire. Il arrive que la cavitation créée par une balle aux environs de la nuque endommage la moelle épinière, et qu'on en récupère l'usage après quelques minutes. Mais là je crois qu'elle est directement touchée. »

Eva Lorenzino avait réalisé une opération de fortune, pour vider la cage thoracique du docteur, en la perforant d'un coup de stylo bille, afin de la drainer de son air et de son sang. Elle avait dû s'y reprendre à deux fois pour percer la peau entre les côtes, sous les encouragements de son propriétaire, qui ne sentait absolument rien. Après une période de somnolence, son poumon avait retrouvé un volume normal, et cicatriserait en quelques jours. La psy avait enlevé le drain, et y maintenait une compresse de fortune.

« La balle ou un de ses éclats a dû dévier vers le bas et perforer le haut du poumon. En fait, vu l'endroit où elle a éclaté, je devrais être mort.

— Silence ! coupa la psy. Ils reviennent.

17

SURSIS, subst. masc.

Répit durant lequel quelque chose considéré comme fâcheux est ajourné.

**QUELQUE PART EN LOZÈRE,
LE QUATRIÈME JOUR, 17H48.**

Les djihadistes ne parlaient plus. On n'entendait que le ronflement du moteur et le grincement des essuie-glaces. Les phares émergeaient à peine de l'océan de neige. Le 4x4 passa au pas devant le premier panneau rencontré depuis des heures, masqué par une affiche « Conduire, c'est tuer ! », campagne de la fondation Thunberg contre l'extermination motorisée des insectes, un « diptéricide » comparé à une « Shoah entomologique ». Quelques centaines de mètres de silence plus loin, le second panneau n'était pas masqué. Il indiquait une station-service, ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre, à trois-cents mètres.

« Allahou akbar ! »

Le chef fut bien de cet avis. La Jeep était sur la réserve depuis une bonne dizaine de bornes. À pied et en pleine nuit, avec une telle neige jusqu'aux cuisses, ils n'auraient pas pu faire trois kilomètres... Traçant son lent sillon dans le banc immaculé de poudre, la Jeep obliqua prudemment à l'intersection. Aucun véhicule ne s'était aventuré par ici. Dans la lueur des phares assombrie par les bourrasques cotonneuses, les djihadistes devinèrent la masse des pompes, de leur toiture et de la boutique. Puis ils virent le reflet de l'enseigne, des publicités, des prix. Ils y étaient. La Jeep s'immobilisa face à la première pompe, abritée de la neige par le toit de la station.

Ils étaient tirés d'affaire. Le chef coupa le moteur et poussa un profond soupir.

« Aziz, tu as la carte. Vas-y. »

Le passager ouvrit la porte et descendit, happé par le froid glacial. Les six autres attendirent. L'aveugle sursauta quand Aziz tapa à la vitre.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda le chef.

Aziz hésitait.

« Qu'est-ce qu'il y a mosska kelbe de la putain de ta race ? »

Pas du genre patient, il descendit à son tour et claqua furieusement la porte. Les cinq autres suivirent. Aziz les regardait, carte de crédit à la main, l'air parfaitement idiot. La machine n'émettait aucun son. Les numéros ne s'affichaient pas. Le chef lâcha une bordée de jurons épouvantables. Il avait compris. Une pompe à essence ne fonctionne pas sans électricité. À cette heure, la boutique était évidemment fermée. Un débat animé s'engagea. Pouvait-on démonter la pompe ? Siphonner son contenu ?

« On peut vous aider ? »

Le chef lui-même en sursauta. Avant que quiconque n'ait le temps d'ouvrir la bouche, une rafale de 7,62. projeta le pompiste dans l'encadrement de sa boutique, comme électrocuté. Le corps glissa devant la vitre brisée et le châssis lardé de balles, laissant une traînée de sang contre le chambranle, et tomba dans la neige. Mort debout, mort les yeux ouverts, il n'eut pas le temps de comprendre. La fumée s'échappait de la Kalach de Djibril. Le chef marcha vers lui et lui asséna une gifle presque aussi violente que son tir.

« Pourquoi tu as fait ça espèce de hmar ? Il aurait pu nous servir ! »

Djibril se tenait la joue, les yeux bas, rouge de honte.

« Sur le Coran pardon. »

Aziz éclata de rire. Le chef lui décocha son regard de psychopathe en pleine crise. Il l'aurait tué si Ahmed n'avait pas appelé à ce moment-là.

« Il a laissé ouvert ! Il y a à manger. »

Les six autres s'engouffrèrent dans la boutique. Ils y trouvèrent de la nourriture et des boissons, en quantité, friandises bariolées comprises, et le coin halal, conformément à la nouvelle loi sur la laïcité. On se servit. Le moral remontait. À l'étage, il y avait l'appartement du pompiste, et des couvertures. Le chef s'y installerait, avec ses deux lieutenants. Les quatre autres dormiraient en bas. Et demain ils trouveraient bien un moyen de siphonner le contenu des pompes.

18

ENGRAIS, subst. masc.

Matière organique ou chimique que l'on répand sur la terre pour la fertiliser.

**QUELQUE PART EN ESSONNE,
LE QUATRIÈME JOUR, 19H36.**

L'assassin avait son mobile, et venait peut-être de trouver son arme. Vincent Gite contemplait le stock d'engrais, vingt-cinq énormes sacs blancs, de six-cents kilos pièce, entreposés dans le hangar, près de ce tracteur équipé d'une fourche, un John Deere de deux-cents chevaux. Dans l'autre hangar, une benne Lambert double essieux, dix-huit tonnes de capacité de charge. Et une cuve à fioul de trois-mille litres, pleine aux trois-quarts. Cette ferme-là cochoit toutes les cases. C'est le diable qui lui faisait ce cadeau. Le propriétaire était mort. Le vent plâtrait de neige les bâtiments. Personne ne viendrait le déranger ici.

Les vaches, confinées sous leur hangar, allaient crever de faim. Certaines semblaient déjà mal en point. Elles rumaient leur paille souillée, et meuglaient en lorgnant les bottes de foin, cruellement entreposées à quelques mètres, de l'autre côté des barrières. L'homme censé les nourrir avait été tué ici, d'un coup de fourche dans le dos, et gisait dans cette position étrange, le corps affalé à travers le cornadis, tordu entre les barreaux, bras ballants, la tête à quelques centimètres du sol, bouche et yeux ouverts, le regard fixé vers son visiteur. Comme s'il attendait lui aussi un foin qui ne venait pas.

La nuit tombait. Les fermes voisines étaient désertes, abandonnées. Gite ne se demandait pas pourquoi, pas plus

qu'il ne se demandait qui avait tué cet homme. Lui était armé, et avait trouvé la ferme idéale. Personne ne l'en délogerait. Il ferma les portes des hangars, s'empara des clés du tracteur laissées sur le contact, et entra dans la maison. Il fit le tour du propriétaire. On l'avait précédé. Des tiroirs laissés ouverts, du mobilier renversé. On avait dérobé du matériel, sans toucher à la nourriture. Il restait une bonne partie du cellier. Il n'y avait plus d'électricité. Gite fit le tour de la maison, mémorisa les pièces, en établit la cartographie mentale. Il regarda par les fenêtres. Un peu de neige et beaucoup de nuit, à perte de vue. Pas une étoile, pas une lumière. Gite allait dormir. Et dès le lendemain, il se mettrait au travail.

19

FEU, subst. masc.

Dégagement de chaleur et de lumière produit par la combustion vive d'un corps.

**QUELQUE PART EN LOZÈRE,
LE CINQUIÈME JOUR, 4H37.**

Le chef s'était endormi en repensant au massacre du village. Cette église en feu. Ce plan si bien exécuté. Il rêvait maintenant d'un grand triomphe. D'être célébré dans tout le monde arabe. La richesse. Le sultanat. Et des femmes, des femmes à perte d'imagination. La plus belle et la plus pure d'entre toutes serait la sienne. Un mariage gigantesque. On viendrait de partout le célébrer. On tirerait en l'air... Il avait ouvert les yeux. Des tirs. Il s'était levé d'un bloc. Des tirs ! Des rafales. Des armes à eux. Des Kalach. Il sauta du lit et se précipita à la fenêtre, à temps pour voir les pompes exploser dans une gigantesque boule de feu, lui brûlant le visage à travers les vitres et les murs. Il se releva en jurant et en maudissant tous les dieux de la Terre, dévala les escaliers, suivi de près par ses deux lieutenants. Il arma sa Kalach et se rua dehors, à temps pour voir l'aveugle s'assommer contre la boutique en cherchant à fuir la trombe de flammes. Le chef fut contraint de reculer, de refermer cette misérable porte entre lui et l'enfer. De l'autre côté des pompes, un djihadiste s'éloignait à reculons du brasier, penché en arrière, les bras en croix devant sa grimace. Les deux autres s'étaient transformés en torches humaines, l'un se roulant dans la neige pour éteindre les flammes. Le 4x4 brûlait déjà. De nouveau le chef se précipita dehors, courut le long de la boutique en opposant son

coude à la fournaise, et c'était comme si ce feu le rongeait vif à travers tout. Il fonça vers son seul homme épargné et le secoua par le col.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? »

L'autre hésitait et puait l'alcool. Le chef le gifla.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? »

— Il f... Il faisait tellement froid en b... en bas. Froid glacial. On a... On a bu pour se tenir ch... chaud, ch... chef. Et... et puis... »

Derrière son visage rouge et noir le brasier s'intensifiait. Le cône de flammes montait bien à trente mètres de hauteur, pour s'achever dans cette épaisse mélasse de fumée noire, se confondant aux deux, comme si une sorte de tornade infernale cherchait à aspirer la station-service vers l'éternité sidérale. Le soldat ivre et le chef, puis ses deux lieutenants, qui avaient tiré l'aveugle de là, furent contraints de reculer encore. Il n'y avait plus rien à faire. La Jeep était dévorée jusqu'à la carcasse. Les vitres se fendaient, les pneus éclataient, les pare-chocs se tordaient. À son tour la boutique fut gagnée par les flammes, et partit en fumée, avec leurs blousons et leurs équipements. L'incendie éclairait les alentours, et alentour il n'y avait rien, strictement rien, que la plaine et les bois, à perte de vue.

Un djihadiste était mort carbonisé. L'autre, gravement brûlé, n'en avait plus pour longtemps. Le chef réalisa soudain que leurs vidéos étaient perdues. En famée. Personne ne saurait jamais pour le massacre du village. Il se rendit compte qu'il tenait toujours par le col son soldat ivre.

« Et alors ? hurla-t-il, fou de rage, le visage déformé par les flammes.

— Alors on a eu l'idée de t... tirer sur l'essence p... pour faire un feu p... pour nous r... réchauffer. »

Le chef le frappa, à la mâchoire, à la tempe, et l'incendiaire s'effondra, autant des coups que de l'alcool. Le chef se jeta sur lui.

« Ahmed ! hurla-t-il. Tu t'occupes de l'autre. Tu me le termines ! »

Ahmed arma sa Kalach et se dirigea vers Tayeb, resté allongé dans la neige, brûlé sur tout le corps, méconnaissable. Il essaya de dire quelque chose, mais le bruit de l'incendie emporta ses paroles. L'écho d'un tir, puis le ronflement lugubre du feu. Et le bruit mat des coups du chef, s'acharnant à la lueur des flammes sur le crâne écarlate de son homme, inconscient, déjà mort.

Ils étaient dix, il n'en restait plus que quatre.

20

FORTIFICATIONS, subst. fém. plur.

Ouvrages défensifs destinés à protéger une position.

**PLATEAU DES GLIÈRES, HAUTE-SAVOIE,
LE CINQUIÈME JOUR, 10H02.**

« Un médecin peut servir. Et vous lui servirez de bras. »

À l'issue d'une période de réflexion, les Savoyards avaient pris leur décision. Le docteur et la psy seraient tolérés sur leur camp. « Nous ne fonctionnons que par droit du sang et du sol, avait dit leur chef. La famille, et les gens d'ici. Considérez que vous êtes là par droit du ciel. »

Le groupe cheminait dans un corridor de neige ouvert à la fraiseuse, aux parois verticales, hautes d'un bon mètre. Le froid était sec et tranchant. Dans un ciel bas, couleur de cendre, quelques flocons épars virevoltaient sans vent. Quatre hommes portaient le fauteuil du médecin, à l'aide de traverses, comme s'il avait été leur grand sachem. La psy marchait devant lui. Il la trouvait pâle, fébrile et tendue. Elle avait sèchement refusé l'aide d'un Savoyard pour gravir les marches de bois menant aux habitations, où il était question de les installer, dans un endroit « plus respectable ».

Le chef de la « République des Glières » se nommait Aurélien Morel. Un grand gaillard au maintien fier, visage en lame de couteau, qui fut dans le monde d'avant guide de haute montagne, et dont le père du père exerçait déjà ce métier, avant d'être emporté par une chute de sérac. Lui et les habitants du plateau avaient entièrement bouclé le massif, et s'y retranchaient avec leurs familles et leurs proches, dans des

chalets construits à la hâte. Le projet avait l'air un peu fou, mais ils semblaient nombreux et organisés. Le chef en présenta quelques-uns, intrigués par les nouveaux venus. Il y avait des bourreliers, des fustiers, des cristalliers et quelques autres, tous rebaptisés par ces métiers d'un autre temps. Cachet se félicitait de ne voir que des Blancs, la psy se désola de cette diversité inexistante.

« Vous serez dans le meilleur chalet du village ! »

Le docteur suspectait une dimension intéressée dans cette générosité. Il ne se trompait pas. À peine arrivés aux habitations, une enfilade de chalets semblables à ceux d'une petite station de ski, on le fit conduire au chevet du fils du chef, âgé de cinq ans, qui présentait une fièvre élevée.

« Il dit qu'il a mal à la tête et à la gorge. J'aimerais votre avis, docteur. »

Cachet demanda à la psy d'examiner les amygdales du petit.

« C'est blanc ou c'est rouge ? »

— C'est enflé avec des traces blanches, répondit la psy d'une voix sans timbre. Un peu comme des nervures. »

Cachet conseilla des antibiotiques.

« On n'en a pas, répliqua Morel. On ne veut pas de ça. »

— Alors il va mourir, répliqua le paralytique. Écoutez, si vous voulez vous amuser à soulager vos maux d'orteils avec des tisanes à la con ou des décoctions de pin sylvestre, c'est à votre guise. Par contre si vous voulez soigner quelqu'un de *vraiment* malade, il lui faut des médicaments. Des vrais. Et ce gamin est vraiment malade. Angine à streptocoques. Ça passera peut-être tout seul. Mais peut-être pas, et peut-être bien qu'il va en mourir. Le seul remède, c'est la pénicilline. Et tant que vous y êtes j'en prendrai aussi, histoire d'ajourner ma septicémie. »

Le Savoyard réfléchissait.

« Et où est-ce que j'en trouverai ? »

— Pour ça démerdez-vous. Je suis médecin, pas pharmacien. »

Morel fit un sourire.

« Bien. On va s'en occuper. »

Le chalet surplombait la vallée, enveloppée dans un silence d'éternité. Le poêle à bois fonctionnait sans électricité. L'eau de source n'avait aucun goût. On leur servit un repas chaud. Leur hélicoptère avait donc survolé la Suisse, avant d'y essuyer des tirs, et de venir s'écraser là, en Haute-Savoie, sur les premiers contreforts des Alpes. La psy avait pu désinfecter soigneusement les plaies du docteur, qui ne ressentait plus la moindre gêne respiratoire. La cicatrisation était bonne.

« Nous sommes trois-cents, à peu de choses près. Comme les Spartiates ! Tous sur la même ligne. Parfaitement autonomes. La République des Glières, c'est mon idée. Un hommage au maquis. Qu'est-ce que vous en pensez ? »

Cachet et la psy n'avaient pas l'air d'en penser grand-chose. Eva Lorenzino promenait son regard anxieux autour d'elle, ailleurs, au loin, comme si elle attendait quelque chose d'important. Le médecin la trouvait toujours aussi pâle et agitée.

« Nous avons tout ce qu'il nous faut ici. Nous avons une chapelle, et de la chaux vive. »

Morel eut encore ce sourire énigmatique, qui sous-entendait qu'il ne fallait pas jouer au plus fin avec lui. La psy avait ramassé ce paquet de cigarettes, laissé sur un buffet. Fumer la soulageait. L'adrénaline de la fuite était retombée, au profit d'une inquiétude mortelle. Que devenaient les siens ? Son homme ? Sa fille ? Elle tirait sur sa cigarette, le regard au

loin, comme une possédée. On eût dit le rituel de lavement d'une bête terrorisée.

« Nous avons condamné tous les accès au plateau par la vallée, reprit Morel, à l'attention du docteur Cachet. Et aux endroits praticables nous avons creusé des fossés profonds, emplis d'épineux, couverts de remblais hauts de trois mètres.

— J'aime beaucoup l'idée, fit Cachet, mais vous croyez que ça arrêtera qui, vos petites fortifications ? Des scouts en maraude ? Les paysans voisins ? L'armée ?

— Quelle armée ? demanda Morel en souriant. Il n'y a plus d'armée. Ce chalet, cette chaleur, cette eau, cette sécurité et cette nourriture, c'est un luxe que viennent de perdre 99% des vôtres. Bientôt il n'y aura plus dans ce pays que des animaux solitaires et décharnés, crevant de faim et prêts à tout. Et croyez-moi, il vaudrait mieux pour nous tous que ces petites fortifications les arrêtent.

21

SOLITUDE, subst. fém.

Situation d'une personne qui se trouve séparée de ses semblables.

PARIS 17^e,

LE CINQUIÈME JOUR, 23H14.

Les heures passaient mais pas la peur. Donatien faisait partie de ceux qui commençaient à comprendre. L'ancien journaliste s'était fait à l'idée que dans cette partie de la ville, on pouvait agresser des journalistes et tuer des homosexuels. Sans que quiconque ne s'y oppose. On vivait ici dans le plus complet mépris des droits de l'Homme et du concept de dignité humaine. Et le courant ne revenait pas. Comment était-ce possible ?

Dans la guerre nouvelle opposant les Bisounours aux Biscornus, il semblait bien que les Bisounours avaient perdu. Le premier réflexe de Donatien fut de mettre un maximum d'objets lourds entre les vainqueurs et lui. Il avait totalement condamné l'étage du *safe space*. Les toilettes, qui fonctionnaient encore, la chambre de Roméo, ses piles de livres militants, et le petit coin cuisine. Le local avait été pillé, mais pas l'étage. On avait vaguement tenté d'en forcer l'unique accès, cette porte donnant sur l'escalier, marquée de traces de coups, mais elle avait tenu. Donatien avait récupéré les clés de Roméo, sur le buffet du salon, avec le petit badge *Gays area*. Il s'était enfermé, puis avait poussé contre la porte la lourde armoire à trois battants, avant de la bloquer par la commode de la chambre, coincée à coups de pied en travers du couloir. Il gardait baissés les rideaux des deux fenêtres de l'étage, pour ne pas trahir sa présence, mais s'était découvert

un point d'observation intéressant. Le local jouxtant les toilettes disposait d'une petite lucarne, qui restait dans l'ombre de l'arrière-cour, tout en offrant une assez bonne vue sur la place des Biscornus. Pour l'instant, ils se contentaient de traîner autour de leur brasero, de s'invectiver entre eux, parfois d'aller et venir dans les environs, sans doute à la recherche de nourriture, d'alcool et de victimes.

La surprise était venue de cette échelle à crochets de trois mètres, glissée derrière la grande armoire de la chambre. Elle devait permettre de quitter les lieux par la lucarne, via la pénombre de l'arrière-cour, en toute discrétion. Roméo avait donc prévu une évacuation d'urgence. Une fois à peu près certain d'être intouchable dans son antre, Donatien en avait fait l'inventaire. Un petit frigo quasi vide, mais un cellier plutôt bien pourvu, avec des conserves, de la farine, des pâtes et des plats à réchauffer. Contre toute attente, Roméo mangeait du gluten. Donatien serait obligé d'en faire autant. Il devrait aussi se passer de ses cocktails de vitamines. L'eau courante coulait toujours, quoiqu'assez faiblement, de la douche et des robinets, mais elle avait pris une teinte jaunâtre et poisseuse, et son odeur n'inspirait pas confiance. Le bon point fut ce stock d'eau minérale, d'une quarantaine de bouteilles d'un litre et demi. Et la fontaine à eau de la chambre. Il n'y avait plus d'électricité, donc plus de chauffage, ni d'eau chaude, et il faisait froid. Il devrait aussi se passer des plaques électriques et du micro-ondes. La panne ne concernait pas seulement le *safe space*, mais tout le secteur : la nuit tombée, de la lucarne, on ne voyait que le feu du brasero, et la neige valsant alentour, au gré des frasques du vent.

Durant les premières heures de sa réclusion, la principale crainte de Donatien fut d'être repéré, et qu'on se décide à venir à bout de son petit barrage. Ou qu'on s'amuse à mettre le feu au local. Il se demanda comment s'informer, ne trouva qu'un exemplaire de *Libération*, daté d'il y a trois jours. Un article de la rubrique « débunkage » faisait la Une, sous le titre

« Pourquoi le chaos n'aura pas lieu ». En colonne, un article sur les fake news, un autre sur les racisés.e.s victimes de violences policières. En bas de page, une pétition de personnalités appuyant la demande d'Alger et de Brazzaville, qui exigeait de la France qu'elle se débarrasse de sa « mentalité coloniale » et traite « ses enfants africains » avec dignité. Donatien chercha un moyen de prévenir des secours, et n'en trouva aucun. Il se contenta, à l'aide d'un gel antiseptique, de désinfecter sa blessure. Une heure passée à se piquer atrocement l'arrière du crâne, à triturer cette plaie en s'arrachant des larmes. Jusqu'à se refaire saigner. Pire qu'une épilation du maillot. La première nuit, passée sous les quatre couvertures trouvées dans l'armoire, fut infernale. La plaie décroûtée et rouverte s'était mise à saigner et souillait l'oreiller, le sang séché lui collant au visage. Il avait rêvé de Roméo, et des Biscornus. Des dizaines de fois, il avait dû se réveiller pour tendre l'oreille. Et à trois reprises il s'était relevé pour épier le clan du brasero. Après un réveil glacial dans le sang séché et les relents antiseptiques, sans aucun moyen de se réchauffer, et alors que la neige tombait toujours, une angoisse nouvelle vint peu à peu concurrencer sa crainte des Biscornus. Donatien était du genre métrosexuel épilé. Comment pourrait-il supporter ses nouvelles conditions de vie ? En six ans, la température de son loft conditionné n'était jamais descendue sous les 22°. Il possédait un humidificateur d'air, la dernière mode en matière de VMC connectée, des vêtements – chers – adaptés à sa peau atopique. Et surtout il avait dans sa salle de bains toute une gamme de produits, d'onguents et de lotions pour réguler ses problèmes de peau. Son stress le rendait sujet à la dermite séborrhéique, souvent compliquée de crises eczémateuses. Roméo n'avait dans sa salle de bains que des crèmes classiques, un tube de Biafine, un savon et un fond de gel douche au pH désastreux, même pas équitable. Sans parler de son anti-transpirant bas de gamme. Réticent le premier jour, Donatien ne put s'empêcher d'emprunter la brosse à dents dès

le matin du second. Comment pourrait-il s'en sortir sans son gommage au gingembre ? Sans l'application de la crème hydratante spéciale qui allait avec ? Dans l'état de tension qui était le sien, son visage allait se mettre à peler par plaques entières. Il allait devoir lutter contre d'épouvantables démangeaisons, pour ne pas aggraver les choses. Au moins personne ne le verrait dans cet état...

Dehors, le vent glacial régnait sur les ténèbres enneigées, se heurtant violemment aux volets clos. Emmitouflé dans la parka de Roméo, Donatien se demandait s'il ne pourrait pas trouver une pharmacie restée entrouverte dans les environs, quitte à y laisser une reconnaissance de dette. Jugeant que la torture d'une telle désintoxication restait préférable à la compagnie des Biscornus, il se résigna à son sort, et se mit à attendre. Dehors, les Noirs tournaient toujours autour de leur brasero. L'un d'eux versa quelque chose dans le feu, les flammes se cabrèrent de plusieurs mètres en grondant, et ce monstre élémentaire cracha au vent une volée d'escarbilles qui se perdirent en étincelant dans le noir, comme si un dieu forgeron venait de frapper la nuit de son marteau de fer.

22

SORTIR, verbe.
Passer du dedans au dehors.

PARIS 5^e,
LE SIXIÈME JOUR, 11H29.

Trois jours. Trois jours à attendre, cloîtré dans son appartement, arme à la main. Attendre que ça se tasse, des secours, une attaque. Attendre il ne savait quoi. Il faisait froid, ils seraient bientôt à court d'eau potable. Mais c'est par défaut de patience plutôt que de vivres que le colonel s'était décidé, lassé de poireauter là, sur son sofa, avec le fusil à pompe de son petit-fils. Rien ne se passait, et la fillette, cette petite métisse qu'il avait sauvée et recueillie, s'impatiait tout autant que lui. Les incendies approchaient, il fallait se rendre à l'évidence : plus personne ne viendrait les secourir. Ils devaient quitter cette ville, avant qu'elle ne devienne leur piège mortel.

Il s'était rendu dans la chambre, avait sorti son vieux sac à dos de l'armoire. Il aurait eu besoin de sa femme pour le remplir, mais son corps gisait dans la baignoire, décapité à la chevrotine. Tout dans leur chambre évoquait la présence de cette grande absente. Peignoirs, pantoufles, jusqu'à sa silhouette imprimée dans le lit. Et cette théière ébréchée qui avait au moins cent ans. Jocelyne. Jocelyne, et ses commentaires navrants, sa dépression éternelle, son adhésion malade à tout ce qui portait trace d'enthousiasme, ses coupures de presse, amassées au temps où elle s'investissait dans la vie locale, quand ils vivaient encore à la campagne. Les lotos, les soupes populaires. Les bénévoles, les foyers,

l'insertion. Les actions solidaires. Les mauvais articles saluant les « bien belles initiatives » et les photos jaunies en rangs d'oignon. Elle était là. Elle avait existé, c'était la preuve. Jocelyne, ombre agissante, femme négligée, bonne et serviable, jusqu'à l'absurde. Suicidée au calibre 12. Le colonel songea que le corps de sa femme et leurs petits souvenirs n'en avaient plus pour longtemps. Ces preuves de vie, comme des centaines de milliers d'autres, allaient s'effacer à jamais de cette Terre. Il se regarda dans la glace. Il était toujours aussi vieux. Il lui sembla même qu'en quelques heures ses cheveux gris avaient étendu leurs positions. Il se rasa et se coiffa, puis fourra dans son sac deux grandes couvertures, quatre bouteilles d'eau, un briquet, deux bols, trois couteaux, une casserole, et la boîte de munitions, qui pesait dans les huit kilos. Puis la partie utile de l'armoire à pharmacie, noyée sous les crises homéopathiques de Jocelyne. Il y tassa enfin un maximum de vivres, biscottes, conserves, pâtes sèches. Puis il se planta devant la baignoire, et ce qui restait de sa femme. Son peignoir favori. Le quart d'une tête. Son contenu desséché sur la faïence, jusqu'au plafond. Pourquoi ici, dans cette baignoire, sinon pour ne pas salir les tapis ? Le colonel lui effleura une dernière fois la main, et sortit. Dans le salon la fillette était prête, ravie d'aller faire un tour sous la neige, chaudement vêtue des habits d'enfant de leur « petit Vincent », que Jocelyne conservait si pieusement. Pour lui, il avait ressorti ses vieilles chaussures fourrées d'hiver, et son grand manteau, boutonné jusqu'en haut sur son immuable complet de tweed. « On pourra faire un bonhomme ».avait dit la petite. Le retraité avait souri, et répondu qu'ils devraient d'abord marcher, marcher et marcher, et qu'une fois arrivés là où il le voulait ils seraient en sécurité, dans un château de princesse avec des soldats pour les protéger, et beaucoup de bonne neige à bonhomme, et qu'alors ils pourraient faire ensemble tous les bonhommes qu'elle voudrait.

Il regarda sa télévision, privée de courant, se demanda comment il avait pu rester si longtemps son captif. Le captif de ces murs, de ce cagibi, de ce flot ininterrompu et insensé de divertissement conditionné. Durant une décennie, ce salon était devenu sa cage, l'écluse de son aigreur. Tous ces barreaux venaient de tomber, et c'est maintenant son propre reflet qu'il voyait dans l'écran. Et aujourd'hui, ce grand séquestré volontaire, parvenu tout proche de la mort, se sentait plus vivant que jamais.

Dans sa rue, éventrée par les travaux et inondée par la bouche à incendie, il ne vit personne. L'ambulance sur le toit et la neige poudroyant dans le vent et le froid. Et par-delà les fumées d'incendies un spectre de soleil. Emmitouflé sous son épais manteau d'hiver, il avança dans cette rue, fusil à la main, le pas crissant dans la neige, et le vent de grésil scintillant au soleil, comme une poussière d'étoiles. Une ambiance de fin du monde, et entre les mains cette arme, en forme de destin. Et à ses côtés cette fillette, qui s'était elle-même rebaptisée Guérilla, qui était sa seule et unique raison de se battre. Il avait repris vie, et la morsure du froid rendait du sang à son visage. Il regarda une dernière fois sa rue. Puis il fit un sourire à la petite, qui relevait la tête pour le regarder sous son bonnet trop grand, et ils entamèrent leur exode. Objectif Vincennes. Le repli prévu pour le gouvernement, selon les plans de l'état-major, en cas de catastrophe. Ce que le colonel pensait être leur seule issue. Mais il fallait traverser cette ville. Survivre à ses fantômes...

23

FANTÔME, subst. masc.

Personne décédée se manifestant de façon surnaturelle sous une apparence désincarnée.

**LA COURNEUVE,
LE SIXIÈME JOUR, 12H48.**

Kaspar était l'un d'entre eux. Il observait la rue du haut de son immeuble, dans l'ombre de son repaire, entre les rideaux du sixième étage. Il voyait ces hommes aller et venir, et se disait qu'ils ne survivraient pas à la nuit. Flexidentitaire, il portait les stigmates de son passage à tabac par les CRS, d'une violence si totale et absurde qu'elle l'avait laissé comme dépossédé de lui-même. Il n'était plus question qu'il quitte cet endroit, le seul qui lui paraissait sûr. Il devait y mourir la nuit suivante, et disparaître carbonisé, corps et souvenirs, dans les flammes du gigantesque incendie ravageant la Seine-Saint-Denis.

Pour fuir son avancée, le Califat avait dû déménager son « palais », à Pantin, puis Belleville, dans un vulgaire immeuble de rapport, où se bousculaient les servantes, les pièces éclairées de candélabres pillés dans une église. On envisageait de déménager de nouveau, pour le centre de Paris, mais la zone n'était pas encore sûre, trop proche des incendies. Le calife n'aimait pas le froid, et se terrait dans un grand salon, encombré d'hommes armés, dangereusement chauffé par des foyers rudimentaires. On faisait brûler n'importe quoi dans les vieilles cheminées hors d'âge, ce feu ne chauffait pas, enfumait les couloirs et piquait les yeux. Aux côtés du calife se tenaient quelques vierges, ses favorites du jour. Il avait fait

séparer les femmes en quatre groupes. Les bonnes musulmanes « non-initiées », destinées à devenir les épouses de ses généraux. Les bonnes musulmanes « mariées et honorées », qui devaient être respectées. Les mauvaises, destinées à être rééduquées, à faire pénitence et servir. Et les mécréantes, les choses, les esclaves sexuelles. Sadia tombait dans la troisième catégorie, la dernière avant l'enfer, où avait échoué Elina, sa voisine de malheur lors de la nuit des précipitations. Et les deux brunes se croisaient parfois, dans l'ombre des couloirs, les yeux lourds de songes. Sadia, cheveux bouclés voilés de force, les yeux noirs et brûlants, aussi durs que ses traits. Et Elina, cheveux raides laissés libres et infamants, les yeux verts en amande, et le visage aussi froid et lisse que sa personne. Dans le salon califal, une file ininterrompue de sujets venaient adorer Sa grandeur, les bras chargés d'offrandes. Un père proposa ses filles. Un autre de l'alcool. Il fut chassé et bâtonné. Le calife était ailleurs, inquiet. Alors que ses hommes semblaient en mesure de conquérir Paris, ce qui signifiait le pays, première étape avant la chute de l'Occident mécréant, on lui avait rapporté cette résistance militaire inattendue. Au sud de Paris, des soldats avaient tiré sur une foule d'otages. Ça ne leur ressemblait pas. Le calife doutait qu'il puisse s'agir de militaires réguliers. Il avait ordonné des repérages. Celui qui se faisait appeler L'homme-le-plus-sanguinaire avait fait massacrer tous les caïds susceptibles de le contester. En quelques jours, son territoire s'était étendu de la Seine-Saint-Denis à toute la rive droite, de la gare de Lyon jusqu'au Louvre. Il avait pu faire incendier le Musée d'art et d'histoire du judaïsme, et le mémorial de la Shoah. Puis les synagogues, les cathédrales et les églises. Le calife en personne s'était amusé à canarder Notre-Dame, au mortier, depuis la rive droite, jusqu'à abattre sa flèche œcuménique, récemment reconstruite par un architecte haïtien, en forme de poing arc-en-ciel, à la gloire du très-bien-vivre-ensemble. Les conseillers du calife

s'employaient à tempérer sa folie meurtrière, en le pressant de limiter les exécutions aux Juifs, aux déviants, homosexuels ou « visiblement assimilés », ce qui, du point de vue du Califat, faisait du monde. Sans oublier les croisés qui lui résistaient. Il ne laisserait personne entraver son ascension. Il voulait asservir ce pays, le purifier totalement, y imposer la loi d'or de l'islam, qui passerait par sa domination. Il serait le plus grand serviteur d'Allah et l'histoire ferait de lui son prophète. Et au nom de la grande mansuétude d'un homme mort voici mille-quatre-cents ans, il s'était décidé à épargner les jeunes kouffars pour mener à bien des missions de pillage, et de reconnaissance. Ça payait. Le sixième jour, on lui avait rapporté que les militaires de Bercy n'étaient qu'une poignée, retranchés dans l'ancien Palais omnisports. Probablement une initiative individuelle. Le calife avait souri, puis il avait ri, et il s'était tu. Et son silence était plus terrible que son rire. Son Califat naissant était fort de mille-deux-cents hommes lourdement armés, de dizaines de milliers de sujets. Ces chiffres allaient tripler dans les semaines à venir. Son jeune frère ambitieux ne demandait qu'à prouver sa valeur. Avec l'accord de ses conseillers, le calife lui avait confié la charge d'écraser cette poche de résistance, de conquérir le Palais omnisports, puis l'intégralité de la rive gauche.

Apaisé, il avait regagné ses appartements, encadré par sa pompeuse escorte, via les escaliers grinçants du vieil immeuble. Il pourrait continuer à superviser les opérations de conquête du Grand Paris, et se divertir de bon cœur avec ce chroniqueur juif, vaguement connu dans l'ancien monde, que lui avait capturé son second. On lui avait parlé d'une méthode de torture mexicaine, au chalumeau, axée sur la plante des pieds. Il adorait le chalumeau. Il ferait ensuite convoquer ses femmes. Ses gardes en auraient presque pitié. Ils connaissaient le calife. Ils savaient, à la lueur malsaine de ses yeux brumeux, combien il serait violent et sale.

24

ALCOOL, subst. masc.
Liquide inflammable obtenu par distillation.

PARIS 17^e,
LE SEPTIÈME JOUR, 20H34.

Les jours passaient mais pas la douleur. Les yeux plissés, Donatien épiait les Biscornus. L'Enguirlandé. Le vieux sorcier. Le pervers mélomane, aux écouteurs sans son, qu'il avait baptisé Beethoven. Et Jean-Claude Dusse, l'homme armé d'un bâton de ski. Pas trace de celui qui l'avait mis en garde, la première nuit. Il y avait aussi cet homme plus mince, au tee-shirt blanc, constamment muni d'une machette. Et il y en avait encore deux autres, toujours en marge de la bande, vêtus de parkas sombres, sans signes distinctifs, que Donatien confondait entre eux. Ils paraissaient au service de la troupe, comme des esclaves. En regardant le type aux écouteurs mimer il ne savait quelle histoire, le journaliste repensa à sa tentative de viol. « Il n'avait pas les codes », aurait dit sa femme. Donatien plissait les yeux pour mieux voir et sa migraine ophtalmique lui vrillait le fond du crâne. Il avait épuisé son stock de Doliprane. Le portable de Roméo n'avait plus de batterie. Il allait dans la pénombre le jour, et les ténèbres la nuit. Il regrettait comme jamais son éclairage à filtre bleu tamisé, censé soulager ses problèmes de vision. Le troisième jour, pour apaiser le feu des démangeaisons autour de son nez et de ses sourcils, il avait tenté de se faire un gommage au savon, en y incorporant un peu de sel, puis il s'était badigeonné de crème. Après quelques heures de répit, la brûlure était revenue, du milieu du front jusqu'à sa greffe de

barbe, plus vive que jamais. Des lambeaux de peau se décollaient des arêtes de son nez. Il n'osait plus y toucher. Après soixante-douze heures d'hésitation, il s'était lavé à l'eau froide, pour contrer la sudation fétide, liée au stress, de ses glandes apocrines. L'eau avait une odeur suspecte, et des plaques rouges étaient apparues sur sa peau. Était-ce une allergie ? Toujours aux aguets, il dormait mal. Au rez-de-chaussée, Roméo se décomposait, et l'odeur fade et aigre de la mort remontait jusqu'à lui. Il disposait encore de réserves de nourriture et d'eau minérale, mais sans parler des démangeaisons, sa migraine était à peine soutenable, et il allait manquer de papier-toilette. Aurait-il le courage de faire une sortie ?

Il y avait du mouvement dans la rue. Un homme marchait en direction des Biscornus, regroupés autour de leur brasero. Il titubait sous l'averse de neige, manifestement ivre – selon l'OMS, il fallait dire « en état d'exaltation éthylique ». L'homme paraissait malgré son état de constitution robuste, et sûr de lui. Donatien eut un frisson. Il lui sembla qu'il invectivait les Biscornus. Le journaliste ne donnait pas cher de sa peau.

Seul, titubant, Marcel ne cherchait que de l'alcool.

« Hé, les nègres ! Z'avez à boire ? »

Stupéfaits, les autres se regardèrent. Le vieux sorcier fit un sourire.

« Tu as de quoi payer ? »

Marcel se frotta le ventre et rota.

« Pourquoi, tu veux une banane ? »

Donatien était stupéfait. Il entendit Marcel éclater d'un rire gras et sonore, un rire d'ogre, qui paraissait n'avoir pas de fin. Le journaliste crut qu'il allait s'en étrangler. Tout content de son effet, Marcel en pleurait presque. Il se mit à tousser, se

racla la gorge, et comme un mineur de fond cracha dans la neige un épais amas de glaires. Les Biscornus échangèrent un nouveau regard. Après un instant d'hébétude, les yeux emplis d'un souverain vide, Marcel se détourna.

« Vous les bamboulas, vous servez vraiment à rien. »

Auréolé de sa cuite permanente, de son culot monstrueux et de sa chance légendaire, muré dans son inaltérable refus du monde et des hommes, l'ivrogne s'en fut dans la neige et la nuit, pour aller chercher plus loin son oxygène liquide, tout en maugréant des injures, chacune passible de dix années de prison. Les jambes de Donatien tremblaient sous lui, comme à chaque fois qu'il assistait à une telle confrontation. Les Biscornus n'avaient pas bougé. Comment était-ce possible ? Le journaliste se sentait plus fébrile que jamais. Il n'aurait jamais le courage de sortir de son refuge.

25

CITADELLE, subst. fém.

**Lieu ou centre organisé pour défendre avec acharnement certains intérêts,
certaines idées.**

PARIS 12^e,

LE HUITIÈME JOUR, 10H12.

« Donnez-moi, mon Dieu, ce qui vous reste,
Donnez-moi ce que l'on vous refuse.
Je veux l'insécurité et l'inquiétude,
Je veux la tourmente et la bagarre,
Et que vous me les donniez, mon Dieu,
Définitivement. »

Du toit du POPB, le sergent murmurait la prière du para, en scrutant les environs, captifs de leur profond silence. Paris éteint sous son linceul de neige et de cendre. Au loin les incendies. Pas âme qui vive. Après quelques tirs de semonce, pillards et rôdeurs ne se risquaient plus dans le périmètre. Il faisait de plus en plus froid. Et bientôt la neige, haute de cinquante bons centimètres, interdirait toute sortie. L'enceinte gigantesque, revue en fonction des normes anti-déséquilibrés, semblait bien sécurisée. Une constellation de plots de béton, formant des tertres de neige, empêchait toute approche par véhicule. Les entrées de service et des loges avaient été condamnées par les militaires, tout comme l'entrée principale, barricadée par un amoncellement de charpentes métalliques et de soudures. Deux soldats surveillaient l'entrée arrière, la seule laissée intacte, pour permettre le passage de matériel.

Trois sentinelles, équipées de la mitrailleuse lourde et du fusil de précision, étaient postées en permanence sur le toit, qui offrait une vue panoramique dégagée des environs. Les militaires effectuaient des tours de garde réguliers. D'autres encadraient les sorties ravitaillement, en direction de la Pitié, de l'armurerie, des centres commerciaux au sud, ou encore de la gare de Lyon, réduite à son immensité vide et désolée, ses bâtiments secondaires et rames, à quai sous les verrières, offrant d'innombrables repaires aux toxicos et réfugiés.

Les soutes du Palais omnisports étaient maintenant garnies de matériel, de médicaments, de vivres et de réserves. Les légionnaires disposaient même d'un groupe électrogène, et d'un stock de fioul emprunté à la gare. De quoi tenir plusieurs semaines. L'enceinte était devenue leur camp, où l'on accueillait les civils, à condition qu'ils se lèvent tôt et obéissent aux ordres. Les hommes jugés fiables participaient aux sorties, et à des missions de surveillance. Les plus prometteurs étaient même entraînés, formés au combat. Mais on ne faisait pas des légionnaires en quarante-huit heures... « Peut-être des moutons un peu moins inutiles », avait dit le sergent. Dehors à son tour, Danjou regardait sans le voir le ciel impénétrable, qui continuait à semer sur ce monde son blanc cocon de silence. Le capitaine pensait aux islamistes. Eux non plus n'étaient pas des légionnaires. Mais ils auraient le nombre. Le fanatisme. Il était certain, après l'escarmouche place d'Italie, qu'ils allaient y revenir. Mais quand ? Les incendies étaient toujours importants rive gauche. Il suffirait d'un vent tournant pour les ramener vers Bercy. Et le nombre de civils hébergés augmentait de façon préoccupante. On en était à cent-soixante-huit personnes – le vidéaste militant de la Pitié avait même tenté sa chance, avant d'être refoulé d'un geste. Plus cette foule allait croître, plus il deviendrait difficile de la gérer.

Pour la dixième fois, le sergent avait passé en revue l'équipement de ses hommes. Les pistolets Beretta 9 mm – le

capitaine conservait son antique MAC50 –, les fusils d'assaut H&K 416F, avec dix chargeurs de trente coups par soldat. Deux fusils étaient équipés de lance-grenades GLM. De quoi faire le ménage. Chaque homme emportait dans son barda une caisse de mille munitions de 5,56, en plus de celles des chargeurs. Le fusil de précision, un vieil FR F2, tirait du 7,62. La mitrailleuse M2 Browning, et sa quarantaine de kilos de munitions, mobilisait en permanence deux à trois légionnaires. Un soldat était par ailleurs équipé d'une mitrailleuse légère FN Minimi. Chaque paquetage, adapté sur les ordres de Danjou, comprenait un équipement NRBC – risque nucléaire, radiologique, biologique et chimique –, du matériel de survie et de filtrage des eaux. L'armurier voisin avait pourvu le camp d'une trentaine d'armes de poing, de trois AR-15, d'une douzaine de fusils de chasse et de précision, et de quelques dizaines de milliers de munitions tout calibre. Danjou avait fait enfermer ce précieux matériel au sous-sol, sous la garde permanente d'un soldat. Le sergent avait dressé au télémètre une carte précise des environs, et tous l'avaient mémorisée. Les légionnaires impressionnaient par leur discipline. Ils étaient des armes à part entière, préparés à tout type de menace et d'ennemi. Mais il n'était pas écrit que cela suffirait. Ils n'étaient que douze, et les fanatiques peut-être des centaines. Danjou se souvenait du sourire de cette gamine, ce matin-là, dans le Djibouti, près du port de Tadjourah. Elle avait quoi, dix ans peut-être, à peine. Elle s'était présentée à ses hommes à un checkpoint. Et lui l'observait depuis la cabane. Il avait senti quelque chose, en elle, dans son sourire. Il n'avait pas eu le temps de le leur dire. Six morts. Il ne restait de la gamine que cette tête, comme un masque laissé là par le diable.

Songeur, Danjou quitta le toit, redescendit dans les entrailles de l'enceinte. Il donna des ordres pour faire condamner presque intégralement les portiques intérieurs, de façon à ne plus y laisser de passage excédant la largeur d'un homme seul.

26

EXODE, subst. masc.

Fuite, départ, déplacement de personnes.

PARIS 13^e,

LE HUITIÈME JOUR, 16H33.

Ils allaient mourir. Le colonel n'arrêtait plus d'y penser. Il faisait trop froid. Le vent leur perçait les os. La fillette ne tiendrait pas. Ce sac, si lourd. Cette arme, si froide. Il ne voyait pas comment survivre à une nuit de plus dans cet enfer blanc. Il leur fallait trouver un refuge et de l'aide, ou ils allaient mourir. Et la mort ne viendrait pas vite. Il songea de nouveau à cette arme, à ses cartouches, à la fillette. Il repensa à Jocelyne. Cette mort il pouvait la hâter... Vincennes paraissait totalement hors de portée, surtout depuis ce détour, du fait des incendies, et de cette rue barrée de corps, carbonisés dans leur fuite, enlisés jusqu'à la taille dans un magma de décombres. Des créatures hurlantes, poudrées de neige et de cendre, rongées par le feu jusqu'aux os du crâne, les membres racornis, agrippant le vide et tombant en poussière, les peaux noircies, tannées comme du cuir, parfois crevassées de chair jaunâtre et cuivrée. Des malheureux piégés dans leur quotidien, balayés par l'éruption du réel, fossilisés dans une panique sans forme, comme sous les cendres d'un nouveau Vésuve. Ces esquisses humaines paraissaient ramper vers eux, comme d'affreux souvenirs, comme tous les damnés vengeurs de ce monde, convergeant vers ses deux derniers innocents. Il était trop tard pour cacher les yeux de la petite. Elle avait tout vu. « J'ai peur », avait-elle dit simplement. « Ils me regardent. » Ils avaient fait demi-tour. « Je ne veux plus

jamais les voir. » Le colonel n'avait rien osé promettre. C'était un long détour, trop long. Des heures passées à marcher sous les poudres du vent, bras croisés, têtes baissées, corps ramassés, repliés sur eux-mêmes, à avancer. À aller contre le courant des choses. Sans savoir pourquoi. Sans plus penser qu'aux spectres des grands brûlés. À leur affreuse odeur de viande grillée. Et les voilà qui fuyaient ce décor désolé, ces immeubles calcinés, ces décombres de charpentes encore fumantes, où parfois le feu couvait encore, et où venaient doucement mourir les spores du ciel. Impossible de s'y abriter. Il leur fallait un abri. La fillette gelottait. Elle avait de la fièvre. Elle marchait encore, mais ne tiendrait pas longtemps. Le colonel n'osait frapper aux portes, de peur d'être assailli, et désarmé. La neige et la cendre, compactes, indistinctes, mêlées comme des sœurs, formaient une mélasse à chaque pas plus épaisse, à chaque pas plus lourde. Étaient-ils toujours dans le 13^e ? Le colonel n'arrivait plus à penser. Et il avait encore perdu du temps avec cet homme blessé, plié en deux, qui se tenait les côtes comme s'il souffrait d'un point de côté, contre la devanture barricadée de ce qui fut un restaurant. L'homme pissait le sang, et le sang se décolorait dans la neige.

« M'a planté, grognait-il. Ce fils de pute m'a planté. »

Un Kosovar. Ou quelque chose comme ça. Le colonel resta planté là, de longues secondes, sans savoir que faire ni que dire, comme auprès d'un ami victime d'un chagrin d'amour.

« Mon meilleur pote, putain. »

Le colonel avait fait mine de repartir.

« Aide-moi, mec. Ou je suis mort. »

La petite avait peur.

« Écoutez, il n'y a rien que je puisse faire. »

L'autre s'était mis à cracher du sang.

« Il n'y a rien que je puisse faire, alors je vais partir. »

Le blessé avait tourné vers lui un regard affolé. Du sang noir comme de l'huile de vidange s'échappait d'entre ses doigts. Le colonel devina la blessure, au foie. La veine porte. Radical. Il avait pris la petite par la main et ils étaient repartis. Au bout de quelques mètres, la petite s'était retournée en lui demandant si on ne pouvait vraiment pas l'aider, et le colonel pressant le pas avait répondu que non, l'aider on ne pouvait vraiment pas. La nuit était déjà sur eux, et la peur, et plus encore la fatigue et le froid. Depuis les violents incidents des troisième et quatrième jour – le colonel avait entendu de sa fenêtre de véritables fusillades –, les citoyens désertaient les rues, se barricadaient chez eux. Il n'y traînait que quelques marginaux, sans logis ou expropriés. Le colonel pensait que leur nombre allait se multiplier, avec les inévitables pénuries. La veille au soir, ils avaient vu cet homme, accroupi, de dos, agité de soubresauts bizarres. Le colonel avait d'abord pensé qu'il se masturbait, avant de comprendre qu'il aiguisait son couteau sur le rebord du trottoir. Puis ils avaient vu cette femme, cheveux gris et visage gercé, qui remplissait de neige des casseroles, et s'activait en les voyant arriver. Elle avait fait mine de fuir, puis s'était ravisée, peut-être pour ne pas indiquer l'endroit où elle habitait. Le colonel lui avait proposé de l'aide, et la vieille l'avait regardé comme s'il était fou. Digne bourgeoise il y a quelques jours, elle ressemblait à une sorcière. Elle lui avait parlé sans le regarder de ces gangs qui tenaient les rues, trafiquant de l'alcool, des batteries de voiture, des cachets, et, plus lucratif, des enfants, parce qu'une sorte de mafia avait mis la main sur la crèche du quartier. La vieille avait soudain examiné le colonel de la tête aux pieds, de son regard paranoïde, pitoyable et vaguement hostile, avant d'ajouter qu'ils tuaient aussi les marcheurs isolés. Puis elle avait parlé de ces jeunes activistes, place Lindon, qui avaient appelé au porte-voix à instituer une République solidaire post-raciale, avant d'être dépouillés, massacrés, et laissés là. La

vieille avait dit qu'elle n'avait plus rien à perdre et était rentrée chez elle.

Après de larges détours pour éviter des attroupements – le colonel craignait d'être désarmé s'il se mêlait à la foule –, ils avaient passé la nuit dans un box de moto fracturé. La petite dormit d'un sommeil sans rêves. Le colonel ne put fermer l'œil, tentant d'identifier tous les sons de la nuit, arrêtant de respirer quand des ombres humaines passaient dans leur rue, évaluant la distance qui les séparait des coups de feu et des cris. Et de nouveau, après les détours dus aux incendies et à leurs momies de cendres, après s'être perdus à plusieurs reprises, ils cherchaient un coin pour passer la nuit. Il avait pensé au métro, mais il regorgeait de squatteurs, qu'on entendait se battre et s'injurier. Ils n'avaient rencontré personne d'autre, jusqu'à ce soir si froid, où ils avaient vu cette sorte de tumulus neigeux, qu'intrigué il avait poussé du pied. Le tumulus s'était fendu en deux et un homme en avait jailli en vociférant, comme une germination monstrueuse. L'homme s'était aussitôt radouci en voyant le fusil, qu'il ne quitta plus des yeux, comme un Peau-Rouge devait regarder un bâton-qui-crache-le-feu voici quatre-cents ans. Il s'excusa en expliquant que tout était de la faute du bailleur, que son digicode l'empêchait de rentrer chez lui, qu'en cas de coupure de courant la plupart des sas électroniques se déverrouillaient automatiquement, mais pas le sien, et ce salaud de bailleur lui avait menti, et c'était bien ironique n'est-ce pas.

« Vous êtes en train de me dire que la plupart des portes sont ouvertes ? »

L'autre hocha la tête.

« Celle du type derrière le cybercafé ne ferme plus. Ils sont entrés à quatre ou cinq, j'ai entendu sa femme crier. Lis doivent y être encore. Partout où on peut entrer, il y a quelqu'un qui se terre, et il y a de bonnes chances pour qu'il ne soit pas aimable. Je me suis fait jeter trois fois, je préfère

rester ici, c'est encore le moins risqué. Si vous entrez quelque part avec ce fusil, ne vous fiez à personne. Et surtout n'allez pas vous endormir. Ils ne vous rateront pas. »

Le colonel allait lui proposer de les suivre, mais l'homme tira sur lui sa couverture moisie, et le colonel et la fillette passèrent leur chemin. La nuit approchant, ils n'apercevaient plus que des ombres, au loin, qui se détournaient d'eux, et surtout de son arme. Ils s'arrêtèrent devant un porche intact, où se terrait quelqu'un sous des cartons. « Une place », avait dit le colonel, en levant à peine son arme. L'autre avait baissé sa couverture, jeté un œil.

« Va te faire foutre. »

Et il avait relevé sa couverture. Le colonel reprit la main de la fillette, et ils continuèrent. Les déchets balancés par les fenêtres commençaient à joncher les rues. Une sorte de décharge avait pris forme au carrefour de celle-ci. Un obèse entièrement nu s'agitait contre ce tas d'ordures, fouillant frénétiquement les déchets. Il vit le colonel et la fillette, se tourna vers eux, et ses immenses monceaux de chair blanchâtres et violacés ondoyèrent après lui, comme des jambons de fumoir. La fillette serra la main du colonel un peu plus fort. Le retraité n'avait jamais vu un tel corps, si affreusement distendu. Les bras étaient comme entravés de bouées de graisse. Ses énormes seins en poire, pointant vers le bas et les bras, paraissaient sur le point de se désolidariser de lui-même. Le ventre, immense et flasque, crevassé vers le bas, mesurait un bon mètre de large. Un pénis infinitésimal grelottait entre ses cuisses. Le visage même du bonhomme était envahi par la graisse, et ses yeux chaussés de petites lunettes rondes en étaient tout plissés. Il paraissait ne pas souffrir du froid. Ni de pudeur excessive.

« Il me faut un portable mec, dit-il en joignant ses deux mains minuscules et boudinées. Je peux pas vivre sans. Je suis

nomophobe, tu sais ce que ça veut dire ? Nomophobe au dernier degré. Je pourrais tuer pour un Smartphone. »

Cet addict des vidéos de torture, dont il possédait une impressionnante collection, regardait alternativement le colonel, le fusil, la fillette.

« On n'a pas de téléphone », avait froidement dit le colonel en passant à côté de lui.

Le gros leva les bras au ciel, les laissa retomber, et les ondulations du choc firent plusieurs fois le tour de cet océan de graisse.

« À bouffer, mec. Donne-moi au moins à bouffer. »

La sueur rutilait sur son front. Le colonel et la fillette s'éloignaient. L'obèse se gratta la poitrine et la peau à cet endroit devint blanche, puis tira vers le rouge.

« Grossophobes ! » hurla-t-il quand ils furent à bonne distance.

La fillette se retourna, pas le colonel.

« C'est un gentil, lui ?

— Je ne crois pas. Je ne le connais pas. »

Ils marchèrent encore, et encore, enveloppés de neige, et trouvèrent enfin cette cabine de toilettes publiques, laissée ouverte. Des traces de sang par terre, une odeur infecte. Le colonel verrouilla la porte, ils s'installèrent du mieux qu'ils purent, s'enveloppèrent de leurs couvertures.

« Tu peux dormir, avait dit le colonel en essayant de sourire. Je vais monter la garde. »

Au bout de quelques minutes il dormait, et la fillette restait éveillée. La fièvre était trop forte. Elle se mit soudain à vomir. Le colonel se réveilla, hébété. Il ne sut que faire. Il la serra contre lui. « Chut. Ça va aller, fit-il. Ça va aller. »

La petite se dégagea et vomit de nouveau sa bile, dans un râle de douleur.

« Voilà, c'est bien. Grande fille. Chut. Ça va aller. »

La fillette pleurait, et le colonel n'était pas loin d'en faire autant. Il pensa à Jocelyne, qui aurait su quoi faire. Jocelyne. Avec son bon sens bien à elle, elle l'engueulerait sûrement, « Henri, mais enfin Henri ! », il râlerait pour la forme, et elle trouverait une façon d'habiller la petite, de la nourrir, de la soigner. Et il en resterait bouche bée, agacé, mauvais perdant. La fillette ne vomissait plus. Elle haletait. Le colonel posa sa grande main froide sur le petit front brûlant. Il se mit alors à prier, pour la première fois depuis ses vingt-deux ans, date à laquelle il s'était affranchi de ce qu'il qualifiait de superstition d'adolescent. Puis il repensa à son arme.

HAINÉ, subst. fém.

Sentiment de profonde antipathie à l'égard de quelqu'un, conduisant à souhaiter son abaissement ou sa mort.

**DANS UNE FORÊT DES YVELINES,
LE NEUVIÈME JOUR, 13H22.**

Il ne le supportait plus. Sa façon d'avaler sa salive. De renifler. Son odeur... Cet œil de travers. Cinq jours qu'il n'avait rien bouffé. Cinq jours. Terré au fond de sa grotte, Damien Bernard visualisait sa faim comme un cancer, en train de lui dévorer l'estomac. Il avait l'impression de se digérer lui-même. Et l'autre crétin qui ne voulait pas sortir. « Le Monsieur a dit de ne pas sortir de la grotte. » Cent fois il lui avait répété ça. Bon Dieu de sale con. Le Monsieur c'est pas Dieu le Père, si ? Juste un autre simplet avec un fusil. Le comptable n'était pas une bête sauvage, il ne se voyait pas passer l'hiver dans cette putain de grotte, et encore moins y crever de faim à cause d'un débile.

Voilà ce qui se jouait dans ce huis clos pariétal, dans ces cerveaux étiolés et sans glucose, un dangereux glissement d'idées sur la pente sans fin du délire, et bientôt le trou noir de la folie. Ils étaient coincés là, au fond de ce terrier minéral, accablés l'un de l'autre, envahis et forcés, manières et intégrité abolies par la *promiscuité*, ce démon primordial de la réponse agressive. Il n'y avait pas de repos. Un rien était provocation, et la guerre était dans tout.

Damien Bernard détestait les feux rouges. Ça le rendait excessivement nerveux. Lors de ses interminables

déplacements, il prenait toujours les contournements pour éviter les centres-villes, qui en regorgeaient. Et voilà qu'assis dans cette grotte, prisonnier de la neige et du froid, le visage convulsé par les flammes, il était face à un immense feu rouge. La gueule de con de Simplet, louchard et rougeaud de père en fils, cheveux de crin, nez renifleur et œil droit à dix heures. Ils allaient crever de faim. Il fallait sortir. Mais le bigle ne voulait rien savoir, arc-bouté sur son idée fixe, buté comme un âne corse. Le bois vert arraché aux éboulis de terre depuis la vire de la grotte crépitait et emplissait la caverne d'une épaisse fumée noire, réchauffant à peine les deux hommes, les engorgeant de suie et les forçant à boire. La faim avait la douleur d'une occlusion, et l'eau glacée n'arrangeait rien. Le comptable allait renouveler une dernière fois sa proposition de faire une sortie. Et si Simplet lui servait encore du *le-Monsieur-il-a-dit*, il lui fendrait le crâne à coups de pierre.

28

JEU DE RÔLE.

Activité par laquelle une personne interprète le rôle d'un personnage, réel ou imaginaire, dans un environnement fictif.

HAUTS-DE-SEINE, LE NEUVIÈME JOUR, 16H05.

Raoul.le se souvenait de son retour de la Maison des opprimé.e.s, au petit jour. Il neigeait déjà, et dans les rues plus personne. Le bois de Boulogne était désert, la soirée avait un goût amer. Certes, ses arguments avaient triomphé, une fois de plus, mais c'était une victoire à la Pyrrhus : au bout de la nuit il ne restait plus qu'une dizaine de trans et une poignée de LGB pour l'applaudir. Ils s'étaient donné rendez-vous la semaine suivante, pour maintenir leurs AG vaille que vaille. Raoul.le était rentré chez son frère à Suresnes, avec qui il vivait en colocation, dans un joh trois pièces payé par leur père, rentier en Argonne, pour qu'ils mènent à bien leurs études, ce que les deux frères s'appliquaient à ne pas faire.

Raoul.le était l'aîné. Son cadet de trois ans, constamment vêtu de noir et réfractaire à toute forme d'hygiène, vivait reclus dans sa chambre, à la manière de ces jeunes Japonais, fuyant le monde dans leur imaginaire, jeux vidéo et de rôle, d'écrans et de table. Il possédait plusieurs milliers de figurines, d'elfes, d'orcs, de soigneurs et de nécromanciens. Ce garçon doué avait créé un univers immense, médiéval-fantastique, son propre jeu, fait de centaines de personnages et d'une cartographie fractale pluri-dimensionnelle, évolutive à l'infini, gérée par des équations « totalement randomisées », ainsi qu'il l'expliquait à ses parents qui n'y comprenaient rien. Les

possibilités de ce jeu étaient immenses. Les ennemis se géraient eux-mêmes par des comportements pré-établis, parfois rendus imprévisibles, ou renforcés de pouvoirs, selon l'environnement et le tirage des cartes. C'était aux héros de les anticiper et de les contrer. Ils pouvaient rester à l'abri des ennuis en menant des quêtes faciles, mais il arrivait que des cartes de chaos bouleversent les map, et poussent brutalement les personnages hors de leur zone de confort. Habitué à des sessions de jeu interminables, le jeune homme disposait chez lui d'importantes réserves, barres de céréales, jus vitaminés et boissons énergisantes, et même, par phobie des pannes de courant, plusieurs centaines de piles électriques. De quoi tenir des mois à la clarté de ses lampes, sans mettre le nez dehors. Pour lui le chaos ne changeait donc presque rien, et était même une bénédiction : plus de mails à relever, de téléphone à surveiller, de partiels à préparer. Seul le froid s'avérait pénible. Il portait en permanence sur lui son énorme duvet, et d'affreuses odeurs montaient de cette étuve.

Pendant que son petit frère éprouvait dans sa chambre des émotions de chef de guerre, Raoul.le, enfermé dans la sienne, encore contrarié par les voix discordantes de l'autre soir, avait peaufiné pendant des jours son *Manifeste des opprimé.e.s*, résumant sa ligne de conduite vis-à-vis des événements, ligne qu'il comptait faire adopter par l'ensemble des sociétaires, lors de leur prochaine réunion. L'heure venait d'y retourner. Il avait prévenu son frère et, comme souvent, ils s'étaient disputés. Raoul.le avait commencé par lui demander s'il ne s'inquiétait pas de tout ça, de cette coupure de courant et des réseaux, de ce chaos dans les rues. L'autre avait répondu que non, il ne s'inquiétait pas, et que ça finirait bien par passer. Raoul.le lui reprochait de ne pas se soucier du monde réel, d'être enfermé dans ses personnages et leurs mondes imaginaires. « La vie n'est pas un jeu », disait-il, et il se moquait des cartes de son petit frère, en regrettant qu'il ne se sente pas concerné par les nobles causes que lui défendait.

Bien volontiers le cadet admettait sa fuite du monde réel. Mais il pensait que son aîné en faisait autant, sans s'en rendre compte.

« C'est pire, disait-il, et tu risques d'en mourir. »

Sans comprendre, Raoul.le était sorti. Il avait chaussé ses boots vertes, le cache-oreilles assorti, et passé son blazer à carreaux par-dessus sa chemise. Il n'y avait plus de courant, mais le quartier était plutôt tranquille. À quelques pas, la forteresse du Mont-Valérien, tapie sur sa colline. Puissant réseau militaire, par lequel passaient toutes les communications cryptées des Armées. Raoul.le vit un voisin, assis dans sa voiture à l'arrêt, moteur tournant, comme un damné attendant la fin de la crise pour reprendre le chemin du travail. Raoul.le comprit qu'il tentait de capter une radio. Mais il n'y avait plus rien sur les ondes. Quelques grésillements épars. Le silence total. Seuls les frontaliers captaient les émissions étrangères, dont de nombreux appels au calme. Partout ailleurs il n'y avait plus d'émetteurs, plus de relais, donc plus la moindre émission.

Il faisait froid, Raoul.le marchait vite. Il n'avait aucun moyen de connaître l'heure exacte, mais à en juger par le jour déclinant il serait à la réunion aux alentours de 17 heures, comme prévu.

Enneigé, le bois de Boulogne était un autre monde. Raoul.le empruntait sa trouée habituelle, et peinait à la reconnaître. La nuit tombante donnait un air sinistre aux griffes dénudées des bouleaux verruqueux et des églantiers. Des serpents de neige semblaient lovés sur leurs branches. Au sol il y avait des traces de pas, en partie ravies par la neige, et des traces de sang. Plus loin les restes d'une voiture incendiée. Des valises volées. À deux reprises il aperçut des ombres, se déplaçant derrière les troncs noirs. Il vit ce peuplier parasité de gui et ses dizaines de boules verdâtres coiffées de neige, comme le triste sapin d'un Noël qui n'aurait jamais lieu. Un

peu plus loin, un attroupement. Des associatifs aidaient une prostituée gisant dans la neige, le nez en sang. Sans doute un accident de travail. Raoul.le s'étonna de trouver des Street medics ici. « Des gens comme ça, y en faut », disait toujours sa mère. « Chais pas si y en faut, répondait toujours son père. En tout cas y en a. » La prostituée prétendait avoir gazé son agresseur, pour se défendre. Raoul.le ressentait bien peu d'empathie pour elle. Il n'aimait pas les prostituées, surtout les Blanches. Cis-serpillères, alibi situationnel pour concurrencer les minorités réellement opprimées.

Un Street medic lui conseilla de ne pas s'aventurer plus loin dans les bois. Il évoqua des gangs « barbares ». Raoul.le fut tenté de le shamer, mais il n'était pas sur Twitter, et n'avait plus derrière lui ses milliers de followers. Il poursuivit son chemin sans rien dire. Le bois était par là plus dense et plus sombre, et le sentier plus étroit.

La brume donnait un caractère féérique à cet arpent de sylve, cerné de ville, ordinairement de vice. Sur le sol les traces de pas se raréfiaient. Il vit les lidosques et franchit les ponts. Et comme des scories de l'espace quelques rares flocons tombaient du ciel noir. Il vit ces empreintes, larges et profondes, pareilles à celles de ces grands sauropodes antédiluviens, et il se demanda s'il n'allait pas réellement tomber sur des dinosaures. Il déboucha sur une clairière, auprès d'un lac à la surface parfaitement plane, luisante comme une lame. Et il les vit. Deux éléphants, nimbés de brume, fumants et immobiles, confondus l'un l'autre dans l'obscur avançant. De ce gris sur fond gris seul perçait l'éclat blanc de leurs défenses. Et dans le halo de leur fumée on eût dit deux mastodontes interglaciaires, ressuscités de leur âge ancien. L'un buvait et l'autre battait l'air de ses oreilles immenses. Sur l'autre rive, deux hommes en garde s'apprêtaient à se livrer un duel, armes tendues devant eux, machette contre katana. Et sans un mot l'assaut commença. Ce n'était pas un jeu. Les aciers de carbone s'entrechoquèrent en

pliant, puis entaillèrent poitrines et avant-bras, pas assez pour mettre fin au combat. Raoul.le était fasciné. Il y avait là-dedans quelque chose d'épique, de médiéval. Le duelliste au katana se lança soudain dans une attaque au flanc, mais son élan l'emporta. L'autre esquiva, riposta aussitôt, et ficha son arme dans la clavicule ennemie. Le blessé poussa un cri, lâcha son sabre et prit la fuite, machette imbriquée dans l'épaule, comme un curieux appendice parasite. L'autre ramassa le sabre, et s'en alla.

Raoul.le tourna la tête et constata que les éléphants avaient disparu.

« Hé, Madame ! »

Raoul.le se retourna, et fit pour une fois peu de cas de ce mégenrage. Il avait sous les yeux une bande interculturelle d'une dizaine d'individus, sortis du brouillard et marchant sur lui comme une meute de loups sinistres en quête de proie isolée.

« Tu sucés gratuit ? »

Raoul.le avait sorti sa carte priorisante, comme un maire son écharpe. Les cartes priorisantes visaient à renverser les interdiscriminations subies par leurs porteurs, en aggravant pénalement les vexations commises à leur rencontre. L'homme le plus proche, qui portait une casquette en déphasage total avec l'endroit et le moment, prit la carte, la regarda, et éclata de rire. Pour Raoul.le, c'était pire qu'attenter à une charte sacrée. Il eut cependant l'indignation discrète, les autres s'étant regroupés autour de lui. Il tenta d'expliquer que ce n'était pas normal, parla de micro-agression, affirma qu'il était un.e influenceu.r.se important.e qui œuvrait pour l'effacement des white-privilégiés et qu'on devait le porter à son crédit. Les autres n'en comprenaient pas un mot et il se garda d'en dire davantage, puisqu'ils étaient bien plus précarisables que lui, que sa situation de transition n'était pas un alibi pour les

splainer, et qu'il ne pouvait comparer son sort privilégié à ce qu'eux subissaient au quotidien.

« À quoi tu joues, sale pute ? »

Raoul.le répondit qu'il ne jouait pas, qu'il consacrait sa vie au très-bien-vivre-ensemble et au combat de toutes les oppressions. L'homme à la casquette lui arracha son cache-oreilles.

« Ferme ta bouche. On va t'apprendre un jeu à nous. »

Raoul.le sut qu'il ne pourrait éviter la macro-agression, parce qu'ils étaient eux aussi dans leur jeu de rôle, une quête de domination inter-cités, dont les missions secondaires consistaient à massacrer des gens comme lui. Raoul.le n'avait jamais été agressé, et se faisait fort de marcher partout la nuit, pour prouver que le très-bien-vivre-ensemble était partout possible, partout, et surtout dans le 16^e. Et jusqu'à ce soir les choses se passaient plutôt bien pour lui.

À deux kilomètres de là, dans son appartement, le petit frère jouait toujours. Sa guilde était décimée par une carte chaos. Perdu en terrain hostile, un de ses personnages favoris, parmi les plus atypiques, avait usé sans succès de ses pouvoirs de conversion. Seul et loin de sa guilde, il était tombé sur un groupe d'orcs assoiffés de sang, et n'avait dans son deck aucune carte susceptible de contrer une telle attaque.

29

JOIE, subst. fém.

Sentiment de plénitude qui affecte l'être entier au moment où ses aspirations, ses ambitions, ses désirs ou ses rêves viennent à être satisfaits d'une manière réelle ou imaginaire.

**PARIS 17^e,
LE NEUVIÈME JOUR, 22H13.**

Donatien était excité comme un gosse le soir de Noël. Il avait réussi sa sortie. Il n'avait pas souvenir d'avoir vécu pareil sentiment de triomphe, même le jour de sa première carte de presse. Après plusieurs tentatives avortées, il avait sorti l'échelle avec des trésors de patience, profitant d'une absence momentanée des Biscornus. Il avait sauté au sol comme un chat, et en progressant le long du mur enneigé mis cinq bonnes minutes à atteindre la façade, d'où il en avait consumé cinq autres pour s'assurer qu'il était parfaitement seul. Il s'était alors lancé dans la rue, à grandes enjambées le long des immeubles, fendant la neige comme un spécialiste du triple saut, soucieux de ne pas se prendre les pieds dans il ne savait quoi.

Arrivé à l'angle de la pharmacie, le cœur carambolant dans la poitrine, il avait repris son souffle, dos plaqué au mur, tel un acteur de mauvais film. Il avait longuement regardé en direction de la croix verte éteinte et du rideau de fer entrouvert. Aucun bruit, aucun mouvement. Il avait fini par se décider, et s'était rué dans la boutique. Les reflets de lune et de neige donnaient à l'intérieur dévasté un aspect lugubre, où s'étiraient démesurément les ombres. « Merci de ne pas injurier le personnel », disait un écriteau, sous-titré

« #TousFrères », et traduit en arabe. Les présentoirs avaient été pillés. Paniqué, Donatien les souleva, chercha par terre, passa derrière le comptoir, ouvrit les tiroirs. On avait tout pris. Tout. Il ne restait même pas une aspirine. Donatien fouilla partout, finit par s'emparer d'une prothèse et d'un lot de mouchoirs, puis d'un flacon d'huile essentielle d'eucalyptus. Il en fit tomber son couteau de poche, et effrayé par le bruit presque autant que par son ombre il prit la fuite à toutes jambes, courant, et même bondissant, comme une biche pourchassée, comme si la neige le brûlait, puis il se rua derrière le *safe*, grimpa l'échelle aussi vite qu'il le put, fit tomber son lot de mouchoirs, redescendit, le reprit, remonta, et une fois en haut c'est la prothèse qui lui échappa. Il redescendit encore, remonta, jeta enfin son butin à l'intérieur et plongea littéralement dans la lucarne, comme avalé par la maison. Il se releva, retira l'échelle et s'effondra sous la fenêtre, en nage, tétanisé.

Il tenait donc son premier trophée, ce lot de dix paquets de mouchoirs – de quoi se torcher pour deux semaines au moins –, cette prothèse, et ce flacon d'huile essentielle. Ces deux derniers objets étaient parfaitement inutiles, mais il les considérait comme un butin de guerre infiniment précieux. Une victoire sans précédent sur les ténèbres, les Biscornus, et lui-même.

30

RIEN, pron. indéf.

Chose sans importance, bagatelle.

Pronom indéfini de l'inanimé.

PARIS 20^e,

LE DIXIÈME JOUR, 8H34.

« Je te jure ces corps qui s'écrasent je les revois toutes les nuits, tous les jours, tout le temps. Je ne peux pas les effacer. Et le petit avec son père... »

Sous son voile Sadia tremblait de rage, les yeux rougis par la haine. Elle avait perdu d'un coup ses portables, ses applis, ses amis, ses musiques, ses réseaux. Elle manquait de tout, se sentait comme privée d'elle-même. Nicotine, caféine, Internet, maquillage. Le Califat proscrivait tout ce qui n'était « pas décent », c'est-à-dire à peu près tout ce qu'elle aimait. Avant l'incident, Sadia était la proie idéale du neuromarketing, passant ses journées sur les boutiques en ligne, cherchant par tous les moyens à combler ce vide qui la rongait. Une véritable drogue. Et soudain le sevrage, brutal, et le manque. Elle rognait ses ongles noirs, se grattait le revers des mains, se triturerait les cheveux, semblait chaque jour un peu plus près de la crise de nerfs.

« Et maintenant nous sommes ses putain d'esclaves... »

Elina l'écoutait, cheveux lâchés et yeux dans le vague.

« Je ne veux pas revivre comme au temps de ma mère, ajouta la Berbère. Je ne veux pas être une chose obéissante, voilée et soumise, à la merci des humeurs d'un crétin qui n'a que sa violence pour sauver ses petites couilles et les

apparences. Je me suis disputée avec elle, je me suis battue avec lui, j'ai rompu avec eux. J'ai gagné ma liberté, tu comprends ? Et je ne laisserai personne me la reprendre. »

C'était la pause. Les deux jeunes femmes étaient assises dans un appartement de l'aile ouest. Il était question de transférer le « palais » dans le centre. Sadia avait terminé son ménage. Elle prenait des risques en parlant à une femme du quatrième groupe, reconnaissable à son absence de voile. Déshonorante signature de son état d'esclave.

« D'après ce que j'ai entendu, l'attaque de Bercy est pour bientôt. Ils disent que c'est la clé, qu'une fois que Bercy sera tombé ils contrôleront tout Paris, que la France sera à eux. Tu le crois ? Il paraît que ce ne sont pas de vrais militaires, là-bas, que les vrais militaires n'existent plus, ou qu'ils ont été emmenés ailleurs. J'espère que c'est faux, sinon c'est la merde pour nous. »

Elina hocha pensivement la tête.

« Et toi tu ne parles jamais, reprit Sadia. Dis-moi ce qu'ils t'ont fait. »

L'autre haussa les épaules. Elle regardait à travers les murs, loin d'ici, là où se trouvait peut-être son esprit. Elle avait été clerc de notaire, et le lendemain esclave sexuelle d'une poignée de délinquants et de trafiquants, braqueurs de bureaux de tabac et voleurs de vieilles dames, qui tentaient d'insuffler à leur misérable vie un arôme de mission divine. Et elle souriait.

« Mais comment tu peux accepter ça ? »

Ses yeux froids et effilés croisèrent le regard enragé de la Berbère.

« Nous les slaves avons un mot pour ça : *Nitchevo*. Ce n'est rien. Ça ne fait rien. Ça pourrait être pire. »

Cette fatalité érigée en principe révoltait la Berbère. Syndrome de Stockholm, pensait-elle. Elle n'a pas le courage de leur tenir tête, alors elle se persuade qu'ils ne sont pas si mauvais. Après un long silence, qui menaçait de devenir une parole blessante, elle se leva.

« Je ne peux pas, moi, me résigner. »

La Berbère avait quitté la pièce. Elina aurait pu répondre, qu'elle n'était pas résignée, qu'elle pensait juste qu'il fallait attendre. Mais comme toujours, elle avait préféré se taire.

31

MÉDICAMENT, subst. masc.

Substance employée à des fins thérapeutiques pour rétablir l'équilibre dans un organisme perturbé.

PARIS 13^e,

LE DIXIÈME JOUR, 9H16.

Le colonel portait la fillette sur son dos, promenant sur le blanc monde ses yeux de cieux chargés d'orage. Il n'avait jamais imaginé que la vie dehors puisse être à ce point difficile. La nuit dernière, terré dans ce local à poubelles laissé ouvert, il avait encore cru mourir. Il pensait à retardement à ce clochard, qui passait ses jours et ses nuits dans sa rue, et qu'il s'appliquait à ignorer lorsqu'il rentrait chez lui les bras chargés de victuailles.

La neige, inexorable, était si épaisse qu'il se demandait comment la lumière du jour pouvait arriver jusque sur Terre. La fillette était brûlante, et il s'attendait, d'un instant à l'autre, à la sentir refroidir, à porter son cadavre, à se retrouver seul, sans but, sans autre avenir que le suicide.

Il n'avait pas fait une centaine de mètres quand ce jeune homme malingre, sorti d'une voiture où il se réfugiait, accourut vers lui.

« Tire-moi une balle, mec. Tire-moi une balle ! »

Surpris, le colonel avait levé son fusil, et le jeune homme était venu y coller sa poitrine, agrippant le canon des deux mains, l'appliquant contre son cœur.

« Tire ! »

Un visage en pleurs, bleu de froid, marqué de coups. Un militant du très-bien-vivre-ensemble, sonné de désillusions... Le colonel retira violemment son arme, projetant le jeune homme au sol, où il s'effondra en pleurnichant.

« J'en peux plus. J'en veux pas de cette vie. Je préfère crever. »

Et il se lamentait en se roulant par terre, comme un enfant en pleine crise. Le colonel s'était dit qu'il avait devant lui l'Occident tout entier. Et il entendit presque Jocelyne lui reprocher d'exagérer.

Un peu plus loin, il passa devant l'entrée d'un parking souterrain, et envisagea de s'y abriter. Mais dans le tunnel il y avait ces deux hommes, qui lui tournaient le dos. L'un poussait un caddie de supermarché, l'autre, le plus gros, suivait les mains dans les poches. Ils avaient l'air de bonne humeur. Le colonel hésita, puis se dirigea vers eux. Il remarqua des traces de sang sur le sol. Dans sa tête, la voix de Jocelyne. « Attention, Henri ! Fais attention ! » Ses pas résonnaient et les deux hommes l'avaient entendu. Ils s'étaient immobilisés, et le regardaient arriver, d'un œil méfiant. Le plus gros semblait fasciné par le fusil à pompe.

« J'ai besoin de médicaments », annonça le colonel, et sa voix résonna dans le souterrain.

Le petit émit un gloussement désagréable. Le gros fit un sourire.

« Tout le monde a besoin de médicaments, dit le petit. Tu as de quoi payer ? »

Un silence. Le colonel était las. Le petit paraissait réfléchir, regardait la fillette, que le colonel portait en travers de son dos, comme un joug.

« Si tu nous laisses cette gamine en gage, peut-être qu'on pourra te dégotter un truc à manger, quelques pilules, et un

matelas pour la nuit. »

Dans ses yeux brillait une curiosité malsaine, prédatrice. Le colonel décida de cesser d'être poli.

« J'ai besoin de médicaments », répéta-t-il, d'un ton plus sec, qui ressemblait à un ordre. Les yeux du petit se rétrécirent. Le gros fit un curieux mouvement de la main dans sa poche. Le colonel lâcha son sac à dos et le fusil se leva. « Maintenant ça suffit. Vous me donnez ce que je demande, ou je vous fais sauter les genoux. Toi, tu sors les mains de tes poches. »

Lentement, le gros avait obéi. Le colonel voyait tout, sentait tout, comme sorti de son corps, en état d'hyperconscience. Cette tempe qui battait. Cette jambe qui tressaillait. Cette empreinte sanglante sur le mur. Il réalisa soudain qu'il n'avait pas armé le fusil depuis le suicide de Jocelyne. Les cartouches étaient dans le magasin. Il n'y avait rien dans la chambre de tir. Il décida de continuer à faire comme si.

« Toi. Tu me donnes ce que je demande. »

Le fusil désignait le petit, aux yeux brûlants de haine.

« Je vous préviens, dit le gros, on a des amis au fond du parking. Beaucoup d'amis, bien armés. Ils n'apprécieront pas du tout. »

Le colonel ne répondit pas. L'œil noir du fusil allait d'un homme à l'autre. Le petit regarda le gros. Le gros hocha la tête. Le petit fouilla alors dans le caddie, écarta quelques provisions, sortit un sachet blanc et le jeta en direction du colonel.

« C'est tout ce qu'on a. »

Le colonel fit un pas en avant, se pencha, sans quitter du fusil les deux hommes, et ramassa le sachet de la main gauche.

Il recula d'un pas et l'entrouvrit. Aspegic. Dafalgan. Amoxicilline. Prednisone. La pêche miraculeuse.

« Bien, fit le colonel. Maintenant un sac de bouffe et une bouteille d'eau. Vous restez en vie, nous sommes quittes. Personne n'en saura rien.

— Dans tes rêves, souffla le petit.

— Peu importe. Donnez-moi ce que je demande. »

À nouveau le petit s'exécuta, jeta aux pieds du colonel une bouteille d'eau, et deux mini-sandwichs sous vide. Il fourra le tout dans son sac, avec les médicaments.

« Bonne journée, messieurs. »

Il s'éloigna, fusil toujours apparent, gardant les deux hommes à l'œil. Puis il sortit du tunnel et reprit sa marche.

« Bien joué », souffla la fillette.

Le colonel fit un sourire, mais son cœur tapait fort, et ses mains tremblaient.

« Tu sais que ce n'est pas bien de faire ça.

— Pourquoi, ce sont des gentils ? »

Le colonel se retourna encore une fois.

« Non, sûrement pas. Mais ce n'est pas bien de prendre des choses, comme ça. Je le fais parce qu'on n'a pas le choix. »

Aurait-il eu le cran de se servir du fusil ? Aurait-il su s'en servir ? Le colonel n'en savait rien. Il ne remarqua même pas que la neige avait cessé de tomber. Il marcha jusqu'au bout de la rue, dans ce sentier tracé par les rôdeurs, contournant les congères de poudreuse et les carcasses de voitures. Il se retourna et ne vit personne. Il se demandait si un coup comme ça pourrait leur valoir d'être poursuivis, et tués. Ces gars-là risqueraient-ils d'en prendre une pour un sandwich et quelques pilules ? Leur trafic devait être bien plus lucratif que ça. Le

colonel déposa la fillette dans l'angle d'un Abribus préservé de la neige. Il sortit la tablette de Dafalgan, lui tendit deux comprimés et la bouteille d'eau.

« Tu dois avaler ça, dit-il, et boire un peu. Ça va te faire du bien. Tu iras mieux. »

La fillette s'exécuta, avec application. Le colonel lui palpa le front. Toujours brûlant. Il regarda les alentours. Ils étaient encore dans le 13^e, aux environs du quartier de la gare, du fait de leurs nombreux détours. La neige tombait de nouveau, irisée par un modeste et lointain soleil. Ils n'étaient pas tirés d'affaire. Vincennes ne faisait plus partie de ses projets. Son humble obsession était maintenant de trouver une sorte de refuge temporaire, suffisamment sûr pour s'y fixer, en attendant la fin de ce déluge.

Le colonel avait mâché un sandwich sans goût et chargé la fillette sur son dos. Fusil d'une main et sac de l'autre, il avait repris sa marche, son calvaire. Le quartier était intact, mais tout était fermé, rideaux baissés, portes et vitrines doublées de contreplaqué, parfois murées de parpaings fraîchement cimentés. Il aperçut au loin Le Grand Excrément, œuvre engagée commandée par la mairie de Paris, monumental étron en inox, haut de dix mètres, qui à l'époque avait tant fait parler. Seul dans cette rue, le colonel se sentait à la merci des rôdeurs. D'un tir dans le dos. Sa hanche lui faisait mal, et le froid était sensiblement plus vif à l'approche de la nuit. La nuit... Des heures passées à grelotter si fort qu'il serait impossible de fermer l'œil. Il avait pensé marcher la nuit et dormir le jour, mais il préférait y voir clair, pour trouver un refuge, et éviter les rôdeurs.

C'est en passant devant la façade noircie de cette agence bancaire qu'il entendit pour la première fois ce hurlement. Il s'en était arrêté net, avait lâché son sac et levé le fusil, la main de la fillette crispée sur son épaule. Était-ce une femme ou un enfant ? Il regardait les environs, cherchait d'où pourrait

provenir un tel cri. Il n'y avait que des immeubles clos. Pas une lumière. Pas un bruit. Et de nouveau, le hurlement. Prolongé. Glacial, sinistre. Lointain et proche à la fois. Quel genre de torture pouvait déclencher un tel cri ? La fillette allait poser la question, c'était inévitable, et le colonel ne saurait que répondre. Il ramassa le sac et reprit sa marche, tous sens aux aguets, agrippé au fusil comme Moïse à son bâton. La fillette ne posa pas de question. En tournant le coin de la rue Schiappa, il passa devant une boutique fermée, des tas de déchets, puis de nouveaux immeubles. Il ne remarqua pas qu'on les observait, et qu'un homme avait ouvert sa porte dans leur dos.

PRÉMÉDITATION, subst. fém.

Dessein réfléchi de commettre une action, surtout mauvaise.

**DANS UNE FORÊT DES YVELINES,
LE DIXIÈME JOUR, 10H36.**

Le comptable avait longuement évalué les forces en présence. Lui n'avait plus son arme. Il était peureux de nature et avait cette faiblesse dans le dos. Il avait passé une bonne partie de sa vie assis dans sa voiture et ses fauteuils, à s'user les yeux sur les routes, ses comptes et ses écrans, et les années précédentes sur les bancs de l'université, et dans ses livres d'études. Au collège, c'était plutôt une victime. Un jour, il s'était fait humilier devant sa classe par le petit gros qu'il harcelait, et qui avait fini par se retourner contre lui, en l'étranglant jusqu'à ce qu'il supplie. Le futur comptable avait supplié, et il était rentré chez sa mère en pleurant. Il avait bien fait un peu de running, voici quelques années, pour tempérer le mépris des amis de sa femme – dont son connard prétentieux de patron marathonien –, mais rien de transcendant. Et Simplet, à l'en croire, avait déjà tué. Un robuste gaillard. Raide, grand et sec, bras nervurés de veines. Paysan pauvre depuis quatre-cents générations. Le genre de type élevé dans les pires conditions, traversant les temps, sans jamais se plaindre, sans que les temps ne puissent rien contre lui, ni ses copies d'ancêtres, ni ses copies de descendants. Bon chrétien, bon citoyen, et avant cela bon païen, et bon sauvage. Plus inquiet par le soleil, les pluies et les sols que par les querelles politiques et l'agitation des villes. Habitué à creuser, bêcher, bâtir, suer, payer, saigner, à porter des tas de charges tous les

jours, à tirer l'eau des puits, à planter à la masse des milliers de pieux, et à couper du bois le dimanche. À user de toutes les façons son corps contre la terre, et sa vie contre le ciel.

La neige compromettait toute sortie. Il semblait impossible de descendre de cette grotte sans risquer d'y laisser une jambe. Le vent tournant leur ramenait par rafales une rance odeur d'urine. Simplet n'avait pas été foutu de pisser suffisamment loin. Saoulé par la faim, dans un état second, le comptable échafaudait des projets de meurtre. De quoi avait-il besoin ? D'instinct. D'instinct et de ses mains. Il se souvenait d'avoir lu quelque part que les idiots avaient une grande force physique, presque surhumaine. Au chapitre des faiblesses, Simplet – puceau, probablement – louchait gravement, un vrai regard double. Et il avait ces sortes d'absences, comme s'il s'endormait les yeux ouverts, et tout à coup sursautait – ce qui faisait sursauter le comptable.

Bernard attisa le feu d'un coup de mocassin. Il n'allait tout de même pas se laisser maîtriser par un débile de sent-la-pisse. Il posa une brassée de brindilles vertes sur les braises, qui crépitèrent aussitôt en dégageant une épaisse fumée, et la moue désapprobatrice de Simplet, qui était pure délectation. Le comptable observa longuement son visage émacié, dans le rougeoiement sombre. L'autre se débrouillait pour ne plus croiser son regard. Le feu dansait sur ses joues, en soulignait les ombres et les creux, donnait du mouvement à son apathie profonde. Il n'avait pas l'air de penser. Mais peut-être pensait-il. Sournois, ces paysans. Tout à fait doués pour jouer les imbéciles et berner leur monde. Sous ses airs innocents d'idiot du village, n'avait-il pas tué une enfant ?

Le huitième jour, Simplet avait attrapé une souris qui se faufilait sous lui. Il voulut la partager. Le comptable avait failli vomir à l'idée de manger derrière ses mains pleines de pisse. Létang avait haussé les épaules, et tranché la tête du rongeur, d'un coup de dent – on avait entendu les petits os craquer –,

pour l'avaler entièrement, queue comprise, en deux bouchées.
Au moins les chats recrachaient-ils le foie. Simplet était pire
qu'un animal.

HUMANITAIRE, adj.

Qui s'attache à soulager l'humanité souffrante, à venir en aide aux hommes dans le besoin ou en détresse.

**EN MER MÉDITERRANÉE,
LE DIXIÈME JOUR, 12H22.**

Le navire fendait le champ de la mer, crevassé d'écumes fuyantes, tirant derrière lui le fardeau de son sillage immense. Le Balasko, ancien câblier de quatre-vingt-cinq mètres, reconverti en « navire citoyen » par l'ONG Marée noire, avait sillonné la Méditerranée de part en part, six-cent-soixante-cinq fois, en *sauvant* plus de cent-mille itinérants, remorqués jusqu'à lui par des passeurs. À bord, une vingtaine d'humanitaires, et une centaine de réfugiés, « mineurs persécutés » d'une trentaine d'années, équipés de bonnets de laine et d'épais manteaux, venant principalement d'Afrique de l'Est et du Sahara. La pêche n'avait pas été bonne, à peine le sixième des capacités du navire, du fait d'une mauvaise coordination à l'approche des côtes libyennes, et de l'obstination du capitaine à regagner la France, qu'un chimiquier de passage disait en proie à des « troubles civils importants ». Le vieux marin s'inquiétait pour les siens, et se sentait bien seul à cette barre qu'il ne laissait jamais à personne. Elvis, son malingre chef des machines, était toujours ailleurs. Et dans un souci de représentativité, l'ONG avait offert au jeune Anton, en début de transition, le poste de premier officier, ce qui faisait d'elle et de son éternelle casquette Army noire délavée le premier transgenre de l'équipage nommé à une si haute responsabilité. Il se

murmurait que l'opérateur radio, Stef, premier secrétaire de l'ONG, était le véritable maître à bord. Cet activiste radical, reconnaissable à son crâne rasé à l'exception de trois dreads rouges tressées en queue de cheval, était fier de cette réputation. Pour lui, chaque nouveau-né blanc était un drame. Il prônait la castration, physique, chimique et mentale des hommes de sa race, accompagnée d'une redistribution générale de leurs terres et de leurs biens, et d'une adoption massive de petits sahéliens. Son but était clair : faire disparaître la souillure blanche de cette Terre. La dissoudre dans le nombre. Sur le pont il souriait au vent du large. C'était en bonne voie. C'est lui qui gérait les accords avec les passeurs, et organisait sur le terrain les opérations de repêchage, en coordination avec les marines européennes, quasiment à leur service. Il avait approuvé la décision du capitaine, de regagner le continent au plus vite. Si une révolution sociale éclatait, l'ONG devait en être, du côté des itinérants et des relégués, avec qui il ne manquait jamais une occasion de se faire photographier, tout sourire, yeux rougis par le shit. Sur le Balasko, c'est Sergueï qui s'en chargeait, un mystérieux photographe free-lance dont personne ne savait rien, en réalité violeur d'enfants à son compte, qui avait trouvé dans l'humanitaire une sorte de paradis. Les autres militants étaient essentiellement des femmes, âgées, enseignantes retraitées, membres de Médecins du monde ou du Collectif contre la précarisation des accompagnant.e.s. Monique, Simone et Thérèse, figures du milieu, affectueusement surnommées MST par l'équipage, étaient soulagées : la distribution de nourriture, végan et spécialement épicée, s'était bien passée. Il faut dire qu'Aldebert, le cuisinier antillais, embauché grâce à une vague connaissance, avait été longuement briefé pour ménager les susceptibilités. Un Malien avait cependant jeté son plateau en accusant l'équipage, du fait de l'absence de viande halal, de complaire aux chrétiens. Aldebert, solide gaillard aux convictions terre à terre, et dont

les enfants ne mangeaient pas aussi bien, fut d'avis de l'attraper par le col. « Il faut les comprendre, avait plaidé Simone en s'interposant, le réchauffement les déstabilise tellement. » Les itinérants se montrèrent dans l'ensemble plutôt satisfaits de leurs cabines et des fournitures numériques. En dépit des traditionnelles tensions entre Érythréens, Soudanais et Somaliens, l'ambiance était au beau fixe. Monique dansait lascivement dans le salon supérieur, avec des itinérants qui plaisantaient dans son dos. Une manière de gérer la déception : pour les allécher, les passeurs leur promettaient qu'aussitôt transbordés des dizaines de jeunes Blanches, disponibles et folles de désir, leur tomberaient dans les bras. Les moins regardants se contenteraient de Monique, soixante-six ans et autant de fibromes, et dont le visage était à lui seul une comédie dramatique. Défoncé dans un coin de la timonerie, Stef rêvait de grand soir. Seul le vieux capitaine, inquiet, ne quittait pas sa barre.

C'est au petit jour, quand tout le monde dormait enfin, que le Balasko arriva à vue de Marseille, et voilà pourquoi personne ne leur répondait. Ces fumées que l'on voyait de si loin, c'était la ville qui brûlait. Le capitaine fit réveiller son équipage. Anton pleurait. Elvis ne disait rien. Brutalement redescendu, Stef capta des communiqués militaires, diffusés en boucle, évoquant l'état d'urgence, et appelant les citoyens à rester chez eux. Tous les vols et accostages sur le territoire étaient suspendus jusqu'à nouvel ordre. Les docks étaient en flammes. Vu d'ici, ce n'était pas une révolution : c'était la guerre. Le capitaine ne voyait qu'une solution : mettre cap sur l'Espagne. L'Italie fasciste, même pas la peine d'y penser. Stef était contrarié, mais ne voyait pas comment accoster dans pareil chaos. Le plus délicat fut de l'expliquer aux itinérants... Il s'y employa, et on l'écouta. Et le demi-tour eut lieu. Mais la croisière avait cessé de s'amuser. Les persiflages des réfugiés à l'attention des humanitaires se faisaient plus mordants, moins dissimulés. Leur frégate référente, le navire militaire

qui les escortait et les assistait, ne répondait plus. Le jour s'était levé, mais pas le soleil. La soudure de la mer et du ciel, incertaine, vacillait sur l'horizon. Le large se balançait, l'abscisse de la mer oscillait autour du navire, et les migrants vomissaient. Et sur la face gercée des flots la neige s'était mise à tomber. Elle fondait sur le vernis de la mer et l'étrave fendait ces eaux grasses comme un fer de patineur marquant la glace. Fragile miroir que cette mer, posé sur les grandes profondeurs, où l'on ne voyait que son reflet. Illusion, mirage. À flot la vie, les croyances et les espoirs. Et sous ce mensonge de surface gisent sans fond les eaux noires.

34

BATAILLE, subst. fém.

Action générale de deux armées qui se livrent combat.

PARIS 12^e,

LE DIXIÈME JOUR, 15H00.

Un premier djihadiste se lança à découvert. Sur le toit du POPB, la 12,7 pivota sur sa course et une seconde plus tard son bras droit disparut dans un nuage de sang, poudre de chair et de vêtements. Bras tranché à ras, artère axillaire en geyser, l'homme regardait autour de lui, incrédule, se demandant ce qu'on avait bien pu faire de son bras, comme émerveillé par ce tour de passe-passe, jusqu'à ce qu'un second tir le prive de la moitié de sa tête.

Les soldats du Califat encerclaient le Palais omnisports par le nord. Après un moment de flottement, leurs puissantes Kalach, chambrées en 7,61, mitraillèrent le bâtiment, sans discontinuer, sans même distinguer les positions adverses. Les légionnaires, mieux protégés, dotés de munitions plus véloces et précises, lâchaient chaque coup cible acquise, dans l'intention de tuer. À une si courte distance, leurs balles de 5,56 se pulvérisaient dans les corps « hostiles », en y transférant toute leur énergie. Allongé sur le toit de cette arène en forme de blockhaus, le sniper du 2^e REP, muni de sa carabine à verrou, abattait son homme à chaque tir, rechargeant aussitôt, cherchant d'instinct une prochaine cible. Un tir, une tête, une tête, un tir. À ses côtés, la mitrailleuse lourde balayait les environs de rafales meurtrières, trouant les arbres, perçant les tôles et perforant les murs. D'autres soldats les avaient rejoints. Cinq sur le toit, trois à l'entrée, quatre sur

les pourtours du bâtiment. Tous au feu. Et tous en avaient l'habitude. Danjou avait donné ses ordres : à l'intérieur, civils armés et policiers se tenaient prêts. Personne d'autre qu'un légionnaire ne devait franchir vivant cette porte.

Le long du bâtiment, la mitrailleuse légère des militaires était entrée en action, crachant ses ogives dans un bruit de crécelle, à près de mille coups par minute. Sur le toit, la 12,7 faisait merveille. Les assaillants étaient cloués sur leurs positions, certains d'entre eux blessés, d'autres aveuglés par les éclats de béton. Les légionnaires savaient leur affaire. Ils étaient expérimentés, bien équipés – casques Spectra et lunettes de combat –, et la guerre était leur métier. Mais rien n'était joué. Les djihadistes, bien que refroidis par la précision des paras, étaient vingt fois plus nombreux. Le jeune frère du calife, jusque-là à la tête d'un lobby associatif contre les publicités consacrées à l'hygiène intime, savait que les militaires n'étaient qu'une poignée, et ne pourraient rien contre un assaut massif. Sûr de lui, il haranguait ses hommes, promettait le paradis pour les braves, pensait déjà au récit soigneusement enjolivé qu'il ferait de sa victoire.

Les armes s'étaient tues. De part et d'autre on rechargeait, on passait les consignes. Sur le POPB enneigé ne s'élevaient plus que la fumée des canons brûlants et le souffle régulier des soldats. Un cri avait soudain retenti. « Allahou akbar ! » On montait à l'assaut. Les militaires en virent sortir de partout, de derrière les façades, les voitures, les bosquets, couverts par leurs rafales d'armes automatiques, tirées en tous sens, créant contre les façades du POPB un véritable mur de poussière. Les légionnaires répliquèrent massivement. La neige se trempa de sang. Les hurlements des assaillants s'évanouirent dans le fracas des tirs. Le frère du calife avait actionné le mécanisme du carnage. La fin des mots, le règne des balles. Dans l'enceinte on pleurait, on se recroquevillait les mains sur les oreilles et on laissait parler les armes. Les coups sourds de la 12,7 continuaient à faire trembler le bâtiment jusque dans ses

fondations. On laissait passer cet orage mortel de feu et de fer, qui signifiait, tant qu'il existait, qu'il n'y avait ni vainqueur ni vaincu. Tout était suspendu à ce duel technologique, à cette minute totale et historique. Des deux côtés, les chargeurs y passaient par dizaines. On tira des milliers de balles, les tympanes percés, les culasses surchauffées, les doigts gourds, les canons rougis par l'intensité du tir. Une fusillade sans précédent dans toute l'histoire de Paris. Au dehors l'atmosphère était fibreuse, tramée de plomb, possédée par les armes, emplie de fumée, d'ondes, de détonations, saturée de poudre et de poussière. Soudain, les chefs gueulèrent des ordres, et le feu cessa. De part et d'autre on voulut faire le point. Côté Califat, un homme profita de l'occasion. Il se leva, seul, tenant devant lui une portière de voiture, en guise de bouclier. Et comme si ça avait été l'idée du siècle, il chargea. Seul. C'était un *déséquilibré*. Le tireur de précision, ce monstre froid parmi les hommes, quêtait le regard de son capitaine, et sans un mot l'œil de l'officier passa du tireur à la cible, ce qui était un *oui* catégorique. Le sniper verrouilla sa cartouche, prit sa visée, colla son réticule sur la portière, au niveau de la tête présumée de l'imbécile. Respiration bloquée, instant de silence. L'univers dans cet œil. Et la mort sur cette tête, ballottée sous sa cache ridicule. Et le silence expira. Percussion centrale, explosion de la charge, balle chassée en tournoyant du canon lourd et rainuré, balle indécélérée fendant les airs et transperçant portière, crâne, cervelle ennemie. Balle émietlée dans la neige et la chair. La portière tomba et puis le corps, sur la portière, privé à jamais de son lointain point d'équilibre. Le bruit de la culasse déverrouillée, de la douille éjectée, et puis ce silence, comme si les dieux l'avaient intimé aux armes, pour apprécier pleinement la saveur de l'instant. Et de nouveau, le crépitement des rafales, une charge à pied, le rideau de fumée, la fusillade totale. Plusieurs minutes de massacre aveugle, et la mort donnée au hasard, lardant l'espace-temps, fusant partout, frappant plus vite que le regard.

Et de nouveau l'accalmie. Le cliquetis des douilles. Un cri d'agonie. Une rafale. Un tir. Puis tout s'arrêta. Plus rien. Un silence de fin du monde.

III – LE FEU

DEUXIÈME SEMAINE

In girum imus nocte ecce et consumimur igni.

– Virgile

Nous tournoyons dans la nuit et nous voici consumés par le feu.

35

MÉTAMORPHOSE, subst. fém.

Changement de forme ou de nature si important que l'être ou la chose qui en est l'objet n'est plus reconnaissable.

PARIS 17^e,

LE ONZIÈME JOUR, 9H10.

Donatien venait de réussir une nouvelle sortie, et avait l'impression de devenir enfin lui-même, dans son antre glacial aux relents putrides, dans ce dehors tuméfié, cet enfer sans sursis que se partageaient les prédateurs, où la seule règle était de survivre. C'était dur. Sa literie ressemblait à une litière. Les serviettes humides moisissaient. L'eau était glaciale. Il avait renoncé à se laver, mais il apprenait à vivre. À aimer le sommeil. À écouter le silence. Durant ses longues méditations solitaires, allongé les yeux fermés, il lui arrivait de repenser au monde d'avant. À ce qu'il avait été, sans jamais s'en défendre. Il avait été ce condensé de paranoïa sociale, perclus de tocs, grand angoissé des conversations, maladivement terrorisé par les postillons, les pellicules, les gargouillis digestifs et les fronts huileux. Il avait été ce traumatisé conjugal, forcé par sa femme à se « cultiver » sur les malheurs des minorités, incessamment rabaissé, s'appliquant à supporter les dommages collatéraux de sa « psychologie positive », à haute teneur névrotique. Il avait fait une croix sur la paternité parce qu'elle n'était « pas qu'un utérus », ne voulait pas devenir une « pondeuse allaitante » et préférait se consacrer aux itinérants. Il avait fait une croix sur sa personnalité, sa volonté et sa fierté. Et si longtemps, il avait été celui qui croyait nuire... Persuadé de *déranger*, alors qu'il ne savait que servir, et

imiter. Il n'avait été qu'un suiveur, exalté, conditionné de tout temps au très-bien-vivre-ensemble, amputé de ses défenses et de sa pensée, comme tous ceux de sa condition, comme tous les enfants de son temps. Comme le cobaye d'une monstrueuse expérience sociale, qui n'aurait pas dû avoir de fin. Il venait seulement de le comprendre. Et voilà qu'il devenait un héros, allié des ténèbres, sortant la nuit pour piller la ville. Toujours il avait eu l'impression d'avoir ce Hyde en lui. Il avait brisé le miroir de Roméo, pour ne plus voir sa peau, et surtout sa face de lâche, sa gueule d'avant. Il pouvait s'inventer une tête de guerrier, jouer le rôle qu'il voulait. Il n'avait plus de femme, d'horaires, de famille, d'agenda, d'amis, de collègues, de travail, et il ne s'était jamais senti aussi bien. Il connaissait l'odeur de la mort, et apprenait la puissance que procurait la liberté. Le monde se juxtaposait à lui. Il était maintenant ce chasseur. Ce survivant. Cet être double, à la fois diurne et nocturne, cathéméral, qui se pensait capable de tuer.

36

MALENTENDU, subst. masc.

Divergence d'interprétation entraînant un désaccord.

EN MER MÉDITERRANÉE,

LE ONZIÈME JOUR, 11H04.

Au large de la Catalogne, la neige avait cessé, le brouillard tombait. On naviguait aux feux. Les marins du Balasko aperçurent soudain ces deux navires de guerre, tapis dans les brumes par tribord avant, silhouettes menaçantes, hérissées de canons, de radars et d'antennes. Des frégates de défense côtière. Elles ne répondaient pas aux appels radio. Stef les observait du pont, leur gris mat se confondant à la mer agrégée de brumaille. Le capitaine allait donner l'ordre de stopper les machines, quand la première frégate ouvrit le feu. L'eau explosa aussitôt en colonnes, trois geysers en pleine mer, devant la proue du Balasko. Un tir de sommation, à l'obus de 60 livres. Le message était clair. Elvis stoppa les machines. La radio restait muette, mais un ordre morse scintilla sur le pont de la frégate espagnole. « Déroutez immédiatement. »

Le capitaine contrôla ses jauges. Il restait dans les soutes pour six-cents milles marins de mazout. Il fit émettre un message d'urgence, mais l'armada répéta son injonction, précisant qu'il s'agissait d'un « dernier avertissement ». Les autorités espagnoles avaient pris la mesure de la crise française, et ne toléreraient aucune incursion sur leur territoire. Alors que faire ? Le capitaine voulut mettre le cap sur la Tunisie. Stef était d'avis de revenir en France, d'échouer le navire sur une plage, et de débarquer à la sauvage. Hors de question pour le capitaine. Les deux hommes eurent leurs

partisans, l'équipage du côté du commandant, les itinérants de l'avis du radio. Le capitaine trancha, et ordonna à Elvis de relancer les machines. Les frégates les escortèrent au large, et virèrent de bord. Sur le pont, les itinérants protestaient. Pour eux pas question de retourner en Afrique. Monique fut bousculée, et se perça une varice. Une bagarre éclata. Trois Érythréens s'en prenaient au Somalien qui avait cherché à s'interposer, en l'accusant de « collaboration ». Le cuisinier les sépara, et Stef parvint à calmer la situation, en leur promettant de parler au capitaine. Aldebert était inquiet. Ancien agent de restauration pour l'armée, il avait passé trois années au cœur des crises centrafricaines, tchadiennes et somaliennes, et pensait que ces entreprises de sauvetage étaient tout sauf raisonnables. *Kouyon et danjéré*, aurait dit son père, dans son plus beau créole.

En pleine nuit, Stef fit appeler le capitaine sur le pont. Il y fut ceinturé par une poignée d'itinérants, et jeté à la mer. On l'entendit hurler un moment dans le noir avant que le bruit des moteurs et le vent du large n'emportent à jamais sa détresse. Stef avait pris le commandement. Il convoqua l'équipage, leur expliqua que le capitaine venait d'être tué par des itinérants révoltés, une colère que l'on pouvait déplorer mais que l'on devait comprendre, et le capitaine, homme du lointain, reposait maintenant à jamais dans son élément, il fallait donc avoir une pensée émue pour ce marin dévoué et sincère. Tout le monde fut de cet avis, le navire mettrait maintenant cap sur la France, et chacun garda pour soi ses réflexions. Et longtemps, sur le silence froissé des eaux, l'étrave se berça des pulsations du large.

Stef n'en était pas à son premier coup d'éclat. Il y a quelques années de cela, une jeune étudiante en journalisme avait été violée lors d'une traversée, par un groupe d'itinérants. Le radio l'avait harcelée pendant des mois pour ne pas qu'elle porte plainte, ni qu'elle écrive à ce sujet, ni même qu'elle en parle aux équipes de Marée noire. Il la traita

de fabulatrice, de malade, de raciste, jusqu'à la pousser au suicide. Mais cette fois-ci, rien ne se passa comme prévu. Le Balasko maintenait son cap, en pilote automatique. Le premier officier, Anton, que nul n'osait plus appeler « il » ou « elle » – « c'est ni Monsieur ni Madame », disait-il d'un air pincé –, n'avait aucune compétence en matière de navigation, et ne savait pas comment débloquer la barre. Les militantes à bord, pas plus qu'Aldebert le cuisinier, ou Elvis le machiniste, ne savaient piloter un tel navire. Les machines coupées, Stef cherchait à reprogrammer la consigne. Les itinérants se joignirent aux discussions, investirent la cabine. Qu'attendait-on pour aller en France ? L'équipage prétendait faire de son mieux. La situation était tendue, la confiance rompue, les conventions plus fragiles que jamais. Des itinérants pensaient qu'on se moquait d'eux, que l'équipage cherchait à gagner du temps. Stef prit de nouveau la parole, promit que ce n'était qu'une question d'heures, et une fois encore parvint à ramener un semblant de calme. Les itinérants finirent par quitter la cabine, et les militants soufflèrent. Mais les heures passaient, et les humanitaires ignoraient qu'un monde sans loi se préparait dans leur dos. D'un bout à l'autre du navire, des rumeurs violentes circulaient contre les Blancs. On parlait de trahison, d'esclavage. Puis on parla de vengeance.

Des miliciens somaliens prirent les choses en main. Le massacre commença dans les cales, par les mécanos et les machinistes. Avec tout ce que l'on trouvait à bord. Une hache de secours, des grappins de sauvetage, et même des couverts. Les marins furent jetés par-dessus bord, Anton et les militantes pourchassés dans les coursives, et violés. Les sauver, c'est nous sauver, pensa jusqu'au bout Monique, persuadée qu'ils n'avaient pas les codes et étaient le fruit d'une frustration post-coloniale légitime. Sur la passerelle, le charisme mystique de l'homme aux dreads rouges ne le sauva pas. Stef succomba sous des coups plus violents et vicieux, comme pour le déposséder de son aura ensorcelée. Il eut le temps de se réjouir

de cette prise d'autonomie, puis on trancha son sexe et son scalp, on se battit pour eux et on jeta son corps sans identité à la mer. Aldebert, le « traître », le seul qui se défendit, en assommant trois hommes à mains nues, eut droit à un traitement particulier. Il fut déshabillé, lacéré, et attaché à la grue hydraulique. Puis les tueurs s'injurièrent, se battirent entre eux. Et au milieu du chaos l'aumônier de bord appelait à s'approprier tout l'amour de son prochain pour en cultiver son cœur. Les itinérants furent incapables de contrôler le navire. Ils parvinrent à remettre les machines en route, *full speed ahead*, mais le mazout brûlait et le navire sans cap décrivait des cercles immenses. Les Somaliens, « peuple de navigateurs », revendiquèrent la barre, et voulurent réserver les machines à ces « chiens d'Érythréens ». Des affrontements violents éclatèrent. Un incendie se déclara dans les cuisines. On parla de mettre à l'eau les canots de sauvetage, mais nul ne savait comment s'y prendre. Certains s'y installèrent tout de même, attendant comme une sorte d'intervention divine pour les faire descendre à la mer.

Et le navire en feu dériva ainsi, perdu dans l'immensité indifférente.

37

SURVIVRE, verbe.

Rester en vie dans des circonstances où d'autres périssent après des événements rendant la vie insupportable.

**QUELQUE PART DANS LA SOMME,
LE ONZIÈME JOUR, 13H58.**

Le bois de merisier fraîchement coupé craquait et sifflait dans le poêle. Cédric avait manqué d'incendier la maison en allumant son premier feu, dans la cheminée obstruée par l'extracteur électrique. Il avait dû le démonter. Et depuis, il renouait avec ce compagnon oublié, que nous connaissions avant d'être des hommes. Il passait des heures envoûté par les flammes, qui persistaient dans les rétines et la nuit dans les pensées. Il fallait l'entretenir en continu, et les réserves de merisier baissaient vite. Cédric parlait de débiter les apprentis. Il songeait aussi au stock de bois du père Duval, en lisière de forêt. Probablement déjà acheté, sinon volé. Les campagnes bruissaient de rumeurs de tortures et d'écorcheurs, d'équipes de pillards armés séquestrant, violant, massacrant les habitants isolés. Les secours finiraient bien par arriver, c'était certain. Une simple question de temps. Voilà ce que l'on avait pensé les premiers jours. La nuit on veillait, on tendait l'oreille, et le jour de derrière les fenêtres on épiait. Et on tournait en rond, et on attendait. Mais rien n'arrivait. Pas d'hélicoptères. Pas de secours. Pas de miracle. Dehors on n'entendait plus battre que l'artère du vent, qui faisait trembler les maisons et frémir leurs occupants. Et les jours passèrent, comme autant d'aubes blanches de fin du monde. Alice et Cédric, comme beaucoup d'autres, étaient devenus pionniers de la nécessité de survivre.

Ils se lavaient dans une bassine de neige fondue, sentaient le feu de bois et ingurgitaient de petites rations de pâtes, bouillies sur le poêle deux fois par jour. L'étage, privé de sa VMC double flux, sentait le moisi. Durant les premiers jours, personne ne s'était manifesté. On avait bien frappé aux volets, une nuit, mais ils n'avaient vu personne. Alice s'occupait du bébé, le nourrissait, le langeait, l'exposait dès que possible à la lumière du jour. Cédric occupait son temps à sécuriser la maison, à surveiller les environs, à cuire les pâtes, à bricoler, à optimiser tout ce dont ils disposaient, et il se relevait la nuit pour mettre du bois dans le feu. Alice pensait à ses parents, qui vivaient loin d'ici. Elle n'avait pas pu leur annoncer la naissance de cet enfant, béni du ciel, qu'elle avait baptisé Benoît. Que devenaient-ils ? Elle avait feuilleté son dernier album photo, et les larmes lui étaient montées aux yeux. Cédric avait réussi une sortie, à la tombée de la nuit, découvrant tout englué de neige un univers qu'il ne connaissait pas. Vigilant comme un fauve en pleine chasse, il avait tendu l'oreille, observé les traces dans la rue. Au loin les fumées de quelques cheminées. Il ne s'était pas éloigné, avait vidé une partie du garde-manger des voisins, qui n'étaient pas là, et dont la maison n'avait pas été visitée. Il avait aussi ramené un sac de courses, oublié dans une voiture, dont il avait brisé la lunette arrière d'un coup de pierre. Ils purent agrémenter leurs pâtes d'un peu de riz, et de plats à réchauffer gorgés d'eau. En se durcissant, la vie se simplifiait, plus conforme aux premiers âges. L'essentiel était de dormir, de manger, de se soigner, de se protéger, d'entretenir le feu. Et plus rien d'autre n'avait d'importance. Lors de sa deuxième sortie, Cédric constata qu'un des garages du lotissement avait été forcé. Ils devaient se méfier. Ils semblaient seuls, pourtant. Mais en rentrant, il avait vu ces traces dans la neige, *chez eux*. On avait traversé leur jardin. On avait rôdé là. Peut-être en son absence. Le bébé dans une main et le fusil dans l'autre, Alice lui avait fait jurer de ne plus jamais sortir. Lors de sa troisième excursion, la plus

audacieuse, en direction du centre, Cédric avait rencontré leur ancien propriétaire, un vieil homme aux petits yeux gris, toujours à bout de souffle, qui traînait dans la neige un plein sac de provisions, et semblait un peu honteux d'en avoir autant, pour lui seul. Ils avaient parlé, échangé leurs impressions. Cédric évoquait l'organisation du quotidien, l'absence d'informations. L'autre prétendait qu'un voisin avait réussi à capter une radio hollandaise, avec son vieux poste à piles, et qu'elle diffusait en français des messages d'appel au calme, prêchant la concorde et l'harmonie entre les hommes, et qu'elle s'appêtait à donner des consignes pratiques quand les piles avaient lâché. Le propriétaire éclata de rire, comme s'il trouvait que c'était une très bonne blague, puis il parla des engins de déneigement sabotés, et de sa pompe de relevage des eaux usées en rade, faute d'électricité, qui dégageait une odeur abominable. Il parla aussi des « errants », des groupes « pacifistes » et un peu menaçants qui allaient et venaient, réclamant partout de la nourriture. Et d'autres, armés, qui se constituaient en gangs, et rançonnaient l'habitant. Emplis d'une méfiance réciproque, les deux hommes n'osèrent rien se proposer.

« Il paraît que les petits villages s'en sortent mieux, avait dit le propriétaire. Qu'il y existe encore une vraie solidarité. »

Ils s'étaient serré la main avant de se quitter, sans être sûrs de jamais se revoir. Et le vieux avait dit ce qu'il disait toujours :

« Allez, va. On n'est pas les plus malheureux. »

38

HOSPITALITÉ, subst. fém.

Action de recevoir chez soi l'étranger qui se présente, de le loger et de le nourrir gratuitement.

PARIS 13^e,

LE DOUZIÈME JOUR, 12H02.

Le colonel avait les pieds sous la table, un grog entre les mains, et rien n'était plus réconfortant que le feu de cette vieille cuisinière à bois. On lui préparait un entier plat de pâtes. C'était une sorte de miracle de Noël. Alors qu'ils passaient dans sa rue, le Chinois les avait appelés, dans leur dos. Rendu nerveux par l'épisode des trafiquants au caddie, le colonel fut à deux doigts de l'envoyer rejoindre Confucius. L'homme était petit, décoiffé, souriant, tenant devant lui ses mains jointes, comme un blanchisseur dans un Lucky Luke. « Voulez-vous entrer vous restaurer ? » C'est ce qu'il avait dit. Il portait une chemisette à fleurs. Derrière lui, la porte était ouverte. Le colonel avait hésité, embastillé dans sa méfiance. Le legs philosophique majeur de son père, revenu traumatisé des rizières d'Indochine, tenait en un précepte : « Toujours se méfier des niakoués. » Mais la petite était malade, lui épuisé, et ils ne savaient où dormir. L'appel du confort eut raison de sa prudence. Il renifla tout de même son grog avant de le boire. Il n'avait pas l'air empoisonné. Il décida que les pâtes ne le seraient pas non plus. Le petit Chinois ne quittait pas son sourire, ni le colonel des yeux, sauf quand le colonel levait les siens vers lui. À l'étage, en haut d'un petit escalier de bois très raide, la fillette dormait dans un vrai lit, sous plusieurs couvertures. « Je ne vous présente pas ma femme », avait dit le

Chinois à voix basse, en désignant la porte restée entrouverte au fond du salon. « Elle reste devant sa télé, elle espère qu'elle va se remettre en marche. »

Il avait éclaté d'un petit rire nerveux.

« Je préfère ne pas la contrarier, elle est un peu soupe au lait. »

Dans sa petite boutique, à peine dix mètres carrés, le colonel s'était dit qu'il pouvait vendre du tissu aussi bien que de la viande de chien. S'entassaient à la lueur des bougies des estampes, des lanternes, des amulettes, des statuettes et des dragons miniatures. La fumée d'encens flottait au plafond et une vieille horloge à balancier battait les secondes. Le colonel pouvait dormir sur le canapé du salon, au pied de l'escalier menant à l'étage, ce qui lui convenait parfaitement, notamment pour empêcher le Chinois d'aller manger l'enfant durant la nuit.

« La petite elle doit se soigner ! Il fait froid dehors. Et il y a les errants ! »

Le Chinois ponctuait ses paroles de grands gestes saccadés, comme pour convaincre le visiteur de l'importance de ses dires. Le colonel, qui venait de finir ses pâtes et aurait bien repris un grog, n'avait pas encore décroché un mot. Pour garder la main, il s'efforçait de conserver sa mine austère d'officier de la Coloniale en visite de dispensaire, contenant derrière ses dents une avalanche de questions.

« Vous resterez ici aussi longtemps que vous le voudrez », avait dit le Chinois. Le colonel ne cherchait pas à comprendre le pourquoi de cette générosité. « Qi-Guài il est comme ça », disait le Chinois, comme pour s'en justifier. Avait-il dit « Tchi-Tchuaï » ? Dans le doute, le colonel le rebaptisa Pol Pot. Et il décida qu'en effet, il devait être comme ça.

39

ÉTEINT, adj.

Qui n'est plus en combustion.

**QUELQUE PART EN LOZÈRE,
LE TREIZIÈME JOUR, 9H31.**

En Gévaudan aussi, la neige ne tombait plus, et l'incendie de la station-service s'était enfin éteint, après avoir abruti le chef et ses trois djihadistes plusieurs jours durant dans son rayonnement hallucinatoire. Leurs fronts en étaient rougis, et leurs dos brûlés alors qu'ils cherchaient le sommeil, dans ces interminables nuits glaciales, et soudain brûlantes, et de nouveau glaciales, à la merci des sombres fantaisies du vent. La neige avait fondu sur près de cent mètres à la ronde. Tout était détruit. La Jeep, la boutique. Leur matériel. Leurs films... L'unique preuve de leurs exploits. La preuve vidéo de ce qu'ils étaient. Et c'était le retour implacable du froid. Du noir. Du rien. Il ne restait plus ici qu'un aveugle et trois hommes seuls, hagards, assis sur le goudron fondu, les regards noirs et perdus, saisis par leur néant. Comme débarqués ici d'un quelconque météore. Ils allaient mourir, les uns après les autres, avec leurs armes dérisoires et leurs rêves de puissance, ignorés de tout, dans ce paysage désolé, si loin de chez eux, nulle part. La violence du froid, cette autre brûlure, bien plus profonde, à laquelle ils ne pourraient échapper, allait les contraindre à marcher, et marcher encore, jusqu'à l'épuisement. Ils ne pourraient que brûler leurs précieuses calories, faire circuler leur sang, fatalement s'affaiblir. Partout autour d'eux il n'y avait que cette craie pâle, ce désert de sel. Ils décidèrent de s'éloigner d'ici, de tenter de suivre la route, de chercher ailleurs le salut, quitte à se battre contre cette

neige, ses dunes, ses congères hautes comme le ventre, en donnant à cet ailleurs tout entier de bonnes chances de les tuer. Alors les quatre hommes se mirent en route et marchèrent, chacun à son rythme et sans parler, l'un d'eux précédant l'aveugle. Et ils iraient ainsi jusqu'à la fin de leur force. La neige changeait leurs pas en pas de forçats et réverbérait sur eux les éblouissants rayons d'un soleil qui semblait glacé. Il y avait quelque chose de biblique dans la marche de ces hommes égarés, pèlerins d'un blanc désert qui n'avait pas de fin.

40

DROIT, subst. masc.

Prérogative permettant d'exiger des prestations ou des abstentions.

PARIS 12^e,

LE TREIZIÈME JOUR, 16H34.

Pour repousser l'assaut des soldats du Califat, les douze légionnaires retranchés à Bercy avaient vidé une soixantaine de chargeurs. Il leur restait donc à chacun un bon millier de munitions en 5,56, plus les conséquentes réserves de l'armurerie en .223 Remington. Seule la 12,7 serait bientôt à court. De l'avis du capitaine Danjou, la victoire était totale. Pas un blessé à déplorer dans leurs rangs. Juste le malaise d'un civil, au plus fort de l'engagement. En face, les cadavres se comptaient par dizaines, et l'ennemi les avait laissés là, aux pigeons et aux corbeaux. Ils n'y reviendraient pas de sitôt. Et il faisait de plus en plus froid. Les légionnaires avaient des munitions, des vivres en quantité, et un chauffage rudimentaire. Dehors, on devait être en mode survie. Les sentinelles postées sur les toits n'observaient plus le moindre mouvement dans les environs. Un parfait silence. Une ville transie, en état de stase.

Cette tranquillité relative n'était pas forcément bon signe. Sans ennemis les empires dégénèrent... On avait rapporté au capitaine l'agacement de certains civils. Que faisait le reste de l'armée ? Pourquoi n'avait-on pas davantage d'informations ? Pourquoi se battre plutôt que dialoguer ? Que faisait-on pour leurs proches ? Allait-on tous mourir comme des rats dans cette salle ? Le poison de la contestation se répandait dans les coulisses du POPB. Un coach en gestion de perplexité avait

demandé au sergent ce qu'il comptait faire pour les personnes à mobilité réduite. Un peu de confort, et l'on reparlait déjà de droits de l'Homme... Un ennemi intérieur que Danjou connaissait bien, et se devait de ne plus sous-estimer.

41

CROYANCE, subst. fém.

Adhésion de l'esprit qui exclut le doute et comporte une part de conviction intime.

**PLATEAU DES GLIÈRES, HAUTE-SAVOIE,
LE QUATORZIÈME JOUR, 11H24.**

La neige avait cessé, mais le froid se faisait redoutable, comme si le soleil était devenu muet. Sur les Glières, -5° le jour, -15° la nuit. De la baie vitrée du chalet, au coin du feu, le docteur Cachet regardait les montagnes, leur glace éclatante de soleil. Leur pureté aiguë, photographique, leur immobilité sidérale. Le principe d'inviolabilité et de puissance qui se dégageait de ces géants éternels. Si loin au-dessus des hommes. Dans la nuit on avait fait des feux sur ces montagnes, au nom de cultes anciens. Et le médecin les avait regardés brûler, suspendu avec eux quelque part aux confins du monde.

Habitué à dormir comme un mort, face au plafond, mains croisées sur l'abdomen, Cachet ruminait des pensées sombres. Il avait échappé à l'infection, aux hémorragies, mais sa paralysie l'inquiétait. Cette sensation de froid permanente. Ces vertiges. Ces centaines de coups au moral, quand des dizaines de fois par heure il voulait lever la main, et qu'anciennement sa main ne se levait pas. Et il y avait ces douleurs, fantômes, mais si réelles. Le plus dangereux, ce sont les blessures de tassement, et les escarres, favorisées par la fonte des muscles. Le corps ne sent plus qu'il a besoin de bouger, il faut le faire à sa place. Demander à des Savoyards de le faire, en l'occurrence. Il n'était pas près d'oublier cette première fois, où il avait senti cette odeur infâme, où tous l'avaient senti. Il

avait vu la gêne dans leurs yeux. Et il avait alors compris ce que nul n'osait dire : il s'était chié dessus. Sans le vouloir, sans le sentir. Contre ses protestations et ses injures, la psy l'avait déshabillé, et lavé. Et il était resté muet de honte une journée. Pourrait-il supporter un tel état de dépendance et de déshonneur ? Il s'engluait peu à peu dans la tourbe de l'impotence, et en devenait chaque jour plus aigre, comme une subite aggravation des symptômes de l'âge. Et la psy éprouvait justement le besoin de parler. Elle avait le mal du pays. De ce monde qui n'était plus le sien, et ne le serait peut-être plus jamais. La « décompensation », disait-elle. Angoissée par cette montagne, ce silence, cet effroi vertical, la vertigineuse amplitude de ces crêtes qui les dominaient, elle parlait de son mari, de sa fille, se demandait, ne savait pas, pleurait. Et Cachet n'écoutait pas, perdu dans les lignes claires de la montagne, l'ombre changeante de ses courbes, ses tores subalpins de mélèzes et d'épicéas, ses cheveux de nuages qui s'effilaient à ses sommets. Morel frappa à la porte du salon, tirant le médecin de sa désolation contemplative.

« Je ne dérange pas ? »

La psy s'essuya les yeux et se redressa. Sans son coiffeur attitré, elle s'attachait les cheveux en chignon, toujours élégante, mais froide et ailleurs, tourmentée par cette attente que rien n'atténuait.

« Du tout, fit le médecin. Madame me disait tout son manque de Paris. »

Morel entra, un petit sourire en coin.

« Paris est un pandémonium. Les gens de là-bas ne sont plus rien. »

La psy détourna le regard, ce qui était sa manière de contredire.

« Leur dieu est mort », ajouta Morel en montrant la télévision éteinte.

Ils parlèrent de leur situation, de l'état présumé du reste du pays, de ce qui allait se passer. Le médecin disait tout son pessimisme, et devant Morel qui l'approuvait la psy n'osait le contester.

« Je comprends votre douleur, lui avait dit Morel. Vous pensez aux vôtres. Je ne pense aussi qu'aux miens. C'est pour eux que je me bats, que je vis, que je fais tout ça. Pour mes enfants. Je suis prêt à tout pour eux. Même à leur donner des médicaments. »

Cachet souriait. La psy, qui à ses heures animait des ateliers contre la libération des pensées, se devait d'attiédir les deux hommes dans leur fièvre obsidionale.

« Ne dramatisons pas trop, commença-t-elle. Tout ça n'est qu'un accident qui ne durera pas. La conséquence inévitable de décennies de racisme systémique, et sans doute aussi les provocations de l'extrême droite. En tout cas rien n'empêchera ce pourquoi nous sommes faits. Le métissage monde et la fraternité égalitaire. »

Un silence. Les deux hommes se regardèrent.

« Ne craignez rien, souffla Cachet à Morel. Je suis médecin.

— Le très-bien-vivre-ensemble sera l'œuvre sociale du millénaire, reprit la psy comme si le médecin n'existait pas, et se jouera des forces rétrogrades prêtes à tout pour l'empêcher, et finira par triompher des instincts, des peurs et des pensées. »

Privée de tous ses repères, la psy se raccrochait à ses convictions les plus profondes. Le docteur Cachet parla de discernement aboli, et Morel déclara qu'à son avis la chute de cette religion contre-nature prescrite par Paris était peut-être une chance, en même temps qu'un grand danger. La psy haussa les sourcils avec un demi-sourire et Morel le remarqua. Il lui avait montré, au loin, des centaines de mètres plus bas, de minuscules fumerolles.

« Vous voyez ces vallées, ces villes, ces villages ? Elles grouillent d'êtres faibles, de survivants. C'est la France d'en bas, de l'attente, des eaux polluées, des incendies, de la perte. La neige va fondre. Ils vont suspecter ce que nous avons. Ils vont le convoiter. Et quand ils sauront, quand la neige fondra, et qu'ils n'auront plus rien, la faim et le froid vont les pousser ici. Il faudra alors nous montrer impitoyables. »

Et la psy, toujours sceptique, regardait au loin sans rien dire, comme si tout ça était tellement vain, comme si le silence et le temps étaient de son côté.

FROID, subst. masc.

Température sensiblement inférieure à celle du corps humain.

**QUELQUE PART EN LOZÈRE,
LE QUATORZIÈME JOUR, 16H10.**

Le chef des djihadistes avait survécu à la nuit, et errait dans la neige assommé de fatigue, empêtré dans cet infini glaucome, persuadé d'avoir du sable dans les yeux, ne cessant de les frotter de ses manches, ce qui ne faisait qu'empirer les choses. Ophtalmie des neiges. Le froid glacial brunissait comme une gangrène ses doigts sans gants, et ses pieds aux pauvres chaussures de chantier, qui s'enfonçaient dans la neige à chaque pas. Avec cet uniforme écharpé et ce visage défait, il avait l'air du dernier rescapé d'un hiver nucléaire. Le soleil, lancé dans sa folle écliptique, réverbérait sa clarté de bloc chirurgical sur la fournaise lactescente. Planté sur un piquet de clôture, un busard le regarda chanceler de son œil dur, sans daigner s'envoler sur son passage. Le soleil se coucha et autour de lui la neige tourbillonna dans le vent du soir. Le froid redoublait. À l'instinct et au désespoir, le chef avait tenté de se bâtir un igloo, de s'enfouir dans le sol, comme un animal se sachant condamné. Mais le froid était partout, tout était gelé. Et il avait fini par s'endormir, en chien de fusil dans son trou. Et il s'était réveillé au milieu de la nuit, parfaitement euphorique. Il se sentait bien, ne frissonnait plus. Il s'était mis à parler, en arabe, goule égarée dans l'immensité noire. Et il s'était rendormi dans sa glacière en pensant à sa gloire, et avait rêvé de chaleur, une plage du Maroc, un thé brûlant, et l'enfant joyeux qu'il avait lui aussi été. Et il s'était réveillé dans son

désert glacé, sous un magnifique ciel rose et bleuté, vierge de toute vie et de tout repère, dans la prison meurtrie de son corps. Partout perlait cette douceur nacrée, comme un voile de mariée épousant le monde. Le chef se rendit compte que durant son délire nocturne il avait jeté au loin son blouson. Il avait marché, encore, comme un forçat des mines de sel, pourchassé par ce froid maléfique, suivant de ses yeux ensablés le ruban neigeux de cette route théorique. Ses pupilles étaient comme piquées de milliers d'aiguilles. Et il avait entendu, dans le lointain, pas si loin, l'écho d'un tir. Sans doute un de ses lieutenants avait-il décidé d'en finir. Ils s'étaient séparés la veille, à un embranchement, chacun à son calvaire, chacun à sa propre marche, chacun à ses pensées de mort qui venait. Comme s'il était malvenu d'en encombrer les autres. Et maintenant le chef repensait à ces dizaines de visages, brûlés vifs dans leur église. Des enfants, des femmes. Leurs cris, leur peur. Leurs yeux qui demandaient pourquoi. Et lui et ses hommes, qui riaient, qui filmaient, qui les achevaient.

Il s'était arrêté. Maladif et engourdi, il avait eu cette idée. Des papillons dans la vision, il fit glisser la sangle de la Kalach de son épaule, et l'arma. Ce matériel ne faisait jamais défaut. Il visa le lointain et tira. L'éclair d'une flamme, et dans ce paysage ouvert une détonation sourde, sans écho, et au loin une envolée de corbeaux. Il avait aussitôt retourné l'arme, pour l'empoigner par le canon. Une chaleur bienfaisante avait envahi ses mains. Après une vingtaine de secondes, il avait recommencé. Encore. Et encore. Il tirerait ainsi toutes les balles de tous ses chargeurs pour se réchauffer les mains, et garderait la dernière pour se brûler la tête. Il estimait avoir accompli sa mission. Il ne voulait plus penser, se croyait digne de mourir en martyr. Mais il eut l'intuition qu'il pouvait encore servir. Allah le commandait. Sa tête lui tournait, ses yeux le trahissaient, ses pieds le torturaient. Mais il devait se remettre à marcher.

43

MACHIAVÉLIQUE, adj.

Qui use de procédés perfides, hypocrites voire diaboliques pour parvenir à ses fins.

**CHÂTEAU DE VINCENNES,
LE QUATORZIÈME JOUR, 19H54.**

Du haut de son confortable donjon, Victor Escard passait ses soirées au téléphone satellite et ses journées dans ses notes. Le site était alimenté en électricité et en chauffage par les centrales électrogènes du 31^e génie. Escard s'interrompait parfois pour regarder les soldats patrouiller dans la cour de la forteresse, et sur les anciens chemins de ronde. On stockait les vivres hélicoptérés dans les pavillons, quelques blindés patientaient dans la cour. Un char Leclerc, deux canons Caesar, et des VB multi-rôles, Serval et Griffon. Il avait interdit les feux de camp, et on laissait les portes closes. Personne ne devait approcher l'enceinte. Quelques tirs en l'air avaient dissuadé les curieux. Distribuer de la nourriture ici aurait rameuté toute la banlieue, comme une nuée de pigeons à leur volière. Le camp devait rester discret. Il était trop tôt. On rouvrirait ses portes avec le dégel, et c'est là qu'il faudrait mettre le paquet. Pour l'heure, les sites nucléaires, stratégiques ou Seveso étaient sécurisés. Les différents sites militaires opérationnels étaient reliés à Vincennes par des réseaux tactiques, et des éléments d'élite restés loyaux menaient des missions de renseignement en « zone chaos », d'où leur nom, Force-K. Ils opéraient vêtus de noir, à la façon des commandos, armés, cagoulés et dépourvus d'insignes. D'après leurs rapports, la décohésion du pays à la suite du grand black-

out était presque totale, et les victimes innombrables. Mais il subsistait quelques zones organisées, autonomes. Cela inquiétait Escard, qui avait demandé de les surveiller de près, tout en refusant fermement les propositions d'aides internationales. Il avait été jusqu'à menacer ce crétin de Kogels de faire sauter l'Eurotunnel et de mettre le feu à la Manche si Londres ne renonçait pas à son projet de pont humanitaire.

« Pas la moindre incursion de ce genre, avait-il dit à Kogels, surtout pas. Il faut un *hiver total*. C'est capital. Ces braves gens doivent comprendre. Comprendre dans leur chair leur prétention, leur petitesse, leur arrogance. Comprendre qu'ils ne sont qu'un tas de mendiants. Comprendre qu'avant aujourd'hui, il n'y a jamais eu de pauvres en France. Tout doit les réduire à leur néant. Ils n'ont besoin que d'une bonne dose de réel, pour retrouver pleinement le goût de leur étable. »

Les répercussions de la crise française n'en finissaient pas. Les Pays-Bas et la Belgique étaient secoués par de violents « troubles sociaux », tout comme l'Allemagne. Sous la pression de l'Espagne, de l'Italie et des pays de l'Est, Schengen avait été suspendu, et la plupart des frontières rétablies. Le ton montait entre les États-Unis et la Chine, au sujet d'une intervention en France, qu'on disait « inévitable », pour sauvegarder « la population française » et « les intérêts des alliés ». Toutes les armées de l'hémisphère nord étaient sur les dents. Escard savait que ce n'était pas pour tout de suite, qu'une joute diplomatique féroce allait avoir lieu, et lui offrir ces quelques jours dont il avait encore besoin. « Nous sommes prêts à rétablir l'électricité partout en province », lui avait dit le chef des transmissions. Les deux tiers des transformateurs du parc nucléaire étaient maintenant en état de marche, et sécurisés. « Alors continuez à vous tenir prêt », avait répondu Escard. Rien ne pressait. Pour l'heure, les Français n'avaient nulle part où aller. Il faisait de plus en plus froid, et pour les prochains jours, le météorologue de l'armée prévoyait un

épisode sibérien, de -10° aux environs de Paris, et jusqu'à -20 en province. C'était parfait. Escard comptait sur la nature humaine pour figoler ce petit enfer. Il savait que toute vie civilisée reposait sur des *règles*, et sur l'*évitement*. Il n'y avait plus de règles, et nul ne pouvait plus s'éviter. Il méditait souvent cette citation de Wolfgang Sofsky : « Ce qui caractérise l'absence de loi, ce n'est pas que chacun pratique constamment la violence, c'est qu'à chaque instant il puisse frapper, avec ou sans fin précise. » Voilà l'insécurité idéale. Un grand jeu de massacre, tous jetés contre tous, et plus le moindre gendarme. Quelques semaines de cette vie parmi les loups, et les moutons seraient mûrs pour se recroqueviller auprès du grand berger.

Ce serait bientôt à lui de jouer. En concentrant la reprise du terrain depuis Vincennes, avec appui aérien des alliés, rien ne lui résisterait. L'ordre reviendrait rapidement, dans les environs de la forteresse d'abord, puis dans Paris et sa couronne, et peu à peu gagnerait le reste du pays. Il ferait rétablir l'électricité et acheminer des denrées de première nécessité. La renaissance de la République passerait pour un miracle, et il en serait le visage. Les marchés reprendraient confiance. Les pays voisins suivraient l'exemple de la France ressuscitée. Et l'affaire serait jouée. On donnerait à Escard des pouvoirs immenses. On voterait les lois les plus sécuritaires jamais imaginées. On le louerait jusqu'à la fin des temps.

L'homme arpentait son bureau de long en large, un œil sur son sablier presque écoulé. Il avait fait convoquer le responsable de la Force-K. Il voulait évoquer avec lui la possibilité de saboter les zones autonomes. En attendant le retour de l'État, pour que son succès soit total, nul individu, nulle part, ne devait s'en tirer à bon compte.

FRONTIÈRE, subst. fém.

Limite, point de séparation entre deux choses différentes ou opposées.

PARIS 7^e,

LE QUINZIÈME JOUR, 12H13.

Mopusa, seize ans, était tueur en Afrique centrale. Manipulé par des milices, il n'avait jamais connu que la violence, la plus absurde et la plus totale. Recherché dans tout le Malawi pour des crimes de sang commis à Lilongwe, demandeur d'asile en France, avec pour mission d'enrichir son clan par correspondance, il s'était retrouvé dès son arrivée livré à lui-même, avec une bande disparate de jeunes « isolés », venus d'un peu partout pour les mêmes raisons que lui, assemblés par le mensonge, le hasard et le rejet, unis par les liens sacrés du carnage.

Quand les troubles avaient éclaté, Mopusa et ses amis étaient devenus un gang parmi d'autres. L'ultraviolence les avait rattrapés. Ils gardaient de leur enfance cette peur dans les yeux, ces blessures à l'âme, ces violents éclats de rire, et c'était tout. Partout était la guerre. Mopusa tuait avec un râteau de fer. Le but n'était pas vraiment le territoire, ni le vol. C'était plutôt tuer. C'est ce qui ressemblait le plus au plaisir. Ces chiens de guerre écumaient la rive gauche, allant au hasard, luttant contre d'autres bandes armées, le plus souvent massacrant des marcheurs isolés, qui erraient sans armes, et ne cherchaient même pas à se défendre. C'était leur drogue. Il leur fallait ce shoot quotidien de violence. Aller chaque jour un peu plus loin dans l'inhumain et le mal. Cette quête les poussa ce jour-là jusqu'au cœur de Paris, sur le quai Voltaire.

Un groupe de jeunes Blancs, casqués et armés de barres de fer, probablement d'anciens black blocs, étaient occupés à piller les immeubles. Une femme en avait été extraite, déshabillée de force. Mopusa et les siens passèrent à l'attaque. Les autres décampèrent. L'un d'eux, jeune anarchiste aux cheveux bouclés, trébucha et tomba. Il ne portait pas de casque. À l'instant où il se releva, Mopusa lui planta son râteau en pleine tête. Il était déjà mort quand les autres lui tombèrent dessus à leur tour, à coups de pelle, de bâtons, de barres de fer. Une décharge de puissance, une minute d'orgie meurtrière et un corps déchiqueté qu'ils abandonnèrent à sa mort, le râteau profondément coincé dans le crâne. Mopusa lutta pour le récupérer, hilare, le tordant en tous sens, tirant sur le manche en bloquant du pied la tête du cadavre. Jamais il ne s'était autant amusé. Quand il revint vers les autres, ils étaient en train de violer la fille, qui gardait les yeux ouverts, mais semblait inconsciente, inerte. Mopusa n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi pâle. Ce fut son tour. Il ne l'avait jamais fait. Il n'y arriva pas. Les autres se moquèrent, et honteux Mopusa s'éloigna. Pris d'un violent mal de ventre, il se mit à l'abri d'une façade, les mains sur les genoux. Il ne comprit pas qu'il avait commis une faute, que l'un de ses amis venait de suggérer qu'il était peut-être homosexuel, et que son sort était scellé dès cet instant. À peine s'était-il relevé qu'ils lui tombèrent dessus et le massacrèrent, comme s'il avait été le loup blessé d'une meute, qui venait de révéler son inacceptable faiblesse.

Quelques minutes plus tard, Marcel fit son apparition, seul sur l'avenue. Il vit ce cadavre frais, la tête boursouflée, informe. Peut-être aurait-il sur lui une petite flasque de gnôle ? Il se pencha, commença à lui faire les poches.

« Attendez. Je vais vous aider. »

Marcel se retourna. Le vieil Algérien, sorti de son immeuble, faisait déjà le tour du corps, pour le prendre par les

pieds.

« Allez-y », fit-il.

Sans réfléchir, Marcel prit le corps par les bras. Ils le portèrent jusqu'au parapet du pont du Carrousel, et le balancèrent dans la Seine. Marcel remarqua un amas de cadavres, flottant plus bas sur le fleuve, coincés sous une arche du pont Royal. Le vieux se frottait les mains, comme pour les débarrasser de la mort.

« C'est pour les maladies. »

Il marmonna une prière, puis parla de la dysenterie, qui allait faire des milliers de morts. Marcel observait son visage parcheminé, sa barbe jaunie de tabac, son œil voilé par la cataracte.

« Saloperies de gangs, fit le vieux. Sans eux tout irait mieux. On pourrait se parler, s'entraider. Mais ils sont là, alors tout le monde se cache, personne n'ose leur tenir tête. »

À cet instant un jeune homme en manteau vert passa sur le quai et les salua, les mains dans les poches, comme si ça avait été un lundi comme les autres.

« Paix, les amis. »

Le chibani secoua la tête.

« Et de l'autre côté il y a ces cinglés-là, reprit-il, prêts à mourir plutôt qu'arrêter d'être lâches. Enfin ils font les beaux ici, mais vous remarquerez qu'ils se gardent bien de traverser le pont. Ça en dit long sur ce qu'ils sont vraiment, vous ne croyez pas ? »

Marcel parut se réveiller.

« Je ne crois pas quoi ? »

Le vieillard secoua la tête.

« Rien d'important. »

Marcel le regarda.

« Vous avez à boire ? »

Le chibani ne buvait pas. Marcel parut réfléchir.

« Eh ben, c'est triste. »

Sans autres formalités, il prit congé. Le vieux rentra chez lui. Quelques mètres plus loin, Marcel rattrapa le jeune homme au manteau vert.

« Dites. Ça fait un petit moment que j'ai pas vu de Blanc dans cette ville de merde. »

L'autre le dévisagea intensément.

« Vous êtes raciste ? »

Marcel fit un large sourire, comme heureux d'être enfin reconnu à sa juste valeur.

« Je cherche de la gnôle. J'ai demandé au vieux, là-bas, mais c'est un bounoule, alors... »

L'autre le regarda, toujours aussi intensément, puis lui indiqua la rive droite, les guichets du Louvre, de l'autre côté du pont du Carrousel.

« Je sais qu'il y en a par là. Les gangs ne vont pas de ce côté-là. On y trouve de tout. »

Marcel regarda de l'autre côté du fleuve.

« Eh ben voilà. C'est pas compliqué de s'entraider.

— Comme vous dites. »

Marcel s'engageait déjà sur le pont en dos d'âne, soulagé, sans se douter que l'autre venait de l'envoyer à la mort. Rive droite, le Califat avait fait le ménage. Après de violents accrochages entre gangs, pour le contrôle des points de trafic autour des ponts, le calife en personne avait envoyé une centaine de ses hommes pour nettoyer la zone, faisant des ponts une sorte de no man's land en marge du Califat.

Les yeux chassieux, le nez encombré, Marcel était donc seul sur cette frontière tacite, que nul n'osait franchir. Sous ses pieds, la Seine charriait des masses de cadavres. Sur le pont, un afficheur solaire électronique, bloqué sur le troisième jour. « Merci de garder votre calme. Ne tombez pas dans le piège de la haine. »

C'est ça, pensa Marcel. On fera gaffe.

Une parodie de soleil régnait sur le froid, et le calme trompeur de cette ville, comme insonorisée. C'est peut-être la seule chose qui l'impressionnait. Ce silence lourd, inédit. Chaque tir, chaque cri, chaque bruit, y était comme augmenté, prenant une ampleur démesurée.

Marcel avait arpenté une bonne partie de la rive droite, le 17^e, le 8^e, et puis la rive gauche, côté ouest, où les incendies étaient plus rares. Partout on se terrait chez soi. Il avait vu les Champs-Élysées, déserts, jonchés de débris, de mobilier urbain vandalisé, de carcasses de véhicules incendiés. Même scène au Champ-de-Mars. Même scène partout. Il avait un temps envisagé de quitter la ville, mais il semblait suicidaire d'espérer franchir la ceinture des banlieues, en proie aux plus violents troubles. Il était formel : le Dieu du Lien social était mort. Et étrangement pas lui. Il n'avait pas eu froid, pas eu peur, pas eu faim. Seulement soif. Sa vie était sans lendemain, sans autre objet. Il lui fallait chaque jour réitérer l'exploit de trouver son Graal. Il aurait pu mourir un millier de fois dans cet enfer élémentaire. Mais il semblait y avoir quelque chose en lui, comme une sorte d'aura dissuasive, d'intégrité maléfique, empêchant quiconque de s'en prendre à lui. Ou peut-être était-ce plus simplement de la chance...

Près de la pyramide du Louvre, un groupe de trafiquants, coiffés de turbans, assemblés en tailleur autour d'un brasero, parmi les détritiques de la ville, comme les Bédouins d'une ère post-apocalyptique. Marcel se dirigea vers eux. Il ne savait pas qu'il s'agissait de soldats du Califat. Quand il vit les armes

automatiques, entre leurs jambes, il était trop tard. Un énorme beauceron qui somnolait parmi eux se leva, marcha jusqu'à lui. Marcel s'immobilisa. Il n'aimait pas les chiens, peut-être encore moins que les hommes. La bête lui flaira l'entrejambe, laissant un filet de bave sur son pantalon.

« Vous êtes perdu ? » demanda un homme à lunettes d'une voix affable.

C'était un lettré renommé, fin théologien, à ce titre désigné cheikh de l'arrondissement. Marcel hésita une seconde.

« Je cherche à boire. »

Le cheikh leva sa théière.

« Dis donc, Mouloud. Tu m'as pris pour ta mémé ? Je veux de la gnôle. »

Les autres le regardèrent, comme on regarde un évadé de l'asile. Puis ils gloussèrent, en quelque sorte admiratifs de cet homme, qui venait de se condamner à mort avec la manière. L'un d'eux cracha. Le cheikh abaissa sa théière et se tourna vers ses hommes, fit mine de réfléchir.

« Dites-moi, les amis. Vous pouvez me rappeler ce qui est arrivé au dernier type qui nous a manqué de respect ?

— Il est tombé de haut.

— C'est ça.

— Il a été victime d'une catastrophe aérienne.

— C'est ça. »

Les autres éclatèrent de rire. Le cheikh conservait son énigmatique sourire. Marcel le regardait. Puis il regarda le beauceron, mâchoire immense, gueule de travers et langue pendante, manifestement captivé par son entrejambe.

Le cheikh cessa de sourire et se leva. Les autres l'observaient, et lui ne regardait que Marcel, comme intrigué

par le côté un peu fou et inquiétant du personnage. Par le fait que seul et sans arme, il se tienne face à dix hommes armés, sans trembler, en leur parlant comme à des esclaves. Il eut encore ce sourire hermétique, qui, de l'avis de Marcel, pouvait se traduire aussi bien par un empalement que par une tape dans le dos.

« Kalb ! fit-il soudain. Salam. »

Aussitôt le beauceron baissa les oreilles, s'éloigna et retourna se coucher.

Le cheikh se dirigea vers Marcel. Ses hommes allaient se lever, mais il les arrêta d'un geste. Il prit l'ivrogne par l'épaule, le fit pivoter doucement en direction de la rive gauche, en se tenant tout près de lui, comme s'il allait lui confier un secret capital. Ou peut-être lui trancher la gorge.

« Je suis sûr que vous n'avez pas vraiment envie de mourir, commença-t-il. Ça vous arrivera, sans doute. Mais pas aujourd'hui. Vous allez retraverser ce pont. Et vous ne remettrez plus jamais les pieds ici. »

Marcel regarda le pont qu'il venait de franchir, et puis le cheikh, droit dans les yeux. Il avait soif et était d'une humeur massacrant. Un flot d'injures remontait dans sa gorge desséchée. Il parvint à le contenir, et à le ravalier, aussi douloureusement qu'une gorgée d'acide. Comme si son instinct profond avait su qu'il était en cet instant à la limite de tout. C'était un moment absolu, un moment frontière, un de ceux qui décident de la vie et de la mort. Sans un mot, sans se retourner, Marcel avait marché droit devant lui, s'était engagé sur le pont. Était reparti exactement comme il était venu.

Tout sourire, le cheikh retourna parmi ses hommes. Dans leurs yeux, il lisait la stupéfaction.

« Il est facile de tuer, mes frères. N'importe qui pourrait tuer cet homme. N'importe qui. Est-ce ce que nous sommes ? »

Les autres réfléchissaient.

« Il nous a manqué de respect, dit l'un d'eux.

— C'est vrai, répliqua le cheikh. Tu ne préfères pas quelqu'un qui a ce courage, même si ce courage est fou, que tous ces dégénérés qui nous lèchent les pieds, et se suicident avant qu'on le leur commande ? »

Les autres délibéraient de nouveau.

« Il s'est écarté du chemin d'Allah. »

L'objection parut plus pertinente. Sourcils froncés et main dans la barbe, le cheikh mimait la réflexion, et tous, doutant de l'éclat de sa réponse, observaient l'érudit.

« Il n'a jamais été sur le chemin d'Allah, dit-il enfin. Mais Allah a mis cet homme sur Terre. Peut-être a-t-il un projet pour lui. Qui sommes-nous pour en juger ? »

Le cheikh leva les bras au ciel, comme pour renvoyer ses hommes aux voies impénétrables.

« Il est un alcoolique, ajouta encore un soldat. C'est *haràm*. Il doit brûler en enfer.

— En enfer ? demanda le cheikh en se tournant vers la silhouette de Marcel, qui disparaissait de l'autre côté du pont. En vérité, cet homme y est déjà. »

Le cheikh s'était assis parmi eux. Dans un silence lourd de songes, ils regardaient la théière, qui tressautait sur le feu. Par cette démonstration inattendue, il espérait avoir marqué ses hommes. Les avoir fait réfléchir. Ce fut le cas. Aussitôt qu'ils en eurent l'occasion, ils dénoncèrent au pacha son attitude suspecte et complaisante, et le cheikh perdit son titre et sa délégation.

45

ABANDONNER, verbe.

Laisser quelqu'un en proie à quelque chose.

**QUELQUE PART DANS LA SOMME,
LE QUINZIÈME JOUR, 17H21.**

Le jour déclinant amenait le froid et teintait de rose les cordillères de nuages, comme des continents de lave dans l'océan du ciel. Le vieillard était allongé le long du chemin, sur un carton, à l'abri d'un bosquet enneigé. Il ne bougeait pas. Cédric inspectait les alentours. Il était à une centaine de mètres du village et ne voyait personne d'autre. Le vieillard vivait. Respiration saccadée, faible. Yeux grands ouverts au fond de leurs orbites, fixés vers le ciel. Un long nez aquilin, le visage blême et creux d'un buste de plâtre. Une peau de vieillard, sans élastine, collée aux os. Il était grand et très maigre, sa main squelettique et cyanosée serrée sur un chapelet. Il portait un simple pull en laine gris, un épais jogging noir et des charentaises, comme s'il venait de s'échapper de sa maison de retraite.

Mais les traces sur le chemin étaient formelles : on l'avait jeté dehors. Traîné jusqu'ici et abandonné comme une ordure.

Cette journée avait décidément quelque chose de sinistre. Au matin, Cédric avait aperçu les restes incendiés de la villa de leur ancien propriétaire. Les maisons qui paraissaient les plus riches et sécurisées étaient les premières attaquées. Plus tard et un peu plus loin dans la forêt, il avait aperçu cet homme qui lui tournait le dos, immobile, face à un immense feu de branchages, tenant sa fourche comme un garde sa lance.

Cédric pensa qu'il était devenu fou, et quand il repassa un peu plus tard le feu brûlait toujours et l'homme avait disparu. L'électricien pensa qu'il s'était jeté dans les flammes. Il s'était dit après coup qu'il aurait pu récupérer la fourche.

« Monsieur ? » appela-t-il, et il regarda aussitôt autour de lui, comme effrayé par sa propre voix, comme si elle pouvait attirer ici toutes les bêtes féroces de la nuit. Le vieux l'avait-il entendu ? Sous la broussaille des sourcils, ses yeux regardaient droit devant lui, comme s'il ne voyait pas, comme s'il était déjà parti. Et peut-être était-ce le cas. Ou peut-être était-ce un appât. L'électricien regarda encore les environs, écouta les bruissements de la forêt derrière eux, la chute sourde de paquets de neige tombant des branches, qui se détendaient en grinçant. Il sortit sa lampe torche, la pointa au pied du bosquet, et eut un brusque mouvement de recul : un chat se tenait là, assis dans la flaque de lumière, comme la lice noire du vieil homme. Il observait l'intrus de ses yeux phosphorescents, et l'intrus en frissonna. Il chercha de la nourriture, au moins une bouteille d'eau, mais ne vit rien. On avait condamné cet homme à mort. Le vieillard grimaça soudain et opposa son coude au faisceau de lumière.

« Laissez-moi », avait-il soufflé, sans tourner la tête.

Cette hostilité de fin de vie le ramena à ses propres souvenirs, quand il avait tenté de s'occuper chez lui de son père grabataire, avant de l'abandonner à l'EHPAD. Que faire ? Rien. Il n'y avait rien à faire. Il n'avait rien à lui donner, ne pouvait pas le transporter si loin de chez lui. Vu son état, il devait être incapable de marcher, et même de se tenir debout. Cédric le savait. Il était parti, brusquement, et avait marché, sans se retourner, d'un pas rapide, jusqu'à chez lui. Pourquoi avait-il été témoin d'une telle chose ? Il se sentait impliqué, responsable, presque accusé. Non-assistance à personne en danger. Flagrant défaut d'humanité. Il se disait que partout dans le pays devaient se produire de telles choses, et qu'on

devait mourir et tuer de la pire des manières, sans témoin. Il décida qu'il serait le seul à savoir. Par conséquent que ce vieillard n'avait jamais existé, qu'il était passé sur ce chemin sans voir personne, et que tout ça n'était pas son crime. Alice n'aurait pas compris. Elle aurait voulu y aller. Ou peut-être pas, d'ailleurs. En tout cas ça n'aurait rien arrangé. Il regarda dans la rue, des deux côtés, puis se glissa dans leur jardin. Peut-être aurait-il pu au moins lui laisser son blouson ? Il passa la main sur la roue arrière de la voiture, ramassa les clés et entra.

« C'est moi, annonça-t-il. Tout va bien. »

46

RENCONTRE, subst. fém.

Fait de se trouver fortuitement en présence de quelqu'un.

PARIS 17^e,

LE QUINZIÈME JOUR, 22H59.

Le froid le contraignait à des sorties plus brèves et espacées. Il menait une sorte de blitz dans le quartier. Le territoire des Biscornus semblait contesté par un autre groupe, plus au sud. Donatien avait remarqué qu'ils ne s'aventuraient plus de ce côté, et restaient nombreux à veiller, toujours armés. Leurs discussions autour du brasero étaient chaque soir plus tendues. Le vieux sorcier restait immobile et ne disait rien. Les autres s'en agaçaient, et semblaient près de s'en prendre à lui. Puis un soir tout fut différent. Les Biscornus chantaient et dansaient autour du brasero, faisant bouillir des mixtures, les inhalant, s'enivrant de vin de palme et de sodabi, autour du vieux sorcier revenu en grâce, entré en transe par fumigations. Les hommes luttèrent entre eux, et mangeaient du chien. Une version dégénérée des cérémonies Evala en pays Kabyè, dans l'est de la Kara. Donatien comprit qu'ils étaient sur le sentier de la guerre.

Quant à lui, il confirmait chaque jour ses dons pour la sauvagerie. Il ne rentrait plus dans son antre sans butin. Il avait trouvé ce magnifique couteau de trente centimètres, dans les décombres d'un commerce déjà pillé. À l'ouest, il avait repéré une zone de troc, tenue par un gang. Des hommes armés y patrouillaient. On y trouvait l'essentiel : de la nourriture, de l'eau, des rubans adhésifs, des sacs poubelles, de la javel, du savon, des gants, des briquets, des piles, des batteries de

voiture, des récipients. L'argent ne valait plus rien. L'alcool, les antibiotiques et le tabac s'échangeaient parfois contre de l'or. Donatien ne voulait pas jouer à ça : ceux qui allaient faire leur marché sans armes avaient de bonnes chances de se faire tuer et dépouiller. Il avait cependant entendu quelques receleurs. Certains prétendaient que l'anarchie était mondiale, d'autres que Paris seul était assiégé par un coup d'État fasciste. Personne ne savait, tout le monde parlait. Rien de nouveau, pensa-t-il. Ça avait même été son métier.

Aux environs du trafic, il y avait quelques femmes, désespérées, des mères, souvent, qui s'offraient pour une boîte de thon. Les rues puaien les excréments, jetés des fenêtres par seaux. Pour l'heure les Biscornus ne l'avaient pas repéré. Ils étaient très prévisibles dans leurs veillées, leurs temps de repos et leurs expéditions. Il en avait profité pour jeter un œil à leur camp, alors qu'ils s'en étaient tous absentés. Sous le porche, un musée des horreurs. Des têtes de chats, des dépouilles de chiens aux yeux percés, tannées, grimaçantes, horriblement momifiées. La tête de l'homme qui l'avait averti le premier soir. Des viscères. Un bras humain. Un marché ou un autel païen, il n'en savait rien. En tout cas largement de quoi inverser la tendance. *Pauvres cinglés*, pensa-t-il, et sa conscience, celle d'avant, qui avait la voix de sa femme, lui cria qu'il n'était personne pour juger, et que s'il y tenait vraiment il fallait parler de « personnes en situation de précarité neuroatypique ». Cette pensée le fit sourire, et ce sourire n'avait rien de bienveillant.

C'est en rentrant une nouvelle fois victorieux du crépuscule, avec un sac à dos et des conserves, qu'il était tombé sur elle, errant seule au milieu de la place Zuckerberg, à quelques mètres du brasero éteint. Ils n'étaient pas là. Une chance à cette heure. La fille semblait totalement perdue. Donatien s'était glissé derrière elle, comme un Apache, sans un mot, sans un bruit. Elle avait sursauté, et d'un geste il l'avait fait taire, avant de l'entraîner par le bras dans le couloir

d'ombre menant au *safe space*. De là, ils attendirent, pour s'assurer de ne pas être vus, puis Donatien redressa l'échelle, et invita la jeune femme à monter. Sous la clarté lunaire, il était formel : elle avait bien les cheveux verts. Et une croupe respectable. Il lui expliqua comment se glisser à l'intérieur, l'y rejoignit, et retira l'échelle. « Bienvenue chez moi », avait-il chuchoté, tout fier de lui. La fille aux cheveux verts avait regardé autour d'elle, sans dire un mot.

« Vous avez faim ? Je vais nous préparer quelque chose. »

Elle n'avait pas faim. Il mangea avec avidité. Elle avait un visage délicieux, de grands yeux très bleus. Un pull en laine trop grand pour elle, assez mal assorti à sa coupe déstructurée de jeune activiste. Donatien la couvrit de son manteau et lui expliqua qu'elle avait de la chance d'être tombée sur lui, en plein territoire Biscornu, que lui était un gentil, mais qu'eux ne rigolaient pas. La fille aux cheveux verts avait fini par lui parler. Elle s'appelait Marjorie, était jusqu'ici captive d'un gang d'Albanais, qui cherchaient depuis des jours à en découdre avec ceux qu'ils appelaient « les Nègres » – elle avait rougi en prononçant ce mot –, et elle les avait perdus de vue lors d'une poursuite à pied à travers le quartier.

« Vous êtes en sécurité, ici, avec moi », avait assuré l'ancien journaliste, devenu prêt à tuer de ses dents pour défendre son antre, et plus encore maintenant que son antre comprenait cette jeune femme, ce cadeau du ciel. Il y a quelques jours, un homme avait frappé à la porte arrière du safe. Il se disait homosexuel et pourchassé, et avait supplié Roméo de lui ouvrir. Depuis l'étage, Donatien lui avait lancé le grille-pain en pleine tête. L'autre avait gémi, était tombé à la renverse en se tenant le visage, et avait disparu. Les Biscornus, en chasse à cette heure, n'avaient rien remarqué.

La fille aux cheveux verts paraissait inquiète d'avoir perdu le groupe des Albanais. Donatien la contemplait avec ravissement. Sa mine basse, ses bras croisés de gêne, la

fragilité de ses mains glacées. Elle avait dû se sentir en sécurité parmi eux. Elle comprendrait bientôt, pensait l'ancien journaliste, que rien ne valait le *safe space* de Donatien. Le jeune homme, hirsute et crasseux, se persuadait de lui faire bonne impression. Il était devenu l'homme maître des choses, indépendant, rassurant. Il installa la jeune fille sur le sofa du salon, notant au passage la courbure de sa poitrine. Sa propre femme n'était plus qu'un lointain cauchemar. Il bénissait cet instant. Il avait l'impression d'être un Neandertal solitaire enfin tombé sur la créature de ses rêves.

RÔDEURS, subst. masc. plur.

Ceux qui rôdent, qui errent avec des intentions malhonnêtes.

PARIS 13^e,

LE SEIZIÈME JOUR, 3H06.

La perle de la lune semblait rongée par le vinaigre de la nuit. À sa lueur, une procession d'errants, ponctuée de psalmodiements lugubres, défilait devant la boutique du Chinois. Il fallait le voir pour le croire. Une trentaine d'androïdes, fumants et apocalyptiques, marchant au pas cadencé, levant les bras comme on joue au fantôme, invoquant on ne sait quelle divinité disparue. « Nous venons en paix, réconcilions-nous. Allons les uns aux autres. Ouvrez vos portes, ouvrez vos cœurs. Le temps est venu du grand apaisement, de la grande communion. Ensemble nous serons plus forts, ensemble nous survivrons. » C'est tout à fait comme ça que le colonel imaginait la fin du monde. Les rues encombrées de tarés mystiques suppliant les normaux enfermés de les aider, sous peine de damnation, éventuellement de mort bien épicée. Dans la pénombre, Pol Pot souriait à pleines dents.

« À eux je n'ouvrirai pas, expliqua-t-il. Ils sont trop instables. »

Précisément pour garder à l'œil de tels illuminés, le colonel tenait à dormir le jour et veiller la nuit. D'autant que Pol Pot allait et venait sans horaires bien précis. Il doutait que la porte donnant sur la rue, même renforcée d'un madrier, soit à l'épreuve de tels cinglés. Et la fenêtre, vaguement opacifiée,

volerait en éclats à la première pierre. Le colonel avait fini par s'endormir, dans le fauteuil du salon, les mains nouées sur son arme. À l'étage la fillette dormait toujours, et la fièvre ne baissait pas. « Vous dites qu'elle s'appelle Guérilla ? avait demandé le Chinois la veille. C'est vraiment très à propos. » Et il avait éclaté de ce rire convulsif, qui glaçait le sang du colonel. À son réveil, au beau milieu de la nuit, il eut la surprise de voir Pol Pot déambuler dans le salon, toujours seul, s'empressant de rallumer des baguettes d'encens au milieu de ses petits dragons. En y réfléchissant, ça lui avait paru rassurant : le Chinois n'avait rien tenté de sournois pendant son sommeil. Le colonel avait partagé sa collation, en réitérant l'exploit de ne pas poser la moindre question. Pol Pot ne faisait pas de café, ce qui était un défaut. Le colonel s'étonnait de le voir vivre seul avec sa femme. Dans son idée, les appartements du 13^e devaient regorger de chiées de petits bridés, tous occupés à pédaler dans les sous-sols, à blanchir du linge, ou à revendre des organes.

« Vous ne la quittez jamais ? »

Le colonel comprit qu'il parlait du fusil.

« Jamais », répondit-il sèchement. Il lui semblait que Pol Pot louchait de plus en plus souvent sur son arme. Le colonel termina son thé.

« Il y a beaucoup de rôdeurs comme ceux que nous venons de voir ? »

Tout heureux de cette première question, Pol Pot y répondit avec enthousiasme.

« De plus en plus. Mais je pense qu'il y en aura de moins en moins. Il y a le froid, les gangs... Et ils se battent entre eux. Ils deviennent tous fous ceux qui restent dehors. »

Le colonel resta songeur. Il repoussa son bol, se leva, marcha jusqu'à la fenêtre. Le thermomètre du Chinois indiquait 12° à l'intérieur – il coupait sa cuisinière la nuit, pour

ne pas trahir sa présence par la fumée. Dans la rue, la neige et le givre scintillaient au clair de lune. Au loin un chien hurlait à la mort. Le colonel se demanda qui pouvait survivre encore dans ce dehors, ce dehors mangeur d'hommes et mangeur d'âmes.

48

REMORDS, subst. masc.

Tourment moral causé par la conscience d'avoir mal agi.

**QUELQUE PART DANS LA SOMME,
LE SEIZIÈME JOUR, 7H56.**

L'électricien s'était préparé tôt le matin. Il n'avait rien dit à sa femme. Elle l'avait senti préoccupé, la veille au soir. Il se prétendit inquiet parce qu'il faisait de plus en plus froid. Alice fit semblant de le croire, et il passa la nuit à penser au vieillard. Devait-il y retourner ? Prétexter un oubli et lui emmener une couverture et de l'eau ? Le temps passa, la nuit avança. Il était trop tard. Il n'avait rien fait. Il s'était relevé pour ranimer le feu, seul, avec sa conscience et ses remords. Le bois vert suait et craquait dans le poêle. Il resta accroupi grelottant auprès des flammes, espérant tout oublier dans leur danse, imaginant à peine le froid qu'il devait faire dehors. Le mourant lui avait demandé de le laisser. C'était son choix. Cédric tentait de s'en persuader, torturé, comme tout honnête homme, par sa conscience de coupable.

Il avait glissé dans son sac une bouteille d'eau, une ration de pâtes et une couverture. Alice s'étonnait de le voir prêt de si bonne heure. Il prétextait avoir aperçu des sacs, jetés dans la forêt, en rentrant la veille au soir, mais qu'alors il n'avait pas sa lampe, et qu'il faisait trop noir pour les examiner. Il disait vouloir y retourner avant que quelqu'un d'autre ne les découvre. Elle ne le croyait pas, ça crevait les yeux, mais elle n'avait rien dit, et il était sorti, seul, dans cette aube spectrale. Il était arrivé là-bas au petit jour, le visage cinglé par les

lanières du froid, et c'était trop tard. En chien de fusil sur son carton gelé, le vieux lui tournait le dos.

« Monsieur ? »

Immobilité parfaite. Cédric attendit un moment, puis le poussa du pied, sentit aussitôt que le corps était dur, froid, et que l'homme était mort. L'électricien se pencha au-dessus de lui, prudemment, comme s'il pouvait se mettre à hurler pour lui faire une bonne blague. Il avait vu son visage, aussi blanc que la veille, les yeux vitreux, partis. L'expression plus apaisée. Le chat, qui devait se planquer dans les environs, avait entamé sa joue. Le sang était déjà noir. Cédric déploya sa couverture, l'étendit sur le corps, et la lesta de blocs de neige. Il s'était relevé et signé, par réflexe, comme quand il entrait dans une église après des années sans y avoir mis les pieds. Au moins avait-il essayé. C'est ce qu'il se répétait, sur le chemin du retour, trop remué pour se mettre en quête d'autre chose. Il ne put s'empêcher d'en parler à sa femme, de se décharger d'une partie de son fardeau. Il raconta être tombé parmi les sacs de déchets sur un vieillard mort de froid, peut-être abandonné dehors, et il n'eut aucun mal à en paraître affecté.

« Les gens sont horribles », avait dit Alice. Et il le pensait aussi.

49

EXTÉRIEUR, adj.

Qui est au contact avec le dehors.

**DANS UNE FORÊT DES YVELINES,
LE SEIZIÈME JOUR, 12H41.**

« Y en a de la neige, hein ? »

Simplet lui avait proposé de faire une sortie. Le comptable ne s'en remettait pas. Ce puissant débile s'y était opposé douze jours durant, borné comme une table basse, avant de se décider, tout à coup, comme frappé d'illumination. Comme si ça avait été son idée. Et chemin faisant, il s'était senti autorisé à lui parler, de lui, de son métier, de sa vache à la con, écrasée par il ne savait qui, comme si lui pouvait en avoir quelque chose à foutre, de sa saloperie de vache de merde. Voilà à peu près ce que le comptable pensait. Il ne se sentait pas moins oppressé ici qu'à la grotte. Ce dehors ne changeait rien. C'était un trompe-l'œil. Un trou de vie au milieu du froid. Un piège à con. Ils marchaient l'un derrière l'autre, dans la neige épaisse, sans point de repère, sans savoir où ils étaient, où était le soleil, où ils allaient. Il n'y avait que le silence blanc, les pas qui s'enfonçaient parfois jusqu'aux cuisses, la neige glacée qui tombait dans les chaussures, les ronces qui s'accrochaient aux jambes, les fondrières qui tordaient les chevilles, et ces arbres noirs, ramifiés de neige, par milliers, partout autour d'eux, à n'en plus finir.

Bernard suivait Létang, les yeux cirés par le froid, encore rouges du feu de bois. Il regardait cette friche capillaire, cette démarche, cette fumerolle d'haleine chaude qu'il laissait dans

son sillage. Il écoutait ce souffle rauque. Il sentait cette odeur. Mais quel débile, pensait-il, quel foutu débile. Non seulement ce type ne servait à rien, mais si jamais ils tombaient sur quelque chose à bouffer, il en prendrait la moitié. Pas question, pas question que ça arrive. Il fallait la mériter, la bouffe. Et l'immonde Simplet ne méritait que de crever.

Il s'était remis à neiger, fort. Le paysan grommela quelque chose. Le comptable comprit qu'il regrettait d'avoir quitté la grotte. C'était bien temps d'y penser. Simplet allait trahir, c'était presque certain. À la première occasion. Il se débinerait avec le feu. Il les perdrait. Il ferait fuir le gibier, avec son souffle rauque et son odeur de pisse. Ou alors il profiterait d'un moment d'inattention pour lui faire la peau. Et peut-être bien qu'il le boufferait. Ils n'auraient jamais dû quitter cette grotte, jamais, et cette précieuse eau claire, qui devait y couler depuis des millénaires... Ils s'en étaient gavés avant de partir, faute de pouvoir en emporter. Cette eau glacée avait longtemps clapoté dans leurs entrailles, comme une carène liquide, et ils avaient déjà soif. Simplet prétendait qu'il ne fallait pas boire la neige. Ils n'avaient pris que les couvertures de survie, et le paysan portait un restant de feu dans un pot de fer. Il semblait impossible de bivouaquer dans cette neige et ce blizzard. Et Simplet ne savait pas où il allait, ça crevait les yeux. Il n'aurait jamais dû suivre ce demeuré.

« Attention à pas tomber. »

Était-il obligé de parler si fort ? D'être aussi bête ? Bernard trébucha sur une souche morte, et tomba dans la poudreuse en jurant. Létang se retourna.

« Ça va ? Faut faire attention à pas tomber. »

Cet enfoiré de Simplet l'avait fait exprès. Aucun doute. Et dire qu'il l'avait écouté jusqu'ici, docilement suivi. Il avait attendu son feu vert. Il avait pensé à ces téléfilms à la con où le simplet a toujours raison avant tout le monde, tandis que le

notable sans scrupules se trompe dès le départ et est humilié à la fin. Il n'était pas dans un film. Qu'attendait-il pour reprendre le contrôle ? Avait-il si peu d'amour-propre qu'il laissait un simplet le mener par le bout du nez, jusqu'à décider de sa vie et de sa mort ? C'en était trop. Il devait agir. Et, d'une manière ou d'une autre, en finir avec Simplet.

50

MOMENT, subst. masc.

Espace de temps favorable, propice.

PARIS 20^e,

LE SEIZIÈME JOUR, 14H09.

En apprenant la mort de son frère et l'échec de l'assaut, le calife avait fait exécuter trois de ses généraux. Il avait mésestimé le principe central de *L'art de la guerre* : connaître ses ennemis et se connaître soi-même. Ses hommes étaient mal préparés au combat urbain véritable. Son territoire, immense, truffé de populations civiles et de clans isolés, était difficile à contrôler, surtout par ce froid, et sans moyens de communication. Nombreux étaient ceux qui ignoraient jusqu'à l'avènement du Califat. On avait faim, on cherchait de l'eau potable. L'alcool et les trafics faisaient des ravages. On avait recours à des messagers pour faire remonter les informations des banlieues jusqu'à Belleville, et nombre d'entre eux disparaissaient en route. Le calife venait d'apprendre l'existence de poches de rébellions armées au nord de Paris, et d'un mouvement dissident au sein même des cités de La Courneuve. Ses conseillers le pressaient d'oublier l'îlot du POPB, un problème minime et figé, qui n'empêcherait nullement ses projets d'expansion. Il disposait maintenant de l'armée la plus puissante d'Île-de-France. On avait mis les mécréants au travail, à son service. Un certain nombre d'interdits étaient punis de mort : toute désobéissance, tout trafic ou vol commis pour son propre compte, tout recours à la médecine non prophétique, toute consommation de produits *harâm*, et tout « comportement inapproprié ».

Les conseillers craignaient une action mécréante d'envergure, de l'armée française réorganisée, ou de ces chiens d'Américains. Leur priorité était de grossir les rangs, en incorporant de nouveaux soldats, encore et encore, tout en mettant les gangs au pas, ce qui passait par de véritables campagnes de massacres, faute de quoi leur développement constituerait des factions rivales. Mais le calife avait perdu son frère unique, et, si piètre soldat soit ce dernier, il imaginait devoir venger son sang sacré, comme il avait vengé celui de sa bien-aimée. Il s'attela donc à la préparation d'une nouvelle campagne contre le POPB, visant à laver son honneur, à prouver sa valeur militaire, et à offrir à cette ville un exemple de ce qu'encourageaient ses ennemis. D'ici là, pour stimuler un peu ce beau monde, un conseiller avait imaginé une nouvelle méthode d'exécution. Les condamnés à mort sautaient cette fois de moins haut, d'immeubles de trois ou quatre étages, mais sous lesquels on avait disposé des châssis retournés d'échafaudages, aux tubes galvanisés évidés et acérés, tournés comme des pieux vers le ciel. Les déviants venaient s'y empaler tels des filets mignons sur leurs brochettes, et une fois les tubulures bien garnies on jetait le tout à la Seine. On en exposait parfois certaines aux carrefours, comme une œuvre contemporaine. Le calife lui-même en retrouvait le goût du récréatif, et venait contempler le spectacle avec plaisir.

Pendant ce temps-là, dans l'ombre d'un débarras, Sadia parlait d'agir, comme presque tous les jours, et Elina s'efforçait de l'en dissuader.

« Ils vont encore attaquer Bercy, disait la Berbère. Je le sais. Mais je vais pouvoir lui parler. J'ai été admise à servir dans les appartements du premier conseiller. Je finirai par le croiser et je pourrai lui parler. C'est le moment.

— Non, Sadia, non. Ce n'est pas le moment. Tu ne dois pas faire ça, tu vas attirer l'attention, et pour toi tout sera pire.

— Mais on ne peut pas supporter ça, lança Sadia. On n'a pas le droit de laisser ce putain de Moyen Âge revenir, et faire de nous ses choses. Mes sœurs berbères ont trop longtemps connu la tyrannie de ces hommes. Ça ne m'arrivera pas.

— Mes sœurs slaves ont tout connu, répliqua Elina en baissant le regard.

— Et alors ? lança Sadia, qui ne supportait plus cette apathie désolée. Tu crois que c'est bien d'être victime, Elina ? Que c'est une vocation ? Tu crois que toute notre vie on doit s'appliquer à mieux souffrir ? Que ça va passer ? Que ça va s'arranger ? »

Non, Elina ne croyait pas ça.

« Alors quoi, Elina, quoi ? Qu'est-ce que tu crois ? »

La Slave hésita.

« Je crois que peut-être un moment viendra... »

— Hé ! cria une voix d'homme. Qu'est-ce que vous faites là-dedans ? »

Les deux jeunes femmes se retournèrent. Un garde, à l'autre bout du couloir. Il était temps de se remettre au travail.

« On ne peut pas se fier au hasard, aux autres, à l'espoir, murmura Sadia. Il faut agir ! »

— Tu ne dois pas chercher à lui parler, répliqua Elina. N'essaie même pas. Il t'ouvrira en deux pour se divertir.

— Venez ici, cria le garde, toutes les deux !

— Tu dois me faire confiance, ajouta Elina. Ne fais rien maintenant.

— Ferme ta bouche sale impure ! Une kâfir ne doit pas parler à une fidèle. »

Elina baissa la tête en signe de soumission, et derrière ses cheveux déliés bredouilla des excuses. Sadia la regarda

s'humilier, éprouvant pour elle autant de mépris que de pitié.

51

COMBAT, subst. masc.

Lutte dans laquelle sont engagés des adversaires faisant usage de tous les moyens dont ils disposent.

**DANS UNE FORÊT DES YVELINES,
LE SEIZIÈME JOUR, 15H34.**

Il en avait eu la force. Il avait transgressé la plus grande de toutes les lois. En feignant de trébucher, il avait ramassé cette pierre. Puis il avait attendu, longuement, regardant ses cheveux, sa respiration, étudiant la régularité de ses mouvements. La main serrée sur la pierre, il s'était concentré sur l'arrière du crâne, et d'un coup il avait pris son élan et frappé, de toutes ses forces, exactement là où il le voulait. Le bruit sourd et précis du roc contre le bois. Simplet avait lâché le feu et les braises s'étaient dispersées en crépitant dans la neige. Il était tombé raide, face en avant, le crâne en morceaux sous sa tignasse, comme du carrelage enfoncé. Le comptable avait vu ce cuir chevelu fendu, ces mèches souillées, la neige se teignant de sang. Il avait attendu. Il avait regardé. Pas un tressaillement. Pas un son. Simplet était mort. Le comptable avait lâché sa pierre avec épouvante. Il était un assassin.

Et voilà deux heures qu'il trottait, seul, comme un damné, levant les genoux façon sportif fanatique, pour se défaire de cette poudre infinie, laissant derrière lui ce sillage désordonné, ne sachant où aller. Deux heures qu'il fuyait son crime et sa réalité, se retournant sans cesse, avec cette atroce impression d'être suivi. L'adrénaline lui avait d'abord tenu chaud, mais ça n'avait pas duré. La neige s'accumulait dans ses mocassins de ville. Le froid lui perforait les chevilles. Chaque pas était

comme un coup de piolet dans le talon. Il avait l'impression qu'on lui brûlait les mains et les oreilles au chalumeau. L'acide lactique lui cuisait les jambes. L'effort et l'air froid mettaient ses poumons en sang, et ce sang reflua dans sa bouche. Comme si c'était le sang de Simplet.

En nage, le cœur emballé, au bord de l'évanouissement, il avait enfin décidé de souffler, de s'appuyer contre un arbre, pour tenter de reprendre haleine. Il avait mal aux yeux, ne savait pas où il était, ni où il allait. Il n'avait pas croisé le moindre sentier, que de la forêt, sauvage et enneigée, à perte de vue. Peut-être tournait-il en rond dans cette immensité blanche. Il se mit à tousser violemment, avec, toujours, cet arrière-goût de sang. Comme s'il allait s'en étouffer. De toute sa vie, il n'avait jamais connu pareil effort. Il était malade d'avoir faim. Avec Simplet, voilà plus de six heures qu'ils marchaient, sans avoir osé s'arrêter dans cette neige. Et ils avaient fait quoi ? Dix kilomètres, peut-être. Même pas. Le comptable réalisa que Simplet avait sur lui le briquet et les couvertures de survie. Dans la panique, il lui avait tout laissé. Le bois était ici plus accidenté, creusé de ravins, tapissé de ronciers, pareils à un réseau de barbelés tendu sous la neige, pour empêcher la progression ennemie.

Alors qu'il allait se remettre en marche, il entendit cette branche craquer. Il se retourna, et le vit arriver. Couvert de sang, les cheveux fous, le corps fumant, hurlant sa rage. Simplet. Le comptable n'en revenait pas. Il n'eut pas le temps de lever les mains, pas le réflexe de plaider. Simplet revenait d'entre les morts, et c'était pour le tuer. Le choc projeta le comptable contre un tronc pourri qui cassa dans son dos. Il tomba à la renverse, Létang sur lui, à califourchon, lui enfonçant les épaules dans la neige. Le souffle coupé, incapable de se relever, le comptable sentit cette odeur, vit de tout près ce regard coupé en deux, cette fureur ceinte de sang, en reçut dans l'œil et sur la joue. L'agriculteur le tenait

fermement, de ses grosses mains rouges, de toute sa force de terrien.

« T'as voulu m'tuer hein ? T'as voulu m'tuer ? »

Le sang dégoulinait des deux côtés de son crâne, aspergeait le comptable terrifié.

« Ben c'est moi qui vais t'tuer ! »

D'un énorme coup de tête, Létang fractura le nez de Bernard. Il se pencha et le mordit carrément à la clavicule, à travers le matelas de la veste. Il était devenu fou. De ses deux mains le comptable ne parvenait à le tenir à distance, essoufflé, trop faible, écrasé sous le poids de ce dingue, le dos prisonnier de cette neige, qui rendait tout mouvement latéral impossible. Il allait mourir. Il cherchait à donner des coups de bassin, pour le déstabiliser, mais ça ne faisait qu'enrager Simplet et son regard oblique, qui avait synthétisé dans le mot « tuer » sa seule raison d'exister. Alors qu'il cherchait de nouveau à mordre, à la gorge, le comptable enroula le bras droit autour de la tête du paysan, cette toison fumante de sang, et la serra de toutes ses forces contre sa poitrine. Simplet le frappait du poing dans les côtes, mais manquait d'élan pour faire mal. De sa main gauche le comptable eut le réflexe de chercher la plaie, cet arrière-crâne à ciel ouvert, ce trou d'os brisés donnant sur la cervelle. Il y alla de bon cœur, fouilla le lobe occipital, de toutes ses forces, sentit parmi les coquilles d'os ses doigts glisser dans la chair molle du cerveau. Simplet poussa un cri, se dégagea et se releva en se tenant le crâne. Bernard se releva à son tour, une main sur le nez. Les deux hommes soufflèrent longuement. De la fumée émanait d'eux, et la neige alentour était maculée de sang. Et ils se faisaient face, comme deux sauvages rendus à leurs instincts du Pléistocène, se livrant un combat à mort pour la suprématie de cette forêt. Et c'est ce qu'ils étaient.

« Écoutez, commença Bernard à bout de souffle, ce n'est pas moi qui vous ai frappé, c'est lui. Le type au fusil. Il m'a attaqué, moi aussi, et m'a poursuivi. »

Son nez brisé lui donnait une voix de canard de dessin animé. Le sang s'en écoulait par gouttes et se figeait dans la neige comme des araignées rouges. Se tenant toujours l'arrière du crâne, soufflant comme un bison, le visage figé sur une grimace étrange, Simplet le regardait et le comptable n'arrivait pas à décoder ce regard. Il avait l'air d'une bête fauve.

« Je vous jure que c'est vrai. Pourquoi je vous aurais attaqué ? C'est lui qu'il faut retrouver. »

Le comptable doutait fortement de la portée de ce pathétique mensonge. Simplet n'était plus qu'un épouvantail barbouillé de sang, agité de soubresauts nerveux, fumant comme un démon sorti de l'enfer. Il ne répondait pas. Ce silence était le pire des présages. Bernard était épuisé, trop épuisé pour penser. Il n'aurait pas la force de survivre à un deuxième assaut. Il voulait vivre, mais Simplet était le plus fort. Il ne doutait pas, n'avait pas l'ombre d'un questionnement existentiel. C'était un Terminator. Il lui fallait accomplir cette besogne, cette unique chose qui l'obsédait, *tuer*. Toute sa vie était là, dans ce moment, dans ce mantra, *tuer*, et plus rien d'autre n'existait. Après plusieurs minutes de face à face, ponctuées de respirations lourdes et vaporeuses, Létang palpa encore l'arrière béant de son crâne, contempla son sang frais. La fumée sortit de sa bouche plus lentement, comme une arrière-pensée. Il n'y avait pas d'échappatoire. Il fallait tuer, ou être tué. Dans cette neige et ces halliers de ronces, aucune chance de fuir. Le paysan était plus grand, plus robuste. Et le comptable était en mocassins. Et il vit le paysan se saisir de cette branche de bois mort, longue d'un bon mètre, qui gisait contre son hêtre. Bernard regarda autour de lui, dans la neige ensanglantée, ne vit rien de comparable. Simplet approchait, tenant son gourdin à deux mains. Le comptable

releva les siennes, paumes en avant, tentant une fois encore de raisonner son adversaire.

« Vous faites une erreur. »

Simplet ne raisonnait plus. Il frappa, comme au cricket, en visant la tête. Le comptable y opposa ses avant-bras, et la branche morte se brisa sur eux. Simplet eut l'air un peu décontenancé.

« Je vous préviens, mentit de nouveau Bernard. J'ai des années de boxe derrière moi. Si vous m'attaquez encore, je vous tuerai. »

Mais sa cloison nasale enfoncée lui donnait cette voix épouvantable, à des années-lumières d'un début de crédibilité. Simplet avança encore, les bras tendus comme un somnambule, pour le saisir au collet. Mains levées devant lui, le comptable vit que l'autre gardait son menton en avant, bien dégagé. Il frappa à l'instinct, et le coup porta, à la mâchoire. Simplet ne tomba pas, mais se protégea le visage à retardement, comme un mauvais boxeur. Bernard lui décocha un puissant coup de pied à l'entrejambe, et Simplet se plia en deux en poussant un cri sourd, les mains sur les parties. Galvanisé, Bernard le frappa à la tempe, le fit tomber, se rua sur lui. Il avait saisi un morceau de la branche brisée. Sonné, l'autre s'était recroquevillé en position fœtale. Le comptable frappa plusieurs fois, sur les mains et les bras, avant de heurter le front. Alors Simplet lâcha prise, cessa de se défendre, et Bernard, possédé, continua de frapper, de toutes ses forces. Au plus profond de cette forêt ouatée, on n'entendit plus que les coups sourds du morceau de hêtre, s'effritant contre le crâne du paysan.

Le comptable s'était relevé. Simplet ne se relèverait pas, ne reviendrait plus jamais le hanter. C'était fini. Il n'avait plus de tête, juste une bouillie informe et concave, d'esquilles et d'échardes, un peu comme un visage de cire, fondu au

chalumeau, aspergé de sang et de cervelle, qui ressemblait à de la pulpe de litchi. Au moins ce qui restait de son regard était devenu symétrique. Du pied, le comptable tâcha de couvrir le carnage de poudreuse, pour en faire disparaître la vision, et peut-être le souvenir. La neige buvait le sang. En nage, Bernard ne sentait plus le froid, tremblait de tous ses membres. Son nez lui faisait mal.

C'était lui ou moi, pensa-t-il. Simplet avait toujours voulu sa peau. Dès le premier jour.

MORT, subst. fém.

État irréversible d'un organisme ayant cessé de vivre.

**QUELQUE PART EN LOZÈRE,
LE SEIZIÈME JOUR, 16H16.**

« Je crois qu'il est mort. »

Le chef ne bougeait pas. Étendu face contre la glace, bras le long du corps, raides comme des piquets de clôture, les mains violacées tirant sur le noir.

« C'est un gendarme », dit la jeune femme, accroupie auprès du corps. Debout derrière elle, son compagnon portait son fusil cassé sur l'épaule, à la manière d'un chasseur. Tous deux étaient chaudement vêtus, équipés de raquettes de neige.

« Monsieur ? »

L'homme au fusil secoua la tête, enleva ses lunettes de soleil.

« Il est mort, je te dis. »

La fille se pencha au plus près de la momie englacée, visage à ras la neige, comme un enfant curieux examine un cadavre de chat.

« N'y touche pas, c'est dégueulasse. »

Le chef tourna brusquement la tête. La fille poussa un cri de surprise et se releva, horrifiée par ce visage noirâtre et excorié, carbonisé de froid. Le chef se redressa à son tour, cracha dans la neige, s'essuya la bouche en arrachant un lambeau de son nez, qui était aussi noir que ses doigts et le

contour de ses oreilles. Il épousseta la neige de son torse et de ses épaules comme si elle avait été de la chaux vive. Ses paupières et ses lèvres gercées étaient gratinées de pus. Des cristaux de neige adhéraient à sa barbe et ses sourcils, pareils à des moisissures. La peau desquamée des pommettes, du menton et du front tirait au rouge vif. Ses yeux dilatés semblaient renvoyer à un cerveau en dérangement. C'était un zombie.

« Ne me touche pas, chienne de l'enfer. »

Sa voix était rauque, la mâchoire paralysée par le froid.

La fille regarda son compagnon d'un air outré, comme en présence de n'importe quel malotru de supermarché. L'homme au fusil eut un léger sourire oblique, jugeant que ce pauvre type à moitié mort n'avait pas l'air bien dangereux. Le chef avait vu ce fusil ouvert, mais le temps que ce chien de paysan l'arme il l'aurait perforé de dix balles.

« Viens », avait dit l'homme au fusil à sa femme.

La fille le rejoignit.

« Emmenez-moi avec vous, ou je vous fume. »

Comme s'il n'existait pas, le couple s'était détourné, et avait repris sa marche.

« Ho ! Sales kouffars ! Vous m'emmenez avec vous ! »

Il cherchait à crier de sa mandibule engourdie, mais on n'entendait que les voyelles. De ses doigts noirs et raides comme du charbon il palpait sa hanche, cherchait sa Kalach. Elle n'était plus là. Il regarda par terre, derrière lui. Rien. Pas possible. Il l'avait perdue. Il se retourna, vit le couple à raquettes s'éloigner, d'un pas lunaire et robotique, au-dessus de la neige gelée.

« Attendez ! »

Il tenta de les suivre, se lança sur la couche de neige, et sa jambe raide s'y enfonça.

« Madame ! supplia-t-il. Excusez-moi ! »

Elle ne se retourna même pas.

« Je vous ai pris pour d'autres ! Revenez ! »

Il se releva. S'effondra de nouveau.

« Pitié ! Je veux juste rentrer chez moi. »

Il s'était mis à pleurer, comme il avait un jour pleuré devant la juge aux affaires familiales, après qu'il eut tabassé sa femme, avant de l'assassiner un mois plus tard. Crime d'honneur, huit ans, ramenés à cinq automatiquement, et à trois dont deux de mise à l'épreuve par un juge d'application compatissant. Il avait rencontré en prison trois de ses hommes. Et il avait encore pleuré quand on l'avait interrogé sur d'autres fichés S radicalisés, suspecté qu'il était de les avoir aidés à cacher des armes. Rappel à la loi. Et il avait monté et réalisé son projet de massacre d'un village entier. Et personne n'en saurait jamais rien, et il pleurerait aujourd'hui dans la neige, au fin fond de la Lozère, oublié de Dieu et du monde. Pour lui, pour rien. Peine perdue. Les deux autres étaient déjà loin. Il roula sur le dos, les bras en croix, comme un rédempteur de carnaval maquillé de cirage et de rouge à lèvres. Il écouta au loin le craquètement des raquettes sur la neige gelée, et ce bruit s'atténua peu à peu jusqu'à disparaître. Le chef porta un peu de neige à sa bouche, mais la glace lui brûla les lèvres et la langue. Il était seul et ne bougerait plus d'ici. Tué par le froid, cet homme qui tuait par le feu. Les heures passèrent, et il n'était déjà plus là. Et sur son corps s'était remise à tomber la neige, cette ode éphémère au silence éternel.

53

CHINOISERIE, subst. fém.

Ce qui rappelle certaines particularités, réelles ou non, attribuées au peuple chinois, comme la bizarrerie.

PARIS 13^e,

LE SEIZIÈME JOUR, 17H08.

On torturait le colonel pour lui faire avouer qu'il était le grand-père de Vincent Gite. Des entraves le maintenaient aux armatures métalliques de son lit. Un des bourreaux était chinois. Il tenait un fer chauffé au rouge. La douleur au ventre était insoutenable. Le colonel parlait, et les bourreaux, satisfaits, remballèrent leur matériel. Le colonel entendit comme s'il y était le sifflement du fer que l'on trempe.

Il se réveilla en sursaut. Pol Pot faisait de la friture. Quelle heure était-il ?

« L'honorable officier dort de mieux en mieux », observa le Chinois en indiquant la lumière du jour déclinante, à travers la fenêtre. La nuit allait tomber.

« Guérilla ?

— Elle dort toujours. »

Le colonel monta se rendre compte. C'était vrai. La fillette ne s'était levée qu'une seule fois depuis leur arrivée, et pas très longtemps. Le Chinois lui avait monté un thé, et elle avait dit au colonel que le Monsieur aux yeux bizarres lui faisait peur. Le colonel l'avait jugée en pleine possession de ses moyens.

« Mes nems sont actuellement les meilleurs de Paris », proclama Qi-Guài quand le colonel redescendit, en posant un plateau de victuailles sur la table. L'odeur était alléchante. Le retraité s'installa. Il se remettait peu à peu de ses courbatures, reprenait des forces.

« Dites-moi, Tchi-Tchuaï, commença-t-il entre deux bouchées – un peu pâteux mais excellent –, cette nuit j'ai entendu un hurlement, pas très loin d'ici. Comme un hurlement de femme, je l'avais déjà entendu juste avant d'arriver chez vous. »

Le visage du Chinois s'était assombri.

« Oui, c'est extrêmement désagréable. »

Le colonel s'était interrompu en pleine bouchée. On eût dit qu'il parlait d'un loir coincé dans le grenier, troublant son sommeil.

« On l'entend presque tous les jours. Au début je croyais comme vous que c'était une femme. Je pense plutôt que c'est un petit garçon. »

Le Chinois trempa son nem dans la sauce piquante.

« C'est l'ennui qui fait ça. Les gens n'ont plus de télévision. »

Il avala sa bouchée, secoua la tête d'un air réprobateur.

« Folie des hommes... »

Le colonel avait cessé de manger tout à fait. Son imagination se perdait dans l'horreur.

« Prenez donc un verre, proposa le Chinois. Baijiu traditionnel ! »

Le colonel humecta ses lèvres.

« Pas comme ça, conseilla le Chinois. Il faut le boire d'une traite ! Cul sec ! »

Il montra l'exemple. Le colonel l'imita, fit la moue aussitôt. Une sorte de mirabelle, en moins bon et plus fort, avec un arrière-goût curieux, assez désagréable.

« Si l'honorable officier préfère, j'ai ici du whisky japonais. »

Oui, l'honorable officier préférait. Surtout si c'était du Yamazaki. Le Chinois le servit. Le colonel but.

« Ça, fit-il en reposant son verre, ça c'est un nectar. »

Son hôte souriait largement.

« Alors buvons à notre santé ! »

VITRIOL, subst. masc.
Acide sulfurique concentré.

PARIS 20^e,
LE SEIZIÈME JOUR, 17H21.

Le feu de l'acide avait rongé jusqu'aux tendons du crâne toute la partie gauche du visage. Elle avait perdu son oreille, sa paupière et une partie de son nez. La bouche s'était muée en un affreux rictus, comme le sourire d'un méchant de *comics*. On l'avait emmenée devant un miroir, et forcée à regarder ce qui restait de son profil d'os lisses et de sang, cet œil gauche qui n'était plus qu'un globe rouge et larmoyant, cette grimace plastifiée qui serait désormais son visage. Puis on l'avait jetée dans une cave, reconvertie en cachot, pour la laisser méditer son crime.

Sadia n'avait pas pu se retenir. L'occasion s'était présentée. Elle venait de faire un esclandre avec ce garde qui lui avait « mal parlé », et le calife, qui passait par là, avait entendu les éclats de voix, était venu se rendre compte. Elle avait demandé à lui parler. Il l'avait dévisagée un moment, de ses yeux si bovins qu'on les aurait dits près de meugler, et elle avait soutenu ce regard, le fixant dans la sclère de ses yeux jaunes. Et il avait accepté. Ils s'étaient dirigés vers ses appartements. Jusqu'au dernier instant, le garde avait cherché à dissuader la jeune fille, l'exhortant à en dire le moins possible, à mesurer chacune de ses paroles.

« Es-tu une bonne musulmane ? » lui avait demandé le calife une fois la porte fermée.

Ça commençait mal. Sadia s'était mordu les lèvres, en pensant à Elina, aux conseils du garde.

« Il y a quelque chose que je dois vous dire.

— Votre grandeur, souffla le garde.

— Votre grandeur, ajouta Sadia.

— Ma femme était la femme la plus pure que le monde ait jamais connu », poursuivit le calife en regardant au loin, sans l'écouter le moins du monde.

C'est à cet instant que Sadia explosa.

« Et toi tu es pur, hein ? Tu te prends pour qui, grandeur de mes couilles ? »

Le calife tourna vers elle un visage stupéfait.

« Petit braqueur de merde ! continua Sadia. Tu crois que tu vas devenir un prophète ? Tu crois que tu vas faire de nous tes putains ? Une sous-merde de petit caïd comme toi ? »

Elle déballa tout, sans aucune mesure. Les menaces, les injures, les malédictions, un condensé de colère, de haine et de peur. Bouche bée, le poing tremblant dans son dos, Aboubakar l'avait laissé finir. Puis il s'était tourné vers le garde.

« Blasphème. Tu sais ce qu'il faut faire. »

Les bruits de couloirs circulaient vite, dans le palais. Elina apprit avant la nuit ce qui était arrivé à Sadia. Sans manifester la moindre émotion, elle classa l'information, et se remit au travail.

NUIT, subst. fém.

Obscurité dans laquelle se trouve plongée la surface de la Terre.

DANS UNE FORÊT DES YVELINES,
LE SEIZIÈME JOUR, 18H02.

La nuit venait et sa terreur. Le soleil rouge sombrait à la lisière du monde, et l'horizon buvait tranquillement la coupe de son sang. Comme si le ciel célébrait pour lui une dernière eucharistie. Il faisait un froid mortel, et il lui faudrait passer la nuit dans cette forêt. Il avait encore omis de dépouiller Simplet de sa couverture et de son briquet. Il n'y avait rien dans les parages. Son nez saignait toujours et des larmes de froid gelaient sur son visage et le long de son cou. Seule la mort semblait rôder ici. Il se retourna et regarda les traces de sang qu'il laissait derrière lui. Cette horreur en filigrane qui le suivait depuis son crime, et le reliait à sa victime.

Il marcha encore, et entre les aulnes noirs panachés de neige il distingua soudain ces lueurs. Un petit monticule sombre, à même le sol, diapré de rouge, luisant au vent. Des braises. Un reste de feu. Il approcha. Il ne voyait personne. Le tertre de cendres rougeoyait comme une fourmilière infernale. On avait fait un feu ici. Il se précipita, tendit les mains, se pencha au plus près. Le feu mourait. Du pied il gratta la cendre. La braise était là. Il regarda autour de lui, chercha des branches mortes. Il arracha des brindilles de pin, les jeta sur la cendre. Elles prirent, mais les épines se consumaient vite, en crépitant, sans chauffer. Il en fallait d'autres. Il n'en trouva pas, cassa quelques rameaux de chênes et d'arbrisseaux, s'en fit mal aux paumes, finit par se constituer un petit fagot de

branchages, qui grésilla sur le feu. Il s'enivra de la fumée de ce bois froid et mouillé. Ça brûlait, faiblement. Ça ne durerait pas. Perfide nature... Elle semblait lui résister. C'est comme si tout lui était hostile. Comme si la Terre prenait enfin sa revanche sur les hommes. Plus tôt, il avait vu cette minuscule hermine, toute à sa chasse, parfaitement adaptée à cet art, indifférente au sort du monde, et il l'avait enviée. Il chercha encore, rassembla un autre fagot, un peu plus gros, le posa sur le feu qui déjà s'éteignait. Et peu à peu les flammes ressuscitèrent, en fumant et en claquant. Il s'était assis dans le vent, à bout, défait par la soif, la fatigue et la faim. Et il resta là, sans bouger, sans force, abruti par sa lutte, charmé par le feu, replié sur lui-même, comme un moine anachorète mortifié, égaré au vent de l'exil, damné d'on ne savait quel indicible crime.

Les flammes imprimaient dans leur danse des mouvements apocryphes aux arbres alentours. Mais le comptable était seul, parfaitement seul. Et il songea que quel que soit leur enfer particulier, seul le feu devait encore unir les hommes. La forêt était ici plus plane. Il y avait surtout des bouleaux, des jeunes chênes, des taillis, des arbrisseaux. On avait tenu cette forêt. On avait fait ce feu. Il se rapprochait du monde... Mais comment sortir de là ? Dans quelle direction aller ? Il n'arrivait plus à penser. Si terrible était le froid. Si atroce était la douleur. Il ne savait pas se soigner aux plantes, ni se repérer aux étoiles. Il ne savait pas que les racines de cet arbuste étaient comestibles, que cette grosse étoile rouge était Bételgeuse, et qu'avec Sirius et Procyon elle formait le triangle des nuits d'hiver. Et qu'il y avait là les trois points de la ceinture d'Orion, et que plus loin brillaient Rigel et Aldébaran, et qu'au bras d'Ursa Minor pendait l'Étoile polaire. Comme bien d'autres, il avait oublié jusqu'au nom des astres et des plantes. Les hommes du temps des écrans ne contemplaient plus le ciel, et n'avaient plus comme les anciens le culte des choses.

Demain il faudrait se lever. Repartir. Il devait dormir. Et peut-être qu'il ne se réveillerait plus jamais. Il avait tué. Il avait faim. Il regardait le ciel et la nuit, partout autour de lui, et jamais il ne s'était senti si seul et si vain, pas une fois depuis cet enfant qu'il avait été, même terrifié dans son lit et dans le noir, n'osant appeler sa mère, parce que son beau-père l'aurait battu. La lune qui montait là-haut ne lui était même pas familière. Jamais demain ne lui avait paru aussi lointain. Si profonde était la nuit. Si grande était sa peur.

56

CHINOISEMENT, adv.

De façon chinoise, rusée, méchante, étrange ou compliquée.

PARIS 13^e,

LE DIX-SEPTIÈME JOUR, 0H34.

« Tu es un chinetoque, mais un chic type, Pol Pot. Je peux t'appeler Pol Pot ? »

Le colonel était fait. Son hôte riait de façon continue.

« L'honorable officier a l'alcool chaleureux, constata le Chinois, les joues rougies par le baijiu. En Chine, c'est très important !

— À la Chine, lança le colonel en levant son verre.

— À la Chine ! », approuva Pol Pot.

Ils n'osèrent évoquer la France. Voilà plusieurs heures qu'ils veillaient, et buvaient, toute méfiance évanouie.

« Je me pose une question épineuse, commença le Chinois avec un drôle de rictus, censé traduire l'embarras.

— Je t'en prie, fit le colonel.

— Quel âge a l'honorable officier ? »

Le verre du colonel s'était arrêté à quelques centimètres de ses lèvres.

« Mon ami, fit-il d'un air grave et d'une voix terne. J'ai l'âge des vieux cerisiers. »

Le sourire du Chinois s'était figé. Le colonel but son whisky.

« Il y a un truc qui m'intrigue chez toi, reprit le retraité. Tu n'as pas peur de ce qui se passe ? C'est comme si tu n'avais pas l'air concerné. Comme si tu connaissais déjà la fin de l'histoire. »

Pol Pot aiguïsa son plus beau sourire.

« Je sais que pour vous, les Blancs, notre sagesse ressemble à de la folie. »

Le regard du colonel l'encourageait à développer. L'encens lui piquait les yeux et les flammes ronflaient dans la vieille cuisinière. Il était un peu plus de minuit.

« Pourquoi devrais-je avoir peur ? Je n'ai pas d'enfant et je n'ai pas besoin de vivre parce que les miens ont fait mille millions d'enfants. Personne ne peut rien contre cette quantité. Je ne suis qu'une brique dans un mur, une maille de tapisserie, et moi mort mes descendants seront encore là. C'est pour ça que je n'ai pas peur. Vous, les Blancs, devriez avoir peur. Mais vous êtes fous, alors... Vous êtes vieux et ne faites plus d'enfants. »

Son regard s'égarait vers le plafond. L'étage, où dormait la fillette, la petite métisse.

« Vous croyez que cette arme qui vous aide à mieux dormir va vous sauver, mais moi je ne le crois pas. Si les vôtres ne sont plus là, vous ne serez pas sauvés. Une république n'a d'avenir que les enfants de ses femmes. Vous les Blancs tirez votre gloire de vos idées. Vous en oubliez de vivre, et vos idées vont vous tuer. Et vous brûlez ceux qui vous en avertissent. Le mélange dont l'idée vous rend si fiers empoisonne votre peuple, et va vous anéantir. Vous allez disparaître, vous dissoudre dans ce que vous êtes, dans ces autres que vous croyez sauver... Votre race est orgueil, elle porte sa mort. Dans ses entrailles technologiques, dans le gouvernail de ses idées. Elle est ce navire titanesque qui défie nature et dieux, puis sombre et se perd à jamais. »

Le colonel regardait le Chinois. Le Chinois observait le colonel. La chute sourde d'une bûche dans les flammes. Le tic-tac de l'horloge. Le feu de l'alcool dans leurs yeux.

« Je crois que l'Occident hurle et s'agite vainement, comme un nourrisson abandonné sur le rivage avant la marée. Et nous dans mille ans serons toujours là. Nous aurons vu comme le sage les cadavres de nos ennemis passer. Tôt ou tard, tout se dissoudra dans notre nombre et notre unité. Alors peut-être que demain vos soldats viendront encore vous sauver, que vos médecins et vos marchands adoucissent la fin de votre vie. Mais au fond, je crois que votre race est finie. Déprimée par sa frénésie, étouffée par sa supériorité. Vous n'avez plus les armes pour cette vie, et peu à peu vous y renoncerez. »

Le colonel était stupéfait. Jusqu'à ce jour, sa vision de l'Asie se limitait à de petits êtres allant pieds nus, Fu Manchu sournois et sans morale, qui mangeaient du chien en souriant. Il venait de recevoir une leçon de philosophie chinoise. Il comprenait maintenant pourquoi Pol Pot n'avait pas l'air traumatisé le moins du monde.

« Veuillez m'excuser, bredouilla le Chinois, confus d'avoir tant parlé. Ce que je dis est insultant, et insignifiant. Je ne suis pas habitué à boire autant. Je vais aller dormir. »

Le colonel ne trouva rien à répondre. Dans le brouillard d'encens du salon, la vieille horloge s'obstinait à minuter le silence.

« Bonne nuit », fit le Chinois en s'inclinant brièvement, comme un militaire salue.

Il s'éclipsa, et le colonel resta seul, sonné par les paroles de son hôte, sa vision clinique de l'existence, et négligeable de sa propre vie. Il était lui aussi un peu honteux d'avoir cédé à l'alcool, alors qu'il devait protéger la fillette, qu'il était l'unique gardien des lieux et de sa personne. Il resta ainsi cinq

bonnes minutes, à penser à sa vie. À contempler son arme noire, les plastiques quadrillés de la crosse et de la pompe, les marquages de la carcasse, la culasse et son rectangle d'inox, la faucille noire de la queue de détente, et le long canon mat, denté de sa lame de visée.

À quoi bon ?

Le colonel fit danser le rhum huileux au fond de son verre, s'amusant à y capturer les flammes de la cuisinière. À recréer dans le liquide son petit enfer. Son premier démon intérieur, celui de la Contradiction, lui suggérait que le Chinois avait tort, et qu'il ne savait pas de quoi il parlait. Mais son second démon, celui de la Conviction, en était absolument persuadé : sur toute la ligne, le Chinois avait raison.

IV – LE VENT

TROISIÈME SEMAINE

Au fou et au vent il faut livrer passage.

– Proverbe espagnol

COUTEAU, subst. masc.

Instrument tranchant formé d'une lame emmanché.

PARIS 17^e,

LE DIX-SEPTIÈME JOUR, 1H01.

À son avis, le monde était devenu drôlement bizarre. Il y avait des gens qui couraient, qui volaient, qui se battaient, et puis beaucoup d'autres qui se cachaient. Il n'y avait plus de lumières, Idriss l'avait remarqué, et plus de circulation dans les rues. Et il y avait des incendies. Il était allé chercher sa nourriture et son argent, au centre social de la Réaffirmation de soi à travers l'autre, et personne n'avait levé les rideaux. Ça l'avait mis en colère. Il ne pourrait pas acheter ce pantalon fluo. Il aurait voulu retrouver la dame, celle qui lui avait parlé, avant de mettre au monde son bébé. Il l'avait cherchée longtemps, un peu partout, dans des quartiers qu'il ne connaissait pas. Il ne l'avait pas trouvée. Il n'avait trouvé personne. Les gens ne se promenaient plus, ne voulaient pas lui parler. Ils regardaient son couteau bizarrement. Idriss en était fier. Il leur faisait envie. Mais Idriss commençait à avoir froid, et sommeil. Il devait retourner au foyer. Il regarda autour de lui. Il n'était pas sûr de savoir où il était. Il *réfléchissait*, ce qui pour lui était un haut fait. Idriss était le mystère d'un cerveau sans arborescence. Un OUI, un NON, même pas de PEUT-ÊTRE. Pas de lien entre causes et conséquences, pas d'hier ni de demain. On ne pouvait pas parler d'idées. Idriss était livré à la fibrillation de ses instincts. Il allait encore devoir dormir dans un hôpital. Mais pas tout de suite. D'abord, il allait venger ses ancêtres, avec son couteau. Les voix le lui

ordonnaient. Encore fallait-il trouver quelqu'un. Il avait repéré ce brasero, encore fumant. Il devait y avoir du monde par ici. Il suffirait d'attendre. Mais Idriss, à son tour et sans le savoir, était devenu une proie. La proie d'un chasseur d'un genre nouveau. Celui-là n'avait personne à venger, mais une offrande à faire. Son couteau n'était pas le plus long, mais son geste celui d'un assassin véritable. Idriss ne l'entendit pas approcher, à pas feutrés, dans son dos. Il ne sentit que le froid s'emparer de sa gorge, et la vie gicla de là, comme d'une digue de chair rompue par une mousson de sang. Idriss tomba à la renverse dans ce flot bouillonnant, cherchant de ses longs doigts noirs à agripper les rebords de la blessure, comme pour en refermer l'entaille, mais le couteau avait tranché carotide et jugulaires, et le vidait de son sang. Et dans ses yeux exorbités s'éteignait peu à peu le signal de la vie.

« Désolé petit gbi-gbi, fit Donatien à voix basse, derrière son masque respiratoire maison, fait de filtres à air humides. Il fallait inverser la tendance. »

Était-ce l'un des esclaves ? Ils se ressemblaient tous. Donatien lui sectionna l'oreille et la fourra dans sa poche. Voilà tout ce qu'il lui fallait, pour prouver à cette femme sa valeur. Celui qui fut récompensé il y a un mois de cela du prix Vanhoenacker de l'objectivité journalistique, pour son reportage sur la construction sociale du stéréotype, venait de trancher l'oreille d'un Noir, qu'il croyait membre d'un gang de Togolais, pour rassurer la fille aux cheveux verts quant à sa capacité à la protéger aussi bien qu'un gang d'Albanais.

L'ancien journaliste avait ce qu'il voulait. Il essuya sa lame sur sa manche, et laissa la sa victime, aux jambes encore agitées de spasmes.

58

HURLEMENT, subst. masc.

Cri prolongé, aigu et violent, poussé par une personne.

PARIS 13^e,

LE DIX-SEPTIÈME JOUR, 1H43.

Le colonel était sorti. La rage au ventre, le fusil bien en évidence. Il avait contourné le pâté de maisons, et maintenant il attendait, planté dans un froid sidéral, sous l'éclat limpide de la lune, face à un immeuble fermé, qui paraissait vide d'occupants. Sans trop savoir que faire.

Le coup de sang lui avait pris chez le Chinois, après quelques verres supplémentaires, le cerveau en orbite autour du salon, les pensées mauvaises tournoyant comme un carrousel halluciné, sans qu'il parvienne à les arrêter, à les dominer, à les digérer. Il avait décidé de les noyer. De boire encore, de faire ça bien, jusqu'à l'évanouissement. Jusqu'à noyer sa honte de boire. Et au milieu de cette torpeur, il y avait eu ce hurlement. Glaçant, terrible. Interminable. Le genre de cri censé arrêter la marche du monde. Le colonel s'était redressé, les yeux écarquillés sur le vide. Il avait attendu, écouté. Rien. Il crut un instant avoir rêvé. Puis il l'entendit de nouveau. Une plainte effroyable. Un cri d'enfant atrocement torturé. Le monde était sans pitié, et il ne pouvait pas le supporter. Il n'avait pas les nerfs de Pol Pot pour se contenter de trouver ça « désagréable » et se retourner dans son lit. Il n'avait pas sa sagesse. Et l'honorable officier avait réagi en déplorable occidental : par une soif irrépressible de violence. Il avait pris son fusil, fourré dans sa poche une vingtaine de cartouches, et s'était rué dans la nuit, pris d'une rage folle

contre ce qui devait se passer ici, depuis des jours, dans l'impunité du chaos et de ce quartier de lâches. Il voulait débusquer le monstre qui s'y terrait, lui faire payer ses crimes au prix fort. Mais dans le froid, face à l'immeuble suspect, il n'entendait plus rien, n'observait pas le moindre signe de vie. La ruelle était déserte, et l'horreur restait muette. Sur la neige, quelques étrons gelés. COMPLICES, accusait un graffiti sur la façade opposée. C'était vrai. Cet endroit était tellement silencieux. Le colonel eut l'impression d'être parfaitement seul au monde. Que faire ? Il faisait très froid. Le sas, haute sécurité, était blindé, il n'y avait aucun moyen d'entrer là-dedans. Et la police n'existait plus dans ce monde-là.

Il fut soudain rattrapé par un pressentiment affreux. La fillette. Dans son accès de fureur, il l'avait laissée, seule, avec Pol Pot et son ectoplasme de bonne femme. La proie pour l'ombre, la fillette pour un fantôme. *Henri*, se dit-il. *Mais enfin Henri*. Le colonel se détourna de l'immeuble maudit, et s'éloigna à grandes enjambées dans le sentier de neige tassée du trottoir, là où cheminaient parfois les ombres de cette ville.

POURPARLERS, subst. masc. plur.

Discussions entre parties opposées en vue d'arriver à un accord.

PARIS 12^e,

LE DIX-SEPTIÈME JOUR, 1H59.

On exigeait des explications. On parlait de scandale, de gestion autocratique, de réponse « totalement disproportionnée ». Les légionnaires du 2^e REP venaient de repousser une procession de « Conciliants ». Une trentaine de personnes, terrées dans le voisinage, venues les appeler à déposer les armes et à ouvrir leurs portes et leurs cœurs à une vie apaisée, post-conflictuelle.

« Le très-bien-vivre-ensemble ne peut avoir lieu avec des armes, des groupes définis et des portes closes, proclamait le cachectique jeune homme qui leur faisait office de porte-parole. La fraternité vraie ne peut exister sans ouverture totale et inconditionnelle des corps et des esprits. »

Danjou avait fait armer ses hommes, et les Conciliants s'étaient dispersés. À l'intérieur du POPB, certains civils n'avaient pas apprécié la manœuvre. La conséquence de plusieurs jours de tensions : le territoire des militaires s'était nettement réduit ces dernières heures. De l'autre côté du fleuve, les incendies avaient repris leur vigueur, emporté la Pitié, Austerlitz, jusqu'à son viaduc tressé de fer, et sans doute une bonne partie du 5^e. Au nord, la gare de Lyon était sous contrôle djihadiste. Et il n'y avait plus rien à piller dans les centres commerciaux du sud, dont une poignée de gangs se disputaient le contrôle.

Les « progressistes vigilants » du POPB avaient désigné trois délégués, pour transmettre au capitaine leurs doléances. Le premier était doctorant en sociologie, pigiste dans l'événementiel, équitable et fluide jusqu'à son prénom, Cyriel, mais selon lui « pas caractérisable ni réductible ». La seconde était enseignante, présente elle aussi depuis les premiers jours. Elle s'était récemment découvert une vocation pour l'inclusion, en organisant des ateliers dédiés aux alter-sociaux, qui n'avaient jusque-là attiré que Jean-Claude, cinquante-trois ans, paraphile notoire, qui passait son temps à fouiller les poubelles du voisinage à la recherche de serviettes hygiéniques usagées. Le dernier délégué, et aussi l'un des derniers arrivés au POPB, était « administrateur de territoires » et « élu de la République ». C'est lui que le sergent qualifiait de meneur – repéré par ses sourires et ses soupirs lorsque les soldats chantaient *La Strasbourgeoise*. Et c'est lui qui parlait pour les autres.

Dans le désordre, leurs critiques portaient sur le manque d'informations, l'inorganisation générale, la lenteur des secours, les conditions de vie « déplorables et inadmissibles », et le caractère « antidémocratique » voire « carrément putschiste » de l'autorité militaire, incarnée par le capitaine. L'officier les avait reçus, tous les trois.

« Vous devez nous consulter ! disait l'administrateur. C'est nous qui payons vos salaires. C'est vous qui êtes à notre service. »

Le capitaine gardait le silence. Ces gens représentaient le cancer qui avait eu la peau de son pays. Il ne devait pas laisser ses métastases lui survivre. Pas ici.

Cyriel tenait à ajouter que les militaires devaient d'urgence se montrer plus tolérants, nombre de personnes retenues dans cette salle étant heurtées dans leur diversité émotive, et vivaient l'atmosphère non-inclusive comme une offense. Pour lui, le capitaine était l'archétype du « non-sensible », c'est-à-

dire un indifférent motivé, une sorte de pervers narcissique volontaire, pas du tout *safe*, ce qui était très grave. La prof ne disait rien, mais elle hochait vigoureusement la tête.

« Et l'autre grande question, c'est : quand allez-vous donner aux minorités les moyens de se faire entendre ? »

S'il avait été rompu à l'art de la communication moderne, le capitaine aurait dans l'instant présenté ses excuses et sa démission à celles et ceux qu'il avait pu choquer, tout en regrettant un manque de discernement et des dysfonctionnements dans la chaîne de décision dont il était le premier responsable, le tout en écrasant une petite larme. Il remercierait sincèrement ses accusateurs, leur promettant de corriger son comportement et de mieux œuvrer pour le bien de tous, en commençant par faire preuve de plus de vigilance sur la commune voie vers le très-bien-vivre-ensemble, si souvent parsemée des embûches obscures de la division et des tentations populistes. Coupez, elle est bonne. Mais le capitaine Danjou n'était pas ce genre de personne.

« Je vais essayer d'être clair, commença-t-il. Je ne suis pas un chargé de mission. Je ne suis pas l'adjoint aux travaux de votre mairie. Je ne sais pas ce qu'être *safe* veut dire. Je ne suis pas ici pour apporter la démocratie. Je suis un officier sous régime de loi martiale. Par conséquent votre commandant. Dans quelques jours, peut-être quelques heures, nous subirons un nouvel assaut des djihadistes, mieux préparé, beaucoup plus violent. Ils sont là, à Gare de Lyon. Ils se préparent. Et s'ils gagnent, nous aurons et vous aurez la gorge tranchée, et ils violeront nos cadavres. Si vous souhaitez incarner une alternative diplomatique à la solution militaire que je représente, vous le pouvez. Allez donc négocier. En attendant, mes hommes et moi continuerons à défendre cette enceinte. Et quiconque s'opposera à leur marche et à mes ordres sera désormais jeté dehors. C'est clair ? »

Un silence. Les trois autres ne bronchaient pas. La prof hésita à s'indigner, Cyriel fut à deux doigts d'invoquer les droits de l'Homme, mais un restant de flair les avait retenus. Ce n'était plus à l'ordre du jour. Danjou le savait. Il était expert en hommes, et ceux-là n'en étaient pas. Il les impressionnait. Il avait l'ascendant moral de son calme au feu, de ses galons, de son autorité. Et il savait mieux que personne établir de tels rapports de force.

« Cette enceinte n'est pas Berlin-Est. Vous êtes libres de partir, personne ne va vous tirer dans le dos. Et dehors vous appliquerez ces règles qui vous semblent primordiales. En attendant, grâce à mes hommes, qui travaillent dur pendant que vous dormez et notez vos doléances, nous avons du chauffage, de la nourriture, des vivres et des armes. Dans Paris et en France peu de gens peuvent en dire autant. Dehors à l'heure qu'il est on doit manger du rat. Pas ici. C'est un privilège. Et ceux qui ne souhaitent pas se battre pour le défendre n'en sont pas dignes, et doivent quitter cette enceinte, sur-le-champ. Que décidez-vous ? »

Les plaignants se regardèrent, comme pris en faute. L'administrateur se décida.

« Je souhaite rester. »

Les deux autres étaient du même avis.

« Très bien, fit le capitaine en se levant. J'ai été ravi de cette discussion. Nous reparlerons de l'inconfort ambiant quand ce siège sera terminé. »

Il les avait matés, mais savait que ça ne réglait rien. Une fois de plus, il se posait la question la plus douloureuse de sa vie d'officier, celle que se posaient avant lui tant de policiers et de galonnés, quand tous servaient ce régime. Pourquoi se battre pour de tels individus ? Ses nobles principes de sauvegarde des civils, quelles que soient leurs opinions, venaient de se heurter au mur de la justice sociale. Bien sûr,

tous ici n'étaient pas cette minorité parlante. Il y avait ces flics, cet armurier, ces civils pleins de bonne volonté. Il ne pouvait pas les laisser tomber, eux. Mais qu'est-ce qui justifiait, dans de telles conditions, de sacrifier les meilleurs de ses hommes pour permettre la survie d'une poignée de nuisibles, dont le premier objectif, une fois la crise passée, serait de venir à bout de gens comme lui ?

La question revenait le hanter toutes les heures, et la réponse ne venait toujours pas.

60

ANTHROPOPHAGIE, subst. fém.

Fait de manger de la chair humaine, par nécessité ou dépravation.

PARIS 13^e,

LE DIX-SEPTIÈME JOUR, 2H05.

Son pressentiment se vérifiait. La porte était ouverte, et ils étaient une trentaine, devant la boutique, à s'acharner sur une forme au sol. Le colonel approcha. Il mit du temps à comprendre que cette meute humaine se disputait un corps, et que ce corps était celui du Chinois. Ces zombies étaient en train de bouffer Pol Pot. Éventré, en voie de démembrement, fumant de toutes ses viscères. Pourquoi diable leur avait-il ouvert ? Peut-être avait-il entendu le hurlement, lui aussi. Il s'était levé, avait constaté que le colonel était sorti. Alors il avait ouvert sa porte, et était tombé sur eux. C'était une explication.

Le coup de feu rompit net le bruit affreux des mastications. Tous se tournèrent vers le colonel, le nuage de poudre et l'œil noir du canon qui les fixait. Il avait tiré en l'air. Les uns reculèrent d'un pas. Les autres, badigeonnés de sang chaud et fumant, ne bougeaient pas d'un millimètre, inexpressifs et blêmes, comme des mannequins de tailleur. Des êtres sans provenance ni consistance, rompus à l'horreur, rendus fous par la faim. De leurs yeux sans regard, mornes, emplis d'instinct, ils avaient l'air de se demander s'il s'agissait d'une arme à feu véritable. Si cet homme aurait le courage de les tuer. Si ça avait une réelle importance. Face à eux le colonel était droit et seul, tenant son arme à deux mains, planté dans le sol comme un héros américain. Mais ils étaient une trentaine, et dans le

fusil il ne restait que sept cartouches. Il n'aurait pas le temps de recharger. Un jeune avança vers lui, comme pour le tester. Il portait une longue veste de manga noire et avait du sang jusqu'aux coudes. Le colonel tira à lui la pompe de son arme, la cartouche vide s'éjecta en tourbillonnant dans les airs. Il ramena la pompe vers l'avant, et le retour de la culasse verrouilla une seconde cartouche dans la chambre de tir. Sous son doigt la queue de détente avait repris sa place. Il épaula, visa la tête. Le jeune homme s'était arrêté, à cinq mètres. Une poignée de secondes. Puis il avança de nouveau. Les neuf grains de chevrotine Winchester traversèrent les airs à près de quatre-cents mètres par seconde. Chaque bille de cuivre mesurait huit millimètres de diamètre, l'équivalent de neuf balles d'un revolver d'ordonnance. Dispersées en une gerbe d'une quinzaine de centimètres à l'impact, elles perforèrent simultanément et de part en part la boîte crânienne du jeune homme, disloquant son contenu dans les airs. Une charpie d'os, de cervelle, de sang et de chair, aspergeant ses compères sur une dizaine de mètres. Le corps privé de tête tomba, dans un gargouillis de sang et d'air. Le colonel avait réarmé, visant de nouveau, mais l'orgie cannibale était terminée. Les convives s'éloignaient, en regardant d'un œil noir et un peu effrayé ce trouble-fête.

Sun Tzu disait qu'il fallait en tuer un pour en terrifier un millier. Arme toujours épaulée, le colonel avança vers la boutique. Deux corps mutilés et fumants gisaient sur le trottoir. Pol Pot, et son prédateur. *Article 122-5*, pensa-t-il. *N'est pas pénalement responsable la personne qui, devant une atteinte injustifiée envers elle-même ou autrui, accomplit, dans le même temps, un acte commandé par la nécessité de la légitime défense d'elle-même ou d'autrui, sauf s'il y a disproportion entre les moyens de défense employés et la gravité de l'atteinte.*

Dans ce monde-là, il n'y avait plus de Code pénal. Plus d'huissiers, de témoins, de flics, de justice, ni même d'éthique.

Le chaos profanait toutes les morales. Le colonel était seul juge de tout ce qui vivait à portée de son tir.

Il entra dans la boutique, verrouilla la porte, la bloqua avec le madrier, remit deux cartouches dans le magasin tubulaire de son arme, et se précipita dans l'escalier. La fillette était debout à côté de son lit, les bras en croix sur la poitrine, terrifiée. En le voyant, elle se mit à pleurer. Il la prit dans ses bras.

« C'est fini, lança-t-il d'une voix de rogomme. C'est fini. Ils ne viendront plus, je te le promets. Je ne te laisserai plus jamais toute seule. Je ne laisserai personne te faire du mal.

— J'ai peur, dit la fillette.

— Je sais.

— J'ai très peur.

— Ça va aller. »

Il la serrait contre lui.

« Tu te sens mieux ?

— J'ai peur.

— Ça va aller. »

Après quelques minutes, ils descendirent.

« Le Monsieur aux yeux bizarres, il n'est plus là ?

— Non.

— Est-ce qu'il est mort ?

— Oui. »

Le colonel ouvrit la porte menant à cette chambre, où il n'avait jamais mis les pieds, pour ne pas déranger la soi-disant femme de Pol Pot. Il ne trouva qu'une poupée, assise sur le fauteuil, face à la télévision éteinte. Pol Pot n'avait pas de femme. Il n'en avait jamais eu. Existait-il sur cette Terre

encore quelqu'un de normal ? Jocelyne. Jocelyne était normale. Jocelyne aurait su quoi faire.

Le colonel regagna la cuisine.

« Tu veux boire quelque chose de chaud ?

— Je veux bien », dit la fillette.

Le colonel mit de l'eau dans la casserole, et la posa sur la cuisinière. Il réalisa qu'avant cette nuit il n'avait jamais eu besoin de se servir d'une arme. Il réalisa qu'il avait tué quelqu'un. L'espace d'un instant, l'adrénaline avait fait de lui une machine, un exécuter, tout son être réduit à son acte, tout le reste renvoyé au néant. Mais ça allait refroidir, il allait redescendre. Et il savait déjà que sa conscience, ce vautour, ne lui laisserait aucun repos. Il se servit un grand verre de whisky.

« Est-ce qu'on va rester longtemps ici ? »

Il vida son verre.

« Le moins de temps possible. Mais il fait très froid dehors. Il faut que tu reprennes des forces. »

Le colonel pensa au corps de Pol Pot. Que pouvait-il en faire ? Les errants reviendraient sans doute s'en partager les restes. Il en frissonna. Ils étaient peut-être déjà là. Il ne pouvait pas le conserver ici, à l'intérieur. Il décida qu'il n'y avait rien à faire pour en sauver la dignité. Il décida de laisser la porte fermée. Et de se resservir un verre.

61

CERVELLE, subst. fém.
Substance du cerveau,

**QUELQUE PART DANS LA SOMME,
LE DIX-SEPTIÈME JOUR, 10H37.**

La cervelle rissolait dans le fond de la poêle. Cédric ajouta un peu d'huile et de sel. Le crépitement leur mettait l'eau à la bouche.

« Voilà. Tu laisses caraméliser, juste à peine, une pincée de poivre et c'est prêt. »

En s'aventurant du côté des fermes, au sud du village – à l'opposé du corps du vieillard –, il avait vu ces restes d'agnelet encore fumants, jetés sur un tas de fumier recouvert par la neige. Il n'en restait que la tête, et les sabots. Il avait fourré la tête dans son sac, et était rentré, avec la promesse d'un vrai repas. Il faisait très froid. La veille, il avait lamentablement raté un lapin, avec son arc. Il n'apercevait quasiment plus d'animaux, sauvages ou domestiques. Tous tués et mangés, sans doute. Cette cervelle était inespérée. Ils feraient bouillir demain le reste de la tête. Ils comptaient bien la ronger jusqu'à l'os. Ils n'avaient presque plus rien à manger. Un peu de bouillon en poudre, d'avoine et de riz. Quelques tomates en conserve. Le bébé avait de la fièvre, et Alice s'était mise à relire la Bible. Le pic de froid était terrible. Tout gelait, y compris le vin dans le garage. Les canalisations où stagnait un fond d'eau éclataient. Le petit poêle à bois, au tirage trop faible, séchait à peine leur linge, et ne permettait plus de chauffer que la pièce principale, leur quartier général. Le froid

dessinait des fougères de givre sur les vitres. Le bois manquait. Au feu les meubles, les portes, les parquets. Au feu tout ce qui brûlait. Alice langeait le bébé. La cervelle était à point. Ils s'attablèrent au coin du feu et mangèrent en silence. C'était un délice. Si ce froid persistait, Cédric ne pourrait plus sortir. Il le faudrait pourtant. L'électricien termina sa portion, lécha son assiette, et regardait Alice, qui souriait des yeux. Il aimait chaque jour un peu plus cette femme qui avait en elle, et dans chacun de ses airs et de ses gestes, un peu de cette majesté qu'ont les princes. Une forme d'assurance innée, d'économie terrienne de sa manière d'être, une capacité à tout affronter sans broncher et sans jamais céder un pouce de sa conscience au reste du monde. Et Alice aimait chaque jour un peu plus cet homme sûr, aux joies simples, qui avait la rare qualité de mépriser tout autant qu'elle cet extérieur qui cherchait à s'immiscer en eux et entre eux par ses bruits, ses modes et ses dires. Et quels que puissent être au-dehors les rugissements de ce monde, ils étaient trois, chez eux, vivants, et ne voulaient plus qu'être là, dans la chaleur de ce foyer et la paix de leurs visages. À la surface de toute chose.

ROUTE, subst. fém.

Voie de communication qui permet la circulation entre deux points géographiques.

**DANS UNE FORÊT DES YVELINES,
LE DIX-SEPTIÈME JOUR, 11H04.**

Le jour était revenu, encore, et il était toujours là, debout sur ses jambes, hébété, sale et tremblant, comme une bête traquée. Depuis l'aube, il ne s'était pas arrêté. Il n'avait pas pu s'asseoir. Trop froid. Trop mal. Il était tombé, à plusieurs reprises. Une plaie au coude, qui avait gelé. Les muscles de son visage étaient paralysés, ses lèvres par le froid entaillées, et sa morve, ses larmes et son sang noir encroûtaient ses joues et les abords de son nez cassé. Il n'osait plus toucher ses oreilles. Ses mains, brunies par le bout des doigts, se lézardaient de crevasses. Il ne sentait plus ses pieds, et n'avait pas osé se déchausser. Il avait l'impression de marcher sur des moignons. La neige était si dure que ses pas ne l'enfonçaient plus. Il avançait plus vite, et cette idée le faisait tenir.

Aux alentours de midi, une piste de sang avait illuminé son visage terreux, strié de sueur, déjà gelée. Une succession de petits soleils rouges, un égouttement presque continu, accompagné de traces de sabots, deux ongles longs comme le pouce. Il ne savait pas de quel animal il était question, mais la piste était fraîche, et hagard il l'avait suivie, de ses yeux ciliés de givre. Et il était tombé sur ce sanglier de quatre ans, gisant sur le flanc, encore chaud. La balle était entrée par l'œil, avait fracassé le plancher orbital et la base du crâne. Blessé à mort, il avait couru des kilomètres avant de s'effondrer. Le

comptable avait plaqué les mains sur son poitrail, pour les réchauffer. Puis il s'était agenouillé, dans le craquement de ses vêtements, durcis par le sang gelé. La faim était terrible, mais il n'avait pas de couteau, et il était impossible d'entamer ces soies et cette peau épaisse. Il avait plongé deux doigts dans l'œil percé, pour fouiller la blessure, et sucer un peu de ce liquide gluant, teinté de sang. Puis il avait mordu la bête au boutoir. Un goût de terre dans la bouche, et un peu de sang chaud. Pas assez. Il gratta la neige, chercha une pierre coupante, et frappa la hure de la bête. Mais il n'avait plus assez de force. Il était resté un moment couché sur le corps chaud de l'animal, comme s'il pleurait un frère. Il savait que ce cuir le séparait de la vie. Et le nez enfoui dans sa toison revêche et son odeur de vieux chêne il s'était endormi. Mais le corps était devenu froid, et le froid l'avait réveillé. Alors il s'était levé, dépliant ses membres sans chair et engourdis, et il était reparti, dans l'ébriété de l'hypoglycémie. Il n'eut pas l'idée de remonter la piste de sang vers son origine, pour tenter de retrouver trace des chasseurs. Précipité à nouveau dans ce monde immense, vierge d'hommes, indompté, il avait pensé à son emmerdeuse de femme, à ses livres de comptes impeccables, à ses magnifiques tableaux croisés. Et au fantôme de Simplet, qui tôt ou tard le rattraperait. Et après quelques heures, il ne pensait plus à rien. Juste à marcher, avancer, encore et encore. Marcher contre tout, l'épuisement, et ce vent, qui frappait par rafales, flagellant son corps jusqu'aux os. Et le comptable alternativement implorait le ciel et le maudissait. Est-ce que quelque chose de vivant et d'humain allait enfin sortir de cette neige et de cette forêt ? Est-ce que ce cauchemar allait prendre fin ?

À grands pas, les mains coincées sous ses aisselles pour les réchauffer, comme un aliéné camisolé échappé de l'asile, il avait fini par voir ces layons, par suivre ce cloisonnement, et au bout de sa course il avait enfin vu cette trouée. Sous une épaisse couche de neige, un large ruban rectiligne, perçant la

forêt de part en part. *Une route*. Jamais il n'avait été aussi près de s'en tirer. Il avança, se pencha sur cet ouvrage, façonné voici cinquante ans par des machines et des hommes. Il y examina les rares empreintes de pas, tel un géomancien égaré. Elles allaient dans les deux sens. Il avait hésité, puis choisi la gauche, au hasard. S'il avait pris à droite, il aurait trouvé la vieille auberge-relais, à quelques centaines de mètres. Il aurait pu s'y réfugier, et peu à peu s'y réchauffer. Mais il avait pris à gauche. De la route et du vide, à perte de kilomètres.

Il marchait, et le blizzard se déchaînait sur lui et emportait son sillage. Et sa silhouette se perdait dans la frasque des éléments. Et il continuait, à bout, à travers tout, comme un dément fuyant sa damnation. Cet être provisoire, fait de sursis et de hasard, savait que le moment approchait, le moment final, ce moment où il tomberait, et serait incapable de se relever. Le froid, la faim, la soif. La folie. Et la mort au bout de la douleur. Il marcha encore une heure et s'effondra, sans même le sentir. Il se réveilla trois heures plus tard, et se sentit bien ici, anesthésié par l'hypothermie. Il se tourna sur le côté, les bras croisés comme dans son lit, et s'abandonna ainsi. Le froid était trop fort. C'était la règle d'or de ce monde, et la mort de toute chose.

63

TITAN, subst. masc.

Fils de la Terre et du Ciel doué d'une grande force et réalisant de gigantesques entreprises, qui gouvernait le monde avant d'être détrôné par les Dieux à la suite d'une lutte colossale.

**QUELQUE PART DANS L'ESSONNE,
LE DIX-HUITIÈME JOUR, 16H21.**

Un homme semblait ne pas souffrir de ce froid, tombé depuis longtemps sous le point de glace. Seul en ce monde de cierge, il allait et venait dans sa ferme isolée, du tracteur au hangar, du hangar à la benne, de la benne aux sacs d'engrais. La neige dure comme le bois craquait sous ses pas, et le froid posait sur ses joues un masque de fer. Le plein du tracteur, dont les pneus crantés ne marquaient même plus la terre, avait été fait pour l'hiver. Il restait du fioul, il pourrait le refaire. Il s'obstinait, depuis des jours, à vider les sacs d'engrais sur la dalle de béton du hangar, puis à concasser les grains de fertilisant de tout le poids du rouleau agricole, avant de les passer au broyeur à essence, pelletée par pelletée, et cette machine projetait l'engrais réduit en poudre dans la benne, déjà à demi pleine. L'aplatisseur à céréales aurait été idéal pour ce travail, mais il fonctionnait à l'électricité. Le broyeur à sciure, réglable jusqu'à un millimètre d'épaisseur, faisait l'affaire.

Vincent Gite regagna le tracteur, manœuvra le chargeur frontal pour passer la dent de la fourche dans l'anse d'un nouveau sac, le souleva et l'amena au-dessus du béton. Il descendit, et d'un coup de couteau éventra la base du sac, et les grains se déversèrent sur le sol. Et il recommença.

Concasser. Puis broyer. L'opération la plus pénible. Six-cents kilos d'engrais par sac, vingt-cinq sacs en tout. Quinze tonnes, à la pelle. Il ne sentait plus ses doigts. Deux semaines d'efforts. Le broyeur. Le tracteur. Le couteau. Le flot d'engrais se déversant. Le rouleau. Le grondement saccadé de la machine. Les coups de pelle, les mains en sang. Et parfois jusqu'à la nuit, dans les puissants phares du John Deere. Et parfois la pause, et il se redressait, calmait la douleur de son dos, écoutait le silence, épais, lointain, total. Et il retournait à son corps à corps, à ces petits grains qui le hantaient, fidèle à ses lois, les muscles brûlants, le regard indéchiffrable, ses yeux d'amazonite constamment verrouillés sur son projet fou. Et goutte à goutte l'eau creusait la pierre. Et passaient les nuits sans rêves et les jours sans fin, et les courbatures, et l'obsession du temps qui manquait, de l'idée que *la bête* allait reprendre forme, que quand l'hiver partirait elle reviendrait. Vincent Gite était, dans ce chaos, le seul homme qui avait un but, un but autre que la vie, une vision autre que la nuit, une pensée autre que la peur. Pour lui et lui seul il menait ses travaux de titan, qu'aucune bête et peut-être qu'aucun homme n'aurait pu accomplir. Il ne murmurait rien, ne chantonnait pas, ne pensait plus. Il passait matin et soir devant le cadavre du râtelier, qu'il avait baptisé Jean-Michel, et qui persistait à le regarder, dans sa curieuse composition mortuaire, sa décomposition contrariée, le visage par le froid pétrifié, tel un ange de pierre. Et matin et soir, quand les ombres du levant ou du couchant rampaient sur la plaine, Gite libérait une balle de foin de ses filets et la livrait aux bovins, placides survivants, se tenant au chaud dans leur étable. Il n'était plus tout à fait seul. Le berger australien de Jean-Michel, qui devait se planquer dans les hangars depuis sa mort, avait fini par se montrer. La faim. Gite tendit la main vers lui. L'animal grogna. Il était bleu merle, aux yeux vairons, l'un vert et l'autre marron. Gite avait rempli sa gamelle, et depuis le chien le suivait, à trois mètres, les oreilles basses et la queue entre les jambes, car il le

craignait. Le broyeur manquait d'essence. Gite avait siphonné le réservoir du vieux 4x4. Il se contenterait d'écraser au rouleau la dernière tonne d'engrais, qu'il placerait à l'arrière de la benne. Dès que les quinze tonnes y seraient, il faudrait y mélanger mille litres de fioul. Après quoi, il préparerait le tracteur. Et il serait prêt. Il ne neigeait plus. Seules les lignes haute tension scarifiaient le grand ciel bleu. Les masses d'air arctiques piégeaient le froid le plus violent au niveau du sol. Et là-haut, un rapace planait, seul, ses grandes ailes déployées sous le firmament, comme un lointain frère crucifié.

Il irait au bout. Contre toute logique, contre ce froid implacable, il allait réussir. *Das ich ist nicht Herr im eigenen Haus*, écrivait Freud. L'ego n'est pas maître chez lui. Gite avait passé les dernières années de sa vie à le démentir. Sa volonté était la monarchie absolue de son corps et de son esprit. Il avait brûlé tous les barrages, débranché toutes les alarmes. Rien ne pouvait plus entamer son instinct de mort. Accident de son espèce, atome d'où naît le chaos, il s'était donné les pleins pouvoirs. Et voilà pourquoi ce personnage ne faisait pas de feu. Parce qu'il avait en lui le *feu central*. Celui qu'on présumait exister au centre de la Terre, assimilé aux enfers par les premiers hommes, et que parfois les volcans recrachaient sur le monde.

MALENCONTRE, subst. fém.

Mauvaise rencontre ; qui se produit mal à propos et cause de l'ennui.

**QUELQUE PART DANS LA SOMME,
LE DIX-NEUVIÈME JOUR, 21H28.**

Voilà plus de dix heures qu'il était sorti. La nuit tombée, il ne rentrait pas. Alice était seule avec son bébé. C'était tout ce qu'elle redoutait. Que faire ? Le bébé dormait. Elle veillait, remettait du bois dans le feu. Les heures passaient. Et il ne rentrait pas.

L'électricien avait fait une mauvaise rencontre. Il avait voulu inspecter cette mesure, isolée, dans les bois hors du village, aperçue depuis leur chemin de promenade, à l'époque où ils se promenaient encore. Ses vitres opacifiées avaient fait l'objet de leurs plaisanteries. Un quelconque maniaque devait s'y terrorer. Cédric s'était dit que cette maison, peut-être inconnue des habitants du village, pouvait receler quelques vivres. Mais rien ne s'était passé comme prévu. Alors qu'il remontait dans le sentier de neige tassée l'artère principale du village, d'ordinaire déserte à cette heure, il avait entendu cette voix dans son dos.

« Hé ! On se promène ? »

Ils étaient trois, à une trentaine de mètres, au milieu de la rue, le froid panaché de leurs haleines chaudes. Ils n'avaient pas l'air méchants, n'étaient visiblement pas armés. Mais Cédric était seul. Il n'avait que son arc, et son sac à dos. Les trois gars avaient dû le voir passer, depuis une des maisons de la grand-rue. L'un d'eux avança.

« On peut discuter ? »

Sans hésiter, Cédric se mit à courir, le plus vite possible. Il était sportif, souvent placé dans les duatlons locaux. Il courut jusqu'au bout de la rue, à la sortie nord du village, sans se retourner. Surpris par sa vitesse, les trois gars restèrent sur place, sans bouger un cil. Quand Cédric s'arrêta, il se rendit compte qu'il était tout près de son vieillard. Il ne put s'empêcher d'approcher le bosquet fatidique. Il était toujours là, congelé dans la même position, mais quelqu'un avait pris sa couverture, et même son carton. Il ne s'attarda pas. Un peu plus loin, il s'engagea dans les bois, repéra un conifère, fit quelques pas et se pencha, examina le pied d'un bosquet. Le piège en fil de laiton qu'il avait repéré n'était plus là. Relevé, ou volé. Il y avait trop de rôdeurs pour jouer à ça. Cédric avait regagné le chemin. Il pensait aux trois villageois. Il devrait être vigilant au retour, au besoin ferait un détour.

Il avait finalement atteint la maison aux vitres opacifiées, qu'un vaste terrain séparait du couvert des arbres. Il l'observa longuement, sans voir personne. Elle semblait inoccupée. Dans la neige, quelques traces de rôdeurs. Après une longue hésitation, il sortit du bois, arc tendu devant lui. Pas un mouvement, pas un bruit. Se retournant sans cesse, il finit par atteindre le seuil de la baraque, où il resta immobile, aux aguets. Rien. La porte d'entrée défoncée, sans doute à la masse. Il lui suffirait de la pousser pour entrer. Il n'y aurait plus rien à manger là-dedans. Les vitres étaient comme peintes en noir de l'intérieur. Ou peut-être était-ce un film adhésif. L'observait-on de derrière ces fenêtres ? Se préparait-on à le recevoir ? Il eut un mauvais pressentiment. Le silence, trop parfait. Comme si on l'épiait. Il finit par se décider, poussa enfin la porte. Le vent souleva quelques paperasses jonchant le sol. Puis plus rien. Une odeur de renfermé. Un silence de crypte préromane. Il entra. Personne. Par réflexe il tapa les talons de ses bottes contre le seuil, pour en décoller la neige. On avait déjà visité cette baraque, et plus d'une fois. Un sofa,

une table basse, une cuisinière. Les armoires et les tiroirs ouverts. À part les paperasses, et quelques livres humides, il ne restait plus rien. Cédric monta à l'étage, fit le tour des chambres. Rien. On avait pris les couvertures et les matelas. Des traces sur le sol et des trous dans les murs indiquaient qu'une armoire forte avait été descellée, et enlevée. Deux iguanes verts gisaient morts de froid dans leur terrarium, comme de saintes reliques en leur châsse. Sans conviction, il monta au grenier, en fit le tour, déplaça quelques cartons de bibelots, couverts de poussière. Ici aussi on s'était servi. La maison était totalement dépouillée. Il se dirigea vers l'escalier, et c'est alors qu'il entendit la porte claquer. Le vent ? Non. On marchait au rez-de-chaussée. Quelqu'un. Quelqu'un venait d'entrer. Cédric resta figé dans son mouvement, les yeux écarquillés, comme une version survivaliste d'un jeu d'enfant. L'intrus était-il tout seul ? Difficile à dire. Il entendit murmurer. L'électricien avait brandi son arc et encoché sa flèche, se préparant à la confrontation. Mais il n'entendait plus rien. Et en attendant n'osait plus bouger, de peur d'entendre le parquet grincer. La nuit arrivait. Il était pris au piège.

65

DIARRHÉE, subst. fém.

Trouble caractérisé par une évacuation anormale des selles par leur consistance liquide et leur trop grande fréquence.

**PARIS 17^e,
LE DIX-NEUVIÈME JOUR, 22H39.**

L'opération séduction était reportée à une date ultérieure. Depuis des heures, la fille aux cheveux verts, enfermée aux toilettes, se vidait d'elle-même, dans un grand fracas liquide. Des jets de diarrhée violents, parfaitement fluides. Il en faudrait plus pour le dissuader. Donatien devait juste se montrer patient. Il espérait seulement que l'eau des toilettes ne soit pas gelée, comme celle des bouteilles, sinon bonjour l'odeur. Des heures que ça durait, malgré les Smecta de Roméo. L'oreille du Biscornu n'avait pour l'instant pas payé. Mais le moment viendrait... Il pensait avoir fait ses preuves. Il s'appliquait pour l'heure à la réconforter, à la soigner, justement sans se montrer pressant, sans dévoiler ses intentions. La bonne nouvelle, c'est que le cadavre de Roméo ne sentait plus. Il avait dû geler. Ou alors il s'était habitué. Dès qu'elle sortirait de là et irait s'allonger, blafarde et tremblante sur le sofa, il irait la couvrir, poserait la main sur son front, murmurerait une parole apaisante. Et elle, elle garderait son expression apathique, dévitalisée. Elle ne parlait presque jamais. Le traumatisme, pensait-il. Qu'avait-elle vu ? Qu'avait-elle fait ? Que lui avait-on fait ? Le diable seul le savait. Il lui conseillerait de boire, beaucoup, de l'eau avec un peu de sel. Puis il la laisserait, et irait fantasmer leurs futurs ébats ailleurs. Son heure viendrait, il en était persuadé. En

attendant, les Biscornus se tenaient à carreau. Ils devaient attribuer la mort d'un des leurs à un gang ennemi. Son cadavre était peut-être à vendre sur leur marché. Et peut-être allaient-ils lancer une vendetta contre les Albanais ? Cette perspective d'en être le secret déclencheur l'amusait.

66

FORTUNE, subst. fém.

Tour favorable ou défavorable que prend une situation ou un événement sans que l'on puisse l'expliquer autrement que par la chance ou le hasard.

**QUELQUE PART DANS LA SOMME,
LE VINGTIÈME JOUR, 8H03.**

Cédric, tremblant de froid, avait passé la nuit planqué sous les vieux cartons du grenier, qui puaient la pisse de rat. L'aube arrivait, et il tendait l'oreille. L'autre était-il reparti ? Depuis son arrivée, des heures de pesant silence. Comme s'il s'était couché et endormi. Il l'avait entendu monter à l'étage, y promener ses pas lourds. Et puis il était redescendu. Et depuis plus rien. Le silence total. Il devait agir, Alice allait devenir folle. Il avait son arc, mais dans cet espace clos, autant dire rien... Il ne s'était jamais battu de sa vie. Peut-être que s'il descendait les escaliers en trombe, et que l'autre dormait sur le sofa du salon, il aurait le temps de gagner la porte, qui ne fermait plus. Et il pourrait fuir à toutes jambes. Si c'était un simple squatteur, il aurait sans doute aussi peur que lui. Mais si c'était le maniaque de propriétaire ? S'il était armé ? La vue était dégagée depuis la maison. Même en courant, il ferait une cible facile. Et peut-être que le maniaque savait que quelqu'un était là, dans son grenier, et qu'il s'apprêtait à le débusquer...

« Il y a quelqu'un ? »

Cédric était stupéfait. C'était la voix d'Alice, qui venait du rez-de-chaussée.

« Un peu qu'y a quelqu'un ! » hurla un homme.

Une détonation fit trembler les murs. Un silence de mort.

« Il y a quelqu'un d'autre ? »

C'était encore la voix d'Alice. Cédric dévala les escaliers.

« C'est moi ! » cria-t-il.

Déboulant dans le salon, il vit sa femme, emmitouflée sous sa parka, bébé en écharpe, fusil à la main, canon droit encore fumant. Contre le mur du fond, près du sofa, le misérable squatteur en guenilles, à genoux, les mains levées, terrifié. Il puait l'alcool à trois mètres. La gerbe de plombs était passée à quelques centimètres de sa tête. Sur le sol, à ses pieds, une sorte de machette.

« Allez donc vous promener », conseilla Alice. L'homme se leva, lentement, et en longeant les murs gagna la porte, sans dire un mot. Il se méfiait trop de cette fille et de cette arme pour laisser tomber une quelconque injure. Alice et Cédric le regardèrent s'éloigner, et disparaître dans les bois.

« Un partout », dit-elle en souriant.

Il l'embrassa, caressa la tête du bébé qui râla, et raconta sa mésaventure, son angoisse, sa nuit embaumée de pisse de rat.

« Et tu n'as rien trouvé ici. »

Il secoua la tête.

Alice examina la cuisine. Ces papiers et ces livres.

« On doit rentrer, fit Cédric, avant qu'un type dans son genre ne nous exproprie.

— Tu as remarqué ces bouquins ? demanda-t-elle. Le proprio s'intéressait à la survie, on dirait. Ça vaudrait peut-être le coup d'en emprunter quelques-uns. Tiens, celui-là, *Survivre au chaos*. »

Cédric ramassa le livre et le feuilleta.

« Ouais. J'aurais préféré de la nourriture ou du matériel.

— Il en avait sans doute. Visiblement, il n'était pas là quand ça a commencé. Ça a dû profiter à d'autres. »

Cédric fourra le livre dans son sac.

« On s'arrache ? »

Le couple sortit. Ils marchèrent en direction des bois, mais l'électricien s'arrêta presque aussitôt, les yeux fixés sur la neige.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

— Cette bosse, là-bas. »

Il désignait un petit monticule, sorte de dune isolée au milieu du désert plat et blanc de ce terrain vague.

« Et alors ? »

Il se dirigea vers la curieuse saillie. Comme si on avait planté là-dessous un pieu, seul. Cédric se pencha, gratta la neige, dégagea la chose. C'était une sorte de cheminée. Il tourna son regard illuminé vers Alice, qui ne comprenait pas. Il entreprit de sonder la neige avec son arc, autour de la cheminée. Au troisième coup, l'arc heurta quelque chose de dur. Une fosse septique ? L'électricien s'agenouilla, se mit à déneiger frénétiquement le sol. Il découvrit ce qui ressemblait à un plancher. C'était une trappe, cadénassée. Un abri. Un abri souterrain survivaliste. Alice n'en croyait pas ses yeux. Grâce à la neige, personne ne l'avait découvert avant eux. Et personne ne l'avait donc visité. Cédric courut vers la maison, récupérera le vieux tisonnier, puis s'acharna de longues minutes sur le porte-cadenas. Peu à peu les vis de la plaque de cuivre prirent du jeu, et cédèrent. Il l'arracha, ouvrit la trappe. Ça ressemblait à un puits, avec une échelle verticale, fixée à la paroi de béton, parfaitement lisse et sphérique. Il faisait trop noir pour distinguer quoi que ce soit. Cédric sortit sa lampe torche, et descendit l'échelle. Il avait l'impression de pénétrer le tombeau d'un pharaon. Il toucha le sol trois mètres plus bas,

tourna la lampe vers l'intérieur de l'abri et avança. Alice le vit disparaître et la lueur se figea. Cédric ne disait rien.

« Alors ? »

Il ne répondait pas.

« Alors ?! »

L'électricien restait scotché au fond de l'abri.

« Eh bien je dirais qu'il y a à boire et à manger pour plusieurs mois. Sans parler du matériel. »

Elle le vit revenir dans le puits. Il leva la tête, braqua la torche sur son propre visage et défiguré par sa grimace et les ombres mouvantes, il prit cette voix de savant fou qu'elle adorait.

« C'est du délire ! »

Alice jubilait. Elle voulut descendre se rendre compte.

« Non, fit-il. Surveille les environs. Je vais faire le plein. »

Alice vit s'empiler à ses pieds des dizaines de conserves, de rations, de sachets lyophilisés, de barres de céréales. L'électricien s'efforçait d'en remonter le maximum transportable. Puis il sortit deux bonbonnes d'eau de dix-neuf litres pièce. Ils firent une pause, ouvrirent une boîte de thon à la tomate. C'était un pur délice.

« On pourrait rester ici, dit Alice.

— La porte est défoncée. Et il n'y a pas de chauffage. »

Cédric ouvrit une boîte de pêches au sirop. Il n'avait jamais rien mangé d'aussi bon.

« On va prendre tout ce qu'on peut. Je vais remplir mon sac à dos, et je peux porter une bonbonne de flotte dans chaque main. Avec ça, on pourra tenir un mois. Il y a un lit de camp dans l'abri. Je vais me nouer le drap autour du cou, ça fera quelques conserves en plus.

— On peut aussi utiliser mon écharpe, dit Alice. Je porterai le petit du bras gauche. »

Cédric retourna dans l'abri. Il empocha un briquet. Hésita devant le réchaud à gaz, choisit de ne pas s'en encombrer. Il prit en revanche la petite trousse à pharmacie, le couteau multi-usages et quelques piles. Il sortit et ils contemplèrent leur butin. Ils ne pourraient rien prendre de plus. Avant de partir, Cédric referma la trappe, et la recouvrit de neige, du mieux qu'il put. De près, ça ne tromperait personne. Mais de loin elle passerait inaperçue.

« Je reviendrai chercher le reste demain. »

Il fourra dans l'écharpe d'Alice un maximum de conserves, puis épaula son sac à dos, dont le poids manqua de le déséquilibrer. Elle l'aida ensuite à remplir sa giberne de fortune. Cédric souriait de la voir ainsi, fusil dans une main, bébé dans l'autre. Il s'empara des bonbonnes d'eau, et ainsi chargés ils prirent le chemin du retour. Ils firent de nombreuses haltes, les anses des bonbonnes lui meurtrissant les doigts. Plus loin, il fallut rajuster le drap qui glissait de son épaule. Arrivés à la rue principale, et ses fenêtres murées de parpaings, ils tâchèrent de presser le pas. Mais ils étaient là, dans la cour de ce pavillon. Comme s'ils les attendaient. Quatre hommes, dont deux plutôt costauds et un grand, barbes de quelques semaines, visages terreux, dépeignés par le vent.

« La chasse a été bonne ? » fit le plus petit, au visage marqué par une longue estafilade.

Le couple marchait sans répondre. Il était trop tard pour les éviter.

« Vous avez beaucoup de choses. On partage ? »

Le balafré ouvrit le portail, et les trois autres suivirent, leur barrant le passage.

« Un camion sur la D1029, commença Cédric. Après la station de lavage. Il n'y a qu'à se servir. Il en reste. »

Les quatre gars se regardèrent.

« C'est peut-être vrai, fit le balafre. Mais ce serait plus sympa de partager. Tout ça a l'air bien lourd pour la p'tite dame.

— Non, fit sèchement Alice. On ne partage rien. »

Cédric était en apnée.

« Allons. Nous sommes quatre, et vous êtes deux. Et votre bébé. Faut penser à votre bébé, ma p'tite dame. Et votre fusil, là, ça ne tire que deux fois. »

Alice se planta face à lui.

« Eh bien ça fera deux morts. Et tu seras le premier. »

Vexé et un peu impressionné, le balafre garda le silence. Alice et Cédric avancèrent, passant à un mètre du plus grand, et continuèrent sans se retourner.

« Vous auriez dû partager, lança le balafre après quelques secondes. Ça ne se fait pas. On s'en souviendra. »

La confrontation en resta là. Les quatre n'insistèrent pas, ne tentèrent pas de les suivre, et quelques minutes plus tard, Alice et Cédric retrouvèrent leur maison. Personne n'avait tenté d'entrer. Une fois dans le salon, porte verrouillée et butin étalé sur la table, ils s'embrassèrent comme le soir de leur mariage. Avec un sourire de gamin, l'électricien sortit de son sac deux bières dénichées dans l'abri. Karmeliet triple, leur préférée. Il en tendit une à sa femme, émerveillée. Il les avait glissées dans son sac, sans le lui dire. Elles étaient parfaitement fraîches et leur goût divin. À l'abri pour un moment, ils se devaient de fêter ça.

Ils n'étaient plus habitués, et l'alcool leur monta rapidement à l'esprit. L'enfant dormait. Ils eurent la même

idée. Ce fut elle qui se jeta sur lui, et le déshabilla. Cet homme se sentait si puissant, entre les griffes de cette femme lionne qu'il aimait. Ils étaient cet îlot de fortune au milieu du chaos, déconnectés de tout, abandonnés à ces instants parfaits, chimiquement purs, une complétude sensorielle qui ne demandait qu'à les éteindre, à évacuer d'eux toute forme de toxine. Et jamais ils ne s'étaient sentis aussi vivants.

67

MALADIE, subst. fém.

Altération de l'état de santé se manifestant par un ensemble de troubles.

PARIS 12^e,

LE VINGT-ET-UNIÈME JOUR, 14H08.

« Légionnaires. Nous sommes douze et n'aurons pas de renforts. Ce sera un combat à mort. »

La voix du capitaine était grave, presque intime. Ses hommes avaient observé d'importants mouvements chez l'ennemi, aux alentours de la gare de Lyon, puis des quais. Dans l'enceinte, on le sentait. La tension montait. Quelque chose se préparait. Les chants militaires ne rencontraient plus aucune ironie, et même une certaine ferveur. Le capitaine Danjou avait constaté que l'espace dédié à la prière attirait de plus en plus de monde. Le petit noyau de protestataires semblait résigné. En plus des soldats, des trois policiers et de l'armurier, une dizaine d'hommes avaient été formés et armés pour défendre l'intérieur de l'enceinte.

« Vous pensez aux vôtres, reprit Danjou. À votre vie, votre enfance. Des scènes, des paysages, des incidents. Splendides ou pénibles. Dans un instant vos cerveaux seront vides. Nous serons des machines. Et nous ferons ce que nous faisons de mieux. Ce pourquoi nous vivons. Ce pourquoi nous sommes venus au monde. Quelle meilleure façon d'en sortir ? »

Un souffle passa sur eux. Quelque chose d'indicible hantait ces hommes. L'un avança, les yeux brillants, voulut dire à son officier à quel point il serait fier de tomber sous ses ordres. Le soldat se contenta d'une franche poignée de main.

Les autres Limitèrent. Et en tous ces regards tant de choses passèrent... Sans qu'aucun mot fut prononcé, tout était dit. Il fallait faire.

Danjou n'en savait rien, mais l'assaut était reporté. Le Califat de Seine-Saint-Denis était ravagé par plusieurs épidémies. Il y avait d'abord eu le choléra, qui se traduisait par des diarrhées violentes, la déshydratation, et la mort en quelques heures, quelques jours au plus. Près d'un malade sur deux y passait. Puis il y avait eu la typhoïde, qui tuait un individu contaminé sur trois, après d'épouvantables hémorragies digestives. Puis il y eut la grippe, les gastro-entérites, la légionellose, pléthore de MST, des cas de syphilis, d'angines, d'hépatites, et même de tuberculose. Les toilettes du palais étaient bouchées. Dans tous les recoins, du vomi, des giclures de diarrhée. Partout, cette terrible odeur de vidange humaine. Les morts se comptaient par centaines, et comme on n'en savait que faire, on les jetait dans la Seine. On ne comptait plus les cas de septicémies fatales. La nièce du calife elle-même était morte d'une fièvre puerpérale.

« Des médecins ! Par Allah il nous faut des médecins ! »

Nul n'osait rappeler au calife qu'il les avait tous fait tuer. Et les hôpitaux brûlaient. Dans un premier temps, Aboubakar avait préconisé la médecine traditionnelle et prophétique, contre les rites diaboliques des kouffars. Et maintenant le moindre abcès dégénérait. La moindre coupure pouvait se traduire par une infection, la gangrène et la mort. On avait troqué, revendu ou détruit la plupart des médicaments. Ceux qui circulaient encore étaient accaparés par l'élite du Califat, mais la posologie anarchique faisait de sérieux dégâts. Comme on avait un peu de tout, on prenait un peu de tout, au hasard. Et on se tuait par cette médecine mal comprise. Faute de Juifs sous la main, on fit fouetter les femmes, et on accusa les kouffars d'empoisonner les eaux. Le calife voulait tantôt les tuer, tantôt les convertir. Lui-même était touché, et Sa

grandeur vomissait. Mais au plus fort de la crise, il ne perdait pas de vue son objectif, devenu délirant : prendre le POPB, et découper en petits morceaux tous les croisés qui s'y trouvaient. Pour l'exemple. C'était le dernier verrou à faire sauter avant que Paris, la France et le monde ne tombent entièrement sous sa coupe. Il en était persuadé. Ses conseillers, qu'il avait tendance à faire décapiter, n'osaient plus l'en dissuader.

Cette situation offrait un répit bienvenu à Elina. Les soldats du Califat pensaient un peu plus à leurs intestins et un peu moins à leurs pulsions. On avait même envisagé l'interdiction des rapports sexuels, pour éviter la propagation des MST. Mais Aboubakar, qui connaissait bien l'histoire du roi zoulou Chaka, savait qu'un tel interdit l'aurait fait massacrer par ses hommes. Pour les tenir à distance, Elina simulait la maladie, tout en s'efforçant de ne plus porter les mains à son visage, évitant de se nourrir, à part de sa réserve de conserves, et ne buvant plus que de l'eau bouillie, ou javellisée, grâce aux bidons subtilisés lors de ses ménages. Elle pensait souvent à Sadia, dont elle n'avait aucune nouvelle. Combien de temps tiendrait-elle, seule, au fond de sa cave, avec ses blessures, les maladies et les infections ?

ÉCORCHEURS, subst. masc. plur.

Nom donné aux bandes de gens qui désolèrent la France suite à leur licenciement de l'armée.

**QUELQUE PART DANS LA NIÈVRE,
LE VINGT-DEUXIÈME JOUR, 15H50.**

Certains s'en sortaient mieux que d'autres. C'était le cas des habitants de ce corps de ferme, isolé en Bourgogne profonde. Le froid avait ici fait craquer les arbres, et des gélivures les entaillaient de haut en bas. Les fruitiers à l'arrière des bâtiments étaient morts, gelés jusqu'aux racines. Seul le vieux conifère, qui en avait vu d'autres, survivrait à cet hiver. Dans la cour, la neige luisait des mille-et-une épines du givre, les griffes rétractées des saules pendant au vent pareilles à des araignées squelettiques, et la neige massée sur les toits s'effrangeant des gouttières en stalactites, comme les hyphes de cet inquiétant mycélium parti à l'assaut du monde.

La famille Ménestrier était bien équipée, et se chauffait au bois. Le père, Claude, amoureux de la nature et débrouillard, avait en réserve des bocaux de champignons, des charcuteries, des confitures et du beurre de sa confection. Il tirait l'eau pure de leur puits profond, et avait tué une de ses brebis dont il élaborait une sorte de pemmican. Il ne chassait pas et refusait les armes à feu, par conviction. Le gamin jouait avec sa petite sœur pour l'occuper. La grande sœur, Lucie, et la mère, Sylviane, s'inquiétaient de la présence persistante de rôdeurs, qui traînaient dans les environs, avaient regardé dans l'écurie, et même fait mine d'entrer dans la grange. La mère leur avait

hurlé quelque chose, et ils étaient partis. Le père avait dit que ça n'irait pas plus loin.

Quand les soldats étaient arrivés dans la cour, un détachement de six hommes à pied, tenues réglementaires et fusils en bandoulière, le gamin avait hurlé sa joie à la fenêtre et était sorti à leur rencontre. Lucie avait regardé depuis l'étage, à temps pour voir le sourire du soldat qui l'égorgeait. Les militaires entrèrent, sous l'œil médusé des parents, et jetèrent sur la table de la cuisine le petit corps déjà blême, aux yeux aveugles et mi-clos, comme vêtu d'un bavoir de sang. Les parents le regardèrent, figés là comme les figurants d'un cauchemar, comme s'ils avaient besoin de temps pour se convaincre que les pires démons de l'enfer venaient de frapper à leur porte.

« On vous le ramène pour cette fois, dit en souriant l'un des soldats, mais vous devriez le surveiller. »

Le père fit un pas en avant et à son tour fut tué, à grands coups de couteau dans le ventre, dans une succession de chocs sourds et aqueux. Il s'effondra recroquevillé contre le lave-vaisselle, son sang noir inondant le carrelage en suivant les jointures. Sa femme hurlait, et le tueur essuya tranquillement sa lame.

« T'étais pas obligé d'aller si vite, lui reprocha un autre.

— Pourquoi ? Il sert à rien lui.

— On aurait pu faire durer un peu. »

Ces soldats étaient des déserteurs, qui allaient de village en village, et par l'autorité de leurs uniformes et de leurs armes ils semaient dans leur sillage la mort, le pillage et le viol, des familles entières, avec une prédilection pour les demeures isolées, et une certaine gradation dans l'horreur. Et ils repartaient crasseux et hagards, grimés comme des soutiers, couverts du sang des citoyens qu'ils avaient fait serment de protéger.

Les deux premiers retenaient la mère pendant que les autres fouillaient la maison.

« Regarde comme les gens sont accueillants ».avait dit l'un d'eux en parlant du feu, des bouteilles de vin et de la viande séchée sur la table. Un des soldats forçait Sylviane à regarder de près la tête du cadavre de son mari, puis de son fils, la giflait, lui demandait combien ils étaient en tout. Un autre avait entendu courir dans les escaliers, et était monté jusqu'au grenier. Il avait vu la fillette grimper sur une poutre, essayant de se cacher, comme si elle jouait à chat perché.

« Toi tu peux servir », avait dit le soldat en marchant vers elle. Elle chercha à grimper plus haut, jusqu'au faite de la charpente, en se tenant entre les solives, mais il l'attrapa par une jambe et la fit descendre.

« Tu as peur de nous, petite ? Tu es plus maligne que ton frère. Tu as compris que le diable se déguise. »

Le déserteur ramena la fillette en bas. Elle pleurait, et en la voyant sa mère pleura aussi.

« Il n'y a personne d'autre ?

— Qu'est-ce que vous allez nous faire ?

— Vous protéger, ma bonne dame ! Mais toute protection mérite salaire. »

Les soldats riaient.

« Nous sommes l'armée française, nous allons boire, manger, et vous violer à mort, dans le respect des valeurs de la République. »

Et les déserteurs se marrèrent comme des soudards, pastiches d'un cinéma d'épouvante. Nous étions revenus au temps des dragonnades et des écorcheurs.

Lucie n'était plus là. Elle était sortie, avait couru à l'écurie, à travers le verger d'arbres morts. Et quand le soldat était sorti

à son tour, pour inspecter les bâtiments, il l'avait vue s'éloigner au galop sur un cheval blanc, et franchir d'un bond la barrière. Il fut impressionné par l'amplitude du saut, et c'est peut-être ce qui lui fit manquer son tir. La cavalière avait disparu dans les bois, et le déserteur, après un coup d'œil dans l'écurie vide, s'en était retourné à ses crimes.

NOSTALGIE, subst. fém.

Regret mélancolique d'une chose, d'un état ou d'une existence que l'on a connu par le passé.

**PLATEAU DES GLIÈRES, HAUTE-SAVOIE,
LE VINGT-TROISIÈME JOUR, 10H11.**

On surveillait le camp, Morel en était convaincu. Un de ses gars avait repéré des guetteurs, munis de jumelles, postés plus bas dans la vallée. Quelque chose se préparait. En apparence pourtant, tout allait bien sur le plateau des Glières. Le docteur Cachet n'y était pas étranger. La nature avait repris ses droits, et on finissait par se fier au médecin. On le consultait même pour des substituts de remèdes vétérinaires. Et les patients défilaient curieusement à son chevet, comme auprès d'un souverain rendant la justice. De quoi tempérer la torture morale de la tétraplégie. Le docteur urinait et déféquait toujours sans s'en rendre compte. La psy était son infirmière et assistante médicale attitrée. Elle le lavait, le changeait, le déplaçait, le retournait dans son lit, s'occupait de ses pansements. C'est aussi elle qui le nourrissait. Leur relation si particulière s'était stabilisée. Elle faisait ce qu'elle avait à faire, sans rien dire, et lui se laissait faire, avec un peu moins de honte. Il avait fini par s'habituer.

« Vous êtes l'État, lui avait-il dit, et moi le citoyen. Je ne peux rien faire seul. Je vous hais et je vous aime. J'en veux moins et toujours plus. »

Elle avait souri, mais le cœur n'y était pas. Il le sentait. Elle s'isolait de plus en plus, méditant sans fin la terrible

beauté de ces paysages. Leur immensité indifférente, impitoyable. Ce matin, les monts chevelus s'argentaient de neige, et les lavis rougeoyants de l'aurore couronnaient leurs cimes souveraines. Elle pensait à son mari, Renaud Lorenzino, ce grand éditorialiste, mort massacré dans un bordel, et qu'elle croyait réfugié à l'étranger. Elle pensait à sa fille Zoé, blogueuse de renom, qu'elle espérait en lieu sûr, et qui était morte elle aussi, percutée par un scooter fuyant Paris. Elle les admirait sans toujours les comprendre, lui, ses grandes envolées télégéniques, et elle, son militantisme 2.0, sa façon de mettre à jour leurs combats un peu poussiéreux, et cette audace qui les avaient éblouis, de s'afficher avec un portier noir, une personne doublement minorée. Elle avait la folie de sa jeunesse, et lui la sagesse des vieux routiers. Sa fameuse pensée « secrète, lucide et glacée », comme il la définissait lui-même. Non pas qu'il soit double, croyait la psy, mais plutôt conscient qu'il devait garder pour lui sa subtilité. Sans doute fallait-il un peu de stratégie pour triompher du grand public, qui n'était pas armé pour entendre la finesse. Quand elle lui disait son dégoût de ces masses sous-éduquées refusant le très-bien-vivre-ensemble, Renaud Lorenzino lui répondait en souriant que de l'éducation elles n'en auraient sans doute jamais assez pour comprendre le bien-fondé de leur disparition. Et elle prenait ça pour de l'humour.

Sur le plateau passa un petit tourbillon de neige, comme un ange élémentaire.

Il lui manquait tellement. Lui, son milieu, ses amis. Elle avait le mal profond de Paris, de ses soirées, de sa grande vie. Elle ne s'habitait pas. À sa peau sèche, à l'absence de cigarettes, à ce shampoing qu'on lui prêtait. À tous ces montagnards à dents de sabre, taiseux, taciturnes, impénétrables. Au fascisme latent de leur communauté identitaire, totalement représentative de ces masses sous-éduquées qu'elle détestait, imperméables aux valeurs

universelles, entraves à la justice sociale et morale, à l'avènement du très-bien-vivre-ensemble.

Morel faisait une fixation sur le dégel. Il ne parlait que de ça, à tout propos. « Ça se réchauffe », « ils vont arriver », « il faut se préparer ». Elle ne savait pas de quoi il parlait. Elle pensait qu'il était temps que ce petit jeu paranoïaque prenne fin. Qu'on vienne enfin la tirer de là.

VENT, subst. masc.

Déplacement d'air plus ou moins important ressenti à la surface du globe.

PARIS 13^e,

LE VINGT-QUATRIÈME JOUR, 15H43.

Le colonel récapitulait. Un flic avait tué des jeunes. La guerre avait éclaté. Il avait sauvé la fillette. Sa femme s'était suicidée. Ils étaient sortis dans la neige. La petite était tombée malade. Il avait prié Dieu, et Dieu lui avait envoyé de l'aspirine, et un Chinois. Le Chinois, qu'il suspectait d'être cannibale, s'était fait bouffer par une foule d'enragés. Et son psychopathe de petit-fils devait courir les rues en y massacrant le monde. Ça faisait beaucoup pour un seul homme.

Il ne supportait plus l'atmosphère du boui-boui de Pol Pot. Il ne supportait plus ces nuits de veilles, interminables, passées à écouter la nuit menaçante, à s'interroger sur ces explosions lointaines – du gaz, peut-être –, à tenter de discerner les appels des rôdeurs des gémissements du vent. Il envisageait sérieusement une sortie. Il avait poussé la porte et jeté un coup d'œil circulaire dans la rue. Il faisait moins froid, la neige fondue s'égouttait des chéneaux. On avait éparpillé les os rongés du Chinois. Il n'en restait plus rien. Et sans doute pour s'en repaître on avait enlevé le corps de cet homme que le colonel avait tué – parce qu'il avait tué. Il avait refermé, et remis en place le madrier. La petite allait mieux. Elle lui avait demandé si sa femme lui manquait. Oui, Jocelyne lui manquait. Un peu comme la télévision. La même sorte de compagnie, immuable et accablante, qui l'empêchait de sombrer dans son propre néant. En une vingtaine de jours, il

avait vieilli de dix ans. Dans le petit miroir du salon, il regardait avec inquiétude ses yeux caves et ternes, ses joues creusées, son cou émacié et granuleux, le même que son père avant sa mort. Il avait banni l'encens et aéré en grand, mais il toussait encore. Il passait des heures dans le fauteuil du Chinois à écouter se lamenter le vent. Cette plainte, faite de césures et d'élisions, qui semblait venir de si loin, ancienne, cafardeuse, et comme chargée de messages. Le colonel avait demandé à la petite si sa mère et son père lui manquaient. Elle avait réfléchi, et répondu que non, ils ne lui manquaient pas. Elle était cette innocence qui innocentait tout. Lui, si maladroit, ne savait pas lui parler. Se plaisait-elle à ses côtés ? Savait-elle ce qui se passait ? Savait-elle ce que Guérilla voulait dire ? Sans doute que oui, mais il n'osait pas le lui demander. Il se contentait de ce qu'elle était.

L'orage approchait et le vent cisaillait le dehors. Dans la cuisinière les braises s'effondraient sur elles-mêmes, en silence. La fillette jouait à l'étage avec les statuettes et le colonel tisonnait le feu d'un air absent, comme s'il ravivait là-dedans ses douleurs, et ses regrets. Son petit-fils y jouait les premiers rôles. Vincent Gite. Celui qui avait dans son crâne une fêlure, que rien ne comblerait. Celui qui tuait ceux qui n'étaient pas comme lui. Celui qui lui avait donné cette arme, comme un peu de sa folie. Ce fusil, avec lequel s'était suicidée Jocelyne. Ce fusil, avec lequel il avait tué. Il avait aussi repensé au Chinois, à ses propos, froids et brutaux. Il n'arrivait pas à digérer l'effroi de ces vérités, si bien énoncées. Il ne devait plus y penser. Il lui fallait sauver la fillette. Gagner Vincennes. Il se raccrochait à cette idée. Ça lui permettait d'ajourner les questions, de repousser les constats. D'oublier pour encore un peu de temps qu'il était le vestige d'un style de vie condamné par la marche de l'Histoire. Dehors le ciel était noir, et tellement noire était son âme. Il avait raccroché le tisonnier, s'était affalé dans le fauteuil en regardant le feu. Et il s'était remis à écouter les épîtres du vent.

71

SUCRE, subst. masc.

**Substance alimentaire de saveur douce et agréable, généralement cristallisée,
que l'on extrait de certaines plantes.**

**QUELQUE PART DANS L' AISNE,
LE VINGT-QUATRIÈME JOUR, 16H04.**

Installé dans son fauteuil préféré, Francis en était à sa troisième bière quand il eut cette idée. Ses réserves s'épuisaient, le gosse dormait. Sans les corticoïdes, son allergie devenait incontrôlable. Sa respiration s'encombra d'heure en heure. Francis était terrassier. Il portait moustache et mulot, vénérait John Wayne et ne sortait jamais sans son marcel. Il s'était levé, plusieurs fois, pour aller voir le gamin, qui ronflait derrière sa moustache en duvet et ses dents de castor. Chierie. Il avait fallu que ça tombe pendant son tour de garde. Il aurait été peinarde, sans le même dans les pattes. Quelques semaines de repos forcé, sans client pénible, sans le moindre connard à l'horizon. Depuis l'*incident*, Francis vivait reclus. Il jetait de temps à autre un coup d'œil dehors, sur la bâche abritant sa Dodge Challenger noire, de 1971. V8 Magnum de sept litres deux, sellerie cuir. Collector. La neige la protégeait du vol. Il avait vu son voisin, son voisin l'avait vu. Ils n'avaient pas échangé un mot, ni un salut. Avant déjà, il ne supportait plus tous les cons du village. Il était un peu caractériel, et on se méfiait de lui. On prétendait qu'à la suite d'un impayé, il avait menacé le maire et incendié la grange d'un client. Il n'avait pourtant été condamné qu'une seule fois, pour des mots à sa femme et une gifle à son même. « Pour l'exemple », avait dit le juge. Et depuis, les services d'aide à

l'enfance contre les abus patriarcaux l'avaient dans le collimateur. Où étaient-ils, maintenant, les crétins des services d'aide ? Tous morts, à son avis. Lui ne mourrait pas. Il avait faim et le gosse allait mal, mais il avait eu cette idée, que personne d'autre n'aurait. La sucrerie, avec la pelleteuse, en passant par la pharmacie. Il avait pris son blouson, au portemanteau, sous l'affiche de ce film qui avait fait scandale, car le héros n'était ni une femme, ni issu d'une minorité. Et il était sorti, seul, avec sa batte, dans les ruées du vent. Le ciel était bas, marbré de noir. Tout ça puait l'orage.

La pelleteuse démarra, bras articulé replié contre elle, comme le dard d'un scorpion, et elle avançait dans la neige, à la façon d'une dameuse. Son voisin le regardait de sa fenêtre, manœuvrant pour contourner la Dodge, et dans sa cabine Francis eut ce mauvais sourire de mépris pour les faibles qui n'ont pas d'idée, ni de pelleteuse. Où qu'il les promène, sa mâchoire serrée et son regard plissé traduisaient la défiance de celui qui sait, qui en a vu d'autres, qui s'est fait tout seul. Il aimait ce moment où lui seul circulait en ce monde paralysé, chaulé de neige, lentement mais sûrement, tassant la poudre vierge sous ses crampons chenillés. C'était une expédition : dans le grincement caractéristique de sa transmission, l'engin ne dépassait pas les quatre kilomètres-heure. Il y avait un barrage sommaire, sur la route, deux voitures, un amoncellement de débris, le tout abandonné et recouvert de neige. Francis accéléra. La pelleteuse s'inclina vers l'arrière, puis se stabilisa en écrasant les voitures, dans le mugissement des tôles, et retomba lourdement vers l'avant. Francis adorait sa vie. La pelleteuse imprima son sillage jusqu'au centre désert du village. Dans le secret barricadé des portes closes, une telle apparition fit sensation. Francis s'arrêta devant la pharmacie, et fracassa d'un coup de godet la vitrine. « C'est pour une urgence », avait-il dit en sautant de l'engin, laissant moteur tournant, dans cette rue qui n'avait connu pareil vacarme depuis des semaines. On l'observait à travers les

volets baissés, mais personne ne s'avisa de le déranger, et il se servit. Corticostéroïdes, en masse, et tant qu'à faire quelques boîtes d'aspirine et sachets d'antibiotiques. Le pharmacien était descendu de son étage, en arborant son air le plus sévère, comme s'il comptait bien se faire rembourser, mais il avait regardé Francis, et Francis l'avait regardé, et il avait su que se taire serait le meilleur moyen de rester en vie.

Francis était reparti, laissant sur sa droite un motel routier sinistre, où se terraient comme des rats quelques survivants malades et affamés. L'un d'eux vit passer la pelleteuse, eut un vague espoir, mais il reconnut Francis à ses commandes, et sut que cet homme ne venait pas pour les sauver. La pelle mécanique continua à damer le désert ouaté sous ses trains chenillés, pendant un petit kilomètre, jusqu'à la sucrerie, l'usine Tereos, un site lunaire, gigantesque, aux airs de cosmodrome enneigé, ambiance Baïkonour en hiver. Il trouverait là-dedans de quoi manger. On y stockait des centaines de milliers de tonnes de betteraves, dont on faisait du sucre blanc. Et il trouverait à boire, aussi. Quelques millions de litres d'alcool, avec la plus grande distillerie à betteraves du monde. La pelle mécanique devenue minuscule cheminait en grinçant au milieu de ce paysage industriel immense, laissant derrière elle l'empreinte infinie de ses patins de chenilles, comme une scolopendre des sables. Rendu au fond du site, Francis coupa le moteur, ouvrit sa cabine, scruta les environs. Pas de traces, pas d'empreintes, pas de signes de vie. Pas d'odeurs non plus. Pas un son. Le froid, le vent. Le ciel en laine noire, chargé d'orage. Un rideau de pluie gris sur l'horizon. Il examina les bâtiments, ces dizaines de silos et leur complet réseau de tuyauterie. Les filtres, les fours, les turbines. Les tours de décantation, d'évaporation, de cristallisation. Il lui fallait trouver le centre de séchage, et d'ensachage. Il repéra la distillerie, avec un petit sourire. Puis, derrière la torchère et les cheminées, l'enchevêtrement des échangeurs, les convoyeurs à bande et les rampes de charge, il

aperçut les tours de stockage. Il redémarra, contourna les évaporateurs. Les premières balafres de pluie cinglèrent les vitres de la cabine. On avait utilisé un chargeur pour déneiger le site à cet endroit. Il y avait des traces de pas. Pourquoi ne pas avoir ouvert la route jusqu'au village ? Où étaient les occupants du site ? Francis coupa le moteur et descendit, batte à la main. Il marcha vers la pénombre d'un hangar. Il entra, traversa une salle vide, passa devant une série de bureaux, puis de vestiaires. Il y avait des bottes, des charlottes et des blouses. Il continua dans la pénombre des couloirs, plus lentement, tenant la batte à deux mains. C'est en passant devant une série de cuves qu'il fut surpris par ce type à demi nu, sorti du noir et marchant vers lui, sans un mot, comme un zombie. La batte le frappa en pleine tête, et envoya quelques-unes de ses dents se perdre dans les airs. Le gong du tube d'aluminium contre la chair osseuse résonna longtemps dans la salle vide. « Pardon, réflexe », avait dit Francis. L'autre était éteint, et pas près de se relever. Ce type puait la gnôle. On devait se gaver là-dedans. Francis continua. Il avait senti les vapeurs de l'alcool distillé. Dans la salle suivante, on entreposait des bouteilles, des barriques et des bidons de plastique, pour certains à demi découpés. Francis renifla, goûta. De l'alcool, pur. Certains bacs semblaient coupés à l'eau sucrée. Il y avait de pleins sacs de sucre blanc. C'est tout ce qu'il lui fallait. Il allait prendre un premier sac, et un bidon fermé d'alcool, quand il entendit ces bruits, un peu plus loin, derrière un rideau de lanières transparentes. Il y avait de la lumière. Était-ce une salle de stockage ? Curieux, il écarta les franges de PVC.

Un entrepôt immense, charpenté en forme de dôme, éclairé par une série de sabords situés en hauteur. C'était comme la carlingue inversée d'un navire, retournée sur d'immenses dunes jaunâtres de sucre brut. Une excavatrice était abandonnée là, minuscule, comme un jouet d'enfant sur une plage. Francis fit quelques pas dans ce désert. Le sucre

s'écroulait sous lui. Était-il possible d'y périr enseveli ? Il suspectait pas mal d'employés d'avoir survécu dans ces entrepôts, exactement comme des rats, en se nourrissant de sucre. Il marcha encore, grimpa sur une colline. Soudain, le sol se déroba. Il tomba, emporté par une coulée, et vit avec horreur cette grille dans le sol où les cristaux s'écoulaient et l'entraînaient. Il passa entre les immenses barreaux, tomba de plusieurs mètres au niveau inférieur, sur un nouveau tas de sucre, et glissa encore plus bas avant de s'immobiliser enfin.

L'endroit était beaucoup plus sombre, éclairé seulement par la lueur provenant de la grille. Il ne voyait que du sucre autour de lui, les ténèbres l'empêchant de distinguer la moindre paroi, et d'évaluer la profondeur de cette soute. Comment en sortir ? Il se releva, dévissa sur un nouvel éboulis, descendit encore de plusieurs mètres. Pas à pas, avec d'infinies précautions, il remonta la pente, et finit par atteindre ce point culminant, sous la grille et ses polygones de lumière. C'est alors qu'il entendit cet ordre qu'il ne comprit jamais, et qu'il sentit ce grouillement monter des confins de sa colline. Et puis il les vit. Des créatures humaines, rampant vers lui de tous côtés dans le noir, comme des arthropodes des sables, les bêtes d'un désert de cauchemar. Exténués, cernés, eczémateux, acnéiques, rendus malades jusqu'à la neuropathie par la consommation exclusive de sucre et d'alcool, des employés restés coincés ici, qui survivaient enfouis dans le sucre, en mangeant du sucre, rien que du sucre, plongés dans une hyperglycémie sans retour, à demi fous et aveugles, le vitré des yeux ravagé par le noir et la rétinopathie, gavés d'alcools et bien décidés à défendre leur trésor cristallin. Ils étaient des dizaines. Francis, seul sous la lueur quadrillée de la grille, n'avait pas lâché sa batte, et ne la lâcherait pas. Menton relevé, buste en avant, il contracta ses trapèzes, fit craquer son dos, et sans un mot, sans attendre, fracassa le crâne de l'assaillant le plus proche. On l'attaqua alors par derrière, quelqu'un ou quelque chose lui agrippant le bras. Francis se dégagea d'un

violent coup de coude, tourna sur lui-même, défiant les autres en frappant du poing son poitrail. « Venez, tas de salopes ! Venez là ! » Et de nouveau le sol se déroba, l'entraîna avec une grappe de zombies toujours plus bas dans le noir, vers les profondeurs de la fosse. D'autres prédateurs des sucres se jetèrent à leur suite. On les perdit de vue, et du fin fond de ces oubliettes ne remontèrent plus que les bruits mats et creux des coups de batte. Dehors, le vent furieux balayait le site, écharpant dans ses salves les plus petites traces de ce vaillant combat.

TRAPPE, subst. fém.

Porte à charnières horizontale donnant accès à une cave.

**QUELQUE PART DANS LA SOMME,
LE VINGT-QUATRIÈME JOUR, 17H29.**

Cédric était de retour devant la maison aux vitres opacifiées, et à son miraculeux garde-manger. Imaginer ces victuailles profitant à quelqu'un d'autre lui avait été insupportable. Et peut-être y ferait-il d'autres découvertes. Pour éviter d'être suivi, il avait fait le trajet en courant, à la tombée du jour, sous le vent rugissant, comme un joggeur fou, sans rien emporter d'autre que son sac à dos, et deux grands sacs de courses. Il n'avait vu personne, et personne n'avait découvert la trappe. Il la dégagea, inspecta les environs, l'ouvrit et descendit l'échelle. Il entreprit aussitôt de remplir ses sacs, de conserves, de rations, de bocaux de verre et de confiture, de sachets de céréales, de sacs de pâtes et de riz. Il en prit le maximum. Soudain la trappe se referma, lourdement. Ce n'était que le vent. Il sortit un premier sac, s'assura que personne n'était en vue, bloqua la trappe avec la anse du sac, puis redescendit, continua son pillage. Des vêtements sous plastique, des piles électriques, une paire de ciseaux, une boussole. Il y avait même une hache, et un filtre à eau, qu'il s'empressa de fourrer dans son sac à dos, avec le réchaud à gaz, et deux recharges de butane. Hache à la main, il sortit son second sac, referma la trappe. Avec de telles provisions, il n'aurait plus à revenir. Il dissimula néanmoins de nouveau la trappe, et repartit, la hache coincée sous son sac à dos. Personne ne serait dehors avec un tel vent, et cet orage qui

mûrissait dans le ciel noir. S'il était repéré, il laisserait tomber un plein sac de denrées, de quoi occuper d'éventuels poursuivants. Ce ne fut pas nécessaire, et le retour se déroula sans encombre. Il ne vit rien dans la grand-rue, hormis ce muret au graffiti sinistre, MALHEUR AUX ACCAPAREURS. Il ne se rendit pas compte que quatre paires d'yeux l'avaient observé. Et que ces quatre hommes, qui n'avaient pas trouvé de camion sur la départementale, avaient patiemment guetté son retour, pour le suivre de loin.

ÉCLAIR, subst. masc.

Ce qui apparaît tout à coup, de façon soudaine et sans durer.

DANS UNE FORÊT DES YVELINES,
LE VINGT-QUATRIÈME JOUR, 18H07.

La soif. Du vent et de l'orage. Une douleur au ventre.

Le barrage routier. La grotte. Simplet. Sa vie.

Et de nouveau, il perdit connaissance.

Et de nouveau le ciel noir. L'orage. Cette odeur. Cette douleur, qui le tirait lentement de son coma vers cette réalité méconnaissable, et pourtant incompressible. Les bois. La neige. Le froid. Bernard encore en vie. Encore là. Dans ce dehors claustral, en ce corps éteint. Il se souvenait. Depuis qu'il avait trouvé cette route, il était tombé, s'était relevé, plusieurs fois. Avait continué, était retombé. Il s'était réveillé le jour, il s'était réveillé la nuit. Plusieurs jours. Plusieurs nuits.

Le comptable émergea tout à fait. Ce mal de ventre. Cette odeur de rouille. C'était du sang. Le goût et l'odeur du sang. Il parvint à relever la tête. À contempler son ventre. Ses tripes à l'air. Ce sanglier qui le regardait. Sa hure dans son ventre. Son propre sang sur la hure. Visqueux, sirupeux. Fumant, dégoulinant. Ce dos noir et bosselé. Ces défenses comme des rasoirs. Ce regard indifférent. L'effroi de cette apparition sauvage. Le comptable s'indigna plus qu'il n'eut mal. Outrage. On le dévorait comme une charogne. Scandalisé, il voulut chasser la bête, tenta de crier. Sa gorge émit un son lointain, si

faible. Il parvint à peine à lever le bras, à l'agiter devant lui, comme un gamin timide salue un train en partance. La bête recula, sans conviction. Ce n'était pas de la peur, en aucun cas. Elle avait dans la gueule un fil luisant d'intestin, dévidé de son ventre. À trois mètres elle s'arrêta, se mit à mâcher. Le comptable eut mal *dans son ventre*. Il chercha dans les yeux de l'animal quelque chose d'humain. De la haine. Du mépris. Une morale. Il n'y avait rien de tout cela. Sa force l'abandonnait. Il eut le temps de se dire que ce sanglier ressemblait à Simplet. Ça n'avait pas d'importance. Engourdi, il reposa la tête en arrière. Contempla la charge du ciel noir, qui avançait au ralenti. Ce monde aurait-il encore besoin de comptable ? La grande nuit était proche. Il sentait le vent couler dans son ventre. Le froid revenait. Il allait mourir, il le savait. Il espérait voir un dernier éclair. Il allait fermer les yeux, et l'éclair tomba, net, face à lui, lézardant le monde, figeant la bête, illuminant les alentours.

Il pouvait mourir. Il avait vu dans cet éclair sa vie résumée : un absurde éclat de choses, entre deux éternités de vide.

AUTONOME, adj.

Qui se gouverne totalement ou partiellement de façon autonome.

CHÂTEAU DE VINCENNES,
LE VINGT-QUATRIÈME JOUR, 20H56.

Le vent glacial cinglait le dehors, et Victor Escard avait un peu trop chaud. Les militaires faisaient de piètres gens de maison. Sa femme, qui l'avait rejoint par hélicoptère, plus que jamais grande dame et précieuse, ne cessait de s'en plaindre, quand elle ne pestait pas contre sa garde-robe réduite à une misérable armoire. Ça l'amusait. En ces temps pour le moins *troublés*, la futilité devait être un véritable luxe.

« Il vaut mieux périr par l'autre que vivre pour soi », lui lança-t-elle.

Escard leva les yeux de ses notes.

« C'est pour moi que tu dis ça ?

— Ce sont les mots du Pape, à propos de la France. »

Escard éclata de rire. À la différence de nombre de ses collègues, il n'était pas idéaliste, c'est-à-dire persuadé que la morale qui le faisait gagner était *la* bonne morale. Il savait, comme son ami Renaud Lorenzino, qu'une société socialiste et universaliste serait tôt ou tard fatale à l'économie, et qu'islam et immigration s'y traduiraient par toujours plus de tensions et de décohésion. Mais tout ça favoriserait l'emprise de l'État, c'est-à-dire d'Escard et ses amis. Bientôt, cet État serait *tout*. Et ce *tout* ne serait plus que *lui*.

« Plus leur décohésion sera grande, plus les nations s'en remettront à un État fort, lui avait dit un jour Lorenzino. Et plus elles nous octroieront de pouvoir et de fonds. »

Escard se rappelait lui avoir objecté que le changement de population affaiblirait la productivité, l'économie et le niveau de vie.

« Pas les nôtres, avait souri Lorenzino. Au contraire, plus les peuples occidentaux seront affaiblis, c'est-à-dire mélangés et résignés, moins ils seront dangereux pour nous. Ce monde est notre concession, et seuls les peuples peuvent encore nous la contester. Il faut les tuer avant qu'ils ne nous tuent. »

Au petit jeu du cynisme politique, Lorenzino battait Escard de quelques longueurs. Mais comme beaucoup d'autres, il avait disparu dans le brouillard des événements...

Escard savait que la météo s'améliorait, que le froid allait se retirer, que son heure venait. À l'étranger, la situation semblait se stabiliser. L'arrêt des exportations françaises créait un énorme marché de compensation, véritable coup de fouet pour les économies voisines, qui rachetait largement la perte du client France. Escard avait fait rétablir la distribution d'électricité vers l'étranger. « Il faut que le monde entier soit devant sa télé pour le grand spectacle », avait-il dit. Le spectacle s'annonçait grandiose, en effet. Les États-Unis et la Chine avaient enfin trouvé un accord – salué par les marchés, de nouveau très optimistes : *l'opération Sables*, la reconquête militaire du pays, serait exclusivement commandée par la France. L'appui de Londres et Washington resterait strictement technique. Escard ne pouvait rêver mieux. Dans une soixantaine d'heures, il passerait à l'acte, rétablirait l'ordre et régnerait sur ce pays. Il serait facile de balayer les gangs et les groupes armés. Le plus gros du travail serait logistique et médical. Ses rapports lui confirmaient que la situation sanitaire et humaine était sur l'ensemble du territoire « extrêmement dégradée ». À peine avait-il senti la morsure de ce froid, en

traversant la cour du château sous sa veste fourrée, qu'il s'était hâté de rentrer. La nuit tombait et le vent s'était levé. Le patron de la Force-K lui avait parlé de dragonnades de troupes armées, d'hécatombe chez les cheptels domestiques, de pillages et de massacres, de pollution et d'incendies, de famine et d'épidémies, de morts par centaines de milliers, peut-être par millions, d'hôpitaux devenus mouiroirs depuis la fin de l'électricité, de processions d'errants affamés qui tournaient au carnage. Escard l'interrompit dans sa litanie. Il était bien conscient que ce petit jeu avait assez duré, qu'il était temps d'agir. Mais il pensait déjà au futur, et à ce titre il lui restait un ultime détail à régler.

« Les groupes autonomistes, insistait-il. Aucun d'entre eux ne doit fonctionner. »

Son interlocuteur avait déroulé une carte sur son bureau, et détaillait les repérages de ses hommes. Le Califat de Seine-Saint-Denis. Le camp de *Terra Nostra*, l'organisation solidariste d'extrême droite, implanté dans le Cher, en plein centre de la France. Il existait avant la crise, et avait pris ces derniers mois une ampleur considérable, jusqu'à compter plusieurs milliers de membres. Il y avait aussi des communautés organisées en Savoie, dans le Massif central et les Pyrénées, ainsi que dans l'arrière-pays de nombreux réseaux inter-villages.

« Contre le Califat vous ne faites rien, avait dit Escard en regardant son sablier. Vous l'oubliez. Pour tous les autres, il faut agir. Maintenant.

— C'est prévu, Monsieur. »

Au dehors et contre les volets battaient les spasmes du ciel. L'orage approchait.

« Il ne doit pas en subsister un seul. Vous me comprenez ? Pas un seul.

— C'est prévu. Comptez sur moi. »

Le commandant était sorti, et Escard s'était replongé dans ses plans de reconquête, avait étudié une fois encore les lieux stratégiques de distribution des biens de première nécessité, de remise en service des réseaux d'électricité, d'abord dans les zones les moins touchées, puis dans les grandes villes, Paris en priorité. L'heure des actes approchait. Il allait reprendre en main ce pays, et rien ni personne ne pourrait l'en empêcher. Dehors un premier éclair fracassa la nuit, et le donjon brilla de tout son long comme un sabre.

SHRAPNEL, subst. masc.

Obus chargé de balles.

**QUELQUE PART EN ESSONNE,
LE VINGT-QUATRIÈME JOUR, 22H00.**

Jean-Michel avait mauvaise mine, et le chien était nerveux. Le temps du grand départ approchait. Vincent Gite était prêt. Il avait patiemment pulvérisé une tonne de fioul dans la benne, et l'engrais effrité l'avait peu à peu absorbé. Il était temps que ça se termine. Les vapeurs de gazole lui montaient à la tête, le nitrate attaquait ses mains, lui brûlait les voies respiratoires. Les douleurs au dos, aux bras et à l'abdomen étaient devenues permanentes. Gite bêcha l'engrais contre les montants de la benne, de manière à y creuser une sorte de rigole, pour la remplir avec tout ce qui pouvait faire office de shrapnel, des clous, des vis, des barbelés, des boulons, des écrous, des cailloux, des éclats de verre et des crampons de clôtures. Il tassa le tout sous une couche d'engrais, puis confina soigneusement son mélange sous une pile de tôles ondulées, récupérées dans le hangar. Il ne laissa à cette carapace qu'une petite ouverture, comme une sorte de trappe, vers l'avant de la benne, donnant sur un cône creusé à même la poudre d'engrais. Craignant la pluie, il bâcha le tout, sous l'œil inquiet du berger australien, qui passait son temps à le regarder de loin. Grâce au poste à souder, il prépara ensuite le tracteur, fixa sur les portes et le bas du pare-brise les épaisses plaques d'acier empruntées à la bétailière. Il ne put faire mieux : le poste à souder n'avait plus de batterie. Il attela la remorque au John Deere, et récupéra ensuite la poudre de ses munitions de

5,56, devenues inutiles, en ouvrant chacune des cartouches à l'étau et à la pince coupante. Cent-quatre-vingt balles, soit trois-cent-vingt-quatre grammes de charge. Le but était d'augmenter la puissance de sa grenade, déjà améliorée au Semtex, en compactant la poudre dans un fond de canette coupée en deux, qu'il scotcherait au corps de l'explosif.

Il n'avait été dérangé qu'une seule fois, un jour de brouillard, alors qu'il était occupé à souder ses plaques d'acier, dans la cour de la ferme. Il avait senti cette présence, et le chien grognait. Il avait posé la baguette, relevé son casque, laissant le cordon refroidir. L'intrus s'était figé sur le chemin, à une trentaine de mètres, l'observant, sans rien dire, sans un mouvement. Comme un autre lui-même. Gite avait palpé le Glock à travers sa veste, le chien avait aboyé et l'autre s'était retourné, avait disparu dans cet épais brouillard, rendant Gite à son isolement splendide, même pas troublé par cette entité évanescence.

Le dernier jour, une fois son œuvre entièrement accomplie, il s'était allongé sur le lit, et bien que totalement épuisé avait gardé les yeux ouverts, ne s'était pas endormi. La nuit convulsait, le vent cognait aux portes comme une machine de siège. L'orage arrivait. Et les éclairs, immenses, illuminaient la chambre et ses yeux de pierre. Gite s'était souvenu des temps anciens. De ces heures passées à méditer le carnage, dans l'obscurité de son réduit, le regard perdu au loin derrière le voile du songe. Ailleurs, inerte, immobile. Dans ses yeux comme dans ceux du fauve on lisait l'absence, la puissance et l'ennui. Il attendait l'événement et aurait pu l'attendre éternellement, avec cette patience résignée qu'ont les tigres en cage. Mais l'événement avait jailli devant lui, comme une proie sur la piste. L'incident. L'occasion. En un instant l'attente se fit *prédation*. La tension totale de l'être, polarisée dans ce regard, cette focale assassine. La proie incarcérée dans cet objectif. La précision photographique de cette fixité. Et Vincent Gite, seul, dans sa pénombre épileptique. Il était ce

prédateur. Il ne chassait pour l'heure qu'en esprit, sur sa piste imaginaire, décomposée par son instinct de tueur jusqu'à son plus petit grain de poussière. Distance. Atmosphère. Dérive du vent. Odeur de sang... La bête, l'État, sa proie, était blessée. Il l'avait frappée trois fois déjà, mais ça ne suffirait pas. Il était temps. L'hiver partait, elle allait revenir. Au sortir de sa tanière, il faudrait la prendre à la gorge, et lui arracher la tête. Il n'aurait plus qu'une seule occasion de le faire.

V – L'ÉTHÉR

QUATRIÈME SEMAINE

Quand les agneaux sont perdus dans la montagne,

Ils pleurent.

Parfois vient la mère. Parfois le loup.

– Cormac McCarthy

APOCALYPSE, subst. fém.

Vision ou catastrophe comparable à la fin du monde.

**QUELQUE PART DANS LA NIÈVRE,
LE VINGT-CINQUIÈME JOUR, 9H03.**

La cavalière épuisée entra dans la ville par le sud, à la recherche d'un refuge après une longue chevauchée. Le soleil luisait sur la neige détremmée et embuait les rues des dernières traces de l'orage. Il n'y avait pas de panneau d'entrée d'agglomération, comme si cette ville n'avait plus de nom. C'était le cas. Lucie remonta au pas la sinistre avenue principale, vit les premières traces d'incendies, les vitrines brisées, les véhicules abandonnés à même la chaussée. Un petit bourg, de peut-être quatre-mille habitants, aux rues parfaitement vides. Avant le massacre de sa famille, Lucie n'était pas sortie de sa ferme. Elle n'avait aucune idée de ce qui se passait. Elle n'avait pas encore vu le chaos. Ses traits étaient tirés, le ventre et les jambes arrière du cheval maculés de boue jusqu'aux flancs. En fuyant l'attaque de sa ferme, elle avait juste eu le temps de seller l'animal et d'enfiler sa veste d'équitation. Elle avait traversé les bois, puis dormi dans une remise, à même le sol, dans l'odeur de poussière et de graines, blottie contre le flanc fumant et tremblant de la bête.

Le bourg semblait désert, engourdi dans un parfait silence, comme frappé de malédiction, ou par une quelconque fièvre de l'or. La fille était tendue, et la bête fatiguée donnait des signes de nervosité, oreilles dressées et tête secouée. Les sabots nus claquaient le pavé comme des coups de martel, et devaient s'entendre à l'autre bout de la ville. En passant

devant un immeuble qui fut luxueux, aux volets unanimement clos, la cavalière caressa l'encolure de la bête, et se demanda quel genre d'êtres pouvaient maintenant se terrer dans le secret de ces murs.

Au troisième, précisément, logeait un footballeur professionnel, n'ayant jamais rien fait de ses dix doigts, et dont l'agent avait disparu, comme tant d'autres, dans la grande extinction des réseaux. Habitué à se faire servir et assister en tout, il avait d'abord cru devenir fou en cherchant à rallumer sa Playstation, avant de se rendre compte de la panne, et de comprendre qu'elle concernait tout le quartier. Il avait attendu que ça revienne, en sirotant des Capri-Sun. Mais ça n'était pas revenu, et le chaos était descendu dans les rues. Il avait fini par avoir froid, et faim, et n'avait absolument rien à manger. Il regardait par la fenêtre, voyait les attroupements dégénérer, entendait des cris. Il se décida à frapper à la porte de sa voisine de palier, sans doute étudiante, croisée deux ou trois fois dans les escaliers. Elle entrouvrit, il lui demanda si tout allait bien. Elle répondit qu'à son avis, il ne fallait pas sortir. Il lui expliqua qu'il avait très faim. Elle prit un air désolé et assura qu'elle n'avait plus rien à manger. Il avait dit qu'il comprenait tout à fait, et était revenu deux heures plus tard, pour enfoncer la porte d'un puissant coup de pied, en arrachant la chaîne de l'entrebâilleur. L'étudiante avait poussé un cri et il était entré. Il avait fait quelques pas dans le salon et vu le pot de confiture. Elle en avait encore sur les doigts. Il lui avait jeté ce regard accusateur, comme s'il attendait des excuses. Elle ne s'excusa pas, ne lui proposa rien, et lui demanda de sortir. Il la gifla. Elle répliqua. Il la frappa plus fort, elle se mit à hurler. Alors il prit ce couteau et la poignarda, mais elle se défendit, et résista longtemps avant de s'effondrer, au milieu d'une pièce dévastée, repeinte de son sang. Et dans cette odeur affreuse le footballeur s'était relevé, halluciné, le visage zébré de sang et de griffures, comme un héraut revenu du fin fond de la fosse après un grave accident. Il pilla les placards, puis il sortit

et ferma la porte, jeta les clés aux ordures, s'enferma chez lui, balança dans l'évier son couteau trempé de sang. Il se rinça les doigts à la bouteille, s'essuya le visage, et le torchon à vaisselle prit cette détestable teinte écarlate. Il resta longtemps prostré sur son canapé, dans une sorte d'hébétude, à contempler ses provisions volées. Il pourrait survivre, mais le suicide lui apparaissait maintenant comme une alternative envisageable.

Au second, un chômeur longue durée – ou, selon le ministère du Travail, une personne en situation de transitivité socioprofessionnelle prolongée – avait entendu le vacarme et les cris mais ne s'était pas senti concerné. Sa porte était solide et il avait des réserves. Pas question de sortir. Il trouvait même cette réclusion très tranquille. Personne ne viendrait plus le déranger et le relancer à propos de ses dettes. Au premier, une vieille dame piétinait des cafards et pulvérisait du désodorisant au-dessus du cadavre de son pinscher, privé de nourriture et mort d'une embolie après s'être empoisonné en rongant une ceinture de faux cuir.

Au dehors, les échanges, quand ils existaient encore, étaient rudimentaires, et glacés. La solidarité se cachait, comme si elle était de mauvais goût, comme s'il payait d'être sans pitié. Au début, certains habitants avaient fraternisé, en certains endroits, prenant le prétexte de la fin du monde pour descendre dans la rue et se parler. Ça avait rapidement mal tourné. Le vivre ensemble était sans police, et les habitués à exiger et menacer ne se sentaient plus de limites. Après quelques coups échangés, chacun rentra chez soi. Chacun était redevenu pour l'autre un problème, un étranger. Les bonimenteurs et prédicateurs étaient lapidés ou poignardés. On rançonnait les solitaires et les bons Samaritains qui ouvraient leur porte, on fouillait les déchets pour manger et on puisait l'eau dans les égouts. On troquait de l'alcool, des esclaves, des médicaments et des cadavres d'animaux domestiques, de pigeons et de rats, et parfois des morceaux de chair dont la

provenance humaine ne faisait aucun doute. Les trafiquants, regroupés en milices, se disputaient le contrôle des quartiers, volant partout la nourriture pour la revendre à prix d'or. Après une série d'affrontements rangés il y eut des morts, et ces cris horribles. Plus personne n'osait sortir.

Les humains privés de leur ordre quotidien sont des créatures tout à fait à part, en-deçà des bêtes, monstrueuses, corrompues, détraquées par on ne sait quel instinct maudit, et plus il semble qu'on les discipline contre cette viciation, plus il semble qu'elle s'accroît. C'est ce que pensait parfois Lucie, et elle en était maintenant convaincue.

À travers les plaines, elle avait vu ces hommes en haillons mendier leur pitance. Elle avait vu ces troupeaux de bovins, mutilés, errant sans but. Elle n'avait pas encore vu de ville et voici ce qu'elle y vit. Au centre du bourg, une place désolée, jonchée de débris fumants, pavés décaissés, façades noircies, comme sortie d'un film de guerre. Sur le fronton de la défunte mairie quelqu'un avait inscrit ce mot, MORT, en très grand, sans article ni adjectif, comme un constat, un appel, ou peut-être un résumé. Voici quelques jours une bande d'errants s'y était regroupée, autour de son gourou, et du haut de la fontaine vide il s'était lancé dans une féroce diatribe sur le partage, et comme pour prouver ses dires s'était entaillé le bras, jusqu'à l'artère radiale, afin d'en asperger ses ouailles. Après cette bénédiction primitive, il avait exhorté les habitants terrés chez eux à partager leurs biens, et tous les errants l'avaient imité, en hurlant comme des damnés. Par leurs fenêtres, les riverains s'étaient mis à leur jeter toutes sortes d'objets pour les faire taire et les éloigner. Certains errants avaient répliqué en mettant le feu sous les façades à des débris amoncelés. Un habitant avait tiré de sa fenêtre, et tout le monde s'était dispersé.

Le cheval s'engagea dans une ruelle étroite, et Lucie surveillait ces fenêtres d'où aurait pu tomber la mort, sous

diverses formes. Elle vit ces amas de déchets, ces décombres encore fumants, ces charpentes carbonisées, effondrées au milieu de ce qui fuit des chambres et des salons. Beaucoup de reclus étaient morts, intoxiqués par les eaux souillées, ou leur chauffage de fortune. Un peu plus loin, Lucie passa devant la morgue, elle aussi privée d'électricité, qui dégageait une odeur pestilentielle.

La bête encensa et renâcla. Elle avait du perçant et la cavalière prêtait attention à de tels signes. En avançant elle vit cet homme, recroquevillé derrière une voiture, nu et sale, cheveux poussiéreux et yeux dilatés, accroupi comme un enfant sauvage. Il toisa la cavalière de son regard morne, inhabité, comme résigné à toutes les horreurs. « Bonjour », avait-elle dit bêtement, et l'autre n'avait pas répondu, hanté par des visions qui ne pouvaient franchir le stade de la mémoire.

Quelques centaines de mètres plus loin un corps gisait contre le trottoir, comme une offrande au nouveau culte. C'était un jeune homme, vêtu d'une mince étoffe dépenaillée, et il était sans doute là depuis des jours, le crâne fendu, sa cervelle répandue et gelée sur le sol, comme une résine blanche et rouge. L'arme du crime, une vasque en céramique, était restée à ses côtés, noire de sang, telle une dent cariée. Quelqu'un ou quelque chose avait prélevé des morceaux de chair dans les cuisses et amputé la jambe droite sous la rotule. Lucie regrettait d'avoir poussé sa monture dans cette ville, dès ses premiers pas dans la première avenue, et elle n'espérait plus qu'en sortir, n'osant accélérer l'allure de peur d'affoler le cheval, car si elle en perdait le contrôle elle se savait perdue.

« Aidez-moi », entendit-elle dans son dos, et l'intonation traînante de cette voix sortie de nulle part la terrifia. L'animal pressa le pas, jusqu'à l'amble, et la cavalière épouvantée n'osa se retourner. Elle rassura encore sa bête, dont les sens et les nerfs étaient mis au supplice. Elle ne comptait pas s'arrêter.

Elle ne s'arrêta pas non plus devant l'abbaye, à la sortie du village, et bien lui en prit. Le Sheitan avait tué les moines. En vertu de ses lois d'asile, l'abbaye laissait ouvertes ses portes, et depuis l'incident personne n'y était entré, à l'exception de cet homme muni d'un couteau qui se prétendait possédé par des voix. Les moines ne s'étaient pas défendus. Tous furent massacrés, et le tueur était sorti, le couteau dégoulinant de sang, aspergeant de corolles rouges la glace noire du parvis, laissant ces hommes au silence froid de leur caveau. Le monde ne cessait de s'enfoncer dans la barbarie la plus élémentaire. La peur seule avait l'oreille des hommes, et leur violence, aveugle et préventive, s'efforçait de devancer la violence d'en face, qui viendrait d'ailleurs, sans parole et sans prévenir. Cette course au pire avait lieu dans le secret de presque tous les bourgs, à l'abri des regards et des justices, dans la grande nuit de l'empire. Lucie longea le cimetière, vit ces tombeaux mangés par la neige, et eut la conviction que le vrai repos se trouvait de ce côté-là du sol, dans le froid moisi des sépulcres, où pourrissaient les âmes et verdissaient les os. À la sortie du village aussi, on avait retiré les panneaux indicateurs, Dieu seul savait pourquoi. Cet endroit sans nom ni visage n'avait plus de loi, ni d'habitants. Et la cavalière au cheval pâle, sans y avoir trouvé le refuge qu'elle cherchait, quitta la ville par le nord.

PAROLE, subst. masc.
Expression verbale de la pensée.

PARIS 17^e,
LE VINGT-CINQUIÈME JOUR, 9H08.

« Oui, j'ai eu peur, carrément. Ils nous ont attaqué, c'était violent. Mais pas motivé, absurde. Nous incarnions par notre couleur de peau l'oppression. Je ne sais pas ce qu'est devenu Joris, notre *meneur* (elle avait mimé les guillemets avec ses doigts), je crois qu'il s'est enfui. Mais je me suis dit, bon, c'est humain. Je ne voulais pas tomber dans le stéréotype du mec forcément *viril*, du leader qui doit se battre pour défendre un membre de son groupe, et surtout une femme, tu vois. Mais bon. Et après je sais plus trop ce qu'on a fait. C'était pas évident pour nous, tu vois, du fait du principe d'intersection sacrée. On ne peut pas s'opposer comme ça aux autres minorités co-opprimées. »

La fille aux cheveux verts allait mieux. Elle s'était mise à parler. Et le journaliste était formel : elle ne devrait pas. Il connaissait par cœur cette bouillie militante, ce jargon d'illuminé. À tout prendre, il préférait le bruit de sa diarrhée. Ces derniers jours, ce n'est plus à la justice sociale qu'il s'intéressait, plus du tout. Cette fille avait tant à dire sans parler... Son inexplicable odeur, le souffle parfumé de ses gestes rares... La grâce délicate de son visage, la fragilité de sa voix et de son être, le mouvement fébrile et impatient de ses doigts. Et tout le reste.

« Après je suis rentrée chez moi, toute seule, et j'avoue, j'ai pleuré comme une conne. Puis le lendemain j'ai retrouvé mes amies engagées, du collectif des Mantes. Tu connais ? Féministes radicales, *girl power*. »

Elle avait levé un poing timide et un peu honteuse l'avait vite rabaissé.

« Bref, on s'était dit qu'on devait se débrouiller seules, entre nous, justement sans réflexe de fragilité, sans nous en remettre aux hommes. Ça n'a pas duré longtemps. On a voulu piller une boutique, des relégués la pillaient aussi, l'un d'eux a tenu des propos sexistes, ma cheffe l'a remis en place, et ils l'ont tabassée. Les autres ont pu fuir. Moi, ils m'ont attrapée et emmenée au fond de la boutique, ils ont commencé à me déshabiller, c'était fini. Et là les Albanais sont arrivés. Ils les ont massacrés. Leur chef est venu vers moi, il m'a demandé si j'allais bien. Il m'a dit qu'il pouvait me protéger. J'étais tellement mal, je l'ai suivi. J'étais sûre qu'il allait me faire les pires saloperies, que je serais sa chose. Mais pas du tout, il m'a traitée comme une princesse. Je veux dire... Je n'ai jamais été traitée comme ça. Alors ouais, j'ai été un peu retournée par tout ça. Par la violence, d'abord, mais aussi par le fait que pour la première fois de ma vie, je me sentais aimée, considérée. Et je me demande même si je n'étais pas en train de tomber amoureuse. Il était craint, ses hommes étaient violents, mais ils avaient des règles, et à leurs yeux j'étais sacrée. Alors j'étais féministe, hein, et je le suis encore. Je crois. Mais ça m'a vachement retournée. Moi dans le milieu assoc' à part Joris je n'ai connu que des hommes clairement fluides, non-binaires total, full anti-stéréotypés. Je crois que je suis devenue féministe pour exister un peu au milieu de toutes ces filles déter', que je voulais imiter. Je voulais devenir comme elles. Et après je suis tombée total in love de Joris. On avait une relation libre, polyamoureuse, totalement open. Et on militait à deux. Un militantisme itératif tu vois. *Always on*. Et super créatif. Je me disais que j'étais tout ce que j'avais toujours

rêvé d'être. Mais ça n'allait pas. Il n'était pas à moi, il en voyait d'autres, il s'en foutait. Il disait que j'étais pas assez émancipée, dépendante des vieux monoschémas, que j'avais pas le bon délire. Je ne voulais pas me l'avouer, pas me l'expliquer, mais ça n'allait pas. Je ne l'ai vraiment compris qu'avec les Albanais. »

Le journaliste, appliqué à écouter sans entendre – sa spécialité –, hochait gravement la tête. La fille aux cheveux verts avait repris son monologue. Et lui, patient, jouait les psys, le bon ami, le curé, l'oreille attentive. Elle vidait son sac et peu à peu s'ouvrait à lui. Ça finirait par payer, c'était mathématique. Il se leva, faisant mine d'avoir besoin de champ pour méditer plus puissamment les paroles de son hôte, et se dirigea vers la lucarne. Les Biscornus étaient en fête, ce soir. Il y avait ronde autour du brasero. Du tam-tam, du crack et des djinns. Ça fumigeait dur. Même le vieux sorcier dansait. Peut-être avaient-ils triomphé des Albanais ?

« Je dois t'ennuyer avec toutes mes histoires, non ? »

Bien sûr que non, mais comment donc, quelle idée, mais jamais de la vie. Il s'en défendit, revint s'asseoir à ses côtés, la rassura, l'encouragea à parler encore. Et quand elle se fatiguerait, il pourrait tenter une approche.

ATTROUPEMENT, subst. masc.

Rassemblement de personnes sur la voie publique, de nature à troubler la tranquillité générale.

**QUELQUE PART DANS LA SOMME,
LE VINGT-CINQUIÈME JOUR, 9H12.**

« Qu'est-ce qu'ils font ?

— Rien. Ils attendent, face à la maison. Ils ne bougent pas. »

Ils étaient une bonne trentaine, femmes et enfants compris, répartis sur toute la largeur de la rue. Alice et Cédric les observaient par la fenêtre de l'étage.

« Ils ont dû te voir, et te suivre. C'était une vraie connerie d'y retourner. »

Cédric ne disait rien. Elle avait raison. Que faire ? Il était trop tard pour jouer les morts : la fumée brune du bois vert s'échappait de leur cheminée.

« Nous sommes pacifistes, cria une voix. Nous voulons seulement manger. »

Alice et Cédric redescendirent au salon.

« Récapitulons, dit-il. Nous avons le fusil, la tronçonneuse, l'arc et la hache. La porte d'entrée est solide, celle de la remise aussi. Le garage est bloqué par l'armoire à outils. Il y a les fenêtres du salon, mais elles sont doublées, et avec les volets en PVC ça leur prendrait du temps. Après il y a les fenêtres de l'étage, ou le Velux du toit, s'ils ramènent une échelle.

— Alors qu'est-ce qu'il faut faire ?

— S'ils attaquent tous en même temps, ils entreront, c'est clair. Mais je ne sais pas s'ils sont prêts à se faire tirer dessus. C'est pour ça qu'ils restent dans la rue. Ils veulent sûrement nous avoir à l'usure. Il faudrait que tu ailles te poster à l'étage, avec le fusil. Et moi je resterai en bas. »

Cédric vérifiait la corde de son arc.

« Donnez-nous à manger, répéta la voix du dehors, et nous ne vous ferons aucun mal. »

Alice soupira.

« Je ne pourrai pas supporter ça longtemps. Et si on leur laissait ce qu'ils veulent ? On pourrait aller s'installer dans la maison du psychopathe. Il y reste encore de la nourriture, non ?

— Ça ne ferait que repousser le problème : on ne pourra pas s'y défendre mieux qu'ici, surtout avec la porte d'entrée défoncée. Il faut attendre, c'est tout. On verra bien ce qu'ils vont faire. Ils finiront peut-être par se décourager.

— Ou par attaquer.

— Ou par attaquer. »

Cédric vérifia la porte du rez-de-chaussée, et se rendit au garage. Alice avait pris le fusil et les cartouches. Elle remonta à l'étage.

« Nous voulons simplement manger, s'égosilla la voix de la rue. Nous savons que vous avez un bébé. Nous ne voulons faire de mal à personne. »

Alice ne tenait plus. Elle entrouvrit une fenêtre.

« Si vous restez ici, hurla-elle, je vous jure que je tire dans le tas ! »

Dans la rue, personne ne bougea.

DÉPART, subst. masc.

Action de partir, de quitter un lieu, moment précis où s'effectue cette action.

QUELQUE PART EN ESSONNE,
LE VINGT-CINQUIÈME JOUR, 9H14.

Vincent Gite s'était mis en marche avant l'aube. Il avait fait ses adieux à Jean-Michel, à cette ferme et à ces vaches, auxquelles il avait abandonné ce matin-là leur restant de fourrage, en laissant ouvertes les barrières. Le John Deere, bardé de ses plaques de métal, était prêt. Et dans la pénombre cette masse avait jusqu'au regard effilé de ses phares quelque chose d'intimidant. Comme si cette entité mécanique était douée de *facultés*. Gite s'installa derrière le volant, le moteur répondit en sifflant et les roues du tracteur découpèrent dans le dégel la terre en crans. Dans son souffle lourd, la machine tira lentement sa remorque sous le petit jour. Il y avait dans cette benne près de seize tonnes de nitrate et de fioul. Le chien suivait, comme aux jours de grande transhumance. La neige s'accrochait encore au paysage, et mettrait du temps à fondre. Le soleil ensanglantait l'horizon et déjà faisait fumer la terre, comme si l'enfer s'impatiait. La fourche du monstre était abaissée à hauteur d'homme, prête à embrocher tout ce qui lui barrerait le passage. Du chemin, et sans voir personne, la machine avait rejoint la départementale, la 191. De là, Gite irait jusqu'à l'A10. D'après la carte de la ferme, il serait alors à une cinquantaine de kilomètres de son objectif.

FOIRE, subst. fém.

Fête populaire rassemblant en un lieu déterminé des attractions diverses.

PARIS 13^e,

LE VINGT-CINQUIÈME JOUR, 14H52.

Profitant du redoux, le colonel et la fillette s'étaient eux aussi mis en route. La sortie du quartier s'était bien passée, aussi bien qu'elle le pouvait. Ils avaient vu ces groupes de survivants silencieux et curieusement endimanchés, chargés de valises, comme eux en plein exode. Certains étaient armés, comme lui, et tous marchaient vers le sud, parmi les déchets et la puanteur des déjections humaines. Et tous gardaient leurs distances, échangeant des regards méfiants, comme devaient le faire les mercenaires de l'Ouest américain. Ils avaient atteint le périphérique, et ses sinistres files de véhicules abandonnés. Eux s'étaient arrêtés, les autres avaient continué tout droit. Les rôdeurs devaient être nombreux par ici, à en juger par les sentiers tracés dans la neige qui fondait. Le colonel redoutait qu'elle ne rende son lot de cadavres, comme ces glaciers en plein dégel. Et dans cette ville morte au silence irréel, ils empruntèrent le périphérique, traversèrent la Seine, puis les voies de chemin de fer, gagnèrent Charenton. C'est là, après le cimetière Valmy, qu'ils avaient vu ces hommes, occupés à se quereller autour d'un feu de débris. Engoncé dans sa parka, le colonel avait saisi Guérilla par le bras. Il avançait courbé derrière la file de voitures, et par jeu la petite se courbait aussi. Ainsi cachés ils quittèrent le périphérique, ses odeurs d'essence et de plastique fondu. Dans une voiture criblée de balles, il avait vu le visage pâle et figé d'une jeune femme,

front contre la vitre, cheveux caillés de sang et regard perdu dans la contemplation d'un vide infini. À l'avant il y avait un homme, effondré contre le tableau de bord. Le colonel avait passé son chemin sans ralentir, et la petite n'avait rien remarqué. Ils feraient un détour par le sud. Le retraité s'était dit qu'il serait plus sûr de couper par la Foire du Trône, où ils ne rencontreraient probablement personne.

« Nous sommes sortis de Paris », avait-il annoncé à la fillette, comme si elle pouvait partager son enthousiasme. Les grilles de la fête foraine étaient restées ouvertes, et le vent leur ramenait du lointain des odeurs chimiques non-identifiables. Ils entrèrent. Rien n'était plus sinistre et navrant qu'un tel décor. La grande roue, les montagnes russes, le train fantôme, le carrousel, les ornements grotesques, les cris des couleurs et des enseignes, les allées jonchées de saletés piétinées et prises dans la neige, les squelettes mécaniques désarticulés, abandonnés au plein vent, et leurs grincements. Aux yeux du colonel, rien n'était plus parfaitement évocateur de la fin du monde. Comme il s'y attendait, les stands de restauration avaient été pillés, et certaines boutiques même incendiées.

« On pourra faire du manège ? »

Sous les haubans désossés des bras de cabines, et les pylônes morts des attractions désertées, le colonel avait souri.

« Je ne crois pas, non. Il n'y a personne pour les faire marcher. »

Mais plus loin il l'avait portée sur un cheval de bois du carrousel, celui au caparaçon rose, embroché par sa barre de levage et figé dans son élan éternel. Il avait dit « tagadap-tagadap » en lui secouant le dos, la gamine s'était cramponnée en riant aux éclats, et il lui avait dit qu'elle savait drôlement bien s'y prendre.

81

**FRACTURE, subst. fém.
Lésion d'un os par rupture.**

**QUELQUE PART DANS LA NIÈVRE,
LE VINGT-CINQUIÈME JOUR, 15H38.**

Le cheval piétinait et levait la tête. La porte de la vieille grange s'était ouverte en grinçant. Lucie la pensait inoccupée et espérait y passer la nuit. L'homme qui en sortit sursauta et jura, le cheval surpris se cabra et partit au grand galop dans cette prairie déclive. Embarquée par l'animal, la cavalière ne put rien faire pour le stopper. Au bout du terrain, il sauta un bosquet masquant un talus de plusieurs mètres et à la lourde réception en contrebas son antérieur se fractura net, l'animal roulant vers l'avant, projetant avec lui sa cavalière, la jambe enroulée dans l'étrivière, et tous deux finirent par s'abattre durement dans ce mélange de neige et de terre, souffles coupés par le choc, pareillement affolés. Une rivière coulait là, et ses rives de neige fondue, ses torsades de graviers, ses courants flexueux comme des serpents. Lucie se redressa sur les coudes, défit sa ligature, puis tendit la main vers les naseaux fumants, mais la bête retira sa tête. Le souffle court, l'animal se replia sur lui-même, col enroulé contre le flanc, comme un oisillon attendant la mort. Lucie s'était accroupie auprès de lui, et elle entendit leurs voix. Ils étaient plusieurs et approchaient, au sommet du talus, derrière ces bosquets. Elle pouvait encore fuir. Mais elle avait vu la fracture de la bête, l'angle aberrant de sa jambe. Elle ne pourrait pas s'en relever.

Lucie ne savait pas qui étaient ces gens. Elle savait juste que ce monde était devenu fou, que son cheval était son seul

bien, et peut-être sa seule raison de survivre. Elle ne pouvait pas l'abandonner. Elle décida de faire face et de rester à ses côtés, quoi qu'il en coûte, en tentant de rassurer la bête, à genoux, lui parlant à l'oreille, lui caressant l'encolure. Et elle vit soudain, au-dessus du bosquet, la silhouette des trois hommes se dessiner dans le soleil.

FOSSOYEUR, subst. masc.

Celui qui participe à la disparition ou à l'anéantissement de quelque chose.

**QUELQUE PART EN ESSONNE,
LE VINGT-CINQUIÈME JOUR, 19H22.**

La neige fondait en poisse liquide, et les roues crénelées du John Deere lancé à pleine vitesse projetaient cette mélasse au-dessus des glissières. Depuis sa cabine cuirassée, Vincent Gite avait vu ces amas de cadavres, abandonnés dans les champs, difformes et mutilés, que l'éclat du soleil faisait pourrir. Les maladies devaient décimer les villes, et les corbeaux réchauffaient leur hiver de cette froide graisse humaine. Les premiers kilomètres étaient dégagés, une autoroute quasi déserte. La seule rumeur sourde de cette eau épaisse. À l'approche de Paris et de ses dédales d'échangeurs, il avait croisé ces grappes humaines, errants dépenaillés en plein exode, marchant vers le sud et le regardant à peine de leurs yeux mornes. Puis il s'était heurté aux embouteillages. Toutes les bretelles et les voies de cet écheveau urbain saturées de files de véhicules abandonnés, souvent incendiés. Gite détela la benne et enfourcha plusieurs voitures, les poussa, en flanqua par-dessus les glissières, manœuvra dans la masse pour s'y frayer un passage, tout en veillant à ne pas tanker le tracteur sur un amas de carcasses. Ça dura des heures. Le chien avait enfin rattrapé son maître, et à bonne distance restait assis dans ce marécage de lait caillé, à attendre et regarder. Et au loin dans le jour finissant on voyait cette machine s'acharner seule à la lueur de ses puissants phares sur les restes sans vie d'autres machines, comme un bulldozer de décharge, comme

le dernier robot fossoyeur d'une ère mécanique brutalement décimée. À la tombée de la nuit, il avait fini par franchir l'obstacle, pour retrouver un secteur plus dégagé. Et cette nuit-là, depuis Rungis, René, l'ancien désosseur de la section porcine, barricadé dans ses entrepôts avec les gars de la découpe, avait vu au loin cet attelage infernal briser la nuit de ses pleins phares, quittant l'A10 pour l'A6, direction Choisy-le-Roi. Et un peu plus loin sous ce ciel sans nuage et sans lune, Vincent Gite avait fait une pause pour la nuit, sa dernière. Il ne lui restait plus qu'une trentaine de kilomètres, et demain serait le dernier jour.

EXEMPLE, subst. masc.

Ce qui peut servir de leçon ou d'avertissement par sa rigueur.

PLATEAU DES GLIÈRES, HAUTE-SAVOIE,
LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 1H31.

Les Savoyards riaient. Quelques tirs sporadiques venaient d'illuminer la nuit, leur formidable écho prenant à témoin les montagnes voisines. Une colonne d'individus, cagoulés et tout de noir vêtus, avait tenté de franchir les fortifications, avant d'être impitoyablement refoulée.

« Ils n'y reviendront pas », triomphait Morel, dans le salon du grand chalet, où se regroupaient ses occupants, réveillés par les tirs. À peine remise de sa frayeur, la psy, livide et échevelée, avait jugé ça indigne et dit tout le mal qu'elle pensait de la fermeture égoïste et consanguine de la vallée. Elle avait même parlé de droits de l'Homme, et Cachet n'aurait pas été plus gêné si elle avait vomi sur le parquet. Morel avait haussé les épaules, était reparti scruter la nuit et les cimes.

Cette tentative d'intrusion faisait suite à l'épisode de l'hélicoptère, venu se positionner voici deux jours en vol stationnaire au-dessus du camp, une dizaine de minutes durant, comme s'il effectuait des repérages. Il était resté haut dans le ciel, et il fut impossible d'en distinguer la nature, et même la couleur. Il avait fini par s'élever encore et s'éloigner vers le nord, hallucination de poussière dans le lointain ciel vide, auquel il avait fini par se confondre.

Eva Lorenzino ne supportait plus personne. Ces derniers jours, son malaise avait atteint des proportions inédites. Il y avait ces pauvres types affamés, que l'on repoussait sans aider. Et il y avait eu l'épisode du voleur, surpris dans un chalet. Ça avait d'abord amusé la psy, qui raillait le fait que tout ne soit pas si parfait au royaume des montagnes. Et puis elle avait vu passer Morel, décidé, suivi par ses hommes, faisant craquer ses phalanges.

« Qu'allez-vous faire de cet homme ? » demanda-t-elle.

Morel la regarda.

« Nous allons l'expulser. Et lui expliquer deux ou trois petites choses, en passant.

— L'expulser ? Mais enfin... Il a droit à un procès.

— Le tribunal est fermé. »

Morel était sorti. Un silence. Le cliquetis du grésil contre les baies vitrées. La psy avait regardé le médecin.

« Ils ne vont quand même pas le violenter ?

— Bien sûr que non, avait répondu Cachet. Ils vont juste lui lire une page du Code. »

La psy n'avait pas saisi l'ironie, et un instant plus tard des cris avaient retenti. Adeptes de la réadaptation en milieu ouvert non-coercisé, Eva Lorenzino avait mis les mains devant sa bouche en écarquillant les yeux, comme quand un serveur renverse la pièce montée. Morel était rentré. Il avait du sang sur les mains. La psy l'avait traité de nazi et de malade, et Morel avait grommelé sans s'arrêter qu'il faisait ce qu'il devait faire. Cachet n'avait rien dit. Le corps tout entier emporté par la douleur, la psy avait des airs de tragédienne au dernier acte, quand elle comprend que les siens l'ont trahie, que tout est perdu et qu'il est trop tard pour réagir.

« Alors on en est là ? hurla-t-elle sur Cachet, comme s'il avait été Morel. La justice primaire, c'est ça ? J'espère que ça vous plaît ? »

Cachet souriait.

« C'est la guerre, ma bonne dame. Il n'y a plus de foyer de réinsertion. »

La psy le foudroya du regard.

« Vous ne pensez donc pas que j'ai raison contre ce cinglé ?

— Je ne pense pas, non.

— Il est incapable de m'opposer un seul argument !

— Ça ne veut pas dire qu'il a tort. Les hommes pensent mais ne parlent pas. Les femmes font le contraire. Rien de nouveau sous le soleil... »

La psy ouvrit la bouche, mais ne dit rien.

« Je comprends que l'idée de rester en vie vous soit peu familière, reprit Cachet, mais le principe de réalité est de retour. Si l'on veut subsister, on ne peut plus laisser n'importe qui faire n'importe quoi. Vous allez devoir changer vos petites habitudes.

— Mais de quoi parlez-vous ?! C'est exactement l'apartheid que ces gars-là reconstruisent ! »

La psy désignait la porte, comme si pour confirmer ses dires Mandela en personne était sur le point de la franchir. Cachet grimaça son plus féroce sourire.

« La nécessité commande. Elle n'a pas de loi.

— Vous pensez donc qu'il est *nécessaire* de tabasser et d'expulser les pauvres types affamés ?

— Je ne l'aurais pas fait, mais je comprends qu'ils le fassent. C'est un acte de survie.

— Voler l'est aussi.

— Peut-être. Mais à ce jeu tout le monde ne peut pas gagner. »

Le médecin souriait encore. La psy était consternée.

« Je ne sais pas pourquoi je parle avec vous.

— Pour être franc, moi non plus. »

La psy allait exploser. Elle reprit soudain, sur un ton plus calme :

« Comment un être humain peut manquer à ce point d'humanité ? Ça me fascine. Vraiment je vous plains. Ça doit être un tel enfer dans votre tête...

— Vous avez déjà oublié ce qui s'est passé dans cet hôpital. La balle qui me paralyse aurait pu vous tuer. En même temps, ça fait des décennies que vous vous appliquez à ne pas voir, ça exige de solides prédispositions.

— C'est ça. Tout est foutu ma bonne dame, c'était mieux avant, bla-bla-bla.

— Je devrais hausser les épaules, si je le pouvais. Les faits n'ont pas pu vous convaincre, je ne le pourrai pas non plus. Ça s'explique : votre bonne morale vous a toujours fait gagner. Vous ne risquez pas d'en guérir. Vous êtes une puissante rentière des belles idées, c'est votre univers et votre identité. Maintenant croyez-moi, tous les bons filons s'épuisent.

— Mes convictions n'ont rien d'un calcul. Je suis profondément progressiste.

— Je l'avais observé. Il est malheureusement des défis qui échappent encore à la médecine. »

La psy parut réfléchir.

« Peut-être que je ferais mieux de partir d'ici.

— Peut-être, répondit Cachet. Mais n'oubliez pas une chose : votre terrain de jeu n'existe plus. Le monde d'hier n'est pas celui d'aujourd'hui. Ses gardiens n'ont plus d'abri.

— Je suis bien de cet avis, ce monde n'est plus le mien. Et je préfère le parti des sans-abris à celui des psychopathes ségrégationnistes. »

La psy se leva et sortit, claquant violemment la porte.

« N'oubliez pas, lui lança Cachet à retardement, ici comme ailleurs l'enfer est majoritaire ! »

ATTENTE, subst. fém.

Action de demeurer en lieu jusqu'à ce que quelqu'un ou quelque chose arrive.

**QUELQUE PART DANS LA SOMME,
LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 8H15.**

« Ça bouge toujours pas ?

— Que dalle. On dirait des mouettes qui attendent après leur sardine. »

Alice souriait.

« Avec un petit côté zombie peut-être.

— Je les trouve pas si différents des clients du Casino un samedi. »

Un rire étouffé. Les affamés avaient l'air de se relayer devant la maison. Ils semblaient un peu plus nombreux que la veille. D'autres étaient partis, puis revenus. Cédric avait veillé toute la nuit, hanté par la perspective d'une attaque. Rien ne s'était passé. Ils n'avaient même pas frappé à la porte. Ils restaient là, simplement là, à faire fumer leur bouche dans l'air froid du matin, à faire peser sur la maison désignée tout le poids de leur présence. Et régulièrement, toutes les deux ou trois heures, l'un d'entre eux demandait à manger.

« Tu crois qu'ils vont rester comme ça combien de temps ?

— J'en sais rien.

— Ils sont flippants quand même.

— Ils sont pas du matin, c'est tout. T'es qui pour juger ? »

Et de nouveau ils eurent ce petit rire, nerveux, incontrôlable, qui était la signature de la peur.

85

CORROMPRE, verbe.

Pousser quelqu'un à agir contre son devoir ou sa conscience, par des dons, des promesses ou la persuasion.

PARIS 17^e,

LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 9H32.

« J'ai toujours été féministe, et plus encore depuis que je suis journaliste. Une femme doit avoir le choix, dans la conduite de sa vie, à tous les niveaux. L'acte sexuel, par exemple, ne doit pas avoir de conséquences. Il incarne la rébellion, la vraie, le refus de l'ordre patriarcal. Ton corps est à toi, tu en fais ce que tu veux, et par le choix de la liberté sexuelle, tu prouves ta grande valeur morale. Tu dis merde au monde entier. Et là tu feras vraiment peur aux hommes. C'est ce que j'appelle être réellement progressiste, au-dessus des conventions rétrogrades. »

Le temps de jouer les gentils de film romantique avait assez duré. Donatien suggérait à la fille aux cheveux verts qu'il serait d'inspiration fasciste de ne pas coucher avec lui. Il était sans doute meilleur manipulateur que séducteur. En présence d'une femme qui l'intéressait, c'est-à-dire d'une femme, son sourire devenait ingouvernable, et tout son être criait sa pathétique soif de relation. Son statut de journaliste, qui aurait pu l'aider, n'était plus aussi reluisant que dans l'ancien monde. Pour ne rien arranger, il avait le visage défait par le retour du stress, les contours du nez rongés par la desquamation. Pourquoi cette angoisse ? La présence de cette femme, et le souvenir ravivé de la sienne. Quarante-neuf kilos de complexes et de névroses, blanche et creusée comme une

barre de Lexomil, recyclant son mal-être dans l'idéologie militante, ainsi qu'un méthaniseur crée de l'énergie, en marinant les déjections d'autrui. Sa femme qui aimait l'humilier, en l'enjoignant de se concentrer, de s'éduquer, de se cultiver, les répliques favorites des commentatrices du blog afro-féministe de Zoé, que la fille aux cheveux verts, « junkie de l'égalité », lisait aussi. Ces deux femmes venaient du même monde. À ceci près que celle aux cheveux verts n'essayait pas de l'humilier, et qu'elle avait sur les os un peu plus de matière carnée. Le problème était son apparente frigidité. Le traumatisme, sans doute. De l'avis du journaliste, l'équation n'avait même pas lieu de se poser. Il s'intéressait à elle, une pauvre fille sans situation. Il lui avait sauvé la mise, s'en occupait, la nourrissait. Et puis il lui avait offert l'oreille d'un Biscornu présumé. Que lui fallait-elle de plus ? Il ne voyait pas.

« Je vais te dire franchement ce que je pense, disait-il. La fidélité, c'est bon pour les chiens. C'est la laisse du patriarcat. »

Il ignorait que dans le cerveau jusqu'ici conventionnel et prévisible de sa dulcinée, il s'était passé bien des choses. Elle avait compris que son pouvoir de femme était immense, que des seigneurs de guerre étaient prêts à se battre pour elle, à l'adorer, à lui conférer un respect inconnu, à faire une divinité de sa personne, et qu'ainsi elle pourrait mener le monde. Restait à trouver un moyen subtil de repousser les avances de son hôte. Subtil, parce qu'il possédait un couteau de trente centimètres, et que pour la mettre dans son lit il était prêt à trancher l'oreille de n'importe qui.

86

LOUP, subst. masc.

Mammifère carnassier de la famille des canidés ; personne qui représente un danger.

PARIS 12^e,

LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 10H02.

Le loup marchait sur eux, et ils n'en savaient rien. Après une mauvaise nuit dans la baraque du palais des glaces – la fillette avait eu peur du train fantôme –, ils s'étaient remis en route sans attendre l'aube, et avaient marché sous la giration perpétuelle et tranquille des étoiles et des constellations. Un météore avait fendu cet ailleurs froid et vide de l'espace, et dans la seconde s'y était consumé, comme un mauvais sort jeté du firmament noir.

« Fais un vœu », avait dit le colonel. La petite n'avait rien dit.

Et ils avaient marché encore. Ils approchaient Vincennes, par les abords du lac Daumesnil. Une nappe de brume traînait sur les eaux. L'aube s'était levée et ils avaient vu cet homme-tronc aux poignets recourbés, comme des ergots, avachi en tas le long des eaux, et cet être écumant les avait regardés de ses yeux sans tain, le visage striolé et pustuleux d'on ne savait quelle maladie, la tête de biais, grimaçante, bouche ouverte et tordue. Ses jambes étaient comme atrophiées, repliées sous lui. Le colonel et la fillette avaient fait un détour pour éviter cette chose, qui s'était mise à éructer en bavant à leur intention un langage insensé. Il n'était pas question de l'achever et le colonel savait qu'il passerait les prochaines heures à essayer

de l'oublier. Il se préparait à expliquer à la petite que cet homme était malade et qu'ils ne pouvaient pas l'aider, mais elle ne posa aucune question.

Les environs du zoo de Vincennes, leur dernière étape avant le salut, lui avaient d'abord semblé parfaitement déserts. Puis en contournant le lac par le sud, près de la pagode, il avait repéré ces traces d'ongulés s'éloignant vers les bois. Avait-on ouvert les grilles ? Il s'était dit qu'il restait peut-être quelques animaux dans le parc. Et puis il avait vu ces os. Un fémur humain, sans le moindre doute. Et plus loin un crâne, presque totalement rongé, abandonné auprès d'un bosquet.

« C'est un zoo, ça », avait dit la fillette, en désignant sur leur gauche le grand rocher du parc.

Le colonel hocha la tête.

« On l'a visité, ce zoo, avec mes parents, pour mon anniversaire. »

Le regard circulaire du colonel scrutait les environs.

« Et tu te rappelles les animaux que tu as vus ? »

La petite énuméra : « Des lynx, des lions, des loutres, des rhinocéros, des zèbres, des singes. Des panthères, des noires et des jaunes... »

Le colonel examina une nouvelle fois la chambre de son arme.

« Et il y avait des lémuriens, aussi, trop mignons.

— Marchons. Il doit nous rester un kilomètre. Nous y sommes presque. »

Il s'orientait grâce au grand rocher du parc. Ce dernier kilomètre se ferait à travers les bois, et derrière ces bois se dresserait le château de Vincennes. Moment redouté. Servait-il réellement de base de repli, ou serait-il aussi sinistre et désert que le reste du monde ?

« J'ai froid aux pieds, se plaignit la fillette, qui s'était amusée à sauter dans la neige fondue.

— C'est bientôt fini », répondit-il.

Ils marchèrent une centaine de mètres entre les saules, et soudain il le sentit, inexplicablement, dans son dos. Il se retourna et le loup ibérique était là, à une vingtaine de mètres. Il leur faisait face, haletant. Comme s'il attendait quelque chose.

« Ah oui, murmura la fillette. Il y avait des loups aussi... »

L'animal était impressionnant, beaucoup plus gros qu'un chien, le pelage gris un peu fauve, piqué de rouge et noirâtre dans le dos, les oreilles dressées et la gueule entrouverte. Et ses yeux, ses yeux qui les fixaient, deux points noirs en leurs lunes jaunes, formidables d'intensité.

« Il va nous faire du mal ? »

La petite était terrifiée.

« Je ne le laisserai pas approcher. »

L'animal était seul, efflanqué. Peut-être blessé. Il les examinait sans curiosité, ni avidité. Sans expression. Il n'avait pas peur d'eux. Se croyait-il sur son territoire ? Attendait-il de la nourriture ? La captivité l'avait peut-être un peu détraqué. L'animal se lécha les babines et le colonel entrevit ses dents. Des canines longues comme le pouce. Et d'un coup, la louve marcha sur eux, courbée entre ses membres, la gueule au ras du sol, avec cette vivacité sauvage, stupéfiante, qui devance l'imagination. La fillette poussa un cri et le colonel mit l'animal en joue. La louve s'immobilisa, grogna, baissa les oreilles, montra les dents, frotta son museau contre le sol, comme en plein conflit entre le goût du jeu et l'instinct de mort. Il suffirait d'un bond. Le colonel allait tirer. Mais la bête se contenta de ce regard appuyé, puis elle émit un petit gémissement, releva les oreilles, redressa la tête, se retourna et

passa son chemin, comme si de rien n'était. Comme si elle s'était trompée de personne.

Le colonel poussa un long soupir. La petite était paralysée. Il releva son fusil, essuya de sa tempe une goutte de sueur froide. Le regard de ce fauve lui avait rappelé celui de son petit-fils.

BASE, subst. fém.

Lieu de concentration de troupes et de matériel destiné à des opérations militaires.

**CHÂTEAU DE VINCENNES,
LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 10H08.**

À quelques centaines de mètres se jouait l'avenir du pays. Parmi le personnel à pied et les soldats, des dizaines de camions et de blindés manœuvraient dans les environs de la forteresse, du parc floral au centre équestre. On livrait du matériel, en prévision des mouvements de troupe. Les bulldozers, engins de chantier et quelques tracteurs préparaient le terrain au ballet des hélicoptères lourds. Un hôpital de campagne était sorti de terre. On planifiait de lui adjoindre un véritable aéroport, dont l'allée royale servirait de piste principale. Sur l'esplanade sud avait lieu une première distribution de vivres, de médicaments et de couvertures. C'était symbolique, pour la photo. On avait choisi des civils dans les alentours, affamés, mais présentables. Victor Escard, mains jointes dans le dos, devait poser avec cet échantillon de plèbe reconnaissante – si possible en ébouriffant un enfant. Cette image servirait de tract, pour annoncer partout le rétablissement de l'État, le retour de l'ordre, dont Escard serait le visage. L'armée était opérationnelle, la météo favorable. Le dispositif média était prêt. Dès demain, à la première heure, il déclencherait *l'opération Sables*. La troupe reprendrait le contrôle des quartiers des environs, avancerait en direction de Bel-Air, Montreuil et Charonne. Les gangs fuiraient sur son passage, les civils accourraient à sa rencontre, fêteraient les

soldats. Les troupes hélicoptérées se concentreraient sur Paris et les grandes villes. Le génie suivrait pour rétablir les réseaux d'électricité et l'eau potable. Puis il y aurait l'assistance civile, les médecins, les biens de première nécessité. Concernant les derniers camps autonomes, il ne restait donc plus qu'une journée pour agir. Escard avait donné ses ordres, et ils tenaient en deux mots : « Carte blanche. » Les hommes de la Force-K savaient parfaitement ce que cela voulait dire.

LIQUIDER, verbe.

Mettre fin à quelque chose de manière énergique et définitive.

**QUELQUE PART DANS LE CHER,
LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 10H15.**

Vincenzo était un Liquidateur. Sous les lueurs délayées de l'aube, il marchait le long d'une petite route, au fin fond du Cher, tueur anonyme parmi son escouade, un cortège d'une centaine d'hommes en noir, armés de fusils d'assaut à viseurs point rouge, cagoulés, pour certains casqués, équipés de masques respiratoires. Leurs tenues tactiques ne portaient ni inscription ni insigne, pas le moindre patch fantaisiste. Ils n'avaient pas non plus de véhicule, de chef, ni de drapeau. Nul ne pouvait dire à qui ou à quoi ces hommes appartenaient, où ils se dirigeaient et pour le compte de qui ils opéraient. De quoi mettre leur sinistre besogne sur le dos de qui on voulait.

L'unité fut composée dès les premières heures de la crise, parmi les éléments les plus loyaux et réputés des troupes régulières. Les premières semaines, on ne leur confia que des missions de surveillance et de repérage, puis des opérations d'encadrement et de protection, notamment dans les centrales nucléaires, ou sur les sites à risque. Vincenzo avait participé à la sécurisation de la centrale de Chooz, dans les Ardennes, en liaison avec les gendarmes du site. Comme partout ailleurs, la distribution d'électricité était interrompue par les sabotages, mais le site demeurait parfaitement hermétique et fonctionnel. Et quand cette foule affamée s'était massée devant les grilles, en exigeant de l'aide, il avait suffi d'abattre un meneur, au

hasard, pour la disperser. Son cadavre avait pourri là, et plus personne ne s'était montré.

Vincenzo et ses camarades passaient le long de ce qui fut un centre de traitement des déchets, à ciel ouvert. Ils sentirent cette odeur, puis virent derrière les grilles de la décharge les enfants de la colonie de vacances du bourg voisin, juchés sur les tas de détritus, disputant aux mouettes et aux ramiers aux cris grêles des restes de nourriture. Les gamins prêtaient à peine attention à ces hommes en noir. Seuls deux d'entre eux les toisèrent un moment depuis leur muret, arc-boutés là comme des vautours, occupés à mâchonner on ne savait quelle ordure. L'un d'eux vint enfin plaquer son visage éteint contre les losanges du grillage, qu'il agrippa de ses deux mains.

« À manger, s'il vous plaît. »

Les Liquidateurs passèrent leur chemin, sans ralentir, en respirant par la bouche. Dans les rangs personne ne parlait. Après la centrale nucléaire, Vincenzo avait été envoyé dans un petit village périgourdin, présenté comme une « communauté organisée » par des repérages. En fait de communauté, un homme de peu avait dérobé un petit revolver dans un tiroir, lors du vol d'un commerçant, et par le pouvoir de cette arme cet ancien agent de maintenance au nez de corbeau, que personne n'écoutait jamais, s'était proclamé chef du village. Il y organisait son petit trafic, s'étant mis en tête de marchander la viande des fermes contre les faveurs des femmes. Quand les Liquidateurs arrivèrent sur place, sa carcasse noire et luisante rôtiissait à la broche. Les informateurs n'étaient pas toujours fiables.

Il s'agissait alors de missions de sabotage, pour faire tomber les organisations autonomes. Suivant les instructions du commandant de la Force-K, placé sous les ordres directs d'Escard, tout le monde devait regretter l'État, nul ne devant donc être en mesure de s'y substituer. C'est à ce moment-là qu'on avait commencé à parler de « Liquidateurs », et que les

opérations de sabotage et de sécurisation étaient devenues des campagnes d'assassinats. Par tous les moyens, les hommes en noir devaient affaiblir ou éliminer les autonomistes, tout en faisant porter le chapeau à des organisations d'extrême droite.

Vincenzo et ses camarades s'étaient déployés à travers les bois bordant leur cible. Leur mission était claire. Il restait deux camps autonomes à faire tomber. L'équipe A, ici et maintenant, se chargerait de celui-là, à une dizaine de kilomètres de son point d'hélicoptère. L'équipe B était en Savoie. Le camp avait été photographié à l'hélicoptère, étudié sous toutes ses coutures par les Liquidateurs. L'assaut eut lieu à l'heure prévue. On fit sauter les palissades en trois endroits et la vague d'hommes en noir déferla sur le camp. Ils se dirigèrent vers les cabanes et tombèrent sur un groupe de femmes, tôt levées pour la lessive, autour du lavoir en aval du ruisseau. Elles lâchèrent leur ouvrage, pétrifiées sur place, refusant d'admettre que ces tueurs munis de couteaux fondaient sur elles. Les plus proches furent massacrées en silence, leur sang aspergeant leur linge et troublant de marbrures écarlates les eaux claires du ruisseau. « À l'arme blanche autant que possible », telles étaient les consignes. Il fallait faire passer ça pour un règlement de comptes interne, une bagarre entre factions.

Sur le camp l'alerte était donnée. Et de ces cabanes dont certaines étaient de véritables maisons, flanquées des drapeaux noirs de *Terra Nostra*, des hommes se mirent à sortir, surpris dans leur sommeil, certains à demi nus, parfois armés de haches et de machettes. Ils tentèrent de s'interposer pour couvrir la fuite des enfants et des femmes, et ce fut un nouveau massacre, cette fois au prix de quelques coups de feu, étouffés par des silencieux. Vincenzo en tua trois de ses mains, tranchant la gorge du premier, d'un geste sec, dessinant dans l'air froid une arche de sang. Puis il sortit son Ruger, calibre .22, cibra deux hommes dans leur course, l'un armé d'une hachette, l'autre d'un coutelas. En une seconde, Vincenzo tira

deux fois, et vit s'inscrire sur leur front le point noir de la mort. Et comme tant d'autres ils tombèrent, inertes et les yeux vides, sortis du monde, comme soudain réveillés du rêve de la vie. De l'autre côté du camp, c'était la débandade, une fuite massive dans les forêts. Les Liquidateurs se ruaient dans les cabanes, et une fois sur deux on y entendait des cris, puis les hommes en noir en ressortaient, gants et couteaux souillés d'un sang nouveau. « Carte blanche. » Cette manière de dégager le sommet du commandement des actes de sa base était en général synonyme de crime de guerre. Mais dans ce chaos il n'y avait officiellement pas de guerre, et sans témoin pas de crime. Les seuls journalistes qui entendraient parler de ce massacre seraient à la botte d'Escard, et pour eux tout résulterait d'un violent conflit entre leaders de l'organisation, preuve supplémentaire de leur barbarie.

Vincenzo et ses frères de massacre s'attendaient à une sorte de guerre de ZAD. Mais *Terra Nostra* avait des armes de premier choix, et du fortin central ses défenseurs ripostèrent. Plusieurs Liquidateurs tombèrent, les autres se mirent à couvert. La fumée des tirs resta un moment suspendue au-dessus des cabanes et des drapeaux noirs, tenus en berne par ce matin sans vent.

Pour réduire cette dernière poche de résistance, les Liquidateurs utilisèrent des grenades incapacitantes. Un à un les défenseurs furent débusqués et neutralisés, et un à un les leaders de l'organisation furent tués, leur identité confirmée grâce à leurs empreintes biométriques, et leurs corps évacués, pathétiques, l'un d'eux encore barbouillé de mousse à raser. Il était prévu de répandre le bruit qu'ils avaient fui à l'étranger, une fois leurs hommes entretués, ajoutant le déshonneur de l'exil à l'infamie de leurs exactions. De Vincennes on expliquerait aux journalistes comment ces être sanguinaires, rendus par le chaos à leurs instincts les plus vils, avaient écumé sans pitié le pays, violant et torturant à discrétion femmes et enfants, au hasard de leur sarabande meurtrière.

Le boulot était fait. Vincenzo cracha dans les ruines fumantes. Ses camarades ratissaient méthodiquement le camp pour effacer les moindres indices de leur passage. On ramassait les carcasses des grenades, on évacuait les corps des camarades. L'opération n'avait pas duré une heure. Il était temps de quitter les lieux, d'aller retrouver les hélicoptères au point d'évacuation. Vincenzo faisait partie des Liquidateurs désignés pour être redéployés sur Paris, afin d'y effectuer des repérages en avant des troupes, dans ce qui devait être la première grande ville libérée du chaos.

Quelque chose lui disait qu'il trouverait là-bas un peu plus d'action.

GUERRE, subst. fém.

Rapports conflictuels qui se règlent par une lutte armée.

PARIS 12^e,

LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 10H18.

« Contact ! »

Les crépitements secs de la mitrailleuse légère annonçaient ce que tous ici attendaient. Le nouvel assaut des soldats du Califat. La météo était meilleure. On avait mobilisé, des deux côtés, tous les hommes qui tenaient debout. Danjou avait ordonné un tir de suppression, et l'histoire semblait se répéter. Une fois le premier djihadiste lancé à découvert abattu à quelques mètres de son point de départ, l'ennemi fut fixé sur ses positions par la précision des militaires. Une nouvelle fois, Kalach, Glock et Tokarev semblaient s'épuiser en vain. Mais Danjou pressentait que cet assaut-là leur réservait des surprises. « Et pas forcément que des cons cachés derrière des portières », avait-il dit à ses hommes. L'officier voyait juste, il ne savait pas encore à quel point.

Après cette première escarmouche, le silence retomba. Les culasses et les canons fumaient de part et d'autre. On enclencha de nouveaux chargeurs. Danjou était sur le toit du POPB, prêt à rejouer Camerone, avec son sniper, l'opérateur de la 12,7, tournée vers le nord, et un autre soldat. À côté d'eux leurs coffrets précieux, scintillants de munitions. Ils s'étaient aménagés sur leur saillant un épais retranchement, constitué de sacs de sable et de plusieurs rangées de parpaings. C'est alors qu'ils les virent avancer, à découvert, les bras

levés. Comme s'ils se rendaient. Les militaires, surpris, se redressèrent. Ils étaient des dizaines, des centaines. Il en sortait de partout.

« Mon capitaine ? »

Danjou hésitait. Ils n'étaient pas armés. Les soldats, œil dans le viseur, verrouillaient leur cible et attendaient un ordre. Il y avait des civils, utilisés par le Califat. Des femmes. Des enfants. Il y avait aussi ces types blafards, manifestement mal en point, qui peinaient à marcher. Et parmi eux se mirent à courir ces hommes enragés, sortis de nulle part.

« Mon capitaine ? »

Le calife avait promis aux mille survivants affamés de Fleury-Mérogis la liberté, s'ils parvenaient à investir le POPB. Le Califat envoyait parmi eux ses malades les plus atteints et les plus contagieux. Les djihadistes y avaient aussi mêlé les derniers kouffars raflés pour servir de leurres, et ajouter à la confusion.

« Feu », ordonna Danjou.

Les armes régulières répondirent aussitôt, et leur nappe de balles éteignit l'assaut, couchant net des dizaines de marcheurs. On hurlait. Certains refluèrent, d'autres continuaient. De leurs positions les djihadistes ripostèrent, massivement, cherchant à empêcher les militaires d'ajuster leurs tirs. Ça marchait. Derrière la fumée des impacts, il devenait impossible de contenir la course d'une telle foule. Dans la confusion la plus parfaite, les soldats du Califat massacraient les civils faisant mine de battre en retraite.

« Grenades », ordonna Danjou.

On entendit le clappement caractéristique des lanceurs AG36, puis une série d'explosions sourdes, fauchant les assaillants par dizaines, s'élevant en panaches de fumée au-dessus des toits. La 12,7 entra en action, ébranlant les airs et

transperçant les corps, qui tombaient par grappes au milieu de ce réseau de fer. Les premiers rangs atteignaient cependant déjà le bâtiment. Les trois militaires postés le long de l'édifice durent se replier vers l'unique porte laissée ouverte. Les détenus et quelques civils désespérés vinrent s'y faire fusiller, presque à bout portant. Une jeune femme, parvenue à quelques mètres de l'entrée, se fit exploser au milieu d'un groupe de malades. Les projections de chair et de sang maculèrent les vitres du bâtiment. Sous ce déluge de fer cette minute était totale, pleine et entière, et pour ces soldats jamais rien n'égalerait l'intensité de ce moment. Les armes automatiques égrenaient leurs chapelets de balles, les ennemis tombaient, et certains feignaient la mort, et d'autres se dispersaient pour multiplier les cibles. On entendit parmi les cris de guerre et d'horreur des appels à l'ouverture et à la pitié, et l'on vit ces yeux dilatés d'épouvante s'effondrer au milieu des trouées sanglantes. Cette masse humaine semblait n'avoir pas de fond, et ses vagues venaient s'abattre sans fin contre les balles. Et les soldats eux-mêmes, qui étaient pourtant des êtres rationnels et aguerris, habitués à la folie des batailles, se demandaient de quoi cette foule était faite, par quoi elle était possédée, et jusqu'où s'étendrait sa volonté de mort.

« Des zombies, lâcha un policier, à l'intérieur de l'enceinte. Ils nous envoient des zombies ! »

Les militaires tenaient bon cependant, et grâce à leur feu croisé pas un assaillant ne put atteindre le hall. La porte réduite à largeur d'homme en annulait le nombre. Sur le toit, le capitaine participait au feu nourri, le dextrochère de son béret vert étincelant au-dessus des casques de ses hommes. La 12,7 balayait des amas d'assaillants. Le sniper cherchait à cibler les djihadistes glissés parmi la foule. C'était mission presque impossible. Ils étaient les trois-cents, et la Perse leur envoyait tous les damnés de son empire. Leur science et leurs armes étaient supérieures, mais les autres avaient pour eux la folie et le nombre. Et ces autres-là n'étaient pas des combattants, pas

même des hommes. Danjou quitta le toit, en y maintenant ses trois soldats, avec pour consigne de continuer à grenader la foule, de ne pas y laisser un seul djihadiste sur ses jambes. L'officier dévala les escaliers des couloirs de service, traversa seul les coulisses du carnage, et l'immense salle vide, où résonnait pour son petit parterre privilégié de civils la grande symphonie du massacre. Tous étaient terrifiés, et tous le furent encore un peu plus en voyant le chef d'orchestre quitter son pupitre. Ils comprirent qu'il ne faisait que passer, et se rendait à l'entrée.

« Tenez bon, capitaine ! » cria quelqu'un. C'était une supplication.

Danjou en avait la ferme intention. Mais ses hommes ne contrôlaient plus les abords du bâtiment. Les autres trouveraient bien le moyen d'en percer la structure, voire de l'incendier. Il n'avait plus la main. Et les vagues, de malades, de détenus, de civils et d'assaillants se succédaient, sans faiblir et sans fin. Ils ne tiendraient pas longtemps.

RAID, subst. masc.

Opération militaire menée par des éléments très mobiles ayant pour mission la destruction d'un objectif.

**PLATEAU DES GLIÈRES, HAUTE-SAVOIE,
LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 10H23.**

Cette attaque n'avait rien à voir avec la précédente escarmouche. Confiné à l'abri dans son chalet, le docteur ne comprenait pas ce qui se passait, ne savait pas qui tirait sur qui, mais la fusillade était nourrie et ça ressemblait à un massacre. Il y avait des armes automatiques. Le docteur entendit même une succession d'explosions. Il doutait que les défenseurs de la République des Glières puissent soutenir un feu aussi violent.

« Ça s'est déjà produit, avait dit Cachet à la psy. Des résistants s'étaient retranchés sur ce plateau, en 1940. Les Allemands les ont encerclés, et massacrés.

— Vous ne pouvez pas comparer ces gars à des résistants », avait répondu la psy. Elle avait décidé de profiter de la confusion pour fuir le plateau, et venait d'en informer le médecin.

« Partez, avait dit Cachet, vous avez raison. Je ne sais pas qui sont ces Allemands-là, mais s'ils vous trouvent ici, ce n'est pas impossible qu'ils se laissent aller à un comportement sexiste. »

C'est à peu près ce qu'elle attendait qu'il dise.

« Mais vous, qu'allez-vous devenir ?

— Détente, avait-il répondu. Je suis biodégradable. »

Et elle était partie, en s'efforçant de dissimuler son trouble. Et il était resté seul dans son fauteuil, en regardant par la fenêtre le ciel rose métallique de cette aube de belle journée, qui rendait la fusillade irréaliste. Mais l'aube se leva et les échanges de tirs étaient toujours plus intenses, décuplés par les flancs des montagnes. Pour l'heure, la ligne de feu restait fixe. Les Savoyards tenaient. Cachet n'en savait rien, mais leurs pisteurs avaient posé des pains de plastic, utilisés pour déclencher les avalanches, en différents points stratégiques, et leurs explosions avaient contenu l'assaut des Liquidateurs. « Le Servan leur prépare une surprise », avait dit Morel d'un air entendu. En attendant, la psy n'était pas revenue. Il ne pensait pas qu'elle partirait pour de vrai. Il en était sincèrement affecté, et pas certain de pouvoir lui survivre. Quelques instants plus tard, alors que les tirs redoublaient au dehors, un défenseur ouvrit la porte et entra dans la chambre, à reculons. Il traînait dans son sillage le corps d'un camarade, qu'il disait « gravement blessé ».

« Un peu trop, fit observer Cachet. Il est trop tard pour lui. »

L'autre regarda, vit les yeux glacés de son camarade.

« Je vous le laisse et j'y retourne, dit-il en adossant le cadavre au mur.

— C'est ça. Il me tiendra compagnie. »

L'autre regarda le docteur. Il sortit son revolver, le prit par le canon et lui tendit la crosse.

« Je vous le laisse. Au cas où.

— Vous êtes bien urbain, répondit le docteur, mais je ne peux pas bouger un doigt. Je serais même incapable de me suicider. »

L'autre un peu honteux rengaina son arme. Cachet fit un sourire.

« Allez en paix, et merci d'avoir pris soin de moi. »

Le Savoyard sortit et le vent entra, portant des cris et haussant un instant le bruit des tirs. Et la porte se referma. Cachet regarda le mort, ses yeux bas et vides, comme pris de passion méditative pour le longeron du lit. Son corps fumait encore légèrement.

« T'en fais pas, camarade. Tout ça n'est qu'une mise à jour. »

Au dehors on entendit une nouvelle série d'explosions, et tout s'était rapproché. On se battait entre les chalets et on se criait des ordres. Cachet aimait ce fanatisme des montagnes, mais il pensait que ces braves savoyards n'avaient aucune chance. C'était foutu, autant que ses cervicales, et ça l'était depuis cinquante ans, aussi sûr que son mariage finirait un jour devant le notaire. Pour lui ce pays maudit marchait depuis bien trop longtemps sans son âme, sans seulement savoir où, sans comprendre son agonie. Et chaque année qui passait semblait l'enfoncer dans une mort plus complète et aboutie encore. Lui ne s'était jamais senti capable de se battre. N'était-il pas prêt à se laisser torcher pour continuer à faire semblant de vivre ? Il pensait que le rêve d'esclavage serait le dernier et le plus fort de tous les rêves. C'était aussi le sien et il n'avait jamais eu le courage d'y renoncer. « Je ne suis que l'art d'évoquer les idées malheureuses », avait-il dit un jour à ce fou qui lui demandait des *solutions*. Sa lucidité était un fardeau et son monde bien plus noir que l'incertitude. Il passait son temps à *s'informer*, c'est-à-dire à se faire peur, se faire mal, entretenir méthodiquement sa haine, en contaminer son entourage. Être l'effroi du réveil, venant juste après le rêve. La clé du placard où Barbe Bleue enfermait les cadavres de ses femmes. Il aurait voulu un enfant, d'abord pour lui inculquer un peu de ce mal, et laisser de l'autre côté de sa tombe comme un bagage

suspect, un colis piégé, un dernier éclat d'Homme. Un fragment de balle dans un corps. Cachet se croyait maudit. Durant sa folle jeunesse et ses années d'internat, un de ses patients souffrait d'insomnie fatale familiale. Conscient de tout, incapable de trouver le sommeil, torturé jusqu'à la folie par l'état d'éveil. On ne pouvait rien pour lui, rien, juste le regarder s'enfoncer peu à peu dans le délire, et espérer que la mort au plus vite l'en délivre. Cachet ne pouvait pas se débrancher, pas même se faire tomber et s'assommer. Il n'y avait pas de solution, il n'y en avait jamais eu. Il avait peur, écoutait les tirs et regardait la mort, en se disant qu'il aurait dû demander au copain de ce gars de lui en coller une. Il rêvait d'AVC, d'inconscience, de cyanure. Une piqûre d'insuline, n'importe quoi. Il rêvait de cramer ce cerveau devenu bourreau.

91

SCÈNE, subst. fém.

Partie d'un édifice destiné à présenter certains spectacles.

PARIS 12^e,

LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 10H26.

Le calife était dans son bain, ses royaux appartements transportés à l'opéra Bastille, au plus près des combats, à portée d'arc de la gare de Lyon, La baignoire était posée à même la scène, face aux parterres et aux balcons, aux innombrables travées vides et éteintes, comme s'il s'apprêtait à répéter une comédie burlesque. Il voulait qu'on lui rende compte en temps réel de chaque phase de l'assaut. Après quoi il irait lui-même marcher sur les corps froids des croisés, et montrerait leurs têtes à ses hommes, ici-même, sur cette scène.

Dans ce nouveau palais, fâcheusement dégarni de ses gardes, Elina allait ses longs cheveux découverts, comme toujours inaperçue. Elle avait charge de porter jusqu'à la scène ce seau d'eau chaude, pour le bain de Sa grandeur. Elle avait déjà accompli deux fois le voyage. Et cette fille si gracile et discrète s'était étonnée de cette acoustique augmentée qui régnait sur la scène, et qui semblait souligner chacun de ses gestes, comme si cet endroit avait été le champ de rencontre d'improbables méridiens magnétiques, captant, isolant et amplifiant les plus fines oscillations de la matière. Le bruit de ses pas sur les planches, du froissement de ses vêtements et de l'eau versée avait dû s'entendre du fond de la salle, comme l'écho soudain dénudé de sa présence. Pour la troisième fois, elle marchait jusqu'à lui. Elle le trouverait encore en train de méditer, la nuque épousant le pourtour de la baignoire, les bras

relâchés, les yeux fermés. La gorge dégagée. Il n'y avait à ses côtés qu'un garde, accablé d'ennui dans la pénombre de la scène, le pouce accroché à la sangle de son arme. Elina portait le seau à une main. Elle était, comme l'écrivait Zweig, le mystère d'une capacité de souffrance illimitée. Elle était cette patience, cette foi, cette force unique au monde. Et personne ne le voyait. Personne n'avait jamais su voir au-delà de son pauvre sourire. Ce qu'elle était, tout au fond, dormait sous la banquise de son paraître. Le monde ignorait que ce fantôme, cet être insubstantiel, avait en lui une détermination propre à renverser l'Histoire, à devenir l'arme des événements. Une forme de rage, prête à percer tard, comme une dent carnassière. Une volonté de pierre, méditée des années durant, qui prenait enfin forme, au creux de sa main.

La forme d'un morceau de fer.

RETRAITE, subst. fém.

Abandon du champ de bataille par une armée qui est dans l'impossibilité de s'y maintenir.

PARIS 12^e,

LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 10H29.

« Nous voulons parler, plus nous entretuer ! Nous devons rétablir le dialogue ! Il faut ouvrir les portes ! Accueillir nos frères de l'extérieur ! Déposer les armes ! »

Le civil armé et le policier ne savaient que faire. Danjou ignorait tout de la sédition en cours, de l'autre côté de l'enceinte. Il menait une sortie avec trois de ses hommes, pour tenter de nettoyer les abords du bâtiment, et empêcher l'ennemi d'y prendre pied. C'était un carnage, on se tuait presque à bout portant. Côté Califat, on tirait au mortier, et une roquette était venue s'écraser contre les murs du POPB. La situation semblait désespérée. Le capitaine regardait le sang ennemi maculer les uniformes de ses hommes. S'ils survivaient à cet enfer, le kit de désinfection leur serait utile. Couverts par les tirs du toit, ils parvinrent à dégager l'aile ouest du bâtiment. Une nouvelle vague de marcheurs s'y précipita de plus belle. Disposés en épi face aux assaillants, les quatre légionnaires demeuraient intouchables, retranchés contre la structure, dans un espace vital maintenu inviolable par leur feu nourri, croisé et précis, mais leur stock de munitions fondait à vue d'œil, et les douilles tombaient autour d'eux comme de la feuillaison morte au vent des grands automnes. Le capitaine tirait au fusil de proximité, un Kel-Tec KSG à pompe, calibre 12 à treize coups, emprunté à

l'armurier, particulièrement efficace et dévastateur face à une telle foule.

« Il faut bouger de là, mon capitaine. On va se faire fixer. Si leurs gars armés avancent ça va être Bazeilles ! »

Danjou était de cet avis. Mais s'ils décrochaient et perdaient l'extérieur, les militaires seraient faits comme des rats, piégés dans leur navire en perdition, que les autres ne manqueraient pas d'incendier, ou d'enfumer. Ne valait-il pas mieux tenter une sortie ? Mourir en plein jour et les armes à la main ? Resté un peu en avant de ces hommes, Danjou ne vit pas le dernier d'entre eux recevoir une balle de 7,62 en pleine épaule, et tout à leurs propres tirs ses deux autres camarades ne le virent pas non plus. En plein feu, leur champ de vision se résumait à un réticule rouge fixant des hommes, et des tirs, et ces hommes s'effondrant. Le soldat blessé, resté debout, regardait son articulation disloquée d'où luisait le sang et des fragments d'os, comme une coquille écrasée, et il vit cette femme sortie de la foule courir vers lui en criant sa détresse à travers la fumée. Il ne put que la laisser approcher, et au dernier instant elle avait repris son visage de sorcière, pour disparaître dans l'explosion de sa charge. Les trois soldats furent pulvérisés et le capitaine jeté au sol. Il se releva sans blessure, déséquilibré, le souffle coupé et un tintement stridulant dans les oreilles, comme si le monde entier faussé sur son axe s'était mis à grincer. Son béret n'était plus là. Il réarma dans ce silence irréel, et le long du mur sur les restes de ses hommes à coups de fusil se fraya un passage, marcha jusqu'à l'entrée du bâtiment. Ses soldats postés là manquèrent de l'abattre tant il était méconnaissable, ainsi couvert de poussière et de sang.

93

DÉNOUEMENT, subst. masc.

Événement final qui résout l'intrigue et règle le sort des personnes qui y sont impliquées.

PARIS 12^e,

LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 10H32.

Surpris, le calife avait redressé la tête, et vit que ce n'était que l'humble servante, qui versait l'eau dans son bain. Rassuré, il avait reposé la tête en arrière, contre le rebord de la baignoire, fermant les yeux et offrant son cou. Elle avait lâché le seau. Avant qu'il ne touche le sol, la pointe du couteau avait transpercé le calife de la trachée jusqu'au sommet du cerveau. Ses yeux jaunes grands ouverts, un flot de sang jailli de la blessure, et le corps tout entier électrisé de convulsions, comme si elle venait de le brancher sur le secteur. Elina voulut retirer le couteau, pour frapper encore, mais le fer restait prisonnier de la densité cérébrale. Elle l'avait alors tordu si violemment que la lame s'était brisée dans le crâne. Le calife était mort, et le garde stupéfait semblait hypnotisé par son cadavre. Si elle avait aussitôt couru vers l'escalier, Elina aurait peut-être eu une chance de lui échapper. Elle n'essaya même pas. Comme une tragédienne, elle se tourna vers la salle en souriant, marcha sur l'avant-scène, relevant enfin la tête et levant bien haut son bras assassin, la main inondée de sang. La Slave lâcha le manche du couteau, garda un moment cette pose de sacrificatrice, puis d'une calme révérence salua la foule imaginaire. Elle venait de jouer le rôle de sa vie. Le garde, qui avait failli à sa mission et ne pourrait échapper à la mort, se mit à hurler en arabe, et l'abattit d'une balle dans le dos.

L'écho du tir se réverbéra longtemps dans la salle. Elina n'était pas morte, et gémissait. Le garde marcha vers elle et visa la tête. L'onde de choc souleva le crâne du sol et la balle propulsa un éclat de cheveux au troisième rang. Tout était accompli.

TRAHISON, subst. fém.

Action de trahir en livrant ou en abandonnant une personne ou une collectivité

PARIS 12^e,

LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 10H47.

L'assaut s'était brutalement interrompu. Les légionnaires avaient vu cette foule hésiter, s'arrêter, puis peu à peu se retirer et se disperser, laissant derrière elle ses dizaines de blessés, de morts et d'agonisants. L'ennemi avait donné des ordres. Était-ce une de ses ruses ? Danjou demanda un rapport à ses hommes. Même après la perte de trois des siens, après avoir vu la mort de si près, le visage tavelé de sang et de poudre, il conservait toute son acuité et son maintien. Cet homme était du sang des aigles.

D'après les soldats postés sur le toit, l'ennemi avait bien quitté les environs, et semblait même évacuer la gare de Lyon. La mauvaise nouvelle vint de l'intérieur : le policier accouru du fond du bâtiment informa les militaires de la mutinerie de certains civils. Ils avaient dégagé une porte de service de son amoncellement de chaises et de charpentes métalliques, pour accueillir plusieurs éléments extérieurs, civils et malades. Après cet accablant rapport, le silence se fit. Les légionnaires observaient leur capitaine, et Danjou sentait monter en lui une colère qui n'avait rien de réglementaire. Il désigna trois soldats et se rendit avec eux à l'arrière du bâtiment. Penauds, les mutins le virent arriver, couvert de sang et de poussière, et n'en menaient pas large, évitant de croiser son regard assassin. Ils cherchaient à nourrir un homme dont le visage présentait d'affreux chancres rougeâtres. Danjou se fit indiquer les

meneurs. Il retrouva son trio, l'enseignante, le sociologue et l'administrateur.

« Très bien, fit-il. Haute trahison. Les trois contre le mur. Tout de suite. »

Les soldats se saisirent d'eux.

« Non ! Capitaine, non ! Pitié ! »

Les trois civils étaient tétanisés. Inflexible, Danjou semblait avoir franchi un cap. Le sociologue allait s'évanouir.

« J'ai des enfants, se mit à pleurer l'administrateur. S'il vous plaît. J'ai des enfants... »

Et Danjou considérait que c'était une circonstance aggravante, qu'il fallait être un homme avant d'avoir des enfants.

« C'est moi qui m'en charge », dit-il en réarmant son fusil.

ATTENTAT, subst. masc.

Entreprise criminelle perpétrée contre une personne, une communauté ou une collectivité.

VINCENNES,

LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 10H48.

« C'est vraiment dangereux un loup ? Ça attaque les enfants ? C'est dangereux comment ? »

Elle ne s'arrêtait plus, le questionnait à peu près autant que lui se retournait. Ils arrivèrent enfin à l'orée des bois, contemplèrent à leur tour le grand spectacle des engins, des camions, des soldats. Le château de Vincennes, son immense donjon. Le salut. Le colonel ne s'était pas trompé. Les militaires étaient là, en nombre. Leur enfer allait prendre fin. Incrédules, ils firent quelques pas à découvert.

« Qu'est-ce qu'ils font tous ces tracteurs ?

— Je ne sais pas. On dirait qu'ils déblayent la terre. Ils font peut-être une piste.

— Regarde, celui-là il est rouge ! Et le bleu ! Et celui-là, qui arrive là-bas, jaune et vert ! »

C'était le John Deere. L'hiver était parti, la bête était là. Vincennes et Vincent Gite étaient face à face. Fourche relevée, le tracteur jaune et vert traversa l'esplanade, la portière ouverte. À son volant, on vit un homme faire signe aux enfants. Puis la portière se referma, la fourche s'abassa et le tracteur accéléra. Il fonça droit sur la forteresse et ses murailles, emprunta le pont de la porte sud, qu'on chercha à

refermer devant lui. Trop tard. La fourche percuta les battants qui s'ouvrirent avec fracas, projetant à la renverse deux soldats, roulant au sol pour éviter la machine. Ils se relevèrent en position de tir, mais la benne masquait le tracteur et son conducteur. De l'autre côté de l'esplanade, le berger australien s'était immobilisé, à l'orée des bois, oreilles dressées. Il regardait d'un air inquiet cette forteresse, où il avait vu disparaître la machine. Et sagement il s'éclipsa, comme s'il savait que son nouveau maître était aussi celui de la foudre. L'attelage déboula dans l'enceinte, entre les pavillons, où étaient dressées des tables sans convives. Le donjon, sur la gauche. Cette immense tour fortifiée de sept siècles. C'est là où *il* devait être. Il fallait couper cette tête. Gite vit des sentinelles hésiter, regarder le tracteur, se regarder entre elles. L'attelage passait déjà sous les arches du mur intérieur, manquant d'y percuter un soldat. Le John Deere laissa la Sainte-Chapelle sur sa droite et tourna en direction du donjon. Enfin un officier gueula et des coups de feu claquèrent, au milieu du personnel civil, qui s'égaya dans tous les sens. Les balles s'écrasèrent contre les plaques d'acier, étoilèrent le pare-brise, sifflèrent au ras du chauffeur. Le volant tourna soudain à droite, et Gite comprit qu'on avait tiré dans ses pneus. Il lutta pour corriger la trajectoire, parvint à redresser le cap, à mener le tracteur entre les fortins de garde, sur le pont du donjon, où les roues de la machine raclèrent le parapet, jusqu'à ce que l'essieu avant se brise contre les bornes. Il n'arriverait pas jusqu'aux bastides du donjon. Il lâcha le volant, dégoupilla sa grenade, ouvrit le hayon, et la lança dans la benne. La grenade améliorée rebondit sur la tôle, tomba dans la trappe et roula au fond du cône d'engrais. Sept secondes. Il sauta du tracteur, UN, bondit par-dessus le parapet, DEUX, s'y suspendit, TROIS, se laissa tomber dans les douves herbeuses en contrebas, QUATRE, se releva et courut le long des fondations grises et noires, CINQ, il contourna leur arête, elles étaient énormes, pareilles à des

brise-lames, SIX, il courut trois mètres encore et se jeta contre le sol, comme s'il voulut y disparaître. Comme s'il s'humiliait devant son dieu. Il compta SEPT et une immense flamme orangée zébra le ciel et fit trembler la terre. Un quart de seconde plus tard un ouragan blanc de bruit et de matière arracha toute chose, projeta la fillette et le colonel dans les airs, comme des fétus de poussière, et parmi eux des hommes, des camions, des arbres et des pierres. Parenthèse infernale, convulsion divine, apocalypse de la matière. On ne respirait plus, on ne sentait plus, on ne pensait plus. Tout s'était perdu dans cet ailleurs. Sous cette cendre de débris les survivants gisaient aveugles et sourds, époumonés par le blast, hébétés et sans repères, comme autant de pantins disloqués. De partout venait la douleur. Et partout n'était plus qu'un gigantesque néant de fumée.

DÉCAPITÉ, adj.

Qui a eu la tête coupée, qui a perdu sa partie capitale, supérieure ou essentielle.

PARIS 12^e,

LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 10H51.

La confusion régnait dans l'opéra, et contaminerait bientôt l'ensemble du Califat. L'État islamique n'avait plus de tête. Il fallait d'urgence nommer un nouveau calife, « plus équilibré ». Mais qui ? Selon quelles règles ? Aboubakar n'avait pas désigné de successeur, sa famille était décimée, ses conseillers s'entre-détestaient. Chez ses lieutenants, nul meneur ne sortait du lot. On convint de mettre fin aux assauts désastreux du POPB, et de concentrer les forces sur la stabilisation du territoire existant. Il fallait trouver un moyen de tempérer les ardeurs du prochain calife. On parla de conseil de sages temporaire. Il y eut des éclats de voix. Des soldats menacèrent les conseillers. Le conflit de succession paraissait inévitable. Pendant ce temps, un garde avait regagné l'ancien palais, et s'était fait ouvrir le cachot de Sadia.

Il pointa sa torche sur elle, dans un halo de poussière. La pauvre fille était mal en point. Elle avait faim et ne mangeait pas. Son visage cicatrisait, ou plus exactement était devenu une cicatrice. Du pus suintait de son conduit auditif. Elle restait prostrée, cherchant à cacher son œil larmoyant de l'éclat de la torche.

« Une esclave a tué le calife », annonça le garde.

Sadia leva vers lui sa mâchoire hideuse, privée de joue, rongée jusqu'à l'os. De la bave en coulait. Le garde entrevit son œil épargné.

« Quelle esclave ?

— Pars, fit le garde. Sauve-toi. Allez.

— Qui a tué le calife ? Qui ?

— Je ne la connais pas. Allez, va-t'en, pars. Le plus loin possible. Avant qu'ils se souviennent que tu existes, tu peux quitter le territoire. »

Sadia se leva. Cette nouvelle lui redonna presque envie de vivre. Elle suivit le garde jusqu'à l'air libre, détournant un moment les yeux de l'éclat du jour. Puis, gardant la main devant son restant d'œil gauche, elle demanda ce qu'il était advenu de l'esclave. Tuée sur place, répondit le garde. Comment s'y était-elle prise ? Il parla d'un coup de couteau, un seul, entre la gorge et le menton, remontant jusqu'au cerveau. Avant de fuir, Sadia avait remercié le garde, qui l'avait couverte de sa parka. Au fond d'elle, elle savait. Elle savait qui avait fait ça.

SIMULER, verbe.

Imiter un état physique pour se soustraire à une obligation désagréable.

**PLATEAU DES GLIÈRES, HAUTE-SAVOIE,
LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 10H53.**

Ils finiraient bien par entrer, et il n'était pas pressé de savoir ce qu'ils lui feraient. Un gamin terrorisé, dans les quatorze ans, armé d'un pauvre fusil à un coup, s'était réfugié auprès de lui. Le gosse regardait partout, traqué jusqu'ici par des ennemis imaginaires. Le docteur Cachet lui avait demandé ce qui se passait dehors, le gamin l'avait juste regardé de ses yeux sans fin, comme s'il revenait de l'enfer. Puis il s'était accroupi auprès du mort, et était resté prostré là, les mains tremblantes, crispées sur son arme. Quand l'homme en noir était entré, quelques minutes plus tard, Cachet avait joué le mort, les yeux entrouverts, réduisant sa respiration à presque rien. Le gamin avait crié quelque chose en lâchant son fusil. Il avait supplié. Du coin de l'œil, Cachet avait vu le milicien masqué le relever et l'égorger d'un coup de couteau, transformant son cri en râlement liquéfié. L'homme en noir avait donné un coup de botte au cadavre, puis s'était tourné vers Cachet, les yeux fixes entrebâillés, si pâle et inerte, si crédible dans son rôle. Il l'avait regardé une seconde, et par acquit de conscience lui avait planté son couteau dans la cuisse, jusqu'à l'os. Le docteur n'avait pas cillé. Il n'avait rien senti. L'autre était sorti, et Cachet s'était retrouvé seul, avec deux corps sans vie, et un troisième en sursis.

SERMENT, subst. masc.

Promesse solennelle prononcée en attestant un être ou un objet sacré.

PARIS 12^e,

LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 10H58.

Danjou n'était pas homme à exécuter les lâches et les imbéciles, auquel cas il serait devenu tueur de masse. Il n'avait donc pas abattu les trois civils. Il avait fait pire, en les rendant à eux-mêmes. Lui et ses hommes venaient d'abandonner le POPB. La charité avait ses limites, et leur mission n'était pas de choyer leur propre cancer. C'est ce que ses hommes lui avaient signifié, avec leurs mots à eux, au nom de leurs camarades tombés, et l'officier était de cet avis. Danjou ne serait plus l'instrument de personne. Ils voulaient, eux et lui, redevenir ce qu'ils étaient. Retrouver le sens de leurs actes. Faire enfin leur métier, et ça s'appelait *la guerre*. Ils n'étaient plus que neuf. Pas assez pour sauver le pays, suffisant peut-être pour leur honneur. Pour mener une véritable contre-attaque de terrain. Danjou, ce grand lecteur de Saint-Exupéry, avait d'abord opté pour la Citadelle. Celle du hasard, de Bercy. Manière de se couper des ténèbres du dehors. Mais le pourrissement des âmes était entré. Il l'avait laissé venir... Alors il avait réuni les civils valables, et leur avait conseillé à tous de n'être plus que la citadelle d'eux-mêmes, de se diriger vers le sud, pour s'installer dans un quartier plus calme, hors de portée du Califat, tandis que lui et ses hommes marcheraient vers le nord. Après quoi les militaires s'étaient réunis, masques respiratoires sur le visage. Ils avaient renouvelé leurs serments, honoré leurs morts, saboté leur

mitrailleuse, et puis ils étaient partis, tous les neuf, arme à la main, dans les ténèbres du dehors.

HÉRITAGE, subst. masc.

Patrimoine que laisse une personne à son décès.

VINCENNES,

LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 11H01.

La bombe agricole de Vincent Gite équivalait à une puissance TNT d'environ treize tonnes. En 1995, à Oklahoma, un sixième de cette charge avait suffi à pulvériser un bâtiment fédéral, et tuer cent-soixante-huit personnes.

La fumée enveloppait les ruines de la forteresse, comme un brouillard de sortilège, dans une forte odeur de gas-oil et d'ammoniac. On entendait des cris, des gémissements, des quintes de toux. Le colonel s'était relevé, les yeux brûlés, couvert de poussière, et toussait à en vomir ses poumons. La neige était devenue grise. L'onde du blast avait retourné les camions. Un chariot élévateur gisait face contre terre. Le colonel chercha la fillette. Elle était vingt mètres en arrière, appuyée contre un arbre. Elle se secouait les cheveux. Elle allait bien. Des soldats se précipitaient vers la forteresse, disparurent dans les limbes de poussière. Un homme en sortit soudain, et ce n'était pas un militaire. Aplati dans les douves à l'abri des énormes fondations, il n'avait pas été blessé. Il se souvenait juste du souffle dément de l'explosion et du sol tremblant sous lui, puis de cette obscurité enfumée, de ces monceaux de murailles énormes, plantés autour de lui, comme des os de sauriens. C'est en les escaladant qu'il avait franchi ce qui restait du mur d'enceinte, pulvérisé sur une grande partie de sa longueur. Il ne savait pas ce qui restait du donjon et n'était pas sûr d'être entier lui-même.

Le colonel avait vu cet homme. Cet homme avait vu le colonel. Malgré la poussière, malgré le choc, ils s'étaient reconnus.

« Lâchez votre arme ! »

Un militaire, à l'orée du nuage de poussière, mettait le colonel en joue. Le prenait-on pour un terroriste ? Il leva la main gauche, allait jeter son fusil, mais le soldat ne voulut prendre aucun risque. Les deux tirs furent presque simultanés. La H&K du militaire, le Glock de Gite. Le militaire s'effondra, touché en pleine tête. Le colonel fit un pas en arrière, et tomba assis, les yeux fous, la bouche pleine de sang. La petite poussa un cri. Gite se précipita. Jamais le colonel n'avait eu aussi froid, aussi vite. Il ne voulait pas. Il ne voulait pas mourir. Guérilla. Vincent. Son petit-fils se pencha sur lui mais c'est la fillette que ses yeux de vair fixaient. La fillette qui pleurait. Et blanche comme une main de noyé la main du colonel lui agrippa le bras.

« Tu... tu dois la prendre avec toi. Tu dois la protéger. »

Il toussa du sang, et le sang ocella sa bouche et moucheta sa grimace. Gite impavide, visage de cendre, la cendre écaillée par la sueur. Plus que jamais ses yeux de reptile, sans peine ni ferveur. Ainsi était cet homme de pierre, cet être de froide volonté. Il regarda la fillette, qui portait sous sa strate de poussière ses habits d'enfant, puis il serra la main de son grand-père, un peu moins d'une seconde, se releva, prit le sac et l'endossa.

« Partez d'ici, souffla le colonel. Vite. »

Des militaires accouraient. Il n'y eut pas d'adieux. Gite ramassa le fusil, et d'un geste prit la fillette sur l'épaule, comme un sac de sable.

« Non ! hurla-t-elle en lui tambourinant les lombaires. Non ! Je ne veux pas le laisser ! »

Les militaires avaient vu l'enfant et n'osaient pas tirer. Gite disparut dans les bois.

Le colonel entendit à peine les soldats l'entourer, voulut parler et râla quelque chose, renonça, bascula sur le côté, cracha en écume tout ce sang qui lui affluait dans la bouche. Il se sentait partir. Il ne voulait pas mourir, pas maintenant. Il aurait voulu une dernière fois s'enivrer, se laisser porter par une mélodie familière, respirer le vent du large, frôler une main de femme, revoir les oiseaux voler au-dessus du froissement de la mer. Il savait que tout ça n'arriverait plus. Il avait tellement sommeil, et son sang l'étouffait. Qui parlait autour de lui ? La fillette ? Vincent ? Jocelyne ? Il voulut rouvrir les yeux, mais l'éclat du jour l'incommodait. Il eut le temps de se dire qu'il devenait vampire, et le monde se perdit dans ce murmure.

100

POURQUOI, adv. interr.

Sert à interroger sur la cause ou la finalité d'une action ou d'un fait.

PARIS 19^e,

LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 11H06.

Sadia la Berbère n'avait plus de dieu, ni de visage, et errait dévastée dans cette ville sans forme, la face écorchée, brûlée par le vent. Elle s'était rendu compte qu'elle n'avait plus de famille, plus de vie, plus de lieu. Même plus de colère. Que faire, où aller ? Elle s'était révoltée, on l'avait privée de visage. La Russe avait tué, on l'avait tuée. Et à la fin il ne restait plus qu'elle, privée de mort, mais morte dans son corps, sauvée par un réflexe qui se voulait humain, rendue au dehors, remise à l'eau comme un poisson hameçonné. Pourquoi ? Que valait cette liberté ? Le crâne à vif, survivre n'était qu'un supplice.

« M'approche pas, si tu veux un bon conseil », lui avait dit cet alcoolique fouillant des déchets, à qui elle avait demandé de l'aide. Il l'avait regardée avec dégoût, comme une lèpreuse. Irait-elle mourir à l'abri d'un pont ? Par qui serait-elle violée ? Sans but, sans penser, elle marchait. Trouverait-elle un bon endroit pour se tuer ? Ce serait au hasard de décider.

101

HÉROS, subst. masc.

Qui incarne dans un certain système de valeurs un idéal de force d'âme et d'élévation morale.

PARIS 11^e,

LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 11H42.

Plus bas dans Paris, les neuf avaient pris l'opéra. Un succès inattendu. Le Califat ne s'était pas remis de la mort de son chef. Aux premiers coups de feu dans les coulisses, certains conseillers furent d'avis de négocier. D'autres refusèrent. Le débat fut écourté : les légionnaires ne négociaient pas. Sans chef ni organisation, les gardes furent dépassés par la violence et la maîtrise tactique de l'assaut, à un contre cent. Ils durent battre en retraite, et abandonner le bâtiment. Le dernier défenseur de la scène et du corps de son maître, laissé dans son bain de sang, avait hurlé qu'il ne se rendrait pas et que *Inch' Allah* le Califat durerait mille ans. Côté jardin, le sergent avait lancé sa grenade en chandelle. Elle était retombée sur le torse du mort et avait roulé au fond de sa baignoire. « *Deus vult* », avait dit un légionnaire entre ses dents, et dans un effet scénique remarquable la grenade avait pulvérisé le calife et son dernier défenseur jusqu'au plafond, dans l'éclatement de la baignoire et de ses eaux ensanglantées, comme une monstrueuse délivrance.

Danjou et ses hommes décidèrent de continuer, de pousser leur avantage, de marcher sur le cœur du Califat, pour empêcher ses troupes de se reformer. *More majorum* était la devise de la légion. *À la manière de nos anciens*. Pour la première fois, ils se sentaient dans ce monde en phase avec ce

qu'ils étaient. Ils se savaient dignes dépositaires d'un passé glorieux. La France est aussi la fille aînée de la guerre, et chacun de ses siècles avait compté de tels hommes d'armes. Les légionnaires étaient cette continuité, celle des croisés, des Gaulois, de Crécy, de Gergovie et de Verdun, de tous les massacres de masse dans lesquels avaient encore pu se dresser des héros humains. Ils revenaient du grand néant. L'avènement de l'atome. Le temps des drones et des missiles, des armes de la ruse et de la nuit, le règne monstrueux de la machine. Ce temps n'était plus celui des héros, et seul l'effondrement du système technologique pouvait les tirer de leur purgatoire. C'était arrivé. Le chaos avait éclaté et le printemps des guerriers était revenu. Ils n'étaient plus que neuf, mais aimaient la guerre, se donnaient à elle, et avec eux marchaient les spectres des légions défaites, des gloires passées et des héros déchus. Et en remontant en formation le boulevard Lenoir, les légionnaires se mirent à chanter le chant de leur régiment.

« Nous n'avons pas seulement des armes, mais le diable marche avec nous... »

Le rire sinistre des neuf résonna sur le boulevard. C'était le chant de leur Apocalypse, et ils en étaient les cavaliers.

INSUFFISANCE, subst. fém.

Défaut d'efficacité ou de productivité d'un système, d'un principe ou d'une technique.

**BOIS DE VINCENNES,
LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 12H07.**

Le tueur était mécontent. Il ne savait pas. Sa proie vivait-elle encore ? En fuyant ces ruines, il s'était presque persuadé du contraire... Mais il entendait maintenant le ballet de ces dizaines d'hélicoptères, qui lui hurlaient que *oui*, bien vivante elle était. Cet homme de cendre était mécontent, parce que face à cette fillette et à l'agonie de son grand-père, il avait été faible. Il avait pris la gamine avec lui, s'en était encombré dans sa fuite. Dans son monde où personne n'entrait. Pourquoi ? C'était une faille, une faute. Un défaut de maîtrise. *Nicht Herr im eigenen Haus*, pensa-t-il amèrement. La fillette le suivait mais semblait le craindre, le regardant de loin, comme on regarde une bête fauve. Qu'en ferait-il ? Il y penserait plus tard. L'important était ailleurs. Il avait frappé, fort. La bête était à terre, blessée au gros sang. S'en relèverait-elle ? Les hélicoptères étaient un indice. Il aurait pu mieux faire. Il aurait dû. Pousser son tracteur un peu plus loin, à la porte de ce donjon, quitte à y rester, et pas seulement l'échouer sur ce pont. Et maintenant ces hélicoptères étaient là. Et le vent qu'ils soulevaient allait lui apporter une réponse, catégorique. Alors qu'il tentait d'observer, à l'abri des bois, l'ampleur de son œuvre, le voile de poussière se déchira enfin sous le souffle tourbillonnant des pales, et laissa entrevoir cette silhouette qu'il redoutait. Ça n'avait pas suffi. Le donjon

était là. Entamé, défiguré, mais debout. L'ennemi vivait. Il le savait. Et tout serait pire désormais.

Gite entendit au loin dans les bois les voix de soldats qui le recherchaient. Il devait fuir. Il attrapa la fillette par le poignet, l'entraîna parmi les saules, et ils marchèrent vers le sud. Et comme un chien rejeté par son maître, le loup ibérique à quelques pas les suivait, et un peu plus loin le chien, le vrai, marchait sur les pas de ce loup.

VIVANT, adj.

Qui vit, qui est en vie ; dont les fonctions vitales se manifestent de manière perceptible.

**RUINES DU CHÂTEAU DE VINCENNES,
LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 12H10.**

Victor Escard n'était pas encore mort. À genoux et presque nu dans ce broyât de terre et de neige fondue, sonné, blessé, couvert de poussière, il regardait le donjon qui tenait encore. Lui se trouvait dans le pavillon des officiers, et allait en sortir au moment de cette explosion primordiale, quand toutes les vitres furent soufflées, quand son corps fut réduit à un grain de poussière, quand les portes, les pierres et le mobilier devinrent des projectiles mortels. Il ne se souvenait plus des minutes qui avaient suivi. De ce moment insensé, cette obscurité sourde, cette poussière avalée, cet instant hors programme, hors du temps des vivants, cette éternité qui aurait dû le tuer. Il avait rampé vers la lumière, parmi les décombres, et il était maintenant dehors, face au cratère immense de la bombe, méconnaissable, humilié, habillé de poussière, enfant abattu par la vague et rejeté sur le sable, tel un sédiment humain. Et lunaire était ce paysage, gris de cendre et de vide. La Sainte-Chapelle pulvérisée, les pavillons du roi, du génie et du harnachement soufflés. Et son visage, poussiéreux et sanglant. Un volcanologue terrassé par une crise éruptive. Et dans sa poche, son sablier brisé. Cendres partout, cendres dans l'esprit. Il porta la main à son front, regarda son sang. Avait-il déjà été blessé ? Avait-on déjà fait couler ce sang ? Cet attentat allait le marquer à jamais, au plus profond de son être. C'est lui qu'on

avait essayé de tuer. Lui, et lui seul. Il repenserait sans cesse à ce jour et à cette heure, où on l'avait jeté à terre, réduit à sa chair, à son grand moment pulvérisé, à son euphorie anéantie.

La fumée se dissipait. Les pales des rotors soulevaient la poussière, dénudaient les corps des militaires, qui gisaient disloqués par dizaines, comme si la terre avait tremblé sous un cimetière. Escard se protégeait du bras et le soleil pleuvait à travers les nuages. Vincent Gite fuyait Vincennes, et Victor Escard s'en relevait. Quelque chose venait de basculer. Le nouveau de Gaulle venait de vivre son Petit-Clamart, façon nitrate d'ammonium. L'attentat avait échoué. Le survivant donnait ses consignes. Il fit photographier ses blessures, et les dégâts. Quand on vint lui annoncer que sa femme était sauvée, il trouva la force de plaisanter.

« Pas plus d'une mauvaise nouvelle à la fois, voulez-vous. »

L'opération Sables aurait bel et bien lieu. Demain à la première heure, s'envoleraient les hélicoptères de l'armée reconstituée, en direction de Paris. Au nord et à l'est reviendrait l'ordre, et autant que possible l'électricité. Le nouveau chef du nouvel État était en vie. Le printemps allait délivrer la France de ses ténèbres.

LANGUE, subst. fém.

Organe musculoux, mobile et généralement de forme allongée situé dans la cavité buccale.

**PLATEAU DES GLIÈRES, HAUTE-SAVOIE,
LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 16H42.**

Après l'exécution méthodique des derniers reclus, et probablement le pillage des chalets, les assassins avaient rendu Cachet à sa solitude. Le silence était revenu depuis plusieurs heures. Il n'entendait que le martèlement régulier de la neige fondue s'écoulant des toits, et sous ce staccato, des cierges de glace s'élevaient lentement du sol ombragé, mais il ne pouvait pas les voir. Pourrait-il jamais les voir ? Il n'osait toujours pas appeler au secours. Il se demandait pourquoi il avait fait le mort. Pourquoi il avait voulu échapper au couteau de ce tueur.

Plutôt souffrir que mourir, c'est la devise des hommes.

Sa jambe saignait et le sang trempait ses draps mais il ne la sentait pas, et tout ça ne lui appartenait plus. Il se sentait faible. Sans personne pour le secourir, il allait mourir dans ce lit, d'inanition, peut-être d'hémorragie. Une manière d'accélérer le processus serait de se mordre la langue, le plus fort possible, pour s'étouffer de son sang, ou plus sûrement s'en vider, à petit feu. Il coinça sa langue entre ses dents, en jaugea l'épaisseur, la consistance. Il en frissonna. Il en fallait de la volonté pour faire une telle chose.

RÉPIT, subst. masc.

Arrêt momentané d'une action, d'une contrainte, d'une tension ou d'une souffrance physique ou morale.

**QUELQUE PART DANS LA SOMME,
LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 18H28.**

« Donnez-nous à manger. Nous sommes pacifistes. Nous ne vous ferons aucun mal. »

Ils s'étaient mis à quémander, tous, en même temps, en continu, sur le même ton lugubre, comme un chœur grégorien dégénéré. Cette plainte était vite devenue insupportable.

« C'est pas l'originalité qui les étouffe, avait dit Cédric.

— Je vais devenir dingue, répondit Alice. Sérieusement. Je vais craquer.

— C'est leur but ! Il faut tenir. Ils vont se lasser avant nous.

— S'ils ne ferment pas vite leur gueule, je vais tirer dans le tas. »

Ça durait depuis des heures. Le bébé s'était remis à pleurer.

« Ça doit s'arrêter. Il faut que ça s'arrête. »

Alice avait fini par se calmer. Elle allaitait son bébé dans le fauteuil du salon. Cédric se rongait les ongles derrière la fenêtre de l'étage. Ça avait duré toute une soirée. Puis le silence s'était fait. Brutal. Complet.

« Qu'est-ce qui se passe ? » avait demandé Alice depuis le salon.

Cédric descendait les escaliers.

« Ils sont partis, d'un seul coup. Il n'y a plus personne dans la rue. »

Elle regarda à son tour, entre les lames des stores. Il disait vrai.

« Tu crois qu'ils abandonnent ? »

Cédric n'en savait rien. Cet épais silence était presque plus inquiétant. Après quelques heures passées à observer la rue déserte, sans y revoir personne, ils décidèrent d'aller dormir.

« Nous sommes pacifistes, râla Cédric une fois dans leur lit, en imitant le ton des rôdeurs. Nous ne vous ferons aucun mal. »

Alice lui donna un coup d'oreiller. Elle souffla la bougie et Cédric, épuisé, sombra rapidement. Alice se tourna et se retourna longtemps avant d'enfin trouver le sommeil. C'est à ce moment-là que l'assaut eut lieu.

ABSENCE, subst. fém.

Fait de ne pas être dans un lieu où l'on pourrait ou où l'on devrait être.

PARIS 17^e,

LE VINGT-SIXIÈME JOUR, 20H37.

Elle lui résistait toujours, et ça l'agaçait. Pour qui se prenait-elle ? Donatien envisageait de lui forcer la main. Dès son retour. Il s'installerait à côté d'elle, lui passerait un bras autour de la taille, et l'embrasserait. Elle ne pourrait que se laisser faire. Et après...

La neige fondait, la nuit venait et il rentrait d'une sortie sans succès. Il n'avait pas trouvé les rasoirs qu'elle lui demandait. Comme à son habitude, il allait observer prudemment la place Zuckerberg, avant de rejoindre son repaire. Mais il y avait un problème. Cette place, « pensée pour intégrer et libérer dans l'espace les émotivités diverses », était constellée de cadavres. On avait massacré les Biscornus. Tous. Poussé par la curiosité, Donatien sortit de l'ombre, et marcha parmi les corps. Le vieillard, l'Enguirlandé, Beethoven, Dusse... Tous. Arme blanche. Des coups précis, au cœur, à la gorge. Dusse avait le crâne fracassé, peut-être à la batte. Il ne restait pas une machette au sol, pas un objet sur eux. On les avait dépouillés. Leur refuge, sous le porche, pillé. Leur autel, renversé. Le brasero, emporté. Était-ce un coup des Albanais ? Pour coincer ainsi sept hommes armés sur une telle place, et les y massacrer tous, il fallait être nombreux. Combien étaient-ils ? Il ne l'avait jamais demandé à la fille aux cheveux verts. Et en pensant à elle, une terrible crainte le foudroya. La fille. Son repaire. Il se précipita. L'échelle.

L'échelle était déployée. Il l'avait pourtant laissée couchée dans l'ombre du bâtiment, comme à chaque fois, il en était certain. Ils avaient trouvé sa planque. Ils avaient trouvé la fille. Sa fille. Muni de son couteau, il grimpa l'échelle. Arrivé à la lucarne, il tendit l'oreille. Rien. Il entra, fit le tour du propriétaire. Les placards et les tiroirs, ouverts. L'eau et la nourriture, disparues. On lui avait tout pris. Tout. Et son matelas. Et bien sûr la fille... Il avait alors vu le mot, raturé et fiévreux, laissé sur la table basse, là où ils avaient pris l'habitude de manger.

Je les ai vus. Je pars avec eux. Merci. Adieu.

Détaché comme une Este de courses. Froid comme un coup de poignard. Elle avait dû les voir, les appeler, leur indiquer l'échelle. Ils étaient venus. Et elle leur avait tout livré. Ses réserves, ses objets, ses trouvailles... Et elle était partie avec eux.

Donatien était resté un moment debout, sonné, puis il s'était assis sur le rebord du lit, et avait longuement médité cette nouvelle loi du plus fort. Les limites de la solitude. La possibilité d'une vengeance.

INCURSION, subst. fém.

Irruption de gens de guerre dans un territoire étranger, et par extension de maraudeurs dans une propriété privée.

**QUELQUE PART DANS LA SOMME,
LE VINGT-SEPTIÈME JOUR, 6H03.**

Nul ne le savait encore, mais *l'opération Sables* était lancée.

Alice, Cédric et leur bébé se tenaient au centre du salon, tous les trois au milieu du vide. Les autres étaient partis. Entrés par la porte de la remise, et les fenêtres de l'étage, ils avaient tout pris. Et ils étaient partis. Dans le couloir des chambres, Alice leur avait fait face, arme à la main. Elle avait hésité. Ils étaient nombreux, déterminés. En tuer deux n'aurait pas suffi, et peut-être aurait précipité leur propre massacre. Bébé en écharpe, elle avait reculé jusqu'à la petite salle de bains, où Cédric l'avait rejoint, arc à la main, comme un somnambule en pleine crise. À partir de ce moment où ils furent rassemblés et enfermés tous les trois, les autres ne leur prêtèrent plus aucune attention. Ils se contentèrent de fouiller la maison, de leur air hagard, possédé, de zombies affamés. Ils avaient pris toutes les réserves, leurs couvertures, et même le poêle. Jusqu'à leur départ, Alice et Cédric étaient persuadés qu'ils allaient se faire massacrer, qu'on mettrait le feu au salon, qu'on les brûlerait vifs, pour leur faire payer leur mauvaise volonté. Ça n'était pas arrivé. Ils étaient simplement repartis. Dans la rue, on ne voyait plus personne. Et Alice, Cédric et leur bébé s'étaient retrouvés seuls dans leur maison vide, dépossédés de tout, mais profondément soulagés.

« On trouvera bien un moyen de s'en sortir », avait dit Alice.

Et à cet instant, le bip électronique des plaques chauffantes, le claquage d'une ampoule à l'étage, le ronflement soudain du frigidaire, les cliquetis de la chaudière, la diode rouge de la télévision... Alice et Cédric s'étaient regardés, stupéfaits. L'électricité... L'électricité était revenue.

EMPREINTE, subst. fém.

Mise en place quasi définitive d'un lien entre un élément déclencheur et un comportement instinctif.

**QUELQUE PART DANS LA NIÈVRE,
LE VINGT-SEPTIÈME JOUR, 9H46.**

Lucie avait été accueillie, soignée et hébergée, comme une amie de la famille. Le patriarche, un fermier, avait posé une attelle à son cheval, et considérait, compte tenu de la netteté de la fracture, qu'il avait de bonnes chances de se rétablir. Lucie hurlait parfois dans son sommeil, se réveillait en pleurs, sursautait quand les portes claquaient, traumatisée par sa longue chevauchée, et le massacre de sa famille, dont elle n'avait pas osé parler. Même s'il faisait moins froid, elle passait de longues heures les yeux fixés dans le feu, fascinée par lui, comme s'il ne dansait que pour elle. Elle allait voir parfois le cheval, pour s'excuser. Cet homme ne lui avait rien demandé. Il l'avait simplement rassurée en lui disant qu'il pratiquait le tir sportif, qu'il était armé, et que personne ne viendrait les ennuyer ici. La veille au soir, dans le salon, il lui avait même montré son revolver. Il s'était amusé de la voir armer le chien de ses petits doigts grêles, et percuter à vide en direction du mur. Il y avait la mère et les deux fils, d'une quarantaine d'années, et tous les soirs ils soupaient au coin du feu, comme si ce monde n'avait pas de fin.

Ce matin-là, à l'arrière de la maison, elle regardait ce parfait ciel bleu, sans la moindre traîne de condensation. Au milieu des champs vides, il y avait cette vache morte à la peau tannée et distendue sur l'arcature bombée de ses côtes. Le

ventre était ouvert sous la panse, grotte empuantie, pillée de ses entrailles, et il lui semblait qu'une pie nichait dans cette charogne. Elle avait entendu du mouvement et des voix d'hommes, dans le salon. C'était un détachement armé, cinq militaires en uniforme, que le patriarche avait fait entrer, et qui faisaient la tournée des maisons pour annoncer que la reconquête intérieure était en marche, que l'ordre et l'électricité seraient peu à peu rétablis dans toute la région. Alors que les soldats énuméraient sur une carte les points de rationnement et les hôpitaux de campagne, Lucie était entrée à son tour, tenant le revolver à deux mains, et cette arme était pointée sur eux. Les soldats s'étaient levés et elle avait aligné le centre fovéal de son œil droit, l'arête du guidon, le cran de mire et la tête du caporal. Le caporal ouvrit la bouche et elle tira. La balle entra par l'œil et fit sauter la plaque arrière du crâne, projetant sur les murs des fragments de cervelle et un morceau de scalp. Le recul du .357 était puissant et Lucie fut près de lâcher l'arme. Avant que le corps du caporal ne touche le sol, un soldat riposta. La première balle frappa à la poitrine le patriarche qui s'était levé et la seconde toucha Lucie à l'avant-bras. Elle lâcha le revolver et quitta la pièce, mais dans le couloir elle fut de nouveau touchée, dans le dos, à deux reprises, et traverser cette maison le foie perforé et les membres comme inondés de plomb fondu fut l'épreuve la plus dure de toute sa vie. Les militaires la suivaient et la virent s'effondrer dans l'arrière-cour, à mi-chemin de l'écurie. Elle roula sur le dos, les yeux terrifiés déjà lointains et une veine double et bleuâtre apparue au milieu du front. Un peu plus loin, son cheval trépignait dans sa stalle. Lucie voulut lui parler, regarda un instant les soldats, et juste avant de mourir leur parla de son cheval, et regardait ce parfait ciel bleu.

FIN, subst. fém.

Ce qui marque la limite terminale de quelque chose.

PARIS,

LE VINGT-SEPTIÈME JOUR, 10H38.

Donatien n'avait pas dormi de la nuit. Il était sorti, errant sur la place du carnage, désabusé et sans ennemi, quand il entendit les hélicoptères. Un bourdonnement lointain, puis un assourdissant vacarme. Des appareils militaires, volant bas, au ras des toits. Innombrables. On apercevait leurs tireurs embarqués, les jambes dans le vide. Donatien sut que l'ère de la survie venait de prendre fin.

Un peu plus loin, Marcel aussi les avait entendus. Il ne savait pas si ce monde qui venait serait meilleur ou pire. Il espérait seulement avoir de quoi l'oublier. Il avait passé sa dernière nuit à boire, en contemplant le ciel de Paris, si clair, pour la dernière fois dans un parfait silence, propice à la rêverie stellaire. Les yeux rivés vers ces milliers d'autres univers, il avait senti s'élever son âme à mesure que s'écoulait en lui la sève bienfaisante de l'alcool, son feu central à lui. Il but à la santé de Dionysos, son dieu unique, grand prince de l'éther. Et il sombra dans un profond sommeil. Au matin la bouteille était vide, et les hélicoptères étaient là. Sous le souffle puissant de leurs pales, Marcel effaça de sa joue une larme. Peut-être était-ce le vent. Ou peut-être la vision de ces dizaines de Parisiens, sortant de leurs tanières, amaigris, défaits, sourire aux lèvres et nez en l'air. Certains criaient, pleuraient, s'embrassaient, d'autres faisaient de grands signes aux hélicoptères. Et lui, amer, regardait tous ces rats se

précipiter aux pieds de l'ordre. Il savait que leur désir de captivité serait toujours le plus fort. Qu'il serait, lui comme les autres, de nouveau happé dans le grand tourbillon des choses constituées.

À l'autre bout de la ville, Sadia avait retrouvé les légionnaires, au milieu d'un Califat en perdition, ruiné par son impuissance, maté par neuf machines de combat. Car ils étaient, comme les templiers, à la fois lions et moutons, ces hommes si durs avaient eu pitié de ce visage carminé, rongé jusqu'au squelette, de ses vêtements souillés, de sang, d'urine et de poussière, de sa peur imprimée à l'acide jusque dans les tréfonds nerveux de son âme. Sadia avait beaucoup pensé à Elina pour se trouver une raison de survivre, et quand les légionnaires, pleins de sollicitude, lui demandèrent ce qui lui était arrivé, si c'était douloureux, si elle avait besoin de quelque chose, elle avait tenté de sourire, avant de simplement répondre « *Nitchevo* ». Les militaires l'avaient aussitôt adoptée.

Et puis ces hommes en noir, armés et sans insignes, étaient apparus face à eux, à l'autre bout de la rue, comme des doubles maléfiques. Tous s'étaient immobilisés et de part et d'autre on tenait les armes à deux mains sans oser les lever, par crainte de rompre en un mouvement le fragile équilibre de la méfiance, comme si cette scène avait été un château de cartes, comme si le premier geste venu serait un signal adressé à la mort.

« Identifiez-vous ! » avait ordonné Danjou. Et en l'absence de réponse, tous surent que les armes auraient le dernier mot. La tension était extrême. Tous ces cerveaux prédateurs obsédés par les mains ennemies. Par ce prochain mouvement qui serait décisif. Les hommes en noir étaient troublés par ces militaires qui n'auraient pas dû être là, autant que par cette femme sans visage qui marchait parmi eux, comme leur princesse succube. Au terme de ce duel de statues une main

bougea et la foudre traversa la rue. Six Liquidateurs tombèrent, Vincenzo et ses collègues refluèrent en catastrophe, surpris de se heurter à des hommes de cette trempe. À couvert d'un camion renversé, le capitaine Danjou avait vu ses adversaires se déployer, derrière les véhicules, dans les rues adjacentes, peut-être pour les tourner, puis il avait entendu les hélicoptères. Un essaim de Caracal. Le bruit de la fin de son monde, de ses faux frères d'armes. L'inéluctable retour du maître. L'avènement pour lui d'une ère plus froide que l'hiver, et plus noire encore que la nuit.

110

RETOUR, subst. masc.

Fait de se manifester à nouveau après une interruption.

PARTOUT,

LE VINGT-SEPTIÈME JOUR, 11H00.

Il était assis devant sa télévision, à Saint-Pierre-et-Miquelon, quand tous les programmes s'interrompirent pour une édition spéciale. Il était le policier à l'origine de tout, de l'*incident* de la cage d'escalier. Les sept morts, les émeutes, et la guerre. Et il se retrouva soudain téléporté en plein Paris, embarqué dans un escadron d'hélicoptères, au cœur de *l'opération Sables*.

Une diffusion unique, sur toutes les fréquences et toutes les chaînes. Sur tous les appels d'urgence au 112. Des images maîtrisées, soigneusement sélectionnées en régie, diffusées en léger différé, pour éviter de choquer le monde. « C'est une publicité, avait dit Escard, pas un reportage. » Des cadres avaient pris place dans les hélicoptères, et des journalistes commentaient les images, assistés par des officiers. Une démonstration militaire, l'équivalent d'un 14 Juillet, avec l'illusion du direct. On ne verrait pas le moindre cadavre, seulement des plans larges d'immeubles dévastés, de décombres fumants, de rues jonchées de détritrus. Et bien sûr les boulevards, les monuments parisiens. L'Arc de triomphe, les Champs-Élysées, la tour Eiffel, les innombrables véhicules calcinés. On insisterait sur les restes du Palais Bourbon, du Palais de l'Élysée, de la cathédrale Notre-Dame. Émotion. Symbole. Solennité. On verrait les survivants en piteux état sortir des immeubles, acclamer spontanément les hélicoptères.

On les verrait pleurer, tomber à genoux, remercier le ciel. Toutes ces images justifieraient pleinement *l'opération Sables*.

« C'est un moment historique, proclamait un général, la voix tremblante. L'équivalent de la Libération, ou de la Révolution. Tous ceux qui vivent ce moment s'en souviendront, probablement jusqu'à leur dernier souffle. »

Les intervenants s'appliquèrent ensuite à justifier le délai de vingt-sept jours entre le début du chaos et l'opération libératrice. L'État profondément désorganisé. La météo. Les sabotages importants. Les tensions internationales. L'armée réduite à peau de chagrin par les précédents responsables politiques.

« Ce qui se passe aujourd'hui est un tour de force, plaida le chef des armées. Pour tout vous dire, nous n'aurions pas dû intervenir avant des mois. Victor Escard a décidé, lui et lui seul, de prendre ce risque énorme. Il a su remobiliser nos hommes, convaincre les alliés de le suivre, au cœur du chaos. C'était le choix du courage et de l'humain contre la raison. Et je crois que ce choix paiera, et sauvera des millions de vies. »

Le journaliste approuvait de tout son être.

« C'est déjà le cas, nous pouvons l'affirmer. Le bilan humain sera lourd, bien sûr, très lourd. Mais il l'aurait été bien plus encore sans Victor Escard. Si vous nous écoutez, citoyennes, citoyens, sachez que depuis ce matin historique les militaires sont dans les rues, l'électricité sera partout rétablie, pour le dire en une phrase le très-bien-vivre-ensemble est sauvé, la France est de retour ! »

On diffusait en boucle les images de paras posant pied à terre, en plein Paris, comme si ça avait été sur la Lune. Sur le terrain, l'armée du Califat était balayée, comme les gangs, comme les derniers camps autonomes la veille. La ferveur populaire était du côté de l'armée. Rue de Rivoli, un énorme hélicoptère à deux rotors héliporta une première caisse de

ravitaillement, que les soldats réceptionnèrent. La distribution commença aussitôt. Et de nouveau ces images d'enfants tenus à bouts de bras, ces dizaines de visages en pleurs, déformés par la joie et la reconnaissance.

« Nous devons maintenant vous parler de l'homme derrière tout ça. Peu connu du grand public, c'est à lui que la France doit d'être encore la France aujourd'hui. C'est à lui que nous devons ces scènes de liesse, ce moment historique, cette véritable renaissance de la République. C'est lui qui a sauvé l'armée, qui a obtenu les aides internationales nécessaires, qui a pensé et organisé cette opération libératrice. C'est à lui que nous devons d'être encore en vie demain, rétablis dans nos droits, plus fiers que jamais de ces valeurs qui nous rassemblent. Cet homme s'appelle Victor Escard. »

Alice et Cédric regardaient l'émission, comme des millions d'autres Français stupéfaits, à mesure que l'électricité revenait. Dans la rue, des gens applaudissaient, hurlaient leur joie. On diffusait des images d'Escard en train d'ébouffier un enfant devant les caméras, de serrer des mains, de distribuer lui-même des rations alimentaires. Tout en ses gestes traduisait la bonhomie et l'humilité. Et le héros parla enfin, face caméra.

« Citoyennes, citoyens. L'épouvante est derrière nous. De terribles blessures ont divisé notre pays. Pour le reconstruire, pour rétablir la confiance, pour nous retrouver, nous avons besoin de vous. De vous tous. Je veux m'effacer derrière vous, aujourd'hui. Derrière notre unité retrouvée. Notre pays a connu le pire, et c'est toujours dans de tels moments qu'il a su renaître, pour entraîner le monde dans son exemple. Ce sera encore le cas. Et en ce grand jour, le monde entier a les yeux rivés sur la France. Soyons-en dignes. Nous ferons sa fierté. »

Les intervenants saluèrent aussitôt son humilité, sa détermination, sa solennité. « Il a la stature des plus grands hommes d'État », murmura un officier, approuvé sans réserve par les journalistes. L'un d'eux précisa qu'Escard, même s'il

avait l'incroyable humilité de ne pas en parler, avait été visé voici moins de vingt-quatre heures par un attentat d'extrême droite particulièrement violent et meurtrier, et que malgré ses blessures et le traumatisme qu'on imagine il avait tenu à diriger en personne *l'opération Sables*. La réalisation diffusa aussitôt des images de ses blessures, et des impressionnants dégâts à Vincennes.

« Les responsables de ce que nous avons enduré, poursuivait Escard, de ce que vous avez enduré, seront tous rattrapés par leurs actes. J'en fais le serment. Ils paieront le prix fort, et seront mis hors d'état de nuire. Plus jamais nous ne les laisserons nous déstabiliser. Ce sera ma priorité, après la remise en état de notre pays, complète, immédiate et définitive. »

Aussitôt on envoya des images de rassemblements spontanés, sur les Champs-Élysées grouillants de monde. On fêtait les militaires, on scandait déjà le nom d'Escard. Les communiqués élogieux pleuvaient du monde entier pour saluer et célébrer l'événement.

« Ce qui se passe est aussi un tournant en matière de relations internationales, ajouta un intervenant, puisque le président américain et son homologue chinois ont travaillé main dans la main sur ce dossier, dès les premières heures des troubles, dans un climat sain, avec une grande intelligence, au-delà des calculs politiques, au-delà de toutes les espérances. Et quand on voit l'euphorie sans précédent qui s'est emparée depuis ce matin des places boursières, on a vraiment l'impression d'assister à une renaissance internationale. Comme si la victoire de la France était celle de l'humanité tout entière. »

Un grand éditorialiste avait pris la parole, et après s'être étalé sur son cas personnel, la difficulté à survivre sans chauffeur, il rappela que l'extrême droite, « cette ennemie historique de l'humanité », était la « seule et unique

responsable de ces effroyables événements », et qu'il n'était pas excessif de comparer ce jour à la Libération. Puis il parla encore de Victor Escard.

« Les héros naissent des crises. Je crois que cet homme qui nous rassemble aujourd'hui, cet homme qui fait notre fierté, cet homme si craint de ceux qui veulent nous diviser, est le remède à tous nos maux. Je crois qu'il est celui que nous attendions tous, depuis bien trop longtemps. »

Dans les chalets du plateau des Glières, quelques écrans s'étaient rallumés avec le retour de l'électricité. Les autonomistes étaient morts et la télévision revivait.

« Pas une seconde je n'ai douté de Victor Escard, déclarait en bruit de fond Twaalf Kogels, le président de l'Union européenne. Il est l'homme de la situation, et il sera l'homme fort de demain, dont nos valeurs ont tant besoin. »

Un expert évoqua ensuite les aspects techniques de la remise en état du pays, le travail considérable des techniciens et des médecins, l'importance des efforts de chacun, des aides étrangères, du concours de tous les citoyens de bonne volonté.

« Et ce, quelles que soient leurs origines, leur orientation sexuelle ou leur religion, c'est aussi ça la France.

— C'est *d'abord* ça, rectifia un journaliste.

— C'est d'abord ça, vous avez raison. »

Eva Lorenzino avait pensé gagner Genève, dans l'espoir de rejoindre son mari, qu'elle croyait toujours réfugié à l'étranger. Mais seule et à pied, elle avait dû rebrousser chemin, perdue dans l'immensité de neige. Elle était revenue, parmi les chalets, parmi les morts, vers son seul lien humain à sa vie d'avant. Le docteur Cachet. Elle se tenait face à son lit, où il gisait inconscient, paisible. Et dans la chambre la télévision s'était rallumée.

« Tout est fini, tout est enfin fini », pleurait une jeune femme interrogée dans la rue, et la journaliste pleurait avec elle.

La psy tomba à genoux et se mit à pleurer à son tour, sans que l'on puisse dire si c'était de joie ou de chagrin. Sur l'écran derrière elle, on voyait les premiers convois de vivres procéder à leurs distributions, encadrées par des soldats. Puis ces foules toujours plus exaltées, scandant le nom du sauveur.

« Victor Escard ! Victor Escard ! »

La psy s'était relevée. Elle avait quitté la pièce, sans se retourner. Sans un regard sur l'écran.

Sur le plateau, journalistes et intervenants se joignirent à l'effusion.

« Quel moment, s'enflamma l'un d'eux. Quelle émotion. Pardonnez nos larmes. Pardonnez-moi si je vous embrasse. Nous vivons un moment tellement fort. Notre pays fête aujourd'hui sa survie. Ses valeurs immortelles. Sa renaissance ! »

Assez loin de cet enthousiasme, après une mauvaise nuit dans la pagode, Vincent Gite était sorti des bois, la fillette et le chien sur ses talons. La première chose qu'il vit fut cette vieille femme, qui paraissait folle de joie, seule au milieu de la rue. Dès qu'elle les vit, elle accourut.

« Les téléphones remarchent ! Il y a du réseau ! Les téléphones remarchent ! »

Gite demeurait impassible. Elle le regarda comme on regarde un hérétique.

« Monsieur, je vous dis que les téléphones *remarchent* ! »

Il ne réagissait toujours pas.

« Ils ont dit que c'était terminé, reprit-elle. Qu'on était tous sauvés. C'est merveilleux. »

Et elle repartit dans l'autre sens porter la bonne nouvelle, aussi vite qu'elle était venue.

Vincent Gite fit quelques pas en direction du centre. La fillette le rattrapa.

« C'est vrai ce qu'elle dit ? Tout ça c'est fini ? »

Gite garda un instant le silence.

« Non, je ne crois pas. Pas pour moi.

— Tant mieux », répondit la fillette.

Gite la regarda.

« Comment tu t'appelles ?

— Guérilla. »

Il la regarda encore.

« Guérilla ? »

Elle le regarda à son tour.

« Guérilla. »

Il regarda au loin.

« Alors viens, Guérilla. J'ai encore des choses à faire. »

– Remerciements –

Je dois ici remercier David Serra, rare et infatigable combattant de la liberté, qui me gratifie de sa confiance et de sa vision sans égale depuis dix belles années.

Je dois remercier Laura Magné, guerrière de l'édition, qui m'assiste avec dévotion dans la mise au monde de chacun de mes livres, et dont je ne puis résumer les efforts en si peu de lignes.

Je dois remercier Giuliano Saldicco, et saluer tous ceux qui dans l'ombre ont pu contribuer à l'existence du présent livre – nonobstant peut-être les illuminés qui s'acharnent à le rendre si plausible.

Je dois remercier tout particulièrement les miens, sens et centre des choses, Hélios de mes heures.

Je dois enfin vous remercier, ô lecteur, qui me permettez d'exister, et assurez autour de vous ma publicité, quitte à ruiner vos chances de figurer un jour au conseil de surveillance du journal *Libération*. Pour vous j'irai au fond des enfers, et je sais qu'à la lueur de votre sourire s'effaceront tous les sacrifices.

RING

Achevé d'imprimer sur rotative
PAR BUSSIÈRE CPI FRANCE en
SEPTEMBRE 2019

—

Dépot légal : SEPTEMBRE 2019
Numéro d'édition : 001

Numéro d'impression : 2046842

Imprimé en France

—

ISBN : 979-10-91447-96-6